HISTOIRE
DES REVOLUTIONS D'ESPAGNE;

DEPUIS la destruction de l'Empire des Goths, jusqu'à l'entiére & parfaite réünion des Royaumes de Castille & d'Arragon en une seule Monarchie.

Par le P. JOSEPH D'ORLEANS *de la Compagnie de* JESUS, *revûë, continuée & publiée par les PP.* ROUILLE' *&* BRUMOY, *de la même Compagnie.*

TOME PREMIER.

Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez ROLLIN Fils, Quay des Augustins, à Saint Athanase & au Palmier.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

LE Public se défie d'ordinaire des Ouvrages posthumes, & sa défiance n'est que trop bien fondée. Souvent ce ne sont que des avortons informes de la vieillesse avancée, ou de l'extrême jeunesse d'un Auteur de réputation qui les a condamnés lui-même à l'oubli : tantôt ce sont des essais d'un esprit, qui prenant plaisir à se donner l'essor sur des matieres délicates, veut tenter jusqu'où peut aller son génie, en épousant des sentimens que la chaleur de la composition lui fait d'abord aimer, & que la réfléxion fait ensuite désavoüer pour toûjours; tantôt ce sont des écrits ébauchés, qui doivent leur naissance à des liaisons d'amitié ou d'interêt,

ſuivant le changement des conjonctures, & qu'un changement plus raiſonnable renferme dans l'obſcurité du cabinet. Quelquefois ce ſont des folies ſçavantes enfantées par l'imagination, ſoûtenuës par l'entêtement, propres à exciter la curioſité avant que d'être connuës, & capables de faire tort à la mémoire des Auteurs morts quand on vient à les dévoiler. Enfin ce ſont ſouvent des œuvres incertaines, dont les veritables Auteurs ne veulent pas être connus; procédé lâche & tout-à-fait contraire à la bonne foi, qui n'eſt pas moins duë au Public qu'aux particuliers. De-là tant de Livres apocriphes, enfans malheureux de peres qui ne ſont plus, & qui rougiroient de les voir paroître dans le monde, s'ils y revenoient eux-mêmes.

L'Hiſtoire des *Révolutions d'Eſpagne*, que l'on donne aujourd'hui, n'a aucun de ces caractéres. Il eſt aiſé de s'en aſſûrer. Quantité de perſonnes qui ont connu le P. d'Orleans,

sçavent qu'étant encore tout rempli de ces grands traits dont il avoit peint les *Révolutions d'Angleterre*, il avoit entrepris & fort avancé celles de l'*Espagne*. On attendoit cet Ouvrage avec une sorte d'impatience comme le fruit des veilles d'un Auteur solide & brillant, qui étoit en état d'en produire plusieurs autres semblables. Il vouloit pousser son dessein jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique inclusivement. La mort l'interrompit lui-même. Ce qu'il laissa parut d'un prix assez considérable pour mériter un Continuateur, qu'une mort prématurée empêcha de même d'achever son entreprise. Un troisiéme y a suppléé. De plus, on sçavoit que le P. d'Orleans, qui suivant toûjours le feu de son génie, sans s'arrêter, n'avoit pas eu le loisir de revoir ses écrits, & d'y mettre la correction, qui fait tout le prix des Ouvrages durables. Il a donc été nécessaire de faire ce qu'il eût fait.

Le P. Roüillé devenu dépositaire

de ce Thréſor depuis deux années ſeulement, s'eſt chargé de ſatisfaire enfin l'impatience de ceux qui attendoient ces derniers fruits des veilles d'un Hiſtorien ſi eſtimable. Pour les mettre en état de paroître avec le même ſuccês que les premiéres, il a crû devoir corriger les négligences d'Hiſtoire & de ſtyle qui échapent aux meilleurs Ecrivains dans un premier jet, confronter les dates, comparer les monumens, & ajoûter, ſur la foi des plus célébres Auteurs Eſpagnols, grand nombre de faits & de circonſtances hiſtoriques, dont l'omiſſion auroit été réparée par l'Auteur même, s'il eût vêcu plus longtems.

L'Ouvrage du P. d'Orleans s'étend juſqu'à la mort de Martin Roi d'Arragon, comme on peut s'en aſſûrer par le témoignage des perſonnes qui l'ont connu. La ſuite juſqu'au Siége d'Ampoſta par Don Pedre Prince de Portugal, eſt du feu P. Arthuys, dont la plume com-

mençoit à se faire connoître dans la République des Lettres, lorsqu'il fut arrêté au commencement de sa carriére. Enfin le reste est du P. Brumoy.

On n'a point prétendu lutter avec un homme du merite du P. d'Orleans ; on s'est contenté de le suivre avec tout le soin possible, sans affecter d'être son imitateur. Toutefois on a bien senti (quoique l'on n'eût pas vû ses Ecrits Posthumes) que le style d'une Histoire de Révolutions devoit être plus vif & plus animé que celui d'une Histoire générale. Le Lecteur jugera, si l'on a bien ou mal fait de continuer.

S'il arrive que l'on ne soit pas mécontent des continuations, quoique le dessein du P. d'Orleans ait été rempli, il ne sera plus permis de se refuser aux instances de plusieurs personnes repectables, qui aprês la lecture de cet Ouvrage en Manuscrit, ont souhaité des deux Editeurs l'Histoire des Regnes postérieurs à la réünion de

toutes les Couronnes d'Espagne jusqu'à nos jours.

A l'égard du goût & de la maniére du Pere d'Orleans, il est inutile d'en parler ici. La nouvelle Edition des *Révolutions d'Angleterre* vient de faire autant d'honneur à sa mémoire, que les premiéres l'en avoient comblé. On le reconnoîtra aisément dans celles d'Espagne; on retrouvera les mêmes graces & le même tour dans le fil de ses narrations, le même pinceau & la même naïfveté dans les portraits sans les outrer, même éxactitude dans l'ordre des faits, même justesse dans les réfléxions, même discernement dans la critique, même élégance, & même énergie dans la diction. Si les *Révolutions d'Espagne* ne sont ni si fréquentes ni si rapides que celles d'Angleterre, elles sont en récompense plus diversifiées. On peut dire même que l'Histoire des *Révolutions d'Espagne* a cet avantage sur la premiére, qu'elle est en même-tems une Histoire suivie du Gouver-

nement de la Nation. En effet, depuis l'invasion des Maures jusqu'à l'entiére & parfaite réünion des Royaumes de Castille & d'Arragon en une seule Monarchie, les Annales Espagnoles ne présentent qu'une suite de changements, de progrês, & de décadences dans ce grand nombre de Souverainetés qui partagérent si long-tems l'Espagne. Chaque année y fait éclôre de nouvelles Dynasties, qui s'établissent sur les ruines de la domination Sarasine. Rien n'a échappé en ce genre au Pere d'Orleans. On jugera sur-tout du merite de cet Ouvrage, par les soins heureux que s'est donné l'Auteur, de rapprocher sous un même point de vûë l'Histoire de différens petits Etats qui se formérent des débris de l'Empire Mahométan, & de rappeller sans cesse son Lecteur par l'importance & par la variété des événements, par la nouveauté, & par la rapidité des objets qu'il fait succéder les uns aux autres; enfin par l'ingénieuse fécondité des dé-

nouëmens qu'il prépare. On y retrouvera avec plaisir l'héroïsme des vertus guerriéres, soûtenu des plus grands éxemples de la magnanimité Chrétienne, & les ressorts de la plus artificieuse politique, quelquefois palliée sous les apparences de la Religion, & déguisée sous le masque de l'équité. En un mot, l'Histoire des Révolutions d'Espagne paroîtra encore plus digne de l'empressement du Public, si l'on considére le rapport qu'elle a avéc les principales Monarchies de l'Europe & de l'Afrique.

Les deux continuations comprennent celle de toutes les Révolutions, qui est sans contredit la plus intéressante, c'est-à-dire, la réünion de la Castille & de l'Arragon. Aussi en a-t'on recherché avec la derniére éxactitude les principes les plus reculés, & les intrigues les plus cachées. On pourra s'en convaincre par les faits, les Auteurs, & les monumens rares que l'on cite. On a fini par la con-

quête de Grenade, qui fut l'événement le plus brillant du regne de Ferdinand & d'Isabelle.

Les Sçavans pourront remarquer qu'on n'a suivi dans tout le cours de cette Histoire, que les Historiens d'Espagne les plus autorisés & les moins partiaux. On n'a cherché que le vrai, & on l'a tiré des meilleures sources.

Il y a enfin deux différences essentielles à observer entre les Auteurs Espagnols & les François qui traitent l'*Histoire* d'Espagne. L'esprit National peut avoir quelque part dans les uns & les autres, quelque précaution qu'on apporte pour s'en garantir; car il faut supposer les choses égales de part & d'autre: mais par le même esprit d'équité, on doit s'assûrer de trouver le vrai parmi les François (surtout ici) dans les événemens où il ne s'agit point de discussion d'intérêts réciproque entre les deux Nations. L'estime des François pour les Espagnols est indépendante des tems & des pré-

jugés : la plus sûre marque de cette estime est de dire le bien & le mal indifféremment, fût-ce aux dépens de sa Nation. Autre différence essentielle. L'Historien de toute Nation veut ne rien omettre, & il le doit. Les menus faits, les moindres fondations, les origines & les progrês des Maisons considérables, les petites factions, & un million de choses pareilles, interrompent à chaque pas l'Histoire la plus brillante & la plus féconde. Elle est comme noyée dans les détails. Un Lecteur (particuliérement s'il est Etranger) n'y apprend rien, parce qu'on s'est efforcé de lui dire tout. On doit écarter au moins une partie de ces détails quand on écrit pour des Etrangers. C'est ce qu'on a fait dans cette Histoire, non-seulement afin de la délivrer de beaucoup d'inutilités, mais encore afin de donner plus de force, plus d'ame, & plus de liaison aux grands événemens qui la composent, & sur-tout aux derniéres Révolutions, que l'on a plus

étenduës que les Espagnols même, en sacrifiant de petits hors-d'œuvres capables de rendre ces faits moins attachans.

Au reste on peut dire, que l'Histoire des Révolutions d'Espagne, depuis l'invasion des Maures jusqu'à la parfaite réünion des Royaumes de Castille & d'Arragon sous un même Souverain, renferme la partie des Annales Espagnoles la plus essentielle. C'est à cette derniére époque que finissent les grandes Révolutions de cette Monarchie. Alors les divers Etats qui la partagérent pendant près de huit siécles, furent soumis à la domination d'un seul Monarque. On partira donc de ce point fixe pour commencer l'Histoire d'Espagne, depuis la réünion de la Castille & de l'Arragon jusqu'aux tems où nous sommes.



SOMMAIRE
DU PREMIER LIVRE.

PLan de cet Ouvrage. Notice générale de la Monarchie d'Espagne. Ruine entiere de l'Empire Goth, sous le Regne de Rodrigue. L'incontinence de ce Prince est la cause de ses malheurs. Irruption des Maures en Espagne. Leurs victoires & leurs conquêtes. Déplorable fin de Rodrigue, & de la famille Royale. Les Espagnols sont asservis au joug Mahométan. Pelage issu du Sang Royal fonde une nouvelle Monarchie sur les débris de l'ancienne. Histoire de ce Héros Chrétien. Alphonse Prince Goth se joint à Pelage pour s'affranchir de la tyrannie. Progrès de l'un & de l'autre contre les Infidéles. Pélage se forme un petit Etat dans les Montagnes, où il regne sous le nom de Roi des Asturies. Conquêtes des Maures dans la Gaule

Narbonnoise. Eudes Duc d'Aquitaine s'oppose à ces Barbares. Histoire abregée de la vie de ce Prince. Abdéraméne Gouverneur Général d'Espagne sous les ordres des Miramolins, fait trembler les Gaules. Charles-Martel l'arrète au milieu de sa course. Défaite & mort d'Abdéraméne. Mort de Pélage; son fils Fasila lui succéde, & meurt peu de tems après sans laisser de posterité. Ermisinde sa sœur devient héritiere de ses Etats, & en partage la Souveraineté avec son mari Alphonse I. du nom. Ses conquêtes dans l'Espagne Mahométane donnent naissance à divers petits Etats de l'Espagne Chrétienne. Son zéle pour le rétablissement du Christianisme. Sa mort & son éloge. Regne de Froïla son fils. Abdéraméne secouë le joug des Miramolins, & se fait Roi de Cordouë. A son exemple, les Gouverneurs Maures érigent leurs Gouvernements en autant de Principautés indépendantes. Mauvaise conduite de Froïla. Mort funeste de ce Prince. Aurèle son frère & son meurtrier lui succéde à l'exclusion du petit Al-

phonse fils du Roi défunt. Silo monte sur le Thrône après la mort d'Aurèle, & partage la Royauté avec le jeune Alphonse surnommé le Chaste. Celui ci est déthrôné par Maurégat fils naturel d'Alphonse I. du nom. Regne de Maurégat, son caractére, sa mort. Vérémond lui succéde. Il rappelle Alphonse le Chaste, & l'associe à la Royauté. Bonheur de l'Espagne Chrétienne sous le Regne d'Alphonse II. Exploits & conquêtes de Charlemagne en Catalogne, en Navarre, & dans les autres Provinces soumises à la domination Sarasine. Echec que reçut ce grand Roi au passage des défilés de Roncevaux. Nouveaux exploits de Charlemagne & de Loüis son fils contre les Maures. La Catalogne est soumise à l'Empire François. Actions glorieuses d'Alphonse le Chaste. Traverses domestiques qui troublérent la tranquillité de son Regne. Création des Comtes de Castille sous la dépendance des Rois d'Asturie. Entreprises de Loüis le Débonnaire au delà des Pirénées. Naissance du Royaume de Navarre & du

Comté d'Arragon sous la dépendance de cette Couronne. Inigo surnommé Arista, Comte de Bigorre premier Roi de Navarre. Aznar premier Comte héréditaire d'Arragon. Origine du Code de Sobrarbe, & des Loix de l'Arragon. Mort d'Alponse le Chaste. Regne de son successeur Ramire fils de Vérémond, sous le titre de Roi d'Asturie ou d'Oviédo. Regne d'Ordogno premier fils du précédent. Irruption des Normans en Espagne. Regne d'Alphonse III. surnommé le Grand, Roi de Léon. Histoire de la vie de Bernard del Carpio. Origine de la Principauté de Biscaye. Suite de la vie, des actions, & des revers d'Alphonse le Grand. Digression sur le culte de saint Jacques à Compostelle. Regne de Garcie fils d'Alphonse III. Exploits d'Almanzor Roi de Cordouë. Etat du Royaume de Navarre sous Inigo Arista, & sous ses successeurs, Ximénés, Inigo II. Garcie I. Fortunio, & Sanche Abarca. Défaite des Chrétiens par Almanzor Roi de Cordouë. Martyre du jeune Pélage. Sanche Abarca se rend

redoutable aux Maures par ses conquêtes. Il étend les limites de la Navarre. Regne d'Ordogno II. Roi de Léon, & sa mort. Froïla II. son frere lui succéde. La Castille devient une Souveraineté indépendante des Rois de Léon. Fernand Gonzalve premier Souverain de Castille sous le titre de Comte. Caractére de Froila, & sa mort. Regne d'Alphonse IV. neveu & successeur du précédent. Démêlés de Sanche Abarca avec Gonzalve Comte de Castille, & sa mort. Alphonse IV. céde le Thrône de Léon à Ramire II. son frére. Le nouveau Roi fait la guerre aux Maures. Des divisions domestiques, & la révolte d'une partie de ses sujets interrompent le cours de ses expéditions. Défaite & punition des Rebelles. Réünion de Ramire, & de Gonzalve contre les Maures. Ils remportent une victoire signalée. Origine des Comtes de Barcelone. Mort de Ramire II. Regne d'Ordogno III successeur & fils de Ramire. Nouveaux exploits de Gonzalve Comte de Castille contre les Infidéles. Mort de Ramire. Sanche

son frére surnommé le Gros s'empare du Thrône au préjudice de Vérémond son neveu encore en bas âge. Ordogno le Mauvais lui dispute la Couronne, & est forcé de se réfugier chez les Maures. Victoire remportée par le Comte de Castille contre les Maures. Ses démêlés avec Sanche Roi de Léon. Il échappe aux piéges qu'on lui tend. Mauvaise foi du Roi de Navarre à son égard. Sa mort & son éloge. La fortune de l'Espagne Chrétienne semble tomber avec lui. Garcie Fernand son fils lui succéde. Mort de Sanche Roi de Léon. Etat de l'Espagne sous les Regnes de Ramire III. son successeur, de Garcie surnommé le Trembleur, & de Sanche le Grand Rois de Navarre. Alphonse V. fils de Ramire III. monte sur le Thrône de Léon. Divisions parmi les Infidéles. Mort de Garcie Fernand Comte de Castille. Il a pour successeur Sanche Garcie son fils. Divers événements de son Regne, jusqu'à celui de son fils Garcie Fernand II du nom, qui lui succéde. Mort d'Alphonse V. Roi de Léon. Vérémond III. son fils unique

regne après lui. Mort tragique de Garcie Fernand Comte de Castille. Réünion du Comté de Castille à la Navarre. Sanche le Grand fait la guerre à Vérémond Roi de Léon. Conditions de la Paix, ratifiée entre ces deux Princes. Divisions dans la Famille de Sanche le Grand. Mort funeste de ce Monarque. Il laisse la Navarre à Garcie son fils aîné, la Castille à Ferdinand, le petit Païs de Sobrarbe & de Ripagorce à Gonzalve, & l'Arragon à Ramire, avec le titre de Roi aux trois derniers.

SOMMAIRE
DU DEUXIE'ME LIVRE.

ETat de l'Espagne Chrétienne après la mort de Sanche le Grand. La guerre s'allume entre Garcie IV. Roi de Navarre, & Ramire Roi d'Arragon. Succès de cette guerre. Garcie & Ferdinand se liguent contre Vérémond Roi de Léon. Défaite & mort de ce dernier à la bataille de Tamara. Réünion des Royau-

mes de Castille & de Léon, sous la domination de Ferdinand. Expéditions de ce Prince contre les Maures. Caractére du fameux Cid Don Rodrigue Dias de Bivar. Démêlés entre Ferdinand & Garcie. Une bataille en décide au désavantage de Garcie, qui fut tué sur le champ de bataille. Sanche IV. lui succéde au Thrône de Navarre. Don Ramire se met en devoir d'usurper le patrimoine de son frére Gonzalve, & fait irruption dans les Etats de Sanche. Conquêtes de Ferdinand & de Ramire sur les Maures. Contestations entre Ferdinand & l'Empereur Henry II. Quel en fut le sujet. Zéle de Don Rodrigue aans cette occasion, pour maintenir les droits de son Souverain & de sa Nation. Piété de Ferdinand. Suite de ses exploits contre les Maures. Son testament, & sa mort. Ses Royaumes sont partagés entre ses enfans. Regnes de Sanche Roi de Castille, d'Alphonse Roi de Léon, & de Garcie Roi de Gallice. Suites funestes de ce partage. Elévation de Don Rodrigue. Défaite, mort, & éloge de Ramire Roi

d'Arragon. Guerre cruelle entre Sanche Roi de Castille, Garcie Roi de Gallice, & Alphonse Roi de Léon enfans de Ferdinand. Alphonse est forcé d'embrasser l'état Monastique. Il trouve ensuite un asile auprès du Roi de Toléde. Sanche Roi de Castille devient la victime de son ambition. Sa mort funeste & les mouvements qu'elle produisit dans l'Espagne. Elévation d'Alphonse Roi de Léon au Royaume de Castille. Conduite de Don Rodrigue à ce sujet. Gratitude d'Alphonse à l'égard d'Alménon Roi de Toléde son bienfaiteur. Exploits du Cid. Préventions d'Alphonse contre ce Héros. Expéditions importantes des Princes de l'Espagne Chrétienne dans les Etats des Rois Maures. Histoire de la conquête du Royaume de Toléde. Evénements qui précédérent, acompagnérent, & suivirent cette conquête. Digression sur l'établissement de quelques Seigneurs Etrangers en Espagne, & sur le fondateur de la Monarchie Portugaise. Sage conduite d'Alphonse pour établir l'ordre & le culte Divin dans sa nouvelle con-

quête. Contestations au sujet de la Lithurgie Muzarabe. Conquêtes de Sanche Ramire Roi d'Arragon. Sa mort & son éloge. Pierre son fils lui succéde. Regne de Don Pierre. Exploits héroïques du Cid contre les Maures. Mariage de ses deux filles. Puissance des Comtes de Barcelone. Mort du Cid, & son éloge. Irruption des Maures d'Afrique en Espagne. Défaite des troupes Chrétiennes, Maladie & mort d'Alphonse Roi de Castille. Alphonse Roi d'Arragon est reconnu Roi de Castille, au préjudice d'un autre. Alphonse fils du dernier Roi encore en bas âge. Mouvements, intrigues, factions, qui aboutissent enfin à une guerre ouverte contre le Roi d'Arragon. Succès de cette guerre, qui se termina enfin par la renonciation forcée du Roi d'Arragon au Royaume de Castille, en faveur du jeune Alphonse l'héritier légitime. Conquête d'Huesca, de Sarragoce, & de plusieurs autres Villes sur les Infidéles par le Roi d'Arragon. Création du Grand Justicier ou du Justice *d'Arragon. Quelles étoient les*

fonctions de ce Magistrat. Réconciliation des Rois de Castille & d'Arragon par la médiation du Pape Calixte II. Ambition & déréglement d'Urraque mere du Roi de Castille, & de Thérése Comtesse de Portugal, sœur de cette Reine. Le jeune Alphonse Comte de Portugal se garantit des piéges de sa mere & de son beau pere. Il fait avorter leurs mauvais desseins. Il se défend avec gloire contre les attaques du Roi de Castille. Cette guerre est suivie d'une paix solide. Le Roi de Castille poursuit ses conquêtes sur les Infidéles. Le Roi d'Arragon termine sa vie par une mort glorieuse. Testament de ce Prince en faveur des Templiers. Bruits fabuleux qui coururent au sujet de sa mort. Délibération des Grands sur le choix d'un successeur à la Couronne d'Arragon & de Navarre. Qualités des Prétendants. Elévation de Don Garcie au Thrône de Navarre, & de Ramire le Moine à celui d'Arragon. Regne odieux & méprisable de Ramire. Il abdique la Royauté. Sa fille Pétronille lui succéde, & partage ses droits à la Courronne avec

Raymond

Raymond Bérenger quatrième du nom Comte de Barcelone devenu son époux. Précis historique sur la Maison de Barcelone. Conditions du mariage de Pétronille avec Raymond Bérenger. Conduite sage & politique de Raymond à l'égard d'Alphonse VII. Roi de Castille. Suite du Regne & des actions d Alponse VII. Roi de Castille. Alphonse Comte de Portugal est honoré du titre de Roi sur le point de livrer la fameuse bataille d'Ourique contre cinq Rois Sarasins. Circonstances de cette bataille, & de la victoire remportée par Alphonse. Progrès des Souverains de l'Espagne Chrétienne contre les Infidéles. Quelle étoit alors la situation des affaires de Navarre sous le Roi Sanche successeur de Garcie, & du Royaume d'Arragon. Voyage de Loüis le Jeune Roi de France en Espagne. Motifs de ce voyage. Raymond Roi d'Arragon porte des vûës ambitieuses sur le Royaume de Navarre. Mort d'Alphonse VII. Roi de Castille, lorsqu'il formoit de grands projets contre les Maures. Eloge de ce

Prince. Il partage ses Etats entre ses deux fils Sanche & Ferdinand. Le premier eut les deux Castilles. Le Royaume de Leon & de Galice échut à Ferdinand. Sanche Roi de Navarre arme contre le Roi de Castille. Son armée ne peut soûtenir les attaques des Castillans, sous les ordres de Ponce de Minerva. Gratitude du Roi de Castille à l'égard de Ponce. Naissance de l'Ordre des Chevaliers de Calatrava. Mort de Sanche Roi de Castille. Son éloge. Alphonse le Noble huitiéme du nom lui succéde à l'âge de quatre ans. Plusieurs Grands du Royaume réunis font respecter les armes Chrétiennes par les Maures. L'ambition des Seigneurs de Castille met ce Royaume en feu pendant la minorité d'Alphonse. Détail Historique des malheurs que causérent leurs divisions. Suite du Regne & des actions de Raymond Roi d'Arragon, jusqu'à sa mort. Son fils Raymond lui succéde à l'âge de douze ans, sous la Régence de sa mere Pétronille, & prend le nom d'Alphonse II. Avanture & punition d'un imposteur, qui dispute le

Thrône au nouveau Roi. Loy Salique reçûë dans les Etats d'Arragon. Suite des troubles qui agitérent la minorité du Roi de Castille. Alliances de ce Monarque avec les Rois d'Angleterre & d'Arragon. Sanche le Sage se soûtient contre les efforts qu'ils firent pour le déthrôner. Entreprise du Roi d'Arragon au préjudice des Rois de France. Nouveau sujet de broüilleries entre les Rois de Castille & d'Arragon. L'intelligence se rétablit entre les deux Monarques. Nouvelle guerre contre les Sarasins, sous les ordres des deux Rois confédérés. Broüilleries entre les Rois de Castille & de Léon. Démelés entre ce dernier & le Roi de Portugal, qui aboutissent à une guerre ouverte. Le Roi de Castille poursuit ses conquêtes contre les Maures, aprés s'être assuré que les Rois de Léon & de Portugal ne l'interromperoient point dans ses expéditions. Victoire remportée par Alphonse Roi de Portugal contre les Infidéles. Défaite & mort du Miramolin Aben Jacob. Mort d'Alphonse Roi de Portugal. Son fils Don

Sanche lui succéde. Mort de Ferdinand Roi de Léon. Il déclare son fils Alphonse IX. pour son successeur. Changements que produisit l'élévation des deux nouveaux Rois dans la Chrétienté Espagnole. Mort du Roi de Navarre. Sanche son fils VIII. du nom, & surnommé le Fort lui succéde. Ligue de l'Espagne Chrétienne contre les Infidéles. Malheurs du Roi de Castille. Les maux qui l'accablent passent pour être un effet de la colére du Ciel. Mort d'Alphonse II. Roi d'Arragon. Regne de Pierre II. son successeur. Progrès du Miramolin sur les terres de Castille. Ce Royaume est en proye aux Rois de Léon & de Navarre. Ligue du Roi de Castille avec le Roi d'Arragon. Effets & succès de cette Ligue. Suite des mouvements que causa dans l'Espagne Chrétienne l'ambition des Souverains qui la gouvernoient alors. Situation des affaires de France & d'Angleterre par rapport à l'Espagne. Négotiations & Traités pour conclure le mariage de Blanche de Castille, avec Loüis fils de Philippe-Auguste. Discussion critique à ce sujet.

Voyage de Pierre II. en France, & pourquoi. Récit de ce qui se passa dans le cours de ce voyage, & à son retour en Arragon. Embarras des Rois de Castille & de Léon, & leurs démêlés avec la Coür de Rome. Révolte de Diégue de Haro contre le Roi de Léon. Quelle part le Roi d'Arragon prit dans cette querelle. Ligue des Rois de Castille, d Arragon, de Navarre & de Léon contre les Maures. La plûpart des Royaumes Chrétiens se remuënt en faveur des Rois confédérés. Description de la bataille, & de la mémorable victoire remportée contre les Infidéles dans les plaines de Murandal. Avantages considérables que recueïllit l'Espagne Chrétienne de cette importante victoire. Guerre des Albigeois. Mort funeste de Pierre II. Roi d'Arragon à la journée de Muret. Mort d'Alphonse le Noble Roi de Castille.

Cap Finisterre

P. de Bayonne

Porto

OCEAN

LISBONE

vol. 1. page 1.

24 25 20

ITALIE

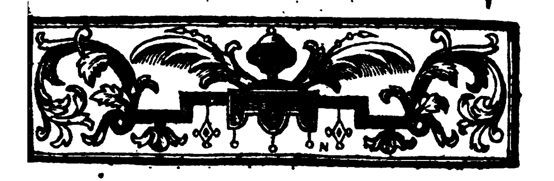
Genes

44 CE

Nice

Toulon

43



HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ESPAGNE.

LIVRE PREMIER.

J'ECRIS l'Hiſtoire des Révolutions d'une Monarchie, élevée ſur ſes propres ruines, à un point de gloire & de grandeur redoutable au reſte du monde, & dont le monde auroit peut-être redouté plus long-tems la grandeur, ſi elle ſe fût donné des bornes, & ſi elle eût moins diſſipé ſes forces, en voulant trop étendre ſes limites. C'eſt l'Hiſtoire des Révolutions arrivées dans la Monarchie d'Eſpagne, depuis qu'étant née, pour parler ainſi, des cendres de celle des

Goths, elle a quitté le nom de ses Conquérans pour prendre celui de son Païs. S'il étoit permis d'adopter les chiméres de quelques Historiens, on diroit que Tubal fils de Japhet passa dans cette partie de l'Europe; que sa postérité cultiva les terres de ce grand continent; que par sa fertilité il devint l'objet de l'ambition de divers Peuples, qui successivement y étendirent leurs conquêtes. Enfin on ajoûteroit qu'Hercule passa dans cette Contrée; que vainqueur des Géryons, il leur substitua le Roi *Hispas*, qui donna son nom à l'*Espagne*. Mais sans recourir à des traditions fabuleuses, il est certain que les Carthaginois la conquirent, & que les Romains l'enlevérent aux Carthaginois; dans la suite les Vandales d'un côté, les Goths de l'autre, l'usurpérent sur l'Empire Romain : les Goths y demeurérent les maitres, & après une domination de trois cens ans, ils furent subjugués par les Sarasins. Alors ses propres habitans rassemblérent les débris de l'Empire Goth, & y regnérent sous le nom d'Espagnols. Ceux-ci divisés en divers petits Etats, indépendans les uns des autres, s'accrurent de ce qu'ils regagnérent sur

leurs communs Conquérans, & se réünissant dans la suite, ils donnérent commencement à cette vaste Monarchie, qui par de grandes successions & de grandes conquêtes a depuis étendu son Empire sur tant de Nations différentes, qu'on ne craignoit point de dire à un de ses derniers Rois, que le Soleil ne se couchoit point pour lui.

L'Espagne, qui est le centre de ce grand Corps, contient une étenduë de païs, qui fait par lui-même un grand Royaume, & sa situation seule l'auroit mis à couvert de l'invasion des étrangers, si la discorde de ses habitans ne leur en avoit souvent ouvert l'entrée. La Mer l'environne de trois côtés; & de l'autre une chaîne de montagnes inaccessibles lui forme un rempart qu'on ne force point, pour peu qu'on prenne soin de le garder. Les hommes y naissent courageux, prudens, graves, aimans la gloire, attachés à la Religion. On leur reproche des défauts, mais à comparer leurs défauts avec leurs bonnes qualités, on leur doit faire la justice de dire, que c'est une Nation qui merite de tenir un grand rang dans le monde. Ils ont eû leurs tems de prosperité &

d'adversité comme les autres: C'est la destinée des choses humaines de n'être pas toûjours dans le même état. Dieu, par qui les Rois regnent, & qui tient en sa main le sort des Empires, les éleve & les abaisse selon les vûës d'une Providence, dont les secrets nous sont inconnus. Souvent pour punir les pechés des peuples, il permet que les Souverains ou leurs Ministres fassent des fautes, qui retombent sur les sujets. Il s'en est commis de cette nature en Espagne comme ailleurs. Les politiques, qui regardent les choses sans rapport à la Religion, n'approuvent pas que les Espagnols ayent chassé de chez eux les Maures, qui peuploient le païs, & cultivoient les terres. D'autres les blâment d'une avidité excessive d'acquérir au dehors, qui les ayant engagés à trop disperser les guerriers de la nation, pour conserver ces acquisitions éloignées, les a mis dans la necessité d'avoir recours aux Ligues étrangeres pour conserver leur ancien domaine. Leur Histoire nous découvrira le vrai ou le faux de ces réflexions, & nous en fera faire d'autres, utiles non seulement aux personnes publiques, mais à la conduite des par-

ticuliers : car la fin de l'Histoire est de former à la vertu comme à la politique, & de montrer que la politique est rarement heureuse sans la vertu.

Les Goths avoient regné en Espagne avec beaucoup de réputation, depuis environ l'an quatre cens quatorze, jusqu'à peu prês en l'an sept cens onze, qu'ils perdirent en moins de trois ans le fruit des travaux de trois siécles. Leur domination s'étendoit non seulement dans les Provinces qu'enferment les Pyrénées & la Mer; mais en Afrique, où ils possédoient la côte de Ceuta & de Tanger, & dans les Gaules, où quoique Théodoric eût usurpé sur eux la Provence, & que Clovis leur eût enlevé l'Aquitaine & la Gascogne, ils étoient encore maîtres du Languedoc. L'incontinence de leur dernier Roi fut la premiére cause de leur malheur, le ressentiment d'un sujet, irrité de ce que le Prince avoit déshonoré sa famille par ses criminelles amours, en fut la cause prochaine. C'est ainsi qu'un crime sert souvent à Dieu d'instrument pour en punir un autre, & que les pechés des Princes mettent à ceux du peuple ce comble d'iniquité, qui attire les derniers châtimens.

An. de J. C. 711.

Rodrigue, ainſi ſe nommoit ce Roi, étant devenu amoureux d'une fille du Comte Julien, que l'Hiſtoire nomme Caba, avoit inutilement tenté toutes les voyes de s'en faire aimer. Déſeſpérant d'en trouver aucune, il réſolut d'avoir par force ce que cette vertueuſe fille lui avoit toûjours refuſé. Il prit le tems que le Comte ſon pere étoit en Afrique, où il lui avoit donné le Gouvernement de Ceuta : & comme elle étoit élevée dans le Palais auprês de la Reine, ce Prince brutal trouva aiſément moyen de lui faire violence. Ce fut une nouvelle Lucréce, en cela plus ſage que la Romaine, qu'elle ne vengea pas comme celle-ci le crime d'autrui ſur ſoi-même : mais en cela auſſi moins heureuſe, qu'elle attira ſur ſa Patrie, ſur ſa Nation, ſur ſa Religion une vengeance que Lucréce ne fit reſſentir qu'aux coupables.

Caba penetrée d'une douleur ſi juſte, ne put ſe taire de l'inſulte qu'on avoit faite à ſa pudeur : mais le deſir de s'en venger lui inſpira la diſcrétion de ne s'en ouvrir qu'à ſon pere. « Plût „ à Dieu, lui écrivit-elle, que la terre „ m'eût engloutie, & que je ne fuſſe „ pas obligée de vous donner le cruel „ avis dont ma gloire & la vôtre m'en-

„ gagent à troubler un repos qui m'eſt „ cher ? Vous concevrez aſſez par „ mes larmes, qui effacent preſque „ mes mots à meſure que je les écris, le „ triſte état où eſt mon cœur. Mais ſi „ je me tais, vous me croirez coupa- „ ble, & je demeurerai accablée de „ tout le poids de mon malheur ſans „ eſpérance de ſoulagement. Atten- „ drai-je que le tems découvre un ſe- „ cret, qui ne peut éclater qu'à ma „ honte & à la vôtre, ſi nous ne nous „ mettons en devoir de la prévenir par „ une vengeance, qui marque que „ nous y ſommes ſenſibles ? La peine „ que je ſens à parler eſt égale à la ne- „ ceſſité où je me trouve de ne pas me „ taire. En un mot votre fille, votre „ ſang, celui de nos Rois mêlé avec „ le vôtre, a ſouffert la plus honteuſe „ violence par leur indigne ſucceſſeur. „ C'eſt à vous & à vos amis, ſi leur „ courage les rends dignes de l'être, à „ expier un attentat, qui ne peut de- „ meurer impuni, ſans rendre notre „ maiſon infâme à toute la poſterité.

AN. DE J. C. 741.

Cette Lettre trouva dans le Comte toutes les diſpoſitions neceſſaires pour produire l'effet qu'en attendoit Caba, je veux dire, aſſez de ſenſibilité à l'injure faite à ſa famille, pour en

AN. DE J. C. 711. poursuivre la vengeance, & trop peu de vertu pour être arrêté dans la résolution qu'il en prit, par les fortes considerations, qui devoient modérer son ressentiment. Malheureusement pour Rodrigue, Julien avoit alors en main de grands moyens de le détruire. Pour le faire plus sûrement, il résolut de les mettre tous en œuvre, & il n'y épargna aucun crime. Il étoit puissant par lui-même, maître d'un grand païs en Espagne, & gouverneur d'une bonne place en Afrique. Divers mécontens lui tendoient les bras : La famille Royale étoit divisée : Rodrigue avoit été mis sur le trône, au préjudice des enfans de Vitiza son prédecesseur. L'exemple à la verité n'étoit pas nouveau ! Les Ancêtres de Vitiza n'avoient possedé la Couronne, qu'en l'ôtant à ceux de Rodrigue; le peuple avoit également autorisé par son suffrage cette double irrégularité dans la succession : mais dans ces sortes de démêlés, quiconque se trouve en pouvoir de poursuivre ses prétentions, examine peu le droit d'autrui. Julien ne pouvoit pas douter, que les enfans de Vitiza n'embrassassent avec ardeur cette occasion de se venger, puisqu'outre que Ro-

drigue les avoit exlus du trône, il les avoit traitez durement, & actuellement ils étoient en exil. Avec le secours de ces Princes, & d'une grosse faction qui n'attendoit que le moment favorable pour se déclarer, le Comte en espéroit un autre qu'il jugeoit encore plus puissant; c'étoit celui des Sarasins, qui étoient devenus redoutables à toutes les Nations Chrétiennes, depuis qu'ils avoient conquis l'Egypte, la Numidie, la Mauritanie, d'où ils étoient appellés Maures, & qui ne demandoient que l'occasion de s'étendre deça la Mer.

An. de J. C. 711.

Le Comte jugea bien qu'il n'auroit pas de peine à mettre en mouvement des machines dèja si disposées à agir. Avant néanmoins que de rien remuer, il fit un voyage en Espagne, pour s'assûrer de la faction à laquelle il vouloit s'unir, pour ramasser ses propres amis, pour tirer sa malheureuse fille des mains de son furieux amant, & pour ôter par ses artifices à ce Prince qu'il vouloit perdre, les moyens de se conserver. Dans cette vûë il vint à la Cour. Comme il étoit maitre en l'art de feindre, de dissimuler, de flatter à propos, il sçût si adroitement faire valoir son zele, ses services, sa

AN. DE J. C. 711.

complaisance, que le Roi ne crut pas avoir un sujet ni plus dévoüé, ni plus utile que lui. Son aveuglement fut si grand, qu'il se persuada que le Comte ignoroit l'avanture de sa fille, ou qu'il s'en tenoit honoré.

Julien profitant de l'erreur où il voyoit son imprudent Maître, feignit que sa femme, qu'il disoit avoir laissée malade en Afrique, l'avoit prié de lui envoyer sa fille, pour lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'elle fût en état de repasser la mer avec elle; & pria instamment le Roi, de lui permettre de donner à une mere languissante cette juste consolation. La chose parut si raisonnable, & le refus en eût été si odieux, que Rodrigue, malgré sa passion, fut obligé d'y consentir, si toute-fois la passion de ce Prince duroit encore: Je vois des Historiens qui en doutent, & d'autres disent que le chagrin avoit tellement changé Caba, qu'elle ne pouvoit plus inspirer que des sentimens de pitié.

Le Comte ayant obtenu ce qu'il souhaitoit au regard de sa fille, obtint encore quelque chose de plus important. Rodrigue avoit autour de Toléde, Capitale de l'Empire des Goths en Espagne, un assez bon nombre de

troupes, qui l'eussent pû servir au besoin. Julien jugeant que c'étoit une affaire décisive que de les éloigner, représenta au Roi, que l'Espagne étant dans une aussi profonde paix, qu'elle étoit alors au dedans, la politique vouloit qu'on prévint les troubles qui pouvoient venir du dehors, & qu'on tint en bride les étrangers; que ces troupes, qui coûtoient beaucoup, & ne servoient de rien à Tolède, seroient utiles tant au-delà des Monts, pour arrêter les incursions que faisoient souvent les François de ce côté-là sur les Goths, qu'au-delà du détroit, pour contenir les Maures inquiets dans les bornes de leurs Etats.

AN. DE J.C. 711.

Rodrigue ayant donné dans ce second piége avec la même imprudence qu'il avoit donné dans le premier, Julien partit avec sa fille, & l'envoya pour s'embarquer à Malgues, dont la porte par où elle sortit, conserve encore aujourd'hui le nom; pendant que lui d'un autre côté alla trouver en divers lieux, ceux qui soûtenoient le parti de la famille de Vitiza, & engager ses propres amis à favoriser ses desseins. Sa ligue fut bien-tôt formée: Rodrigue étoit un Prince haï.

An. de J.C. 711.

Sisibut & Ebla, (ainsi se nommoient les deux enfans de Vitiza,) faisoient compassion à ceux-mêmes qui n'étoient pas dans leurs intérêts. Outre cela ils avoient un oncle Archevêque de Séville nommé Oppas, homme plus propre à conduire une faction qu'à gouverner un Evêché, & capable de tous les crimes pour contenter son ambition. Les anciens amis du Comte étoient en grand nombre, & ses promesses lui en avoient faits de nouveaux. On s'assembla sur une montagne, appellée depuis, d'un mot Arabe, la montagne de *Calderino*, c'est-à-dire, la montagne de trahison, parce que ce fut le lieu où se trama la plus honteuse perfidie qui fut jamais. Ces Chrétiens, en effet, si indignes d'un nom dont ils sont l'éternel opprobre, y formérent le dessein d'introduire dans leur Patrie les plus irréconciliables ennemis de leur Nation & de leur Religion.

Ce projet étant ainsi arrêté, Julien passa en Afrique pour en presser l'éxécution, & pour faire aux Maures les propositions dont on étoit convenu dans la Ligue. Muza gouvernoit alors l'Afrique pour le Miramolin Ulit; c'est ainsi qu'on nommoit le

Prince de toute la Nation Sarasine, lequel tenoit sa Cour à Damas. Julien s'adressa au Gouverneur le plus voisin, & lui représenta fortement, que le tems étoit venu d'ajoûter l'Espagne à l'Empire des Sarasins; que la tyrannie de Rodrigue étoit insupportable aux Goths, & qu'un joug étranger leur seroit plus doux; qu'il avoit éprouvé lui-même, malgré tant d'importans services rendus à ce Prince perfide, sa violence & son peu de foi; qu'il ne trahissoit qu'après avoir été trahi; que l'outrage qu'il avoit reçû, étoit d'une nature à n'être pardonné à personne, & devoit intéresser dans sa cause tous les gens de courage & d'honneur: qu'au reste il falloit se hâter; que Rodrigue étoit sans défense, qu'amolli dans ses sales plaisirs, trompé par une paix apparente, en but à une faction puissante qui croyoit avoir droit de le détrôner, il ne donneroit pas la peine de le vaincre, pour peu que dans les conjonctures présentes on se mît en devoir de le combattre. AN. DE J.C. 711.

Le Gouverneur écouta le Comte avec attention & avec plaisir, & se laissa flatter agréablement de l'idée d'une si belle conquête: mais l'Infidéle, moins précipité, & plus moderé dans son ambition que le Chrétien dans son ressentiment,

An. de J.C. 711.

ne se laissa point éblouïr si fort par ces propositions quoique spécieuses, qu'il ne fit réfléxion qu'un Chrétien étoit un guide mal sûr à un Peuple Mahometan, & qu'un homme qui par un chagrin subit livre son Prince à son ennemi, peut par un repentir conçû à loisir, livrer à son tour l'ennemi au Prince ; qu'on trahit rarement pour une fois, sur-tout quand on peut se persuader qu'une trahison expie l'autre. Muza retenu par ces raisons, & ne voulant pas néanmoins rejetter des propositions qui d'ailleurs lui sembloient plausibles, répondit adroitement à Julien, qu'il étoit sujet, qu'il avoit un maître, sans le consentement duquel il ne pouvoit avec bienséance engager sa nation dans une entreprise aussi importante, & d'aussi grande suite, que celle dont il s'agissoit ; qu'on lui laissât le loisir d'envoyer à Damas, qu'il ne désespéroit pas que le Miramolin, sur le rapport qu'il lui feroit de la situation où étoit l'Espagne, ne consentît volontiers à étendre son Empire de ce côté-là ; qu'il useroit de diligence, & qu'il se tiendroit prêt à exécuter les ordres de son Souverain, aussitôt qu'il les auroit reçûs.

Quelqu'impatience qu'eût le Comte de se voir les armes à la main, il fallut attendre la réponse du Miramolin de Da-

mas. Ce Prince fut embarassé. Il avoit les mêmes raisons qu'avoit eûës le Gouverneur d'Afrique de se défier d'un Chrétien : mais d'ailleurs ne voulant pas perdre une occasion si favorable d'exécuter les vastes projets, que ses prédécesseurs & lui formoient depuis long-tems sur l'Europe, il prit un milieu qui lui réüssit. Il consentit à l'entreprise : mais il n'y voulut exposer d'abord qu'un si petit nombre de troupes, que leur perte ne se pût affoiblir, si leur succês ne l'aggrandissoit pas. Il ordonna au Gouverneur d'Afrique de donner à Julien cent chevaux & quatre cens hommes de pied, avec assûrance que dès le moment qu'il seroit passé en Espagne, & qu'il auroit levé l'étendart, il lui envoyeroit une armée, & un bon chef pour la commander.

An. de J.C. 711.

Quelque foible que fût ce secours, le Comte assûré d'en trouver un plus considérable en Espagne, l'accepta & passa le Détroit. Il ne fut pas plûtôt débarqué, que ceux qui l'attendoient s'étant joints à lui, il commit des hostilités, & fit un butin sur toute cette côte, qui enrichit les Maures. Le Gouverneur Mahométant qui en fut averti, voyant que c'étoit tout de bon, lui envoya douze mille hommes sous la conduite de Tarif, Ca-

An. de J. C. 711. pitaine de réputation. Par ce nouveau renfort, les Maures étant devenus maîtres de la Campagne, commencérent à prendre des places, & s'emparérent d'abord d'Heraclée, Ville située sur le mont Calpé, qui fut nommé depuis Gibraltar, du mot Arabe *Gebal*, qui signifie Mont, & de la premiere syllabe du nom de Tarif, qui la conquit. Tartése autre Ville sur la même côte, fut aussi prise & nommée Tariffa du nom même de son Conquérant, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Rodrigue avoit été surpris à l'arrivée des Maures en Espagne; & ces Infidéles y avoient déja fait du progrès, avant qu'il eût pû se persuader ce qu'on lui disoit de leur débarquement. D'ailleurs il s'étoit lui-même dépourvû de troupes, d'armes, de munitions, de chevaux, par l'imprudente déférence qu'il avoit eüe pour les conseils du Comte. Comme ce Prince néanmoins tout voluptueux qu'il étoit, ne manquoit ni de cœur ni de résolution, il fit lever le plûtôt qu'il put une petite armée de gens ramassez, dont il donna le commandement à un de ses parens nommé Sanche, qui marcha à la rencontre des confédérés. Sanche fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de cœur: mais peut-être qu'il

passa les bornes exactes de la prudence militaire. L'armée qu'il conduisoit avoit été levée à la hâte & tumultuairement; elle n'étoit composée que de mauvais soldats, mal armés, sans discipline, sans expérience de guerre, amollis par l'oisiveté, accoutumez à l'abondance, aisez à rebuter par les fatigues & par les incommoditez d'un métier, qui demande des corps endurcis, & un courage déterminé à souffrir la faim & la soif, les veilles, le travail, l'ardeur du soleil. Avec de semblables troupes, l'art de temporiser & de se montrer sans combattre, étoit, ce semble de saison: mais soit que Sanche ne le sçût pas, soit qu'il ne le crût pas pratiquable avec des gens, qui sçavoient peut-être encore moins se retrancher, que combattre, il prit le parti d'en venir aux mains. Il alla droit à l'ennemi, qui ne se fit pas long-tems chercher. Après quelques legéres escarmouches, la bataille insensiblement s'engagea. Sanche la perdit avec la vie, environ l'an sept cens douze, selon les Auteurs qui m'ont servi de guide. L'armée des Goths fut taillée en piéces, & ce qui s'en put sauver par la fuite, se dissipa de telle sorte, qu'il n'en parut plus aucuns vestiges, que dans les morts qui couvroient la plaine où l'action s'étoit passée.

AN. DE J. C. 711.

An. de J. C. 712.

Les Maures profitant de leur victoire, se répandirent comme un torrent dans ces deux Provinces, que nous appellons aujourd'hui l'Andalousie & l'Estramadure, & y ravagérent toutes les Villes qu'ils ne voulurent pas garder. Ils s'étoient emparez de Séville, qui par ses richesses & par sa grandeur, étoit toute propre à servir de Capitale à leurs conquêtes; cependant ils apprirent que le Roi des Goths faisoit de nouveaux préparatifs, qu'il avoit fait publier un Edit, par lequel il étoit ordonné à tous ses sujets, en âge de porter les armes, de se rendre sans délai à Tolède, où il se devoit mettre à leur tête, pour s'opposer aux entreprises des étrangers & des rebelles, qui l'insultoient jusques dans ses Etats.

Le bruit de ce nouvel armement tint en bride les confédérés, qui craignant d'être accablés par le nombre, jugérent à propos d'implorer encore une fois l'assistance de Muza. Julien & Tarif l'allérent trouver en personnes, & quoique ce Gouverneur défiant, & peut-être déja jaloux de la gloire des deux Généraux, leur fit de nouvelles difficultez, leur adresse les surmonta: Julien lui laissa même des ôtages. Ainsi Tarif & lui ayant obtenu ce qu'ils désiroient de Muza, ils repassérent

en Eſpagne, & y amenérent un nouveau ſecours.

AN. DE J.C. 713.

Ils arrivérent tout à propos pour combattre Rodrigue, qui commençoit à ſe mettre en marche à la tête de ſon armée, réſolu de périr ou de vaincre. Il avoit plus de cent mille hommes, mais auſſi peu diſciplinez, & auſſi mal armez que ceux qui venoient de périr avec Sanche. Leur nombre leur donnoit cette préſomption, qu'ont des bourgeois & un peuple armez en ſortant de leurs Villes, tandis que l'ennemi ne paroît point; mais ils n'étoient pas de ces hommes aguerris, dont la valeur croît à meſure que le péril approche. La multitude de mauvais guerriers, qui ſe trouvoient dans cette prodigieuſe armée, ne ſervit le jour du combat, qu'à embarraſſer les bons ſoldats.

Les plus célébres Ecrivains, après bien des recherches pour accorder l'Ære Romaine, l'Egire Saraſine, & la Chronologie Chrétienne, n'ont pû convenir de l'année que ſe donna cette bataille, ſi funeſte à l'Empire des Goths, & à toute la Chrétienté. Les uns la fixent à l'année ſept cens douze, les autres à l'année ſept cens treize, & pluſieurs à ſept cens quatorze. Quoiqu'il en ſoit du tems, le lieu où elle fut donnée, étoit

AN. DE J.C. 713.

une vaste plaine arrosée par la riviére de Guadalette, près de Xérés de la Frontéra. Là les deux armées s'étant déployées, Rodrigue, selon la coûtume des Rois Goths, parut à la tête de la sienne, vêtu d'un habit tout brillant d'or, & monté sur un char d'yvoire, d'où il harangua ainsi ses soldats.

„ Je me réjoüis avec vous, leur dit-il, „ que ce jour heureux soit venu, qui „ nous donne une si belle occasion de „ venger notre Religion, notre Nation, „ notre Patrie, des injures que leur a „ faites un tas de rebelles sans foi, & de „ barbares sans humanité. Vous ne pou„ vez douter de la raison qui porte les In„ fidéles à nous faire la guerre. Ils ont „ formé le dessein de nous imposer le joug „ honteux, sous lequel nous voyons gé„ mir tant de Nations Chrétiennes sou„ mises à leurs Loix, de s'emparer de nos „ biens, de renverser nos Autels, de nous „ réduire à l'esclavage. Ce qu'ils ont dé„ ja fait, montre ce qu'ils ont envie de „ faire. Les ruines de nos Villes dans les „ Provinces que les traîtres leur ont li„ vrées, ont fait un bruit qui nous aver„ tit de ce que nous avons à craindre de „ leur fureur. Il faut qu'ils apprennent „ aujourd'hui, qu'on n'assujettit pas les „ Goths avec la même facilité, qu'on as-

„ sujettit des Asiatiques & des Africains AN. DE J. C. 713.
„ sans valeur. Les Maures défirent l'an
„ passé une petite poignée de nos trou-
„ pes : ce léger avantage les a aveuglez ;
„ si nous sçavons nous servir du nôtre,
„ ils se sont avancez en des lieux d'où ils
„ ne nous peuvent échaper. Ainsi la jus-
„ tice Divine, qui les poursuit pour pu-
„ nir leurs crimes, les a livrés entre nos
„ mains. Autrefois nous allions attaquer
„ ces Barbares jusques dans leur pays,
„ nous repoussions les François de nos
„ Frontiéres : aujourd'hui nos ennemis
„ nous insultent jusques dans le cœur de
„ nos Etats. Telle est l'inconstance de la
„ fortune : mais c'est en même-tems une
„ occasion de montrer notre vertu. J'ai
„ fait, pour nous mettre en état de vain-
„ cre, tout ce qui a dépendu de moi ; j'ai
„ mis sur pied une armée qu'à peine cette
„ vaste plaine peut contenir ; j'ai choisi de
„ bons chefs, j'ai donné de bons ordres,
„ j'ai imaginé des moyens de nous rendre
„ les plus forts, dont l'effet vous appren-
„ dra le secret : le reste dépend de vous.
„ Osez vaincre, & je vous réponds de la
„ victoire : pensez que vous combattez
„ pour votre gloire, pour celle de vos
„ ancêtres, pour le sang des Goths, dont
„ les Barbares sont depuis si long-tems
„ altérez, pour le nom Chrétien, & pour

AN. DE J.C. 713.

„ la sûreté de toutes les Nations qui le „ portent, dont le sort est entre vos „ mains; leur salut dépend du succès de „ ce jour, & il en doit décider. „

Pendant que Rodrigue parloit ainsi, Tarif répréſentoit aux siens, que dans la situation où ils se trouvoient, il falloit ou vaincre ou périr. „ De tous côtés, „ disoit-il, nous sommes entourez de la „ mer: Il ne s'agit plus ici de la gloire, „ ni de faire des conquêtes, mais il y va „ de nos vies & de notre salut: Nous „ n'avons point de retraite à espérer; „ nous ne sçaurions éviter la mort que „ par la victoire; ce jour nous rendra „ maîtres de l'Europe, ou nous enseveli„ ra en Espagne; la mort mettra fin à nos „ maux, si la victoire ne comble pas nos „ triomphes. Vainqueurs de l'Asie & de „ l'Afrique, pourriez-vous trouver un „ obstacle au cours heureux de tant de „ succès, dans l'Espagne seule, dêja „ demi vaincuë, défenduë par le ramas „ confus d'un Peuple timide assemblé en „ tumulte, dépourvû d'experience & „ d'art, la plûpart sans discipline & sans „ cœur ? La meilleure partie des Goths „ combat pour nous, ou a péri par nos „ armes: Ce reste, nombreux à la vérité, „ mais d'autant plus aisé à mettre en dé„ sordre, peut-il échaper à votre valeur?

„ Je vois dans vos yeux une ardeur qui „ me répond de la victoire ; suivez-la, „ Dieu & son Prophete donneront une „ nouvelle force à vos bras. Le moindre „ fruit de vos efforts sera de changer les „ arides déserts de l'Afrique que vous „ habitez, pour les belles & fertiles cam- „ pagnes que vous avez devant les yeux.

Quand les Chefs eurent cessé de parler, les trompettes du côté des Goths, & les tymbales du côté des Maures donnérent le signal du combat. Alors les premiers Escadrons s'ébranlérent, & l'on chargea de part & d'autre avec une égale fureur. D'abord on se servit de la fronde, selon la coûtume du tems, puis du trait & du javelot, enfin on en vint à l'épée. Le combat fut longtems douteux, & quoique les Goths eussent dans leur Armée un grand nombre de mauvais Soldats, il s'y en trouva assés de bons, pour soûtenir avec vigueur les efforts extraordinaires que firent les Maures pour les rompre. Tarif faisoit de son côté tout ce que l'on pouvoit attendre d'un brave & habile General. Rodrigue du sien ne lui cédoit ni en activité ni en valeur. On voyoit ce Prince à tout moment affermir les uns, animer les autres, secourir à propos les Escadrons qui étoient en danger de plier. Il étoit par

AN. DE J.C. 713.

tout, & sa présence inspiroit du coeur aux moins courageux. Il tint long-tems la victoire en balance; on crut même durant quelques heures qu'elle s'alloit déclarer pour lui; lors qu'une trahison imprévûë, mais qu'il eût pourtant dû prévoir, le livra à ses ennemis. Les Historiens ne conviennent pas sur l'autheur de cette perfidie; quelques-uns l'attribuënt aux deux enfans de Vitiza, qui ayant fait semblant d'oublier les persecutions que Rodrigue leur avoit faites, étoient venus de leur exil lui offrir leurs services & leurs amis, que ce Prince avoit acceptées. D'autres en accusent Oppas leur oncle, qui sous le même masque, avoit concerté ce complot avec Julien dont il étoit beaufrere. Quoiqu'il en soit le Roi fût trahy, & au moment qu'il croyoit vaincre, il vit les siens chargés en flanc par une partie des siens mêmes, qui secondant les nouveaux efforts que firent alors les ennemis, mirent ses troupes dans un désordre qu'il tâcha inutilement de réparer.

Les Goths lassés, & effrayés d'un événement si peu attendu, perdirent cœur, & prirent la fuite. Rodrigue lui-même, entraîné par le torrent, descendit de son char, & monta avec précipitation sur le premier cheval qui se trouva sous

sa

sa main, pour ne plus penser qu'à la retraite. Le nombre des morts fut grand de part & d'autre : On peut juger de celui des vaincus, que l'Histoire ne marque point, par celui des vainqueurs, qu'elle assûre avoir été de seize mille hommes. Le bagage, les prisonniers, les drapeaux enrichirent l'Armée Infidelle de tout ce qui rend une victoire utile, glorieuse & décisive. L'Empire des Goths en Espagne tomba de ce coup sans ressource avec le dernier de ses Rois. On trouva le cheval de ce Prince, dont l'Histoire nous a voulu conserver le nom comme de celui d'Alexandre : Elle le nomme Orelia : il étoit demeuré dans un bourbier audelà de la riviere, & là même on trouva la couronne, le manteau royal, & les brodequins de son maitre. On crût que le Roi s'étoit noyé, du moins il ne parut plus. L'Auteur de la Chronique qui porte son nom, le fait revivre pour le conduire dans un desert, où il prétend que ce Prince passa le reste de ses jours dans les pratiques de la pénitence. Mais les Avantures Romanesques & fabuleuses qui sont répanduës dans cet Ouvrage, en décélent la supposition & la fausseté. On a trouvé deux cens ans après, dans une Eglise de Viseu en Portugal, cette épitaphe, qui témoigne que Ro-

AN. DE J. C. 713.

drigue se retira de ce côté-là, ou que son corps y fut porté par quelqu'un de ses amis, qui l'y inhuma.

„ Ici repose Rodrigue dernier Roi des „ Goths. Maudite soit la fureur impie & „ opiniâtre de Julien, homme perfide, „ sans religion, sans crainte de Dieu, „ cruel à soi-même, homicide de son „ Maitre, l'ennemi des siens, le destruc- „ teur de sa Patrie, coupable envers tout „ le genre humain. Sa memoire sera en „ horreur, & son nom à jamais flétri.

Il n'est presque plus fait mention de ce traître ni des rebelles de son parti, depuis qu'ils eurent consommé leur crime dans la bataille de Xérés. Il y a apparence que les Maures se passérent du Comte Julien, depuis qu'ils n'eurent plus besoin de ses services. Tarif étoit trop bon politique pour lui donner beaucoup de pouvoir. Ainsi quoiqu'on ne sçache pas au vrai la suite de sa vie & de ses malheurs, ce qu'en ont écrit quelques-uns me paroit assés vrai-semblable, qu'il se broüilla avec les Sarasins, qui l'enfermérent dans une Forteresse où il finit miserablement ses jours. D'autres ajoûtent que sa femme fut lapidée par les Barbares, & que son fils fut précipité du haut d'une tour de Ceuta; pour verifier les saints oracles, qui assûrent que la race de l'im-

pie ſera détruite juſqu'à la racine. Les enfans de Vitiza eurent le même ſort que Julien. Oppas eut le tems de tenter encore un crime, l'Hiſtoire nous apprendra que le ſuccès ne ſeconda pas ſes eſpérances, AN. DE J.C. 713.

Tarif pourſuivit ſa victoire avec toute l'activité qui lui étoit naturelle. Il trouva ſous les murs d'*Aſtiga* les Habitans de cette Ville, avec une partie des fuyards, qui s'y étoient refugiés. Ils formérent une nouvelle Armée, & ils attendirent l'ennemi, en ordre de bataille. Mais ces troupes ſe diſſipérent aux approches du Conquérant Infidéle, la Ville d'Aſtiga fut priſe, & les vaincus abandonnérent la campagne à l'armée victorieuſe. Après cette expédition, Tarif diviſa ſes troupes, pour accélérer ſes conquêtes. Uue partie marcha vers Cordoüe ſous la conduite de Magued, & l'autre ſous le General même prit le chemin de Malaga, & de Grenade. Tout plia ſous le joug des Infideles. Bien-tôt on les vit chargés des dépoüilles de l'Eſpagne ſe réünir ſous les murs de Tolede. Quelques-uns diſent que cette Ville ouvrit d'abord ſes portes; d'autres qu'elle réſiſta quelques mois, qu'elle fut trahie par les Juifs, mais qu'elle trouva encore le moyen de faire une compoſition, qui mit la Religion & AN. DE J.C. 714.

AN. DE J. C. 715.

les biens de ses Habitans à couvert; qu'on leur permit d'avoir sept Eglises, & de vivre entre eux selon leurs coûtumes, en payant aux Maures les mêmes tributs qu'ils avoient payés à leurs Rois.

La Capitale ayant subi le joug, peut d'autres Villes resistérent dans les Païs même les plus avancés du côté du Septentrion, & celles qui n'éprouvérent pas le même sort, n'échapérent au Conquérant, que parce qu'il appréhendoit de dissiper ses forces, en multipliant les Garnisons dans les Places subjuguées. Une nouvelle Armée de Maures acheva ce qu'il avoit commencé. Muza instruit des nouveaux succès de Tarif, & jaloux de la prospérité de ses armes, passa avec douze mille hommes en Espagne, & parcourant les Places qui restoient à conquérir, il en prit quelques-unes d'emblée, & assiégea réguliérement celles qui s'opposérent à ses attaques. Le siége de Mérida merite entre autres que la postérité en conserve le souvenir. Cette Ville étoit une Colonie Romaine, autrefois l'une des plus riches & des plus belles de tous le Païs compris sous le nom de Lusitanie. Au tems dont je parle, elle avoit encore des restes de son ancienne beauté, qui surprirent Muza quand il la vit, & lui firent dire qu'il falloit que tout l'Univers

eût contribué à la fondation d'une si belle Ville, & qu'il s'estimeroit heureux s'il en acquéroit la possession. Aussi s'y attacha-t'il opiniâtrément, malgré la résistance qu'il y trouva. Car quoique le nombre des Habitans fut extrêmement diminué depuis la journée de Xérés, où la plûpart s'étoient trouvés, & étoient morts en gens de cœur, ce qui restoit ne laissa pas d'aller en ordre de bataille audevant de Muza, & de le combattre. La fortune ne seconda pas leur courage: Ils furent mis en déroute, & repoussez dans leurs murailles, ils résolurent de s'y défendre jusqu'à la derniére extrêmité. Ils osérent même tenter une seconde sortie, & leur résolution peut-être, eût eu enfin un succès heureux, si le General Maure n'avoit joint la ruse à la force. Il avoit remarqué, en reconnoissant la Place, une carriére joignant les murs, & dont l'espace qu'on y avoit creusé, pouvoit cacher un nombre de troupes suffisant à une embuscade, il y fit glisser des Soldats, & par l'épreuve qu'il venoit de faire du courage des assiégés, il jugea qu'ils sortiroient plus d'une fois. Dans le dessein de les attirer dans le piége, il se présenta de ce côté-là, comme pour livrer un assaut. Ce qu'il avoit prévû arriva. Les Habitans de Mérida firent une

AN. DE J. C. 715.

AN. DE J. C. 715. vigoureuſe ſortie ſur les troupes qu'ils avoient en vûë : mais n'ayant pas apperçû celles qu'ils laiſſoient derriere eux, & s'étant avancés imprudemment au-delà de la carriére ſans la reconnoître, ils ſe trouvérent enveloppés. On en fit un grand carnage : Mais on ne put empêcher que pluſieurs ne ſe fiſſent jour au travers des ennemis, pour ſe retirer dans la Ville, & s'y défendre juſqu'à l'extrêmité. Ils ne ſortirent plus, mais ils firent tant d'efforts pour fermer l'entrée de la Place aux Saraſins, qu'ils rendirent toutes leurs machines & toutes leurs attaques inutiles. Ils réſiſtérent pendant qu'ils eurent des vivres, & la faim ſeule fût capable de les contraindre à capituler, encore eurent-ils le courage de demander au General Maure des conditions ſi avantageuſes, que quelque envie qu'il eût de finir une affaire qui en retardoit tant d'autres, il ne crut pas qu'il fût de ſa gloire & de la réputation de ſes armes d'y donner les mains. Ils ne s'en relâchérent point, & ce qui les rendit ſi fermes, fut le rapport que leurs Députés leur firent de la caducité de Muza, quand ils furent de retour dans la Ville, diſant qu'ils l'avoient trouvé ſi caſſé, qu'il mourroit de défaillance, avant qu'ils mouruſſent de faim. On avoit recommencé les attaques, & la dé-

fenſe continuoit avec la même opiniâtreté, lorſque Muza en ayant appris la cauſe, uſa d'un ſtratagême qui lui réüſſit. Il ſe fit peindre les cheveux, & ſe donnant pour tromper les autres ce faux air de jeuneſſe, par lequel les vieillards s'en impoſent ſouvent à eux-mêmes, il rappella les Députés, ſous prétexte que leur valeur l'engageoit à les contenter. Ce ſpectacle les ſurprit en effet. * Un Hiſtorien de grand nom dit qu'ils crurent Muza véritablement rajeuni, & qu'ils ſe ſoumirent ſans honte aux loix d'un homme, en faveur duquel la nature ſembloit avoir changé les ſiennes. Il eſt plus vraiſemblable de dire, qu'ils ne le trouvérent pas ſi vieux cette fois-là que la premiére, & qu'ils crurent s'être trompés. Quoiqu'il en ſoit, ils ſe rendirent, & la neceſſité leur fit accepter quelques conditions aſſés dures, moderées toutefois par d'autres qui mirent à couvert les biens qu'ils poſſédoient actuellement. Car pour l'heritage de ceux qui étoient morts, ſoit durant le ſiége, ſoit dans le combat qui s'étoit donné avant que la Ville fût inveſtie, il fut remis au pouvoir du vainqueur, avec le revenu des Egliſes, & les vaſes d'or & d'argent qui s'y trouvérent.

AN. DE J.C. 715.

Mariana, l. 6.

Ainſi fut renduë Merida. Muza etoit

AN. DE J.C. 715.

ſur le point d'en partir pour faire de nouvelles conquêtes, lorſque ſon fils Abdalaſſiz, nouvellement arrivé d'Afrique, vint ſe plaindre à lui du peu de part qu'il lui avoit donné juſqu'alors à la gloire qu'il acquéroit, & qu'il partageoit avec d'autres qui lui devoient être moins chers. Le Général charmé de ces nobles ſentimens, confia volontiers à ſon fils le commandement d'un petit corps de Sarraſins fraîchement débarqués. Avec ce nouveau détachement, Abdalaſſiz marcha vers Valence, pendant que ſon pere avec ſes troupes prenoit la route de Toléde, où il alloit joindre Tarif. Le pere & le fils achevérent, chacun de leur côté, la conquête que ce Général avoit commencée. Le fils prit Valence, Alicante & les autres Places de ces quartiers-là, après avoir vaincu en bataille une Armée des naturels du Païs qui s'étoient oppoſés à lui. Séville ayant été repriſe par les Bourgeois de quelques Villes voiſines, d'intelligence avec ſes Habitans, il y accourut, & l'aſſujétit de nouveau. Le pere étant arrivé à Toléde, après avoir donné quelques marques de ſa jalouſie à Tarif, s'adoucit enfin par la ſoumiſſion apparente de ce Général, eſprit ſouple & diſſimulé; ils joignirent leurs forces, & marchérent enſem-

ble vers Saragoce grande Ville, peuplée, opulente, dont ils se rendirent maîtres. Tout ceda à leurs armes depuis cette conquête. L'Espagne entiere fut asservie au joug des Infidéles, à la réserve de quelques lieux, presque inconnus & inaccessibles dans les montagnes d'Asturie, où un petit nombre de Seigneurs Chrétiens, parurent résolus de se défendre contre les Maures, qui ne daignérent pas les forcer dans leur retraite. Des conquêtes plus importantes les appelloient ailleurs. La plûpart des Villes allérent au-devant du victorieux, & se soumirent avec d'autant moins de peine, que ces Infidéles ne forçoient personne à embrasser leur Religion. Dês-lors les Chrétiens Espagnols forcés d'obéir à la domination Sarasine furent appellés Muzarabes, du nom de Muza leur vainqueur, & de celui d'Arabes, qu'on donnoit alors aux Mahométans Africains pour marquer leur origine. Ainsi donna-t'on dans la suite le nom de Maranes aux Chrétiens issus de race Maure, parce que ce même Conquérant avoit pris le surnom de Marane d'un oncle illustre dont on vantoit les Exploits.

An. de J. C. 715.

On peut s'imaginer la joye que reçût le Miramolin Ulit, quand les nouvelles de ce succès lui furent portées à

An. de J. C. 715.

Damas. L'Eſpagne entiére ajoûtée à ſon Empire, & conquiſe en moins de trois ans, le Mahometiſme dominant dans une ſi conſidérable partie de l'Europe, & une ſi belle porte ouverte pour l'étendre dans toutes les autres, donnoient au regne d'Ulit un relief, qui flattoit agréablement ſon ambition. Une choſe lui faiſoit peine parmi tant de proſpérités: Il ſçavoit que ſes Généraux n'étoient d'accord que par politique, qu'ils ſe haïſſoient dans le fond, & n'attendoient que l'occaſion de faire éclater leurs reſſentimens: Il craignit que ces deux Capitaines n'ayant plus d'ennemi conſidérable à combattre en commun, ne tournaſſent l'un contre l'autre leurs armes, & que les Chrétiens réünis contre les deux partis, ne profitaſſent de ces diviſions pour ſecoüer le joug. Afin de prévenir ce mal, le Miramolin réſolut d'appeller Muza à la Cour. Muza obéït. Après avoir pourvû à la ſûreté des Villes nouvellement conquiſes, il établit ſon fils à Séville en qualité de Gouverneur Général de tout le Païs. Tarif demeura à Cordoüe avec le Commandement des armes, pour aider Abdalaſſiz à régler les conquêtes déja faites, & pour achever ce qui en reſtoit à faire dans les montagnes, où une nombreuſe multitude de Chrétiens s'é-

toit cantonnée. Leur résistance étonna le Général Mahométan. AN. DE J.C. 715.

Deux Princes du Sang des Rois Goths, échappés du commun naufrage après la bataille de Xérés, s'étoient fortifiés dans ces montagnes, tous deux également résolus d'y conserver leur liberté, ou d'obliger au moins le vainqueur à laisser vivre les Asturiens sous un joug plus doux & plus supportable, que celui qu'ils avoient imposé au reste de l'Espagne.

L'un de ces Princes se nommoit Pélage, qu'Isidore de Badajox appelle autrement Theudimer. Il étoit proche parent du feu Roi Rodrigue, & Duc de Cantabrie, c'est-à-dire, d'une partie de cette Province, où l'Histoire de ce tems-là met en même-tems plusieurs Duc. Quelque illustre que fût son sang, on peut dire que ce qu'il avoit de moins grand étoit ce qu'il tenoit de ses Ancêtres. Rien ne le rendoit plus recommandable que ce qui lui etoit personnel. Un grand courage, un corps robuste, un air guerrier, des mœurs aimables, beaucoup de religion & de probité, un bon esprit & cultivé par l'étude des bonnes Lettres, même par la science de la Sainte Ecriture, de l'éloquence & de la grace à parler, étoient des qualités reconnuës universellement dans Pélage. Il avoit comman-

AN. DE J.C. 716.

dé les Armées sous Egica & sous Vitiza tous deux prédécesseurs de Rodrigue, & signalé sa valeur par une victoire qu'il remporta sur les Grecs, qui étoient descendus en Espagne à dessein de la conquérir. Il avoit montré sa prudence dans la conduite qu'il garda pendant le regne de Rodrigue, qui après avoir fait mourir son pere, n'auroit pas épargné les jours du fils, pour peu que la fidélité de celui-ci eût paru suspecte : Pelage avoit si habilement évité cet écüeil de sa fortune, qu'il avoit obligé ce Prince à faire justice à sa vertu. Il falloit qu'elle fût bien pure, pour n'avoir point été amollie dans une Cour si corrompuë. Aussi l'Histoire remarque-t'elle, que Pélage étoit ennemi du luxe, toûjours fort simplement vêtu, & souvent même assés negligé ; mais qu'avec cette negligence il effaçoit la magnificence des autres Seigneurs, & que par tout où ce grand homme paroissoit, il attiroit les regards & l'admiration de ceux même qui étoient jaloux de sa vertu. Après la journée de Xérés, où sa valeur ne put vaincre la mauvaise destinée de sa Patrie, il fit éclater sa piété, par le soin qu'il prit d'escorter l'Archevêque de Toléde Urbain, lorsque voyant cette Capitale prête de tomber sous la puissance des Sarasins, il enleva les reli-

ques des Saints, & d'autres monumens sacrés, qu'il transporta dans les montagnes les plus reculées d'Asturie. Pélage n'abandonna point le Prélat, jusqu'à ce qu'il eût mis ces dépôts précieux à couvert de l'impiété des ennemis du nom Chrétien.

AN. DE J.C. 718.

Tel étoit ce Restaurateur de la Monarchie Espagnole. Aphonse, auquel Isidore de Badajox donne le nom d'Athanaïlde, n'avoit guéres que quelques années d'âge & d'expérience moins que son ami. La naissance, l'esprit, la conduite, la valeur, la Religion, les mœurs sembloient avoir formé ces deux Princes l'un pour l'autre, & n'y avoir laissé la différence de l'âge, que pour mettre entre eux la subordination nécessaire à leur parfaite union. Alphonse tiroit son origine de Leuvigilde & de Recaréde, de l'ancienne race des Rois Goths. Il étoit comme Pélage Duc de Cantabrie, contrée qui comprenoit alors les Provinces de Biscaye, de Guypuscoa, & d'autres terres des environs. Ainsi elle étoit d'une assés grande étenduë, pour être divisée entre plusieurs Ducs. Comme Pélage, Alphonse avoit signalé son courage & son talent pour la guerre en des occasions importantes. On jugeoit par ce qu'il avoit fait de ce qu'il étoit capable de faire. Pour

AN. DE J.C. 716.

mieux cimenter une si belle amitié, à laquelle tant de ressemblance & tant de communs interêts avoient donné commencement, Pélage fit dans la suite épouser à Alphonse sa fille Ermisinde, Princesse digne d'un tel pere & d'un tel mari.

Ces deux Princes ainsi unis avoient aisément fait entrer dans leurs desseins d'autres Seigneurs Goths, résolus aussi-bien qu'eux d'employer leurs vies, pour obliger au moins les vainqueurs à se contenter d'un tribut, s'ils ne pouvoient rien faire de plus; leur dessein se bornoit alors à maintenir la Religion & la liberté dans le petit Païs qu'ils avoient entrepris de défendre, & de l'affranchir de la dure servitude qu'éprouvoit le reste de l'Espagne, sous la loi des Gouverneurs Sarasins.

Ils ne demeurérent pas long-tems dans leur asile, sans y être attaqués: mais ils s'y défendirent si bien, & Pélage repoussa si vivement les premieres attaques des Maures, que ces Infidéles craignant que son exemple n'encourageât les Chrétiens soumis, à se délivrer d'un joug importun, se rendirent moins difficiles à entrer en composition. Pélage & ceux de son parti ne pouvoient rien esperer de mieux. Ils manquoient de troupes & de vivres, & les peuples mêmes dont ils vouloient

conserver la liberté ne paroissoient pas disposés à seconder long-tems leurs efforts, dans la crainte d'être forcés, & de demeurer enfin exposés à la vengeance du vainqueur. On entra donc en négociation. Les Princes Chrétiens offrirent un tribut, & les Sarasins l'acceptérent, à condition que les Chrétiens députeroient eux-mêmes quelqu'un d'entre eux à Damas, pour demander au Miramolin la ratification du Traité. Pélage y passa en personne, & son voyage eut tout le succès qn'on en pouvoit espérer. Le Miramolin le reçut avec des témoignages d'estime, qu'on n'eût pas attendus d'un Barbare. Il loüa hautement sa valeur, sa bonne conduite, sa vertu, & le combla de riches présens: Il lui accorda même au-delà de ce que l'on étoit convenu, & donna des ordres précis à tous les Gouverneurs d'Espagne, de le laisser joüir en paix de tout ce qu'il lui avoit accordé. On ne peut dire les honneurs que Pélage reçut en cette Cour. Chacun à l'exemple du Prince s'empressoit à le combler d'éloges. Les Chrétiens du Païs accouroient en foule, pour voir un si brave défenseur de la Patrie, & de leur commune Religion; & rendant graces à Dieu du courage qu'il inspiroit à ce Guerrier, ils faisoient des vœux pour lui

AN. DE J.C. 716.

An. de J. C. 716.

obtenir de nouvelles benedictions du Ciel.

Le retour de Pélage en Espagne y apporta la tranquillité. Chacun fut content d'un Traité qui soûtenoit l'espérance des Chrétiens, & qui ne parut pas aux Infidéles leur devoir donner beaucoup de crainte. Pélage & Alphonse reglérent, de concert avec les principaux de leur parti, la police du Païs qu'ils avoient conservé, vrai-semblablement sous la forme d'une petite République : car il ne paroît pas qu'ils se fussent encore donné un Chef sous le titre de Souverain.

Abdalassiz de son côté s'appliqua à régler les choses qui pouvoient assûrer la conquête, il s'y comporta avec une prudence, qui fit beaucoup espérer aux Maures, & n'effaroucha point les Chrétiens. Il donna à ses Africains, qui passoient en foule en Espagne, des terres incultes & abandonnées par les Goths, que la guerre avoit fait périr, ou contraints de déserter : Mais il n'ôta point aux Habitans du Païs leurs anciennes possessions. Il prit même avec les Chrétiens une espéce de liaison, dont ils tirérent quelques avantages. Le Prince Maure voulut voir la Reine Egilone, femme du dernier Roi des Goths, qu'on avoit retenuë captive à Toléde depuis la mort

de ſon mari, il lui trouva encore aſſés de beauté, ponr l'aimer auſſi-tôt qu'il la vit. L'humanité & la politeſſe avec laquelle il la reçut, fit ſoupçonner à la Princeſſe l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur lui. Elle en fut troublée, & parut en craindre des ſuites funeſtes à ſon honneur. Abdalaſſiz la prévint avec une civilité qu'elle n'attendoit pas d'un Saraſin, & qui augmenta l'agitation de cette Reine. „ Pourquoi me demandés-vous, lui répondit-elle, ce que mes malheurs trop connus „ ne vous laiſſent pas ignorer ? J'ai été „ Reine, je ſuis captive, eſt-il un plus triſte „ état ? Votre généroſité ſeule peut en „ adoucir la rigueur. Reſpectés le Sang „ des Rois : Accordés à mes larmes ce „ qu'un auſſi grand Capitaine que vous, „ ne peut me refuſer ſans flétrir ſa gloire. „ Conſervés-moi ce qui me reſte de la „ mienne : c'eſt tout ce que je deſire de „ vous. A cela près tout m'eſt bon, & „ quoique vous puiſſiés ajoûter de mauvais traitemens à mes chaînes, je vous „ regarderai toûjours comme mon bienfaiteur. La vertu d'Egilone toucha encore plus Abdalaſſiz que ſa beauté. Il l'eſtima autant qu'il l'aimoit, & ſa paſſion devenant reſpectueuſe lui fit chercher tous les moyens de la faire conſentir à l'épouſer. L'Hiſtoire ne dit rien de la ré-

An. de J. C. 716.

An. de J.C. 716. ſiſtance que dut naturellement apporter Egilone à ce mariage. Elle étoit Reine, elle étoit Chrétienne : Abdalaſſiz, quoique d'une naiſſance fort illuſtre parmi les ſiens, étoit ſujet, Mahométan, d'une Nation ennemie de la Princeſſe qu'il recherchoit, & qui venoit tout récemment de faire périr le Roi ſon mari. Il eſt à croire qu'un tel mariage fit d'abord horreur à Egilone: Mais que ne peuvent point ſur le ſexe foible, l'aſſiduité & la flaterie ? Peut-être la captivité & la crainte entrérent-elles dans les motifs qui aidérent à perſuader cette Princeſſe. Quoiqu'il en ſoit, les Hiſtoriens nous apprennent qu'Abdalaſſiz l'épouſa, ſous deux conditions néanmoins, l'une qu'elle conſerveroit ſa Religion, & qu'elle auroit la liberté de l'exercer; l'autre qu'elle ſeroit traitée de Reine, & qu'il prendroit lui-même le titre & les marques de la Royauté ſous le bon plaiſir du Miramolin, qui ſe faiſoit honneur de compter des Rois parmis ſes Sujets. Il ne paroît pas dans l'Hiſtoire, que ce mariage fût déſagréable ni à l'un ni à l'autre Peuple : Les Goths trouvoient dans une Reine Chrétienne une protection néceſſaire à leur Religion, les Maures dans une Reine habile, qui partageoit avec ſon mari l'adminiſtration de l'Etat, un ſecours utile au Gouvernement.

Abdalaſſiz eût été heureux, ſi les Gouverneurs ſubalternes euſſent imité ſa conduite, & ſi lui-même n'en eût pas changé, inſenſiblement corrompu par la licence de tout faire & de tout oſer. Il étoit paiſible à Séville, & les Chrétiens des environs ſupportoient aſſés patiemment le joug Mahométan; lorſque la tyrannie de ceux qui avoient le pouvoir en main en des quartiers plus éloignés, fit revivre dans les Goths l'amour de la liberté. Ils voyoient tous les jours à leurs yeux, ravir leurs biens, enlever leurs femmes, prophaner leurs Temples, égorger leurs proches, leurs vies continuellement expoſées à la cruauté des Barbares, qui commettoient impunément contre les Chrétiens déſarmés tout ce que leur inſpiroit l'avarice, le deſir d'étendre leur Secte, & leur férocité. Ils n'étoient guéres mieux traités par ceux-mêmes de leur Religion, qui s'étant attachés aux Maures, en avoient obtenu des Gouvernemens: Ces lâches politiques affectoient de montrer par là aux vainqueurs qu'ils meritoient leur confiance, & vouloient ſe mettre à couvert de tout ſoupçon. Ces vexations n'excitérent d'abord que de ces murmures impuiſſans, qu'on ne fait qu'avec ſes amis en ſecret, plûtôt pour ſe plaindre, que pour chercher remede à

AN. DE J.C. 716.

AN. DE J.C. 716.

des maux qu'on ne croit pas pouvoir guérir: Mais on éclata, lorsqu'on vit Pélage lui-même, malgré les ordres du Miramolin, insulté par un Gouverneur de la Frontiére d'Asturie, & outragé d'une maniére à ne pouvoir dissimuler. Ce Prince s'étoit retiré d'abord dans ses terres de Cantabrie, d'où certains démêlés qu'il eut avec d'autres Seigneurs du Païs l'avoient obligé de sortir, pour ne pas désunir un Peuple dont la concorde étoit nécessaire au bien commun de tous les Chrétiens: Il s'étoit établi près de Gyon vers les montagnes d'Asturie, dont un Africain nommé Munuza étoit Gouverneur pour les Sarasins. Munuza étoit Chrétien, mais de ceux qui préférant l'intérêt de leur fortune à celui de leur Religion, s'étoient attachés aux Mahométans, & en avoient obtenu des récompenses. Comme les Chrétiens & les Maures vivoient sur la foi du Traité, assés d'intelligence en ces lieux, Pélage & Munuza se voyoient. Dans ces visites réciproques Munuza devint amoureux d'une sœur du Prince Espagnol, & sa passion alla si loin, qu'il résolut de l'épouser. Ainsi la Providence permit, que comme l'incontinence d'un Roi des Goths avoit introduit les Maures en Espagne, l'incontinence d'un

partisan des Maures donnât occasion aux Chrétiens de se délivrer de l'oppression. AN. DE J.C. 716.

Soit que Munuza eût tenté envain de faire consentir Pélage à une si honteuse alliance, soit que désespérant d'y réüssir il ne l'eût pas voulu tenter; pour être maitre de la sœur, il crut qu'il falloit éloigner le frere. Il eut, ou il feignit d'avoir une affaire importante à traiter avec le Général Tarif, qui étoit encore à Cordoüë. L'affaire apparemment regardoit l'intérêt des Chrétiens du Pays : car les Ecrivains Espagnols conviennent qu'il pria Pelage de se charger de cette négociation, & que le Prince l'accepta. Pendant cette absence l'emporté Gouverneur enleva la sœur de Pélage, & fit tant, que la fille timide, & qui se voyoit sans défense à la discrétion d'un Barbare, donna un consentement forcé à un mariage qu'elle abhorroit.

On peut juger de la douleur que ressentit Pélage à son retour, de se voir beaufrére d'un homme d'une naissance si peu proportionnée à la sienne, & qui n'étoit recommandable que par un poste dont il n'étoit redevable qu'à ses crimes. La dissimulation dont ce Prince s'étoit fait un art nécessaire dans la conjoncture du tems, lui fut d'un grand secours contre sa colére dans ce fâcheux évenement. Sa

AN. DE J. C. 716.

prudence ne l'abandonna point. Il parut content du mariage, tandis qu'il crut qu'inutilement il en témoigneroit du chagrin: mais il résolut de bien ménager une occasion si favorable, pour rompre avec les Maures un traité qu'ils avoient rompu les premiers. Les choses lui paroissoient disposées pour secoüer tout-à-fait le joug: Les Chrétiens s'en trouvoient opprimés dans toutes les Provinces éloignées du Gouverneur général, où la tyrannie des subalternes devenoit tous les jours plus insupportable. Durant son voyage il avoit été témoin de leurs maux en divers lieux, & il ne doutoit pas, que plusieurs d'entre eux ne se rangeassent auprès de lui, pour peu qu'il se voulût déclarer. Il avoit sujet d'espérer que les Asturiens & les Cantabres ne lui manqueroient pas au besoin. De plus les Conquérans étoient divisez entre eux, & leurs démêlez éclatoient. Tarif avoit envoyé sous main des informations à Damas, qui avoient fait condamner Muza à avoir la tête tranchée: ses amis avoient fait changer cette peine en amende pécuniaire; mais il étoit mort de chagrin. Tarif lui-même n'étoit pas si bien à la Cour, qu'on n'y prit de lui quelque ombrage. Abdalassiz s'étoit démenti. Les délices de l'Espagne l'avoient amolli, & trop de

faste l'avoit rendu odieux aux principaux de sa Nation. On disoit même qu'Egilone sa femme, devenuë jalouse de ses maîtresses, caballoit avec ses ennemis contre lui. D'ailleurs le Miramolin vouloit, que malgré ces divisions on poussât les conquêtes jusques dans le Pays que les Goths possédoient en deçà des Monts. Déja les armées Mahometanes étoient en action à l'entrée des Gaules, & la résistance qu'elles y trouvoient donnoit assez lieu d'espérer, que la guerre y seroit longue & opiniâtre.

AN. DE J. C. 716.

Pélage informé de tout ce qui se passoit conféra avec ses amis, & leur découvrit son dessein. On peut juger que le brave Alphonse fut le premier à qui il s'en ouvrit, & le plus vif à le seconder. Chacun suivit un si bel exemple. Le parti se forma, peu nombreux d'abord, mais de gens propres à suppléer au nombre par la valeur. Les Historiens ne nous ont point appris en détail comment Pélage tira sa sœur d'entre les mains de Munuza : on sçait seulement qu'il l'enleva, & qu'il se retira avec elle dans les montagnes, où ses amis & quelques troupes l'attendoient.

Munuza fut étonné de ce coup : mais sa surprise ne ralentit point son activité, il fit poursuivre le Prince, qui n'échapa

AN. DE J. C. 716.

qu'avec peine. Pélage après avoir conduit sa sœur en lieu de sûretê, étoit retourné sur ses pas, suivi d'un petit nombre des siens, pour aller lui-même à la découverte, & voir s'il n'étoit point suivi, lorsqu'il eut avis qu'un escadron de Maures lui alloit tomber sur les bras. A cette nouvelle, ne croyant pas qu'il y eût de la honte à fuir, pour se réserver à combattre, il pousse son cheval: & ayant passé avec ce qu'il avoit de gens, une riviére profonde & rapide, il s'éloigne des ennemis, qui n'osérent passer après lui, & se rendit par des chemins impraticables, dans la Vallée qu'on nomme Cangas. Echappé d'un si grand péril, il pensa sérieusement à se mettre au plûtôt en état de tenir la campagne devant les Maures, & de les pousser à son tour. Ayant fait venir ses amis, il assembla de toutes les Villes, & de toutes les Bourgades des environs, tout ce qui se trouva de gens en âge de porter les armes, & voyant que plusieurs d'entre eux trembloient encore au nom des Sarasins, & ne suivoient pas l'ardeur qui l'animoit, il leur tint ce discours pour les rassûrer.

„ Il ne s'agit plus de délibérer. La na-
„ ture de notre cause, la situation de nos
„ affaires, celle de nos ennemis, deman-
„ dent une prompte action, & ne nous
„ permettent

AN. DE J. C. 716.

„ permettent pas de longues délibéra-
„ tions. Nous armons pour rétablir nos
„ Autels, notre Religion, notre gloire,
„ la liberté de nos enfans, de nos amis,
„ de notre Patrie; pour mettre en sûreté
„ l'honneur & la pudicité de nos femmes,
„ pour nous soustraire nous-mêmes au
„ joug d'un vainqueur insolent & barba-
„ re, qui s'est emparé de nos biens, &
„ sous l'empire duquel la vie d'aucun de
„ nous n'est en assûrance. Si jamais tems
„ fut favorable pour tenter une si belle
„ entreprise; c'est aujourd'hui que nous
„ nous trouvons assemblez, unis, liez
„ ensemble par les nœuds de tant d'inté-
„ rêts, qui nous regardent également
„ tous; Les habitans des montagnes, &
„ ceux qui se sont retirez dans les déserts,
„ attendent notre détermination pour
„ prendre les armes & se joindre à nous.
„ Ceux-mêmes que l'amour du repos a
„ trompez, & retenus parmi les Maures,
„ se montrent prêts à rompre leurs fers,
„ dês qu'ils nous verront marcher vers
„ eux en état de seconder leurs efforts.
„ Les Maures enfin sont occupez des
„ vastes projets qui les ont fait passer dans
„ les Gaules, & de leurs propres divi-
„ sions. Au reste la necessité doit fixer
„ nos incertitudes. Nous avons fait les
„ premieres pas, il n'est plus tems de re-

AN. DE J. C. 716.

„ culer. On a dêja marché contre nous ; „ pour peu que nous tardions à nous „ mettre en disposition d'éloigner l'enne- „ mi de nos montagnes, nous nous y „ trouverons assiégez, & quand nous n'y „ serions pas forcez, nous y sommes en „ trop grand nombre, pour subsister de „ ce qui croît sur ces rochers arides & „ steriles. Allons : Dieu, dont nous soû- „ tenons la cause contre les ennemis de „ son nom, combattra pour nous, pen- „ dant que nous combattrons pour lui ; „ & sa main, qui nous a punis parce que „ nous l'avions oublié, fortifiera nos „ bras dans une guerre entreprise pour „ l'honneur de son culte. Nous mettons „ notre confiance dans la force invincible „ du tout-puissant. Je vous menerai au „ combat, mais j'irai toûjours le premier, „ & n'éxigerai rien de vous dont je ne „ vous donne l'exemple.

A mesure que Pélage parloit, il voyoit insensiblement la crainte se dissiper dans les cœurs de ceux qui en avoient le plus témoigné. On avoit vû leur abattement sur leur visage, & dans leur maintien, lorsqu'il avoit commencé son discours ; il y fut même interrompu par de profonds gémissemens : mais la force de ses paroles, l'air vif dont il les prononça, dissipérent bientôt ces nuages,

& il n'eût pas cessé de parler, que chacun lui prêta serment d'une fidelité sans réserve, & le reconnut pour Roi. Quelques Historiens Castillans disent, qu'on lui donna le titre de Roi d'Espagne ; mais s'il eût une fois pris cette qualité, lui & ses successeurs n'auroient pas manqué de la conserver, & il n'est pas croyable, qu'ils eussent diminué leurs titres, lorsqu'ils augmentoient leur domination.

AN. DE J. C. 716.

La nouvelle de ce qui s'étoit fait dans ce conseil des Asturies étant portée en même-tems aux Chrétiens de Cantabrie & de Galice, on vit bientôt des Députés de leur part venir secretement offrir leur secours, & demander à être admis dans la confédération des Asturiens. Ils y furent reçus : mais on ne les attendit pas. Le nouveau Roi, pour engager l'affaire, commença le plûtôt qu'il put avec ce qu'il avoit d'Asturiens, & quelques refugiés Muzarabes, venus de divers endroits de l'Espagne, à exercer des hostilités sur les terres des Sarasins. Il y eut d'abord des succês qui donnérent du courage aux siens. A peine les Maures du voisinage osoient paroître devant eux ? mais ils se rassûrérent bientôt à la vûë d'une grosse armée, que Tarif envoya pour les secourir sous la conduite d'Alcaman.

An. de J.C. 716.

Pélage, qui n'avoit encore qu'un assez foible Camp volant de soldats mal disciplinez, jugea qu'il seroit imprudent de les exposer à combattre contre un nombre si supérieur. Ainsi il se retira dans les montages, & ayant dispersé dans les lieux voisins, ceux de ses gens, dont il ne vouloit pas se servir, il en choisit mille, avec lesquels il s'alla renfermer dans un antre consacré aujourd'hui sous le nom de Sainte Marie de Coüadonga. Là ayant fait porter des vivres, des armes & des instrumens propres à faire des retranchemens, il résolut de se défendre, dans l'espérance d'être secouru par les Cantabres, & par les Gallléciens, qui armoient pour lui.

Comme rien n'arrêtoit l'ennemi, Pélage le vit bientôt paroître, & préparoit dêja ses fléches pour en repousser les attaques, lorsqu'un Héraut d'armes s'avançant vers lui, demanda de la part d'Oppas, cet Archevêque de Séville, dont nous avons dêja parlé, une conférence paisible, où ils pussent traiter ensemble d'affaires importantes au repos de leur Nation & de leur pays. Quelque émotion que sentît le Prince au nom de cet infidéle Prélat, il crût qu'il le falloit entendre, & ayant répondu qu'il pouvoit venir, il l'attendit d'une contenan-

te capable de déconcerter un esprit moins audacieux. Oppas n'en fut point étonné. Ayant laissé à l'entrée de la caverne, une Mule qui le portoit, il s'avança, & élevant la voix : „ Pélage, dit-„ il, vous sçavez trop l'Histoire de no-„ tre Nation, pour ignorer à quel point „ de gloire & de puissance elle étoit par-„ venuë, lorsque nos pechés nous ont „ fait déchoir de cette prosperité dont „ nous abusions, & ont suscité contre „ nous les Conquérans qui nous ont „ domptés, & dont nous portons aujour-„ d'hui le joug. Ils nous ont vaincus „ quand nous avions toutes nos forces ; „ pouvez-vous espérer de les vaincre „ avec le peu que vous en avez ? Enfer-„ mé dans une caverne avec une poignée „ de gens, plus semblables à des voleurs „ qui se cachent, qu'à des soldats qui font „ la guerre, pouvez-vous sans témé-„ rité vous défendre contre une armée „ aussi redoutable que celle-ci ? Croyez-„ moi, suivez le torrent : il est trop fort „ & trop rapide pour vous donner lieu „ d'espérer d'en arrêter désormais le „ cours. Soumettez-vous aux ordres „ d'en haut. Dieu n'est point appaisé, & „ votre révolte contre ceux qui servent „ d'instrumens à sa justice, en est une „ contre sa Providence, qui nous attire-

AN. DE J. C. 716.

„ ra peut-être de nouveaux châtimens.
„ Je suis chargé de vous assûrer de la
„ clémence d'un Vainqueur moins aigri
„ par votre faute, que touché de votre
„ malheur : implorez-la pendant qu'il est
„ tems ; suivez l'exemple de toute l'Es-
„ pagne, & ne vous opiniâtrez pas à pé-
„ rir sans fruit pour votre Patrie, tandis
„ que vous pouvez encore vous conser-
„ ver sans intéresser votre gloire.

Pélage écouta ce discours d'un air de fierté & d'indignation, qui fit assez voir au Prélat quel effet il en pouvoit attendre. Quand il eût cessé de parler : „ C'est
„ à vous Oppas, répondit le Prince, &
„ à ceux qui à votre exemple ont lâche-
„ ment trahi leur païs, de craindre les
„ justes châtimens que Dieu réserve à
„ tant de crimes. Le sang d'un million
„ de Chrétiens égorgés, nos Temples
„ prophanés, nos Autels détruits, sont
„ les effets de votre ambition & de celle
„ de votre famille. Dieu a fait servir vos
„ pechés à la punition des nôtres : il se
„ servira de notre courage pour punir
„ votre impieté. Craignez qu'il ne ven-
„ ge enfin l'abus énorme que vous avez
„ fait du caractere de Pasteur, pour li-
„ vrer votre troupeau aux bêtes féroces
„ qui l'ont détruit. Votre insolence vous
„ aveugle, si vous croyez que nous

„ soyons gens à nous laisser persuader par „ un traître. Vous avez trompé votre „ maître, si vous lui avez fait naître „ cette espérance. Allez le détromper, „ & lui dire, que nous tâchons d'appaiser le Ciel, que nous attendons son secours, & que sous la protection du „ Dieu des Armées, nous affronterons „ les plus grands périls. Au reste, s'il „ faut encore, pour achever d'expier nos „ crimes, ce reste du sang de notre nation, que nous exposons pour la conservation de notre liberté, nous sommes prêts de le répandre, & d'abandonner à la Providence le soin de punir „ nos crimes.

AN. DE J. C. 716.

Oppas s'étant retiré sans rien faire, Alcaman ne perdit point de temps, il fit avancer vers la caverne les premiers de ses bataillons, & aussi-tôt qu'ils furent à portée, il ordonna d'attaquer ceux des Goths qui se présentérent les premiers. On fit pleuvoir sur eux une grêle de pierres & de traits, dont ils auroient été accablés, si par un miracle dont toute l'Histoire fait foi, ces fléches n'eussent été relancées contre ceux qui les décochoient, & cela par une main invisible, dont les Maures seuls ressentirent les coups. Plusieurs en furent tués, d'autres blessés. La terreur se mit dans leur ar-

An. de J. C. 716. mée ; & à mesure qu'ils s'effrayoient, Pélage & les siens se sentoient animés d'une nouvelle ardeur. Ils sortirent de leurs cavernes, comme des Lions en furie, & chargérent les Infidéles avec tant de valeur & de succês, qu'ils en laissérent plus de vingt mille étendus sur le champ de bataille. Le Général y demeura. Le reste se réfugia sur le haut de la montagne Auséna, sous laquelle étoit creusé l'antre que Pélage avoit occupé ; mais les fugitifs ne purent échapper à ceux que le Prince Goth avoit dispersés aux environs. Les uns furent passés au fil de l'épée, les autres poussés jusqu'au bord de la riviére de Deva. S'étant engagés dans le défilé d'un rocher escarpé sur le bord du Fleuve, la terre s'écroula tout-à-coup, & les ensevelit dans ses eaux. Oppas fut pris. Quelques-uns conjecturent qu'il expia ses perfidies par le supplice qu'il méritoit : du moins depuis ce jour, il n'est fait aucune mention de ce traître. Peut-être que Pélage, Prince Religieux, respecta son caractére, & se contenta, aprês l'avoir pris, de lui ôter les moïens de nuire, en le privant de la liberté. Sans avoir eu part au combat, Munuza eut part à la défaite : Les murs de Gyon lui parurent trop foibles, pour le défendre contre un Vainqueur, qu'il

avoit personnellement offensé : il se défia même des habitans, qui étoient mécontens de lui ; il prit la fuite ; mais il n'alla pas loin. A peine fut-il sorti de la Ville, qu'il fut reconnu & massacré. Il y a sur l'année de cette bataille la même diversité d'opinions, que sur celle de la journée de Xérés. Ce qui me paroît sûr, est qu'elle fut donnée environ quatre ans après que les Sarasins se furent rendus maîtres de l'Espagne : Tems favorable au nouveau Roi pour en recüeillir tout le fruit.

AN. DE J.C. 716.

Tarif depuis long-tems suspect à la Cour de Damas, fut rappellé & quitta l'Espagne. Le Miramolin Ulit étoit mort, & Zuleyman avoit pris sa place. Les factions élevées à Séville contre Abdalassiz l'avoient fait périr : Ajub, le Chef de la révolte l'avoit fait assassiner dans une Mosquée, & avoit exercé les fonctions de Gouverneur, en attendant que Zuleyman, qu'il informa du meurtre commis en la personne d'Abdalassiz, comme d'une exécution nécessaire à la conservation des conquêtes, eût donné le Gouvernement. Alahor en avoit été pourvû, & après avoir de nouveau reglé les tributs qu'on tiroit d'Espagne, il s'étoit reposé sur Alcaman de l'expédition d'Asturie, & venoit de passer

AN. DE J.C. 718.

An. de J. C. 722.

dans la Gaule Gothique, où il ne réüssit pas. Ainsi il fut aisé à Pélage de profiter de sa victoire, d'autant plus, qu'un corps de Galléciens & de Cantabres avoit enfin grossi son armée. Avec ce renfort il fit des conquêtes. Leon, Gyon & Astorga furent les premiéres Villes dont il augmenta son Etat. D'autres ne lui donnérent pas la peine de les conquérir, elles-mêmes chassérent les Maures, & reconnurent le nouveau Roi. Quelques-uns croyent que dês-lors Pélage se donna le titre de Roi de Leon. D'autres disent avec plus de verité, que ni lui ni ses successeurs, ne portérent ce titre, que long-tems aprês; que Pélage, & ceux qui lui succedérent jusqu'à Ordogno second, regnérent sous le nom de Rois d'Asturie, & ensuite sous celui de Rois d'Oviedo, Capitale de cet Etat. Ainsi jusqu'au tems d'Ordogno, nous ne les désignerons point autrement.

L'attachement des Sarasins à la conquête de la Gaule Gothique, donna le loisir à Pélage d'étendre les siennes, & de les affermir. Il eut tout le tems de régler & de policer son Roïaume naissant, il y fit fleurir la Religion, & y établit l'ordre avec les Loix. Il y a apparence, que les Infidéles firent moins d'efforts de ce côté-là, parce qu'ils crûrent que si

une fois ils s'établissoient au-deçà des Monts, cette conquête assûreroit ce qu'ils avoient acquis au-delà, & que tenant Pélage enfermé au centre d'un si vaste Empire sans espérance de secours, ils en viendroient aisément à bout. AN. DE J.C. 722.

Peu s'en fallut que leur politique n'eût le succès qu'ils s'en étoient promis. Le Miramolin Zuleyman étant mort, Izit, qui lui succéda à l'Empire, rappella Alahor, & donna son Gouvernement à Zama. Celui-ci, après avoir fait à Cordouë, où Alahor avoit transferé la résidence des Gouverneurs d'Espagne, quelques réglemens touchans les tributs, & les terres données en propre aux Sarasins, s'alla mettre à la tête de l'Armée des Gaules. Il fut plus habile ou plus heureux que n'avoit été son prédecesseur: non-seulement il entra dans le Païs, mais il prit Narbonne, qui étoit alors la Capitale de la Gaule Gothique, & se rendit en peu de tems maître de tout le Languedoc. Toulouse en avoit été démembrée, depuis que Clovis l'avoit conquise, & Eudes Duc d'Aquitaine la possédoit. Zama ne crût pas qu'il fût difficile de l'enlever des mains de ce Prince. Il y marcha, & mit le siége devant la Place: mais il avoit affaire à un homme qu'on

An. de J.C. 730.

ne ſurprenoit pas aiſément. Eudes y accourut, & Zama étant allé au-devant de lui, perdit la bataille, & y fut tué: les Infidéles ſe voyant ſans Chef, ſe retirérent dans leurs terres nouvellement conquiſes, où Zama avoit eu la prévoyance de laiſſer de bonnes garniſons. Là, elles eurent le tems d'attendre de nouvelles troupes, avec un nouveau Gouverneur. On leur envoya Ambiza, qui avec une armée nombreuſe ſe mit en campagne, & recommença la guerre avec beaucoup de vivacité: mais Eudes la ſoûtint ſi bien, que le Général Saraſin voyant qu'elle traînoit en longueur, & étant rappellé en Eſpagne par les affaires du Gouvernement, la laiſſa continuer à ſon Lieutenant Hodera, qu'il fit en même-tems Gouverneur de Catalogne & de Languedoc. L'un & l'autre eurent divers ſucceſſeurs, ſous leſquels les armées Saraſines ne firent pas de plus grands progrès dans les Gaules, qu'elles en avoient fait de leur tems. Les Maures ne réüſſiſſoient pas mieux en Aſturie. Les troubles, qui ſe renouvellérent à Cordouë par l'ambition des Grands, ne permirent pas au Gouverneur leur général d'envoyer les ſecours néceſſaires pour faire tête à Pélage, qui s'y fortifioit cependant, & augmentoit tous les

jours ſon domaine. Les choſes demeurérent en cet état juſqu'environ l'an ſept cens trente. Alors un nouveau Miramolin nommé Iſcam, aïant établi Abdéraméne Gouverneur général d'Eſpagne, tandis qu'un nommé Munuz gouvernoit la Catalogne & le Languedoc, on vit ouvrir une nouvelle ſcêne, qui cauſa par tout un grand mouvement. AN. DE J. C. 721.

Munuz & Eudes ſon adverſaire en furent les premiers Acteurs. Ces deux hommes, que leurs emplois avoient opposés l'un à l'autre, ſe reſſembloient beaucoup par leur caractére, & ſe trouvoient dans une conjoncture, où ils avoient chacun de leur côté preſque les mêmes intérêts. Ils étoient de ces eſprits ardens, toûjours diſpoſés à ſuivre les impreſſions d'une grande ambition, féconds en projets, hardis à entreprendre, prompts à exécuter, ſouffrant impatiemment de voir quelqu'un au-deſſus d'eux, & mépriſant tout ce que la fortune peut donner à un homme de cœur quand elle lui laiſſe la dépendance. Le nom d'Eudes a reçu un grand luſtre depuis que les Ecrivains Eſpagnols de ces derniers tems l'ont adopté, aprês l'avoit fait naître en Eſpagne. Il a acquis par-là dans leurs Hiſtoires, avec les loüanges qu'on ne pouvoit lui refuſer ſans injuſtice, des éloges ex-

AN. DE J.C. 730. cessifs qu'il ne méritoit pas. Les anciens Auteurs le supposent François, & son nom même le marque assez. Il étoit devenu Duc d'Aquitaine, les uns disent par mariage, les autres par une élection, que dans le trouble où étoit la France sous les derniers Rois de la premiére race, les peuples s'étoient donné la liberté de faire contre le droit de leurs Souverains. De quelque maniére qu'il le fût devenu, non-seulement il avoit gouverné son Etat avec prudence, mais il l'avoit même étendu avec beaucoup de valeur. Il avoit réüni Toulouse à son domaine, & défendit ensuite cette Ville contre toutes les forces des Sarasins, avec un succês qui le rendit formidable à ces Infidéles. Aprês être devenu grand Seigneur, son ambition lui inspira le desir d'être Souverain. Il sçut si bien profiter du désordre de la Monarchie, que le parti opposé à Charles Martel, avoit traité avec lui, pour lui demander du secours au nom du Roi Chilperic, comme s'il n'avoit pas été vassal de ce Monarque. Eudes étoit allé trouver Chilperic en Prince allié, & non en sujet; mais une bataille gagnée prês de Soissons ayant rendu Charles maître de Paris & du reste de l'Etat, le Duc, qui avoit emmené le Roi fugitif à Bourdeaux, avoit été contraint de le

rendre, & de rentrer dans la dépendance. Alors Charles, qui vrai-semblablement avoit dêja formé le dessein de faire tomber dans sa famille la Couronne de Clovis, chancelante sur la tête de ses successeurs, jugea qu'il étoit également de son honneur & de son intérêt d'en maintenir les droits. Quant au Duc d'Aquitaine, la guerre qu'il avoit euë à soûtenir contre les Maures, avoit rompu ses mesures par rapport à la France; lorsqu'il trouva, dans la situation où il apprit qu'étoit Munuz, une occasion favorable, de se donner la paix du côté des Sarasins, & de pousser du côté de France le projet de Souveraineté, qu'il n'avoit point perdu de vûë.

AN. DE J.C. 730.

Munuz portoit le joug des Gouverneurs d'Espagne, & des Miramolins d'Asie, avec la même impatience, qu'Eudes souffroit celui de la Monarchie Françoise. Le Gouverneur Maure trrouvoit dans les Provinces de son département, de quoi se composer un grand Etat. La mésintelligence de ceux qui avoient le maniement des affaires de sa Nation à Cordouë, lui en donnoit une occasion, dont il crut devoir profiter. On ne sçait qui, d'Eudes ou de lui, fit les premiéres démarches pour cette paix. Mais elle fut si bien négociée, qu'elle se conclut en

AN. DE J. C. 730.

peu de tems d'une maniére à leur donner lieu d'en concevoir de grandes esperances; car Munuz avoit dêja engagé dans ses intérêts tous les Officiers subalternes de son Gouvernement.

La chose fut poussée plus loin. Comme ces deux hommes ne faisoient la paix que pour entreprendre bien-tôt d'autres guerres, où il avoient besoin l'un de l'autre; non-seulement ils traitérent ensemble, mais ils se virent, & dans les visites mutuelles qu'ils se rendirent, le hazard leur fit naître un moyen de s'unir encore plus étroitement. Eudes avoit avec lui sa fille dont Munuz devint amoureux, & sa passion fut si forte qu'il résolut de la demander en mariage au Duc son pere. Munuz étoit le plus laid des hommes, sans naissance, Mahométan, célébre par les persécutions qu'il avoit suscitées aux Chrétiens, & entre autres par le supplice d'un Evêque nommé Anabade, qu'il avoit fait mourir par le feu. La Princesse étoit la personne la plus accomplie de son tems (ainsi en parlent tous les Historiens,) d'une grande jeunesse, d'une beauté rare, & encore plus recommandable par son zéle pour sa Religion. Elle avoit horreur par tant de raisons, d'un mariage si monstrueux. Mais l'intérêt d'Etat l'emporte sur tous les autres. Et

quelquefois les Princesses de ce rang ont le malheur d'en être les victimes! Malgré tant de disproportion, le Duc d'Aquitaine obligea sa fille d'épouser le Mahométan, qui la conduisit en Cerdaigne, où il faisoit sa résidence. Par malheur pour lui Abdéraméne, homme de tête & grand Capitaine, venoit d'être fait Gouverneur d'Espagne. Son prédécesseur Aleutam, que Munuz n'appréhendoit pas, avoit été dépossedé lorsqu'on s'y attendoit le moins, & venoit d'être conduit en Afrique, chargé de fers & d'ignominie. Abdéraméne n'eut pas plûtôt appris le mariage de Munuz, qu'il le regarda comme un traître. Pour le prévenir avant qu'il eût fortifié ses Places, surtout celles d'endeçà les Monts, il marcha si diligemment contre lui, que le Rebelle fut surpris. Loin de pouvoir tenir la campagne, la Cerdaigne ne lui parut pas même en état d'être défenduë contre un si puissant ennemi. Il en sortit avec sa nouvelle épouse, & s'étant retiré dans les montagnes, il auroit pû échaper, si elle eût pû le suivre. Ne pouvant se résoudre à l'abandonner, il fut atteint, & ayant été pris, il fut précipité du haut d'un Rocher. Abdéraméne envoya sa tête & sa femme au Miramolin, & poussant plus loin sa victoire, il entra dans les

An. de J. C. 731.

An. de J.C. 731. Gaules, & pénétra jusqu'à Arles, qu'il avoit dessein d'assiéger. Comme il approchoit de la Ville, il rencontra le Duc d'Aquitaine, qui venoit au-devant de lui. La bataille se donna, le Duc fut défait, & à peine put-il se sauver. L'Europe entiére trembla au coup qu'Abdéraméne venoit de frapper. Rien ne résista plus au vainqueur, il pénétra jusqu'à Bourdeaux où il abattit les Eglises, & fit des dégâts infinis. Le Duc dans cette extrêmité fut contraint d'implorer le secours de Charles Martel, qui se préparoit à marcher pour soûtenir la cause commune ; lors qu'Eudes, qui avoit rallié & grossi son armée, des nouvelles troupes que le péril pressant rassembloit de toutes parts, tenta une seconde bataille, où il ne fut pas plus heureux que dans la premiére.

An. de J.C. 734. Abdéraméne ne croyant plus que rien fût capable de l'arrêter, se crut entiérement maître des Gaules. En effet l'Angoumois, le Perigord, la Xaintonge, & le Poitou même avoient dêja plié sous le joug. Il avoit parcouru ces Provinces, & s'étoit enrichi de leurs dépoüilles ; lors qu'ayant passé la Loire à la vûë de Tours, il trouva Charles & les François, qui venoient au-devant de lui. Le Duc de Guyenne après avoir ramassé les débris de sa seconde défaite, s'étoit joint à eux,

& tous ensemble faisoient à peine trente mille hommes. Abdéraméne en avoit quatre cens mille. Toute la Chrétienté étoit dans l'attente d'un événement qui devoit décider de sa liberté; le nombre des ennemis l'effrayoit: mais la reputation de Martel, le plus grand Guerrier de son tems, & le plus constamment heureux, donnoit de l'espérance aux plus craintifs. Cette espérance ne fut pas vaine. On donna bataille, & malgré l'inégalité, Martel & ses François vainquirent. La victoire fut si compléte, qu'au rapport de quelques anciens Mémoires dont je n'ose garantir la certitude, les Infidéles perdirent plus de trois cents soixante & dix mille hommes, laissez sur le champ de bataille avec Abdéraméne leur Chef. Le reste se sauva par la fuite dans leurs Villes de Languedoc, où le vainqueur ne les suivit pas, parce que ses affaires demandoient sa présence ailleurs. Ce qui mit le comble au bonheur de Charles Martel, c'est qu'une action si glorieuse, ne coûta que quinze cents hommes aux Chrétiens. Les Historiens ont été partagés, sur le tems précis de cette victoire. Isidore de Badajox la place en l'année 734. Comme il étoit contemporain, son témoignage paroît le plus sûr. L'Histoire ancienne nous a laissé ignorer la plû-

AN. DE J.C. 734.

An. de J.C. 734.

part des circonſtances qui accompagnérent une ſi grande victoire. Les Auteurs Modernes en rapportent quelques-unes, qui ont toute l'apparence de la fiction, ou qui ne paſſent pas les bornes de la conjecture. Les Ecrivains Eſpagnols ne ſe ſont pas rendus moins ſuſpects, lorſqu'ils ont vanté les exploits d'Eudes, dans cette célébre journée, au préjudice de Charles Martel. Cependant on ne peut lui diſputer l'honneur d'y avoir bien fait ſon devoir, & on lui doit la juſtice de dire que pluſieurs Ecrivains François, & quelques-uns même de delà les Monts, lui ont fait tort quand ils ont prétendu, qu'il avoit appellé les Maures en France pour ſe venger de Charles Martel. Son Traité avec Munuz fut l'occaſion qui les y attira: mais les batailles qu'il donna pour les empêcher d'y entrer, montrent que jamais ſon deſſein ne fut de les y introduire.

On peut juger des ſentimens de Pélage & des Aſturiens, au bruit qui ſe répandit de la défaite d'un ſi grand nombre de Saraſins. Leur joye fut quelque tems aprês troublée par la nouvelle qui leur vint, que la concorde n'avoit duré entre Charles Martel & Eudes, qu'autant que l'ennemi commun les avoit obligez à être unis; que le Duc d'Aquitaine avoit re-

pris ses premiéres pensées de Souveraineté, & que Charles Martel s'avançoit à main armée contre lui; mais la querelle fut bien-tôt terminée. Charles poussa si vivement Eudes, qu'il l'obligea de quitter Bourdeaux & de fuir devant lui de Place en Place, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi, auquel il ne pouvoit résister. Le chagrin que causa au Duc l'état où il se trouva réduit, le fit tomber dans une langueur, qui l'abattit, & le fit mourir. Son fils Hunauld, qui lui succéda, & qui n'étoit ni moins ambitieux ni moins entreprenant que lui, voulut marcher sur ses traces. Il ramassa assés de troupes pour tenir la campagne devant Martel: mais enfin contraint de céder à la valeur & à la fortune d'un Conquérant sous qui tout plioit, il fut forcé de se soumettre, & d'offrir l'hommage qu'il devoit à la Couronne de France pour son Duché, que le victorieux lui laissa. AN. DE J.C. 734.

Cette guerre finit à propos pour le salut de la Chrétienté. Les Sarasins avoient repris cœur, & ayant joint l'artifice à la force, ils avoient gagné un nommé Mauronte, qui leur avoit livré Avignon, dont il étoit Gouverneur. Le Dauphiné & le Lyonnois furent inondez par les Barbares, qui y mirent tout à feu & à

AN. DE J. C. 737.

par un Ours, qu'il pressoit trop vivement à la chasse, & étant mort sans laisser d'enfans, Ermisinde sa sœur devint héritiere de ses Etats, & Alphonse qu'elle avoit épousé les posséda du chef de sa femme. Ce fut le premier exemple de la succession des femmes aux Couronnes Espagnoles, qui s'est perpétué dans la suite.

Le nom d'Alphonse a été heureux pour l'Espagne : Presque tous les Rois qui le portérent l'ont illustré par des actions d'un grand éclat. Celui-ci, qui fut le successeur de Pélage, a été distingué des autres par le surnom de Catholique, qu'il mérita par sa pieté. Il avoit eu beaucoup de part à tous les exploits de son prédécesseur. Il ne se démentit point quand il lui eut succedé. Profitant de l'appui des François, & de l'affoiblissement des Maures, que la discorde rallumée entre eux plus violemment que jamais augmentoit tous les jours de plus en plus, il étendit de tous côtés les limites de son Royaume, par le grand nombre de bonnes Places qu'il conquit sur les Infidéles dans la Galice, dans le Portugal, dans la Biscaye, dans la Navarre, dans le Royaume de Leon, & en divers endroits de la Castille; on a lieu de croire que ce fut lui, qui établit

ces

premiers Gouverneurs, dont les conquêtes qu'ils firent, chacun de leur côté, sur les Sarasins, formérent un Etat particulier, divisé d'abord en plusieurs Comtés, & réüni dans la suite en un seul, qui donna commencement à la Monarchie Castillane. Je ne marque point en détail les Villes que conquit Alphonse, & dont il augmenta son Royaume, parce qu'on ne sçait pas au vrai celles qui demeurérent en sa puissance; il est du moins certain qu'on lui attribuë des conquêtes en des lieux, où il étoit impossible qu'il les conservât, outre qu'on étend sa domination sur des Villes, qui n'ont été tout au plus que ses Alliées. Par là ce Prince fut toûjours en état d'attaquer à propos, & de se défendre avec avantage. Il eut même l'habileté, parmi les divisions des Maures, de s'appuyer d'un parti contre l'autre. Deux de leurs Chefs, dont l'un se nommoit Abdelmelic, l'autre Belgi, se firent la guerre assés long-tems. Alphonse se déclara pour Belgi, & ce fut celui qui prévalut. Alhosam, que le Miramolin envoya pour les accorder, ayant pris le Gouvernement, se trouva en état d'engager Belgi à se soumettre, & à désarmer. Belgi l'avoit fait, & comme Alhosam avoit appris les conquêtes d'Alphonse, il résolut de lui faire la

AN. DE J.C. 740. 741. 742. 753.

AN. DE J. C. 740. 741. 742. 753.

guerre, ou de l'obliger au moins au tribut. Les affaires des Sarasins étoient tellement disposées, que la paix avec un tribut leur convenoit mieux que la guerre: Mais Alhosam crut devoir commencer par la guerre, pour avoir plus sûrement le tribut. Le dégât qu'il fit d'abord sur les terres d'Alphonse, lui ayant donné espérance de réüssir dans son dessein, il lui envoya proposer, ou pour parler plus conformément aux termes de l'Historien du tems, il le fit sommer, comme s'il eût été dêja maître, de payer une espéce de taxe de vingt-sept mille sous. On peut juger par le caractére dont l'Histoire dépeint Alphonse, qu'il n'étoit guéres d'humeur à entrer dans un accommodement si honteux. L'Historien, aussi concis dans son style que barbare & obscur dans son expression, ne développe point ce fait. Il dit seulement que Belgi, en reconnoissance des bons services qu'Alphonse luï avoit rendus, rassembla promptement ses troupes, & que s'étant mis en état d'être médiateur de la paix, ou de prendre parti dans la guerre, il fit plus que de réconcilier son ami avec Alhosam, qui fit de grands présens à Alphonse, & le laissa gouverner en paix les Chrétiens qui lui étoient soumis.

Alphonse étant en paix s'employa à

faire fleurir la Religion. Il fit mettre de bons Evêques par tout où il les jugea nécessaires, & appuya leur zéle de son autorité. On ne peut dire la corruption qui s'étoit glissée dans les lieux où avoient dominé les Maures: L'ignorance y étoit extrême; & les mœurs de la plûpart des Chrétiens ne différoient guéres de celles des Infidéles. On commença par rétablir les Temples, ou ruinés ou prophanés par l'impiété des Mahométans. Le Roi y contribua libéralement de tout ce que lui put fournir son épargne, & n'omit rien pour rendre aux Autels, au service Divin, aux sacrés Mystéres leur ancienne majesté. La discipline de l'Eglise, l'instruction des Fidéles furent par tout remises en pratique. Chacun s'y portoit avec d'autant plus de ferveur, que le Roi lui-même en donnoit l'exemple. Ce fut dans ces occupations, qu'Alphonse le Catholique finit sa vie en l'année sept cens cinquante-sept, la soixante & quatorziême de son âge, & la dix-neuviême de son Regne. Quelques Historiens rapportent qu'à ses obséques, on entendit prês de son tombeau prononcer ces paroles de l'Ecriture par des voix célestes: *Voilà comme le juste est enlevé. Il a été retiré de crainte que l'iniquité ne lui corrompît l'esprit, & sa mémoire sera en paix.*

AN. DE J. C. depuis l'An 743. jusqu'à l'An 757.

AN. DE J.C. 757. Froïla, que quelques-uns disent avoir introduit le premier titre de *Dom* en Espagne, que d'autres néanmoins attribuënt à Pélage même, succéda à son pere Alphonse. Un Ecrivain célébre se plaint, que l'Histoire n'ait pas rendu justice à ce Prince. En effet au travers des mauvaises qualités qu'on lui reproche, il donna des preuves de son courage, & de sa Religion. Ce fut lui qui bâtit Oviédo, dont le Royaume naissant porta longtems le nom. Quoiqu'il ne fût pas dévot, il eut du zéle pour la réformation de l'Eglise. Il fit casser le mariage des Prêtres, qui depuis le regne de Vitiza avoient secoüé le joug du célibat, & suivoient la coûtume des Grecs. Quelques Villes conquises par son pere dans la Galice & dans la Navarre, s'étant révoltées contre lui, il les obligea de rentrer dans l'obéïssance. Aben Joseph, Gouverneur Général pour le Miramolin en Espagne, venant pour attaquer ses Etats avec une Armée redoutable, il le défit dans une bataille, où cinquante-quatre mille Infidéles demeurérent étendus sur la place.

Cette victoire fut doublement avantageuse aux Chrétiens Espagnols, par la nouvelle division qu'elle causa entre les Sarasins. Il y avoit dêja long-tems que deux familles Sarasines, issuës de deux

filles de leur faux Prophéte, divisoient la Nation en deux factions. Celle des Huméyas avoit d'abord regné : mais celle des Alavicins avoit à son tour pris le dessus. Abdéraméne surnommé Adahil, étoit de la premiére, & voyant sa Maison humiliée en Asie & en Afrique, il étoit venu en Espagne, où elle trouva de grands partisans. Joseph étoit de la seconde, & sa défaite par les Asturiens ayant donné à Abdéraméne un grand avantage pour le détruire, celui-ci en sçut si bien profiter, qu'il le chassa, & le fit périr. Alors pour consommer sa révolte, il secoüa le joug de son Souverain, se déclara Roi de Cordouë, & rendit ce nouveau Royaume pour lui & pour ses successeurs indépendant des Miramolins.

AN. DE J. C. 759.

Ce changement à la vérité avoit élevé une nouvelle puissance, que la personne d'Abdéraméne, homme d'esprit, & grand guerrier, rendoit redoutable aux Chrétiens. Mais aussi d'une autre côté les forces des Sarasins de deçà la mer en étoient beaucoup diminuées. Car outre que ceux qui restoient en Espagne se privoient par leur rebellion des secours de ceux d'Afrique & d'Asie, plusieurs d'entre eux, suivant l'exemple d'Abdéraméne, avoient érigé chacun leurs Gouvernemens particuliers en autant de

AN. DE J.C. 759.

Principautés séparées. Ainsi l'Espagne Sarasine s'étoit affoiblie en se divisant. Le peu de succês qu'eut le nouveau Roi de Cordouë, dans la premiére expédition qu'il fit contre les Asturiens en Galice, leur fut un nouveau motif d'espérer que la révolution leur seroit avantageuse : car Froïla le chassa non seulement de la Galice, mais du Portugal même, où il lui fit lever le siége qu'il avoit mis devant Béja. L'Asturie étoit plus que jamais en état de pousser ses cônquêtes sous un Roi qui sçavoit la guerre, & à qui la guerre réüssissoit ; si avec les qualités qui font craindre un Prince aux Etrangers, Froïla eût eu le talent de se faire aimer de ses Sujets.

Parmi les défauts de ce Roi, un esprit naturellement dur & penchant à la cruauté l'avoit déja rendu odieux à ses Peuples. Une action barbare qu'il fit, acheva d'aliéner les esprits, & mit l'Etat en danger par la division qu'elle y causa. Froïla avoit un frére nommé Bimaran, à qui de grandes qualités, sur-tout beaucoup d'affabilité, avoient fait un grand nombre d'amis. Le Roi en devint jaloux, & sa jalousie lui faisant regarder les amis de son frére comme des partisans, qui formoient une faction dont il étoit Chef, il le crut coupable, parce qu'il étoit aimé. Le

chagrin qu'il en conçut alla si loin, qu'il le tua de sa propre main. Il s'appeçut bien-tôt du mauvais effet d'une action si emportée. Il en voulut prévenir les suites, en adoptant le fils du mort pour successeur à la Couronne, quoiqu'il eût lui-même un fils légitime, qui lui devoit naturellement succéder. Cette politique ne lui réüssit pas. Un autre de ses fréres, nommé Aurèle, se fit Chef d'une conjuration qui le fit périr à Cangas. Ainsi le meurtre fut vengé par le parricide, & le parricide conduisit à l'usurpation. Aurèle monta sur le Trône à l'exclusion du petit Alphonse, héritier légitime de Froïla. Silo, qui succéda à Aurèle, dont il avoit épousé la sœur nommée dans l'Histoire Adosinde, voulut réparer cette injustice à la sollicitation de sa femme; par l'adoption qu'il fit d'Alphonse, qui regna quelque tems avec lui. Mais Maurégat, fils naturel d'Alphonse le Catholique, s'étant appuyé d'Abdéraméne, duquel il se fit Tributaire, obligea le jeune Alphonse, aprês la mort de Silo, à céder encore une fois sa place à un Usurpateur, qui la déshonora par ses vices, & plus encore par l'infâme tribut, qui fut le prix de sa Couronne; il n'eut pas honte de s'obliger à délivrer tous les ans au Roi Infidéle cent filles Chrétiennes,

AN. DE J. C. depuis l'An 761. jusqu'à 788.

An. de J. C. 794.

destinées à servir de victimes à l'incontinence des Sarasins.

L'ouvrage du grand Pélage étoit ruiné, & l'Espagne alloit rentrer dans ses premiers fers, d'autant plus difficiles à rompre, qu'Abdéraméne profitoit du désordre des Asturiens, pour augmenter tous les jours son Empire : mais la Providence qui veille à la conservation du Peuple fidéle, fit naître en assés peu d'années un enchaînement de conjonctures si favorables aux Espagnols, qu'ils recouvrérent leur liberté. La premiere fut le peu de durée du regne de Maurégat, qui ne gouverna que cinq ans. La seconde fut la mort d'Abdéraméne, à peu près dans le même-tems que celle de son Tributaire, dont les crimes n'avoient pas été un des moindres appuis de la Monarchie Sarasine. La troisiême fut la justice que se fit à soi-même Vérémond le Diacre, ainsi nommé, parce qu'en effet il s'étoit destiné à l'Eglise, & avoit pris les Ordres Sacrés. Comme Vérémond étoit du Sang Royal, & qu'Alphonse pour éviter la cruauté de Maurégat s'étoit retiré dans la Cantabrie, ce Diacre avoit été mis sur le Trône : mais ne se sentant pas les talens nécessaires pour bien regner, il eut l'équité de rappeller Alphonse, de l'associer, & de se reposer

sur lui de tout le soin du Gouvernement. Cette action fut le salut du Royaume. Alphonse surnommé le Chaste, pour avoir vêcu en continence avec sa femme, étoit un Prince aimé, non seulement parce qu'il étoit légitime héritier de la Couronne, petit-fils d'un Roi dont la mémoire étoit en bénédiction parmi les Espagnols; mais encore parce qu'il réünissoit en sa personne toutes les qualités qui font un Monarque accompli. Il releva les espérances des Espagnols par la sagesse avec laquelle il sçut profiter contre les Sarasins, des conquêtes que les François faisoient depuis quelques années au-delà des Pyrénées, à l'occasion que je vas dire. An. de J.C. 794.

Du tems que Charlemagne regnoit en France, quelques-uns de ces Gouverneurs des Provinces Sarasines en Espagne, qui n'avoient pas voulu reconnoître la Souveraineté de Cordouë, cherchérent dans la puissance de ce Prince un appui contre Abdéraméne. Ibnalarabi, chassé de Saragoce pour s'en être déclaré Roi, alla trouver Charles en personne jusqu'à Paderborn en Westphalie, & s'offrit de lui rendre hommage du Gouvernement qu'il avoit perdu, s'il en vouloit entreprendre la conquête. Quoique Charles eût alors sur les bras des affaires

An. de J.C. 792. 93. 94. embarassantes, le zéle qu'il avoit pour la Religion ne lui permit pas de négliger une occasion favorable de la rétablir delà les Monts. Dans ce dessein il leva deux Armées, dont l'une, composée de Bourguignons, de Bavarois, de Provençaux & de Lombards, prit la route de Catalogne; l'autre, qu'il conduisoit en personne, marcha du côté de Navarre. Tout plia sous ce Conquérant depuis les Pyrénées jusqu'à l'Ebre. Les uns se rendirent par composition, les autres se laissérent forcer, & tous furent enfin contraints de le reconnoître pour maître. Ibnalarabi rentra dans Saragoce, & rendit l'hommage promis. Charles prit des ôtages par tout, établit des Comtes dans toutes ces nouvelles conquêtes, pour veiller sur les Sarasins qu'il laissoit en possession de leurs terres, pourvut aux affaires de la Religion, & revint en France aprês avoir fait démolir les murailles de Pampelune, dont la force & la situation lui donnoient ombrage. Ce fut dans ce retour, que son Armée reçut un échec au passage des défilés de Ronceveaux. Cette action que les Romanciers ont pris plaisir à représenter avec des circonstances fabuleuses, ne fut au fond qu'une rencontre fortuite, où de l'aveu d'Eginard, il ne se passa rien de considérable,

Quelques Historiens Espagnols, fondés sur le Romans de l'Archevêque Turpin, en ont fait une victoire compléte de leur Nation sur la Françoise, & ont soûtenu que leurs Ancêtres avoient eu la gloire de vaincre le plus grand de nos Rois & ses douze Pairs, qui ne furent pourtant institués que plus de trois cens ans aprês. D'autres, ne pouvant soûtenir un conte si mal inventé, font faire à Charles sur la fin de ses jours un voyage en Espagne, & prétendent que ce fut alors que se donna cette bataille, où Bernard del Carpio, l'un des Héros de leurs Romans, fit des prodiges de valeur. Le Cardinal Baronius a si bien refuté ces mensonges, qu'inutilement *je m'y* arrêterois. J'ai regret qu'un homme d'aussi bon sens que Mariana les ait rapportés. Ils conviennent mieux à l'Histoire de Rodrigue de Tolède qu'à la sienne, qui est un chef-d'œuvre de ces derniers tems. J'ai lû néanmoins avec plaisir l'objection qu'il se fait lui-même aprês avoir raconté l'affaire, sur ce qu'Eginard, ni aucun des Auteurs Contemporains n'en ont parlé. Ce qu'il y répond marque assés la foiblesse de ses preuves, & qu'il avoit suivi le torrent. La vérité est que Charlemagne ne fut point en Espagne dans le tems où l'on marque cette seconde expédition, & qu'il ne lui

An. de J.C. 794.

AN. DE J.C. 794. arriva autre chose dans la prémiére que de perdre une partie de son bagage, & quelques Compagnies de son arriére-garde, taillées en piéces par les Basques, qui l'avoient plûtôt attaqué en voleurs, qu'en gens de guerres, puis qu'aprês avoir fait ce coup, ils se dissipérent dans les montagnes, & qu'il n'en parut plus aucun. Quelques personnes de marque périrent dans cette embuscade, entre autres ce Roland si fameux dans les Romans du tems passé, qui n'étoit pas neveu de Charles, comme on le dit communément, mais Gouverneur des Côtes de Bretagne.

Ce fut tout le désavantage qu'eut Charlemagne dans cette guerre, qui ajoûta à ses vastes Etats la Navarre, la Catalogne, & une partie de l'Arragon. Il n'y fut pas toûjours paisible. Peu de tems aprês son retour en France, un Sarasin nommé Mahomet, qu'il avoit laissé en possession de Girone, se voulut soustraire à sa domination, Charles envoya contre lui une armée, qui le vainquit en bataille rangée, assiégea la Ville, & la prit. On y mit un Gouverneur Chrétien, & le Roi y fit bâtir une Eglise, qu'il enrichit de gros revenus. La tradition de cette Ville veut que ce Prince y fût en personne, & l'on montre encore aujourd'hui l'endroit où l'on croit qu'étoit placé

son Camp. Plusieurs Ecrivains du Païs ont suivi cette opinion populaire : mais l'ancienne Histoire la conteste, & il est si sûr, qu'en ce tems-là Charles étoit occupé ailleurs, qu'on ne peut être de l'avis des Auteurs Catalans sur ce point. On ne doit pas taire la reconnoissance, que les habitans de Girone ont toûjours conservée pour celui qui délivra leurs ancêtres du joug Sarasin. Un de leurs Evêques institua en l'année mil trois cens quarante-cinq une Fête solemnelle en son honneur, qui se célebre tous les ans avec beaucoup d'appareil & de pieté.

AN. DE J.C. 794.

Le mauvais succès de l'entreprise de Mahomet tint quelque tems dans le devoir les Maures tributaires de France : de sorte que Charlemagne ayant érigé le Duché d'Aquitaine en Royaume pour Loüis le Débonnaire son fils, & ayant attaché à cette Couronne ce qu'il avoit conquis en Espagne, Abutaur Gouverneur d'Huesca, envoya rendre au nouveau Roi hommage de son Gouvernement, & tous les autres Seigneurs Sarasins de ces Contrées suivirent son exemple. Les choses demeurérent quelque tems en cet état. Mais Charlemagne s'étant trouvé embarqué dans une assez épineuse guerre, qui occupoit ses forces loin de l'Espagne, Issem successeur

An. de J.C. 794.

d'Abdéraméne à Cordouë, voulut profiter de cette occasion, pour recouvrer ce que les Sarasins avoient perdu vers les Pyrénées. Ce fut l'an sept cens quatre-vingt treize, que ce Roi Maure envoya Abdelmélec avec une nombreuse armée vers les Gaules, Ce Général défit les Chrétiens, qui s'étoient opposés à lui sous la conduite de Guillaume Comte de Narbonne. Les Infidéles néanmoins ne profitérent de leur victoire, que pour brûler un Fauxbourg de cette Ville, dont ils remportérent quelque butin. Ils firent plusieurs captifs, qui furent emploïés par les ordres d'Issem, à bâtir une magnifique Mosquée dans la Ville de Cordouë. Rodrigue de Toléde dit, qu'il les obligea de transporter des Gaules mêmes, la terre dont il bâtit son temple. Cette circonstance est si peu vrai-semblable, qu'il est également étonnant, que cet Historien l'ait cruë, & que d'autres l'ayent rapportée. Si le Roi de Cordouë profita peu de cet avantage des siens, il ne laissa pas de causer par-là beaucoup de dommage aux François; plusieurs petits Princes de sa Nation les plus proches des Pyrénées, s'étant à cette occasion emparez de diverses places, qu'il fallut reprendre sur eux. Zatum s'étoit rendu maître de Barcelone,

Balaluc, Gouverneur d'Huesca, ne voulut plus reconnoître Charlemagne, comme avoient fait ses prédécesseurs. La rebellion s'étendit jusques dans la Navarre, où les habitants du païs s'étant joints aux Maures, Pampelune fut soustraite à l'Empire François. D'autres Villes de moindre importance furent emportées par le même orage, & changérent de domination. Tout autre que Charlemagne eût perdu ces conquêtes : mais loin de les perdre, ce Prince agissant les recouvra toutes, & y en ajoûta beaucoup d'autres.

AN. DE J.C. 795. & suiv.

Ce fut l'an sept cens quatre-vingt seize, qu'il commença d'y envoyer des troupes, qui aïant fait irruption dans le Païs, y jettérent la terreur. Par le butin qu'elles en remportérent, la France fut abondamment dédommagée, de ce que les Infidéles lui avoient enlevé quelques années auparavant. Mais ce ne fut-là que le prélude de la guerre, que le Roi d'Aquitaine porta dans ces Contrées l'année suivante, au nom du Grand Charles son pere. Loüis aïant passé la Frontiére se saisit de Lérida, & le démolit. Il en fit autant de plusieurs autres Places, ne voulant pas dissiper son armée en garnisons inutiles. De-là côtoïant le Cinga, il marchoit à Huesca, lorsqu'Aza, qui

An. de J. C. 796. & suiv. avoit succedé dans ce Gouvernement à Balaluc, lui en envoya les clefs avec des présens en témoignage de sa soumission, l'assûrant même qu'il remettroit la Ville en son pouvoir, quand l'occasion se présenteroit de le faire avec moins de contradiction, qu'il ne l'auroit pû faire alors.

Loüis ne crut pas devoir pousser plus loin le Gouverneur d'Huesca, dans le dessein qu'il avoit pris de punir celui de Barcelonne. C'étoit encore ce même Zatum, qui profitant de l'avantage d'Abdelmélec sur les Chrétiens, s'étoit emparé de cette Ville. Charlemagne étant devenu le plus fort, l'adroit Sarasin avoit fait sa paix avec lui, & moyennant l'hommage étoit demeuré en possession de son Gouvernement. S'étant trouvé embarrassé, lorsque le Roi d'Aquitaine avoit passé près des murailles de Barcelonne pour aller à Lérida, il avoit crû se tirer d'affaire, en allant au devant du Roi comme son vassal, sans offrir néanmoins à ce Prince ni les clefs, ni l'entrée de la Ville : Loüis en fut vivement piqué, & résolut de l'assiéger s'il avoit l'audace de se défendre.

Le siége commença au retour de l'expédition de Lérida. Ce ne fut durant long-tems qu'un blocus. De nouvelles discordes entre les Sarasins, faisoient es-

pérer au Roi d'Aquitaine, qu'il auroit le loisir nécessaire pour se rendre maître de cette Ville, sans y perdre beaucoup de ses gens. On y trouva une résistance opiniâtre : Mais Zatum ne fut pas celui qui poussa plus loin la fermeté. Comme il étoit homme attentif à ses intérêts, il suivit aisément le conseil que lui donna un de ses amis, d'aller trouver le Roi d'Aquitaine, qui s'étoit retiré à Narbonne : le Maure se flatta que par son adresse il feroit consentir ce Prince, à lui laisser, moyennant l'hommage, le Gouvernement d'une Place, qu'il lui pouvoit encore disputer long-tems. Zatum n'avoit point pris de mesures pour sa sûreté allant à la Cour : aussi y fut-il traité en vassal rebelle. Loüis l'envoya à Carlemagne, qui se saisit de sa personne, & ordonna qu'on pressât le siége. Le Roi d'Aquitaine y alla lui-même, & partageant ses troupes en trois corps, il en ramena un dans le Roussillon ; il en fit marcher un autre sous la conduite de Rostaing Comte de Gironne, le plus avant qu'il put en Espagne, pour s'opposer au secours, si les Infidéles se mettoient en devoir d'en envoyer, & ordonna à Guillaume Comte de Narbonne, de presser la Place avec le troisiéme. On commença à l'attaquer avec toute la vi-

AN. DE J. C. 796. & suiv.

An. de J. C. 796. & suiv.

gueur possible : Mais Homar parent de Zatum, que les Catalans nomment Gamir, la défendit avec d'autant plus d'ardeur, qu'il apprit que le Roi de Cordouë envoyoit pour le secourir une armée formidable de Sarasins. Ce Prince qui se nommoit Alhaca, étoit fils d'Issem, & lui avoit succedé. A son avénement à la Couronne, il avoit été troublé par deux de ses oncles Abdalla & Zuleïma, dont le premier prétendoit au trône, & avoit été reconnu par ceux de Valence pour leur Roi. Il étoit même venu trouver Charlemagne, qui l'avoit favorablement reçû, & renvoyé en Espagne avèc le Roi d'Aquitaine, dont l'expédition devoit être un grand acheminement au succès de la sienne. Loüis profita de la diversion que fit Abdalla durant quelque tems: mais Abdalla perdit une bataille, qui l'empêcha lui-même de profiter de la diversion que faisoit Loüis. Zuleïma y fut tué, & lui obligé d'avoir recours à la clemence de son neveu, qui lui laissa Valence, à condition qu'il le reconnoîtroit pour Souverain. Le Roi de Cordouë voyant ses Etats paisibles, envoyoit ses troupes victorieuses à Barcelonne au secours d'Homar, & l'on étoit si persuadé qu'on seroit obligé de les combattre, que Charlemagne avoit fait partir Carloman

l'un de ses enfans, pour mener de nouvelles troupes au Roi d'Aquitaine. Il y a apparence que les Sarasins, voyant trois armées à combattre avant que de pouvoir attaquer celle qui faisoit le siége, désespérérent d'en venir à bout : car ils ne passérent pas Saragoce, & abandonnérent Homar à sa mauvaise destinée. Il se défendit jusqu'à l'extrémité. Ce Gouverneur & sa garnison supportérent avec une constance incroyable tout ce que le travail & la faim peuvent faire souffrir de plus dur. On y mangea jusqu'aux vieux cuirs. Quelques-uns, préférant la mort à une vie si misérable, se précipitérent du haut des murs. Le peu que le fer ou la faim avoient épargnés, se soûtenoient encore dans l'espérance que l'hyver forceroit les François à lever le siége. Mais ceux-ci ayant fait transporter du bois, pour bâtir des cazernes, dans le dessein de s'y loger, & de s'y mettre à couvert de la rigueur du froid : on s'apperçût que la constance des Assiegés étoit à bout. On en avertit le Roi d'Aquitaine, qui ne craignant plus les secours étrangers, vint au siége. Il ne trouva pas que l'affaire fût aussi avancée qu'on lui avoit dit. Le cousin d'Homar soûtint encore durant six semaines entiéres le désespoir des siens : mais il le poussa trop loin, & il en

An. de J.C. 796. & suiv.

AN. DE J.C. 796. & suiv.

fut la victime. Car s'étant un jour saisis de lui, ils le livrérent entre les mains du Roi, & rendirent la Ville, à condition qu'ils auroient la liberté de se retirer sur les terres de leur Nation. Ainsi finit le siége de Barcelonne, après avoir duré deux ans. Loüis y entra en triomphe, précedé du Clergé, & aux acclamations des Chrétiens, non-seulement de son armée, mais de la Ville & de tout le Païs. Il alla d'abord à l'Eglise de sainte Croix, qui est encore aujourd'hui la Cathédrale, rendre graces à Dieu du bon succès qu'il avoit donné à ses armes: & pour laisser à sa conquête un monument particulier de sa pieté, il y fit bâtir la Basilique de saint Juste & de saint Pasteur. Un nommé Berat Seigneur Goth, né en Languedoc, ou selon d'autres en Catalogne, fut fait Comte de Barcelonne, & est regardé dans l'Histoire comme le premier qui ait été honoré de ce titre, parce qu'on ne sçait pas le nom de ceux qui avoient pû l'être avant lui. L'Alleman Gothland, d'où Pierre Tomich emprunte le nom de Catalogne, est un nom fabuleux, & de l'invention de cet Autheur, comme Surita l'a montré: Mais il y a assez d'apparence, que Charles Martel & Pepin son fils, ayant fait des conquêtes dans ce Païs, y mirent dès-lors des Gou-

verneurs, qui portoient le titre de Comtes, & que ceux-mêmes que Tomich dit y être entrés avec Gothland, & avoir été l'origine des Moncades, & de huit autres familles illustres dans la Catalogne, y furent établis par ces Princes. C'est l'opinion de M. de Marca.

An. de J.C. 796. & suiv.

Durant cette guerre, les François s'étoient encore saisis de ces Isles de la Mer Méditerranée, que l'on appelle Baléares. Les années suivantes le Roi d'Aquitaine, aprês avoir pris Tarragone, assiégea Tortose, & la prit malgré les efforts des Sarasins, qu'il y défit en bataille rangée. Il eut le même succês du côté de Navarre, d'où ayant chassé les infidéles, il se remit en possession de Pampelune, & obligea les Navarrois révoltez à se remettre de nouveau sous la domination de Charlemagne. Huesca ayant changé de Gouverneur, Amoroz, qui l'étoit alors, & qui avoit joint ce gouvernement à celui de Saragose, avoit usurpé sur les François plusieurs Places des environs aprês la mort d'Auréolus, que Charlemagne en avoit fait Comte, protestant néanmoins à ce Prince, par un Ambassadeur exprês, qu'il ne les vouloit tenir que de lui. Il est à croire qu'il agissoit de bonne foi en cette occasion, parce qu'il prenoit des mesures alors, pour soustraire Sara-

An. de J.C. 794. 95. 96. 97. 98. 99. 800. 801.

goce à la domination de Cordouë. Charlemagne cependant, ne croyant pas s'en devoir fier à sa parole, le fit presser de lui remettre entre les mains les Places qu'il avoit usurpées sur lui. Amoroz consentit à une conférence, dont l'Histoire ne nous apprend point le succês. Ce qui est de sûr, c'est que Charlemagne, qui fut un Prince dont on peut dire ce que l'Ecriture dit d'Alexandre, que la terre se tut devant lui, ayant été élevé à l'Empire, & étant devenu par-là encore plus redoutable aux Sarasins, Abulaz Roi de Cordouë lui fit demander la paix. Au tems qu'Abulaz fit cette démarche, l'Empereur étoit occupé ailleurs, & le Roi d'Aquitaine avoit une nouvelle guerre en Catalogne, où les Maures profitant de son éloignement, avoient repris Lérida & Tortose. Ainsi il y a apparence, que par le Traité de paix qui se fit entre ces Princes & le Roi de Cordouë, ils sacrifiérent quelques-unes de leurs conquêtes à la tranquillité des autres peuples de leur domination, & que ce fut par-là que Tortose, Lérida & Huesca retournérent aux Sarasins: moyennant quoi Charles demeura sans contestation, maître du reste.

Ce fut de ces conjonctures heureuses qu'Alphonse le Chaste Roi d'Asturie sçut

habilement se servir, pour secoüer le joug que les Infidéles avoient imposé à Maurégat, & pousser sur eux les conquêtes de sa Nation encore plus loin que ses predécesseurs. Il n'étoit encore qu'associé au Royaume, lorsque profitant des victoires de Charlemagne sur les Infidéles, & des secours qu'il tira de lui, il refusa au Roi de Cordouë l'infame tribut de cent filles Chrétiennes, auquel Maurégat s'étoit soumis. Le Prince Maure envoya contre lui Mugay l'un de ses Généraux avec une nombreuse armée, qui fit d'abord de grands dégâts sur les terres des Asturiens. Mais Alphonse ayant marché contre lui, ils se rencontrérent à Ledes, où la bataille se donna. Les Maures y furent défaits, avec une si grande perte des leurs, qu'ils ne furent de long-tems en état d'inquiéter le Roi vainqueur. Ce fut par cette victoire qu'il délivra sa Nation du honteux tribut, qui l'avoit assujettie aux Infidélès. Il ne fit pas un moins bon usage des conquêtes du Roi d'Aquitaine, & de l'appui qu'il y trouva. Il porta ses armes si loin du côté de Portugal, que quelques-uns disent, qu'il alla jusqu'à Lisbonne. Du moins il paroît certain, que ce Prince envoya des Ambassadeurs à Charlemagne, pour lui présenter les dépoüilles qu'il avoit gagnées

AN. DE J.C. 801. & suiv.

An. de J. C. 801. & suiv.

ſur les ennemis, & reconnoître que l'Eſpagne Chrétienne devoit à ſes armes & à celles de ſon fils, la liberté qu'elle avoit recouvrée. C'eſt ainſi qu'Alphonſe en uſa toûjours avec ces deux Monarques François, comme ils ne lui manquérent jamais au beſoin, tandis que les affaires de leurs Etats leur permirent de l'aſſiſter. On pourroit de ſon ſeul caractére, quand on n'en auroit point d'autres preuves auſſi évidentes que celles qu'on en a, le juſtifier de la trahiſon que les Ecrivains de ſon Païs lui attribuënt à Roncevaux, contre Charlemagne ſon bienfaiteur. On ſuppoſe même, pour ajoûter la perfidie à l'ingratitude, qu'Alphonſe avoit invité Charles à le venir trouver, avec promeſſe d'adopter un de ſes enfans pour ſon ſucceſſeur. Alphonſe le Chaſte étoit un Prince religieux, généreux, magnanime. L'Eſpagne a donné le nom de Grand à pluſieurs de ſes Rois, qui l'ont moins mérité. Durant tout ſon regne, qui fut de plus de cinquante-deux ans, les Saraſins pliérent par tout ſous ſes armes. Je ne ferai point le détail des diverſes rencontres où il les défit: mais je ne dois pas paſſer ſous ſilence la victoire qu'il remporta ſur un de leurs Chefs nommé Mahomet, dans le tems que le Roi d'Aquitaine leur faiſoit la guerre au-delà des

Monts. Ce Capitaine s'étoit broüillé avec le Roi de Cordouë son Souverain, & il s'étoit retiré prês d'Alphonse avec quelques troupes qui l'avoient suivi. Alphonse l'avoit bien reçû, & lui avoit donné des terres pour vivre à son aise en Gallice. Quelque tems aprês, cet ingrat voulant se raccommoder avec sa Nation, entra en commerce secret avec d'autres Chefs Sarasins, & ils convinrent entre eux, que Mahomet prendroit les armes contre son hôte & son bienfaiteur, & que les Maures du dehors tiendroient sur la frontiére une armée, prête à entrer en action, au premier signal que Mahomet en donneroit. La chose fut exécutée suivant le projet. Le perfide Mahométan leva l'étendart contre Alphonse, & ayant introduit sur ses terres l'armée Infidéle qu'il devoit commander, il se saisit d'un poste nommé Sainte Christine, & se promettoit de grands progrês : mais Alphonse fut aussi-tôt prêt que lui, & marchant à sa rencontre, il lui donna bataille, le défit, & ayant couvert la campagne de plus de cinquante mille morts, du nombre desquels fut Mahomet, il apprit aux Sarasins, qu'on ne l'attaquoit point impunément, & aux Rois qu'on ne se fie jamais prudemment aux traîtres.

AN. DE J. C. depuis 795. jusqu'à 840.

Parmi ces succês étrangers, Alphonse

AN. DE J. C. depuis 795. jusqu'à 840.

ne fut pas toûjours sans traverses domestiques. Une guerre civile l'obligea de se réfugier en Gallice, & si les armes des François n'eussent occupé les Maures en trop d'endroits, pour leur permettre de profiter des troubles domestiques de l'Asturie, l'Etat étoit en grand danger. Le Roi avoit été réduit à une telle extrémité, qu'il se tenoit caché dans un Monastére; lorsqu'un Seigneur nommé Theudis, homme puissant & accrédité, s'étant déclaré pour lui, remit son parti en vigueur, lui aida à dompter les Rebelles, & le rendit plus puissant que jamais. Un peu trop de fermeté lui attira sur les bras Dom Bernard del Carpio son neveu, guerrier fameux en ce tems-là par une valeur veritable, dont toute l'Histoire fait foi, & par les actions fabuleuses que lui attribuënt, aprês les Romans Espagnols, les Historiens qui s'y sont laissez tromper. Il étoit fils de Chiméne sœur du Roi, qui étant devenuë amoureuse de Dom Sanche Seigneur de Saldagne, l'avoit secretement épousé. Alphonse ayant été informé de ce mariage inégal, duquel Bernard étoit dêja né, fit arrêter le pere à Leon, pendant la tenuë des Etats, & lui ayant fait crever les yeux, supplice alors assez en usage, il le fit enfermer dans un Château, &

sa femme dans un Monastére. L'enfant innocent fut épargné : le Roi le traita comme son neveu, & le fit élever avec soin en personne de cette qualité. Le jeune Dom Bernard n'en fut pas ingrat. Tandis qu'il crut que ses services pourroient fléchir Alphonse, & l'engager à lui rendre son pere, personne ne contribua plus que lui aux succês continuels qu'eut ce Prince, dans toutes ses guerres contre les Sarasins. A mesure que ses services augmentoient, il faisoit de nouvelles instances pour la liberté de celui qui lui avoit donné la vie. Les Grands la sollicitoient avec lui, & la Reine même employa tout son credit pour l'obtenir. Alphonse tint ferme, & Dom Bernard se lassa. Celui-ci voyant le Roi infléxible, quitta le service, & se retira à Saldagne, où faisant presque profession ouverte d'une inimitié mortelle contre Alphonse, il eut le crédit de se maintenir, sans que ce Prince, qui commençoit à sentir le poids des années, & qui sçavoit d'ailleurs que Dom Bernard étoit secretement appuyé par les Grands, osât rien entreprendre contre lui : tant il importe aux Souverains de ménager les gens de cœur, & de ne rendre pas immortels des ressentimens que la Religion condamne quand ils durent trop, & que la bonne politique veut

AN. DE J. C. depuis 795. jusqu'à 840.

An. de J. C. depuis 795. jusqu'à 840.

qu'on ſçache oublier quand il faut. Alphonſe eut pourtant encore le crédit, n'ayant point d'enfans pour lui ſuccéder, de faire déclarer pour ſon ſucceſſeur Ramire fils de ce Vérémond le Diacre, qui lui avoit rendu la Couronne.

Ce choix ne fut pas moins l'effet d'une prudence éclairée, que d'une reconnoiſſance loüable. Ramire étoit tel qu'il le falloit, pour ſoûtenir l'Etat dans les conjonctures, où Alphonſe prévoyoit qu'il l'alloit laiſſer. Bernard Del Carpio, qu'il excluoit du thrône, étoit un homme redoutable, comme il l'éprouvoit lui-même : Abdéraméne ſecond, Roi de Cordouë, Prince fier & entreprenant, aprês avoir défait Abdalla, rebelle pour la ſeconde fois, menaçoit les Royaumes Chrétiens : La puiſſance des Comtes de Caſtille, établis pour garder ce Païs par les premiers Rois d'Aſturie, étoit diviſée entre pluſieurs; mais elle pouvoit ſe réünir en un ſeul, & faire de la peine au Souverain : L'Aſturie avoit perdu l'appui des François : Charlemagne étoit mort l'an huit cens treize, & Loüis le Débonnaire, ſon fils, qui lui avoit ſuccédé à l'Empire & à la Couronne de France, n'avoit pas été auſſi heureux ſur ces grands trônes, que lorſqu'il n'étoit que Roi d'Aquitaine : les Saraſins d'Hueſca & de

Saragoce, ayant inquieté ses sujets du côté de la Navarre, il avoit envoyé contre eux les Comtes Ebles & Azenar, avec des troupes suffisantes pour réprimer les Infidéles; ils les avoient reprimés en effet: mais quand il s'étoit agi du retour, les deux Comtes ayant appris que les ennemis s'étoient emparés de divers défilés dans les Montagnes, & qu'on les attendoit au passage, ils prirent pour les éviter, des guides, parmi ces mêmes montagnards, fameux pour avoir trahi Charlemagne; & ces traîtres ne manquérent pas de les conduire dans les embuscades des Maures, où ils furent entiérement défaits. M. de Marca conjecture, que cette défaite a donné lieu à la fable de ces Auteurs Espagnols, injurieux à leur Patrie & à la mémoire d'Alphonse le Chaste, qui ont feint un second voyage de Charlemagne de-là les Monts, pour donner la mauvaise gloire à leurs Ancêtres de l'avoir vaincu en le trahissant. Quelque tems aprês le malheur des deux Comtes, un Goth perfide nommé Aizo, qui avoit servi l'Empereur, s'étant retiré de sa Cour étoit allé en Catalogne, où aprês s'être emparé d'Aussonneil avoit appellé les Sarasins, qui avoient ravagé tout le Païs. Bernard Comte de Barcelonne, mis en la place de Bera, qui avoit été dé-

AN. DE J. C. depuis 795. jusqu'à 840.

AN. DE J. C. depuis 795. jusqu'à 840.

posé, avoit conservé cette Ville; & l'Empereur ayant envoyé une armée pour le secourir, quoique par la lenteur de quelques-uns de ses Chefs elle fût arrivée trop tard, lui avoit encore conservé la meilleure partie du Païs. Outre le Comté de Barcelonne, ceux de Roussillon, de Cerdaigne, d'Ampurias, d'Urgel, de Paillars, & d'Aussonne même, qu'on avoit repris sur les ennemis, étoient demeurés sous l'obéïssançe des légitimes Conquérans : mais c'étoit tout ce que Loüis avoit pû retenir des conquêtes, que lui & Charlemagne son Pere avoient faites au-delà des Monts. Il y a apparence même, qu'il avoit aussi perdu les Baléares. Du moins on assûre, que les Maures rentrérent en possession de ces Isles, assez peu de tems aprês les avoir perduës. Ses démêlés avec ses enfans, à l'occasion de ce Bernard nouveau Comte de Barcelonne, son favori & son Chambellan s'étoient portés à de tels excês, que ces fils dénaturés avoient mis leur pere en prison, & l'y avoient tenu long-tems. Loüis venoit de mourir l'an huit cens quarante, & eux trop occupés des affaires que leur donnoit sa succession, n'étoient guéres plus que lui en pouvoir de secourir leurs Alliés.

Outre cela ce fut en ce tems, selon

tous les Monumens les plus sûrs & les plus habiles Critiques, que des Conquêtes abandonnées par Loüis le Débonnaire au-delà des Monts, fut formé le Royaume de Navarre. L'Arragon, sous le titre de Comté, dépendit alors de cette Couronne, à peu près comme les Comtés de Castille dépendoient de celle de Léon. Les Navarrois, exposés sans défense aux incursions des Sarasins, qui leur avoient enlevé Pampelune, résolurent d'élire un Roi, & le vinrent chercher en France. Inigo Comte de Bigorre, surnommé Arista d'un ancien mot Gascon, qui veut dire, ardent ou hardi, fut choisi d'un commun accord, & leur fut d'autant plus agréable, qu'ayant des terres au-delà des Pyrénées, il étoit moins étranger pour eux, & plus intéressé à les défendre de l'invasion des Sarasins. Azenar, dont la naissance nous est inconnuë, fut fait sous la Souveraineté de Navarre, Comte héréditaire d'Arragon, qui n'étoit alors qu'un petit Païs arrosé d'une petite riviére dont il a tiré son nom. Telle est l'origine de ces deux Etats, fondés, sans qu'on puisse sçavoir précisément en quelle année, sous le regne tumultueux du successeur de Charlemagne. Je suis du sentiment de ceux qui croyent que le *Fore de Sobrarbe* (ainsi appelle-t-on le Co-

An. de J. C. depuis 795. jusqu'à 840.

AN. DE J. C. depuis 795. jusqu'à 840.

de où ſont contenuës ces Loix d'Arragon, ſi favorables à la liberté du Peuple, & ſi gênantes pour les Rois) prit commencement dans cette Election; & que quoiqu'il fût fait ſans diſtinction pour la Navarre comme pour l'Arragon, il eſt devenu propre aux Arragonnois, plus fermes que les Navarrois à ne ſe point relâcher en faveur de leurs Princes ſur les priviléges de leur Nation; qu'ainſi l'Election d'Ariſta fut faite au Canton de Sobrarbe, dont ce Code porte le nom, ſans qu'il ſoit pour cela néceſſaire d'admettre contre la Foi de l'Hiſtoire, des Rois particuliers de ce Païs, qui ayent également précédé ceux de Navarre & ceux d'Arragon; fable viſiblement inventée; pour égaler en ancienneté le Royaume d'Arragon à celui de Navarre. Ce commencement des Loix fondamentales de la Monarchie d'Arragon, ne comprenoit que peu d'articles, dont les deux principaux étoient, 1°. Que le Roi ne pourroit rien faire, ni pour la paix, ni pour la guerre, ni pour aucune autre choſe qui concernât le public, ſans le conſentement d'un Conſeil composé de douze *Ricombres*, c'eſt-à-dire, de douze hommes riches & conſidérables dans le Païs: 2°. Que ces douze *Ricombres* feroient de leur côté ſerment de veiller à

la conservation du Roi, & de l'aider en tout ce qui regarde la défense & le Gouvernement de l'Etat. D'autres Loix qu'on a ajoûtées à celles-ci en divers tems, & particulierement celles qui furent empruntées des François & des Lombards, sous le Pontificat de Gregoire VII. comme le prouve M. de Marca, ont composé ce Corps de Droit, si souvent incommode aux Rois, dans lequel le Peuple d'Arragon s'est maintenu avec plus d'opiniâtreté qu'aucun autre.

An. de J. C. 840. & suiv.

Si Alphonse le Chaste avoit lieu d'espérer quelque secours contre les Maures d'un nouveau Royaume Chrétien, il avoit aussi sujet de craindre l'émulation de deux Royaumes Chrétiens, peu inégaux & trop voisins. Le sien étoit supérieur en forces: mais Arista, qui fit d'abord de grandes conquêtes sur les Infidéles, ausquels il enleva Pampelune; & le Comte d'Arragon, qui de son côté s'étendoit sur eux à proportion, firent appréhender à Alphonse, que la puissance des Rois de Navarre n'égalât avec le tems celle des Rois d'Asturie, & que si la plus ancienne de ces deux Monarchies venoit à avoir un Roi foible, elle ne fût exposée en proye à celui qui regneroit dans la nouvelle. Personne ne lui paroissoit plus propre que Ramire, pour dé-

AN. DE J. C. 840. & suiv.

tourner de dessus le Royaume de Léon, les maux qui le menaçoient du côté d'Espagne, & pour suppléer aux secours qui lui manquoient du côté de France. Ainsi Alphonse ne se contenta pas de le désigner pour monter aprês lui sur le trône; il le fit accepter aux Etats, afin que cette succession fût plus solidement établie lorsqu'il viendroit à mourir. Il termina son regne & sa vie l'an huit cens quarante-cinq, âgé de plus de quatre-vingts ans, avec la consolation de laisser à ses Sujets un bon Roi, & à toute l'Espagne Chrétienne le secours d'un grand Apôtre, qui s'étoit déclaré sous son regne, par beaucoup de signes sensibles, protecteur de ces Païs. Je n'éxamine point ici si saint Jacques vint jamais en Espagne, & si le sépulchre de marbre trouvé à Compostel en ce tems-là, par l'indice de certains flambeaux, dont ce lieu parut à un saint Evêque être éclairé durant la nuit, est en effet celui de cet Apôtre. Je sçai ce qu'on en dit de part & d'autre, & je ne crois pas même qu'il faille être trop profond Critique pour en décider: mais ce qu'on ne peut revoquer en doute, sans une témérité, qui blesse en même-tems la foi de l'Histoire & l'esprit de la Religion, c'est que Dieu a voulu, que ce Saint fût particuliérement honoré en ce lieu, &

qu'il protégeât des Peuples, qui ont livré tant de combats pour y conserver la vraie foi. L'Histoire de ce même Ramire, qui monta sur le trône après Alphonse, en est une preuve authentique.

AN. DE J. C. 840, & suiv.

Ce Prince faisoit la guerre aux Maures sur les frontiéres du Royaume, quand son prédécesseur mourut. Ce contretems donna l'audace à un Seigneur nommé Népotien, de faire des efforts pour le supplanter. Il gagna quelques Grands, il leva des soldats, & s'empara de plusieurs Places. La Couronne étoit en balance, lorsque Ramire étant accouru avec son armée pour se l'assûrer, donna bataille à ce Rebelle, le défit; & ce malheureux étant tombé entre ses mains par la trahison de deux des siens, fut condamné à perdre les yeux. Ce premier exploit rendit Ramire paisible parmi ses Sujets, & respectable à ses voisins. Abdéraméne Roi de Cordouë fut le seul qui osa l'attaquer. Il commença par lui demander l'infame tribut auquel Maurégat avoit assujetti son Païs. Peu s'en fallut, que les Asturiens ne violassent le droit des gens, dans la personne des Ambassadeurs qui firent cette proposition. Ramire réprima cette fureur, & se réservant à venger cette insulte par de plus légitimes moyens, il leva en diligence une armée,

An. de J. C. 840. & suiv.

où chacun s'empressa de le suivre, jusqu'aux Prêtres & aux Prélats. Sa marche prévint celle de l'ennemi : il arriva plûtôt que lui sur la Frontiére, & fit des courses sur ses terres en l'attendant. Abdéraméne parut enfin, & les armées se trouvant en présence près d'Alvéda, non loin de Logrogno, on combattit durant deux jours avec beaucoup d'opiniâtreté. Le succès de la premiére journée ne fut pas heureux pour les Chrétiens. Abdéraméne avoit de vieilles troupes disciplinées de longue main. La plus grande partie de celles de Ramire étoient nouvellement levées & peu aguerries. Si la valeur du Chef & des Officiers n'eussent soûtenu celles-ci, souvent chancelantes, & toûjours peu en ordre, elles eussent été taillées en piéces. La nuit vint à propos pour conserver les restes de l'armée Chrétienne. A la faveur de l'obscurité, le Roi de Léon se retira sur une Montagne voisine, où sans avoir été vaincu, il donna lieu à celui de Cordouë de se flatter d'être Vainqueur. Ramire fit retrancher ses troupes, & y trouva une diminution notable ; & la consternation rallentit leur courage. Ce Prince pénétré de la plus vive douleur, se tint seul dans sa tente ; & la fatigue l'ayant assoupi, il eut un songe, où il crût voir

l'Apôtre, Patron de l'Espagne, qui sembla lui dire ces mots : „ Prince, rappellez votre valeur ; demain vous vaincrez ; le Ciel est pour vous. Mettez votre espérance en Dieu, & retournez sans crainte au combat. „ Ramire s'éveillant à ces paroles se trouva plein d'une nouvelle ardeur, qui aida à le persuader de la verité de l'apparition. Il se léve, & ayant fait venir les Evêques qui étoient dans l'armée, avec ses principaux Officiers : „ Vous voyez, leur dit-il, aussi-bien que moi, en quel état nous sommes ici. Demi vaincus, nous n'avons évité une entiére défaite, qu'à la faveur de la nuit. Nous avons perdu bien du monde, & la frayeur s'est répanduë parmi ceux que le fer a épargnés. Humainement parlant, nous ne sommes point en état ni de combattre, ni de faire une retraite honorable, encore moins de subsister en ce poste, où tout nous manque, & où nous sommes sans espérance de secours. L'armée ennemie, redoutable avant la bataille, l'est encore devenuë davantage, par le succês de la bataille même. Malgré cette extrémité je répons de la victoire, si nous retournons au combat, & j'en ai le Ciel pour garand. Ce n'est point une rêverie que je vas vous déclarer.

AN. DE J.C. 840. & suiv.

An. de J.C. 840. & suiv.

„ L'Apôtre protecteur de l'Espagne, „ s'est fait voir à moi cette nuit; il m'a „ promis que nous vaincrions: Ne nous „ rendons pas par notre défiance indignes „ de sa protection. Reprenons les armes: „ Nos Ancêtres les ont prises pour ren- „ dre à notre Patrie la liberté dont nous „ avons joüi: Conservons l'héritage qu'il „ nous ont laissé, & ne ternissons pas „ leur gloire, en reprenant un joug „ honteux dont leur valeur nous a déli- „ vrés. Nous avons une promesse du se- „ cours d'enhaut, & ils n'en avoient que „ l'espérance: ils ont attendu de Dieu ce „ qu'il nous promet: plus assûrez de ré- „ üssir devons-nous moins tenter? „ Ramire étoit d'un caractére à n'être pas pris parmi les siens, pour un fourbe, ou pour un visionnaire. On le crut; on fit aux soldats le récit de ce qui lui étoit arrivé, & chacun plein d'un nouveau courage ayant repris ses armes & son rang, on retourna aux ennemis, & on les chargea en criant: *Saint Jacques*, nom qui depuis ce tems-là a été le cri de guerre des Espagnols, comme *Saint Denys* est celui des François. L'armée Sarasine, effrayée de voir tant de résolution en des gens qu'ils croyoient vaincus, soûtint à peine leurs regards, & commença à lâcher pied, depuis sur-tout, que les Espagnols cru-

rent voir leur Saint Protecteur, portant devant eux un étendart blanc avec une croix rouge au milieu. Leur valeur se renouvella à ce spectacle, & les infidéles encore plus intimidés qu'auparavant, ne pûrent plus tenir devant eux. Ils prirent la fuite, mais ils furent si vigoureusement poursuivis, qu'on en tua soixante mille. Le Roi de Cordouë se sauva, & se retira dans sa Capitale, où de guerrier il devint tyran, ayant excité contre les Chrétiens soumis à sa domination une cruelle persécution, qui ne finit pas avec lui, & qui donna beaucoup de Martyrs à l'Eglise. Ramire couronna sa victoire par la prise de Calahorre, d'Alvelde, & d'autres forteresses sur la frontiére des Sarasins. Aprês quoi, en reconnoissance du secours qu'il avoit reçû de Dieu & de son Apôtre, il obligea l'Espagne par un vœu public, autorisé depuis par les Papes, à payer tous les ans à l'Eglise de Compostel certain tribut de blé & de vin, à proportion de ce que chacun possédoit de terre; & l'on assûre, qu'en certaines Provinces ce tribut se paye encore aujourd'hui. Il ordonna de plus, mais le tems a entiérement aboli cet usage, que dans le partage des dépoüilles qu'on remporteroit désormais sur les ennemis de la Nation, l'Apôtre, c'est-à-dire, cette célé-

AN. DE J. C. 840. & suiv.

An. de J. C. 840. & suiv.

bre Eglise de Gallice qui porte son nom, auroit toûjours la part d'un soldat. Ce religieux Prince enfin, n'obmit rien de tout ce qu'il crut pouvoir contribuer à l'honneur d'un Saint, qui avoit rétabli le sien. Pour mettre le comble au malheur des Maures, il détourna sur eux un fléau qui l'avoit menacé le premier. Les Normans, ces Peuples du Nord, nez pour la désolation de l'Europe, après avoir pillé l'Angleterre & une partie de la France, étoient venus aborder en Gallice, & menaçoient d'envahir les Etats de Ramire, lorsque ce Prince ayant marché contre eux, avec son activité ordinaire, les força de regagner leurs Vaisseaux, leur en brûla un grand nombre, & leur ayant tué beaucoup de soldats, il les obligea de quitter les côtes du Royaume de Léon. Il leur resta néanmoins encore assez de Navires & de soldats, pour aller faire descente plus bas sur les terres des Sarasins, qu'ils vainquirent en trois batailles, & dont ils désolérent les terres, depuis Lisbonne jusqu'à la mer Méditerranée.

Ramire vécut trop peu pour le bien de son Royaume. Il ne regna que sept ans, & mourut, laissant Ordogno premier, son fils, héritier de sa Couronne & de sa valeur. Le nouveau Roi avec de

bonnes qualités avoit un zéle pour la justice, que l'exacte prudence ne régloit pas toûjours. Le traitemens qu'il fit au saint Evêque Ataulphe, dês le commencement de son regne, & l'événement miraculeux qui montra l'innocence du Prélat, fit tort à la réputation du Roi. Ataulphe étoit Evêque de Compostel. Il avoit été accusé d'un crime, & appellé à la Cour pour être jugé. Il obeït tard, & quand il fut venu, il se présenta au Palais la mitre en tête, & revêtu de ses habits pontificaux. Sa lenteur à comparoître avoit prévenu le Prince contre sa conduite, & la maniére dont il comparut l'irrita contre sa personne. Ainsi la colére se mêlant avec le zéle, Ordogno sans autre examen fit lâcher un taureau contre le Prélat. On croyoit Ataulphe perdu, lorsqu'on vit à ses pieds l'animal, doux & traitable comme un Agneau, dans une posture où l'on eût dit, qu'il révéroit en lui la vertu & l'innocence calomniée. Le Roi & la Cour en furent touchés. Le juge se prosterna devant l'accusé, lui fit une réparation publique, & effaça par son repentir la tache qu'une si horrible action eût faite à sa vie, loüable d'ailleurs, & digne d'un Prince Chrétien.

An. de J. C. 851. & suiv.

Ordogno eut de bons & de mauvais succês dans la guerre qu'il fit aux Mau-

An. de J. C. 851. & suiv.

res. Un nommé Muza, Goth d'origine, mais Mahométan de Religion, & sujet du Roi de Cordouë, qui étoit alors Mahomad, fils d'Abdéraméne second, avoit tourné ses armes contre son Souverain, & se voulant faire Souverain lui-même, il avoit rapidement conquis Toléde, Saragoce, Huesca, Valence, Tudelle, & les environs de ces Villes, qui lui faisoient un grand Etat. Son ambition croissant avec ses succês, il attaqua les Princes Chrétiens, que de plus grands intérêts occupoient ailleurs. Charles, dit le Chauve, Empereur & Roi de France, se délivra de l'inquiétude que lui donnoit ce nouveau Conquérant du côté de la Catalogne & du Languedoc, par une somme d'argent dont il achetta secretement la paix. Muza se jetta sur les terres du Roi des Asturies, pénétra jusqu'à Logrogno, & se rendit maître d'Alvéda. Ordogno ne s'étonna point, & résolut de s'opposer à la furie de ce torrent, marcha contre le Sarasin, lui donna bataille, & le défit. Cet Infidéle fut blessé, & l'on crut qu'il étoit mort de ses blessures; car il ne fut plus mention de lui. Il avoit un fils nommé Lopez, qu'il avoit fait Gouverneur de Toléde. Celui-ci ne perdit ni le cœur, ni la tête en cette occasion. Ayant appris que le Roi de Cordouë marchoit contre

lui avec toutes ses forces; il rechercha l'amitié d'Ordogno, jugeant que l'intérêt de ce Prince l'engageroit à le secourir, pour affoiblir la puissance de Cordouë, en contribuant à la diviser. Ordogno accepta le parti, & envoya Dom Garcie son frére, avec de bonnes troupes à Tolède, pour en renforcer la garnison. Mahomad approcha de la Ville, & la trouva si bien gardée, qu'il désespéra de la forcer: mais il eut recours à l'artifice, & fit tant, qu'ayant fait cacher les meilleurs soldats de ses bataillons dans le lit d'un torrent, qui pour lors étoit à sec, il attira dans l'embuscade & le Prince & le Gouverneur. Ils y furent taillés en piéces: dix mille Mahométans des leurs, & huit mille Chrétiens demeurérent sur le champ de bataille. La Ville ne se rendit pas encore: mais enfin elle y fut contrainte. Lopez se soumit, & le Prince Espagnol se retira dans son Païs. Ordogno affoibli par cette perte, ne se trouva pas en état de s'opposer comme son pere, à une seconde descente des Normans, qui ravagérent toutes ses Côtes, & plus encore celles des Mahométans, qu'ils allérent désoler jusques dans les Baléares* de l'autre côté de la Mer.

AN. DE J. C. 851. & suiv.

Ce fléau étranger étant passé, l'Espagne vit renaître ses guerres domesti-

* Les Isles de Majorque & de Minorque.

An. de J. C. 862. & suiv. ques. Ordogno commençoit à profiter de celles que les Maures se faisoient les uns aux autres, & avoit dêja pris quelques Villes sur des Gouverneurs révoltés contre la puissance de Cordouë, lorsqu'une maladie l'emporta, dans la douziéme année de son regne, & de l'Ere Chrétienne 862.

Il eût été long-tems regretté, s'il eût laissé un autre heritier qu'Alphonse troisiéme surnommé le Grand. Ce Prince avoit à peine atteint quatorze ans, quand il monta sur le trône de Léon : mais tant de grandes qualités brilloient en sa personne dans un âge si peu avancé, qu'on crut en devoir tout espérer. Il étoit de ceux dont la figure annonce la naissance, & qui reçoivent moins d'éclat de la Couronne, qu'ils ne lui en donnent. Deux hommes ne peuvent être plus semblables par les moeurs, par les actions, par les avantures de leur vie, que le dernier Alphonse & lui. Alphonse le Chaste auroit été pris aisément pour Alphonse le Grand, & Alphonse le Grand pour Alphonse le Chaste, si le successeur eût eû d'en haut le don de vivre avec sa femme, comme le prédécesseur avec la sienne. Ils eurent un même commencement de regne, la longueur n'en fut guéres inégale, la fin fort semblable, les mêmes

alliances, les mêmes ennemis, les mêmes succês à la guerrre, les mêmes occupations durant le paix ; tout fut pareil, jusqu'à une faute, qu'ils firent également tous deux, & dont ils portérent aussi tous deux également la peine.

AN. DE J. C. depuis 863. jusqu'à 874.

La grande jeunesse d'Alphonse donna la hardiesse à divers Grands, de se révolter contre lui. Froïla, Comte de Gallice, qui tiroit son origine du sang Royal, lui disputa la Couronne. Il prévalut même durant quelque tems, & obligea le jeune Roi à se retirer chez les Cantabres. La mauvaise conduite de cet usurpateur épargna la peine de le chasser. L'abus qu'il fit de sa puissance, excita contre lui une conjuration, qui le fit périr dês la premiere année de son regne. Les habitans d'Oviédo se liguérent contre lui, & le poignardérent dans son Palais. Ainsi Alphonse n'eut qu'à se présenter pour rentrer dans son héritage, & pour être reçû sur le trône paternel, avec d'autant plus de joye de ses peuples, qu'ils avoient éprouvé le malheur d'être gouvernés par un tyran. Eilo & Zenon, l'un Seigneur d'Alava, l'autre de Biscaye, ayant osé lui faire la guerre, eurent tous deux le même sort, tous deux vaincus, pris dans leur défaite, & enfermez dans la même prison. Les Maures ayant voulu pro-

An. de J. C. depuis 863. jusqu'à 874.

fiter de l'embarras, que ces guerres domestiques donnoient au jeune Roi des Asturies, firent une irruption sur ses terres, qui leur réüssit d'abord, si bien, qu'ils se trouvérent en état d'assiéger Léon. Alphonse y courut, leur donna bataille, les défit, & les mena battant jusqu'à ce qu'il les eût obligés de repasser dans leur Païs. Cette victoire ayant allumé dans le cœur de ce Prince courageux, une nouvelle ardeur de suivre les vestiges de ses Ancêtres, il résolut de faire des conquêtes sur les Sarasins, & pour le faire avec plus de succês, d'un côté il fit amitié avec Dom Bernard del Carpio, qui s'ennuyoit d'une retraite où les deux derniers Rois l'avoient laissé oisif, en lui ôtant les moyens de leur nuire. Car depuis la mort d'Alphonse le Chaste jusqu'au regne d'Alphonse le Grand, que Dom Bernard reparoît sur la scêne, l'Histoire ne dit rien de lui. Outre cet ami particulier, le Roi rechercha l'alliance de la France, d'où il lui vint un grand secours, avec Ameline Princesse du sang Royal, qui fut nommée Chiméne en Espagne. Il s'en ménagea encore d'autres du côté de la Navarre & de la Biscaye, & ayant été informé, qu'une nouvelle sédition s'étoit élevée dans Toléde contre Mahomad Roi de Cordouë, il prit ses mesures pour

en profiter. Il ne put être assez tôt prêt, pour empêcher que les Rebelles de Toléde ne fussent domptés; mais leurs Chefs ayant échapé à la vengeance du Vainqueur, ils se retirérent auprès d'Alphonse, & lui servirent beaucoup dans les guerres qu'il eut contre leur Souverain. Il prit tant de confiance en quelques-uns d'eux, & en conçut tant d'estime, qu'il leur commit l'éducation de l'Infant Dom Ordogno. Il est à croire, qu'il apporta toutes les précautions nécessaires, pour empêcher que ces maîtres Infidéles, ne donnassent atteinte à la Religion du jeune Prince; mais cela n'excuse pas l'imprudence d'une action si irréguliére, & si peu digne d'un Roi Chrétien. Ce fut avec ces divers secours, qu'Alphonse le Grand entra en guerre contre les Sarasins d'Espagne, & la leur fit toute sa vie avec de continuels succês. Il ne fit guéres autre chose la premiére campagne, qui fut l'an huit cens soixante & treize, que de jetter l'épouvante dans leur Païs, & d'enrichir ses soldats du butin qu'il y enleva. L'année suivante il remporta coup sur coup deux grandes victoires, l'une sur les Maures de Toléde, qui perdirent dans cette bataille dix mille des leurs tués sur la place; l'autre sur une partie de l'armée de Cordouë, dont il ne resta que dix

An. de J. C. depuis 863. jusqu'à 874.

An. de J. C. depuis 863. jusqu'à 874.

hommes. Almondar fils du Roi de Cordouë, marchoit avec le reste de ses troupes vers le lieu où étoit Alphonse, lorsqu'ayant appris cette défaite, il se retira à la hâte; & un Officier Sarasin, connu à la Cour du Roi de Castille, pour y avoir été prisonnier de guerre, négocia une tréve de trois ans entre les deux Rois. Aprês qu'elle fut expirée, le Castillan reprit les armes, entra dans l'Estramadure, & fit des courses jusqu'à Mérida; enfin toûjours heureux dans la guerre, il se fit encore demander la paix.

L'Histoire donne tant de part à Dom Bernard del Carpio dans toutes les victoires de ce Prince, qu'elle ne peut s'empêcher de le blâmer d'avoir renouvellé envers lui la dureté d'Alphonse le Chaste, & d'avoir même enchéri sur ce Prince, s'il est vrai qu'il y ajoûta la tromperie dont on eut lieu de le soupçonner. Le pere de ce fameux Guerrier vivoit encore dans sa prison. Dom Bernard avoit espéré son élargissement en récompense de ses services : mais il fut bien surpris quand il se vit refusé pour la seconde fois encore plus honteusement que la premiére. Son ressentiment ayant passé dans le cœur de ses amis, toûjours en grand nombre à la Cour, il se retira dans ses terres, suivi de beaucoup de gens résolus à sacrifier

fier leur fortune à sa vengeance. La première chose qu'il fit, fut de fortifier en diligence le lieu dont il portoit le nom, assés proche de Salamanque, & de s'y munir des choses nécessaires pour soûtenir la guerre contre son Roi. Dans ce dessein, il sollicita les Maures de se joindre à lui, & embarrassa fort Alphonse, qui se vit attaqué en même-tems & au-dedans & au-dehors. L'Histoire ne nous apprend pas nettement, si ce Prince étoit informé de la mort du Seigneur de Saldagne nouvellement décedé, quand il se mit en devoir d'appaiser la colére de Dom Bernard. Du moins il est certain qu'il lui fit proposer un accommodement, par lequel le pere captif devoit être rendu à son fils, à condition que le fils rendroit la Place de Carpio au Roi; il est encore vrai que Dom Bernard non seulement accepta le Traité, mais même que de son côté il l'éxécuta de bonne foi en rendant la Place à Alphonse. Il apprit depuis que son pere étoit mort. Alors il crût qu'on avoit usé de supercherie à son égard. En effet il y avoit assés peu d'apparence, qu'Alphonse eût ignoré la mort d'un prisonnier aussi important qu'étoit le Seigneur de Saldagne, quand il avoit traité avec Dom Bernard. Cette mort avoit pû être subite, dans le tems même que

An. de J. C. depuis 863. jusqu'à 874.

An. de J. C. depuis 863. jusqu'à 874.
Dom Bernard sortoit de sa Place: mais si ces événemens rares justifient devant Dieu, qui discerne le vrai d'avec le faux, ils changent peu le jugement des hommes, qui ne voyent que la vraisemblance. Persuadé de la tromperie, del Carpio qui n'étoit pas en état de faire ressentir son indignation au Roi, ne put gagner sur lui, de rester en Espagne auprês d'un Prince qu'il eût été contraint de servir, & qu'il ne pouvoit plus aimer. La commune opinion est, qu'il passa en France, & qu'il y finit ses jours en Chevalier errant. Au rapport de quelques Historiens, Dom Bernard soûtint avec une fermeté heroïque, tous les revers de la fortune, & toûjours fidéle à son Souverain, il mourut en Espagne à Aguilar del Campo.

Cette tache à la gloire d'Alphonse fut augmentée par le châtiment qu'il exerça envers les Princes D. Froïla, D. Nugno, D. Bermude ou Vérémond, & D. Odoario ses quatre fréres, qui avoient conspiré contre lui. Aprês les avoir rangés au devoir, il les confina tous en prison, & leur fit créver les yeux; supplice à la vérité fort commun parmi toutes les Nations, en ce tems-là, mais que le nombre & la qualité des coupables fit regarder dans cette conjoncture comme une

grande cruauté. Un d'entre eux, nommé Véremond, tout aveugle qu'il étoit, s'étant échapé, se saisit d'Astorga, & ayant levé une Armée, osa attendre le Roi son frere, & accepter la bataille qu'il perdit. Il s'enfuit à Toléde chés les Sarasins, qui prirent les armes pour lui : mais Alphonse ayant désolé leurs terres, par les fréquentes excursions qu'il alla faire dans leur Païs, ils lui demandérent une Tréve, qu'il leur fit acheter cher, bien aise d'ailleurs d'avoir ce loisir, pour calmer l'esprit de ses Peuples, que ces événemens odieux avoient un peu aliénés de lui.

AN. DE J.C. 874. & suiv.

Il employa si bien ce tems, par le soin qu'il prit de l'Etat & de l'Eglise, qu'il regagna l'affection publique; heureux, s'il eût mieux ménagé celle de sa femme & de ses enfans. Il convoqua avec l'approbation du Pape un Concile, qui commença à Compostel, & qui finit à Oviédo, où se firent plusieurs réglemens très-utiles à la Religion. Il fit consacrer l'Eglise de Saint Jacques, qu'il avoit fait bâtir de pierres soûtenuës de colonnes de marbre, & orner magnifiquement selon la maniére du tems. Entre autres fondations qu'il fit, celle d'une Maison de retraite, pour de vieux Prêtres qui avoient servi, & qui avoient besoin de

An. de J.C. 874. & suiv.

trouver cet azile dans leur vieillesse, fit beaucoup d'honneur à sa piété.

La guerre recommença sur ces entrefaites entre les Sarasins & lui. L'Infant Vérémond n'y parut plus, & on ne sçait ce qu'il devint : mais ses Alliés reparurent sur la scéne avec une nouvelle ardeur. Ils furent repoussés de tous côtés, & toûjours avec perte pour eux. Ainsi ils en revinrent à demander la paix, qu'Alphonse leur accorda pour six ans. Comme il avoit donné son premier loisir à l'Eglise, il donna cette intervalle de tranquillité aux besoins de l'Etat. Il fit rétablir plusieurs Villes presque détruites par les guerres, & que la plûpart des Habitans avoient désertées. Senticа étoit de ce nombre; il la rebâtit, & changea son ancien nom en celui de Zamora, qu'elle porte aujourd'hui. Il perdit quelques petites Places, dans la Cantabrie, où Zuria, gendre de ce Zenon qu'Alphonse avoit vaincu & mis aux fers, défit l'Infant Dom Ordogno que son pere y avoit envoyé. Zuria s'y fit un petit Etat, qui donna commencement à la Principauté de Biscaye; sa Maison, qui prit le nom de la Ville de Haro qu'elle y bâtit, posséda depuis, cette petite Contrée presque à titre de Souveraineté. On ne sçait pas trop bien pourquoi Alphonse

laissa affoiblir en Biscaye les droits de Souverain, que ses Ancêtres s'y étoient acquis avant lui: mais il s'en dédommagea sur les Maures. Quand le terme de la paix fut expiré, il leur prit Simancas, Duegnas, dans cette partie de la Castille qu'on appelloit autrefois les Vallées, avec tout le plat Païs d'alentour, & pénétra si avant dans le Portugal, qu'il se rendit maître de Conimbre.

An. de J.C. 874. & suiv.

Ainsi Alphonse le Grand étendoit ses conquêtes sur les Infidéles, lors qu'une seconde tempête domestique, lui fit tourner ses soins ailleurs. Elle s'éleva dans sa propre famille. La Reine étoit mécontente, on ne sçait pas pourquoi. Elle avoit du crédit sur ses enfans, & leur communiqua son chagrin. Ils intriguoient ensemble pour faire un parti, lorsque le Roi, dont le trésor étoit épuisé par de longues guerres, de grands édifices, de grandes liberalités, fit sur le Peuple de nouvelles impositions, qui aigrirent les esprits contre lui. La Reine & les Princes voulant profiter d'une conjoncture si favorable pour marquer leur ressentiment, il fut résolu entre eux que Dom Garcie, héritier présomptif du Royaume, leveroit publiquement l'étendart, pendant que la Reine demeureroit à la Cour pour ménager leurs intérêts, &

AN. DE J. C. 874. & suiv. pour appuyer leur révolte. La suite fit voir quelle étoit leur prétention. Le Roi prévint ce premier coup avec son activité ordinaire, que l'âge n'avoit point rallentie. Le Prince étoit à Zamora, où il faisoit ses préparatifs. Le Roi instruit de ses menées, marcha contre lui, le surprit, s'assûra de sa personne, & l'enferma. Cet exemple, qui devoit donner aux complices du respect & de la terreur, ne fit que les irriter encore plus. La Reine continua ses caballes, Dom Ordogno se déclara; Dom Nugno Fernandez, l'un des Comtes de Castille, le plus puissant de tous, & beau-pere de l'Infant Dom Garcie, arma de son côté pour son gendre. Le Peuple appuya son parti. La guerre civile dura deux ans. L'Histoire n'en rapporte que l'événement, malheureux pour le Grand Alphonse, tant la fortune est inconstante. Ce Prince, si souvent vainqueur des Barbares, succomba par les intrigues d'une femme, & d'un parti formé en tumulte. Contraint de céder à l'orage, il consentit à un Traité, par lequel il laissa la Couronne à Garcie l'aîné de ses fils, qui passa de la prison sur le Trône, tandis qu'Alphonse passa du Trône à une vie obscure & privée, si contraire à son génie, qu'étant allé par dévotion à Compostel invoquer

Saint Jacques, apparamment dans le dessein de ne plus penser qu'à son salut, il demanda en grace à son fils, qu'il lui permît de faire encore une irruption sur les terres des Maures. Vrai-semblablement on fut attentif au choix & au nombre des troupes qu'on lui donnoit: mais on ne crut pas qu'il fût bien séant de lui refuser le plaisir de se signaler encore une fois. Il fit l'irruption, & revint chargé des dépoüilles des Infidéles. Ce fut le dernier de ses exploits. Il mourut à Zamora au retour de cette entreprise l'an huit cens soixante & douze, aprês avoir expié par l'adversité, les fautes qu'il commit dans le cours de ses prospérités. Sur tout il racheta ses pechés par l'aumône, qui fut une vertu remarquable en ce Roi genereux & Chrétien.

AN. DE J.C. 874. & suiv.

Garcie ne fut que três-peu de tems Roi, par un juste jugement de Dieu, qui le punit d'avoir voulu l'être trop tôt. Aprês trois ans de regne il mourut, au retour d'une expédition assés heureuse contre les Maures, & laissa la Couronne à Ordogno Second du nom. C'est lui qui établit le premier la demeure des Rois d'Asturie à Leon, & qu'on croit avoir changé l'ancien titre d'Oviédo en celui de Leon. Ce fut un malheur pour ce Prince, qu'Abdéraméne troisiéme,

An. de J. C. 912. & suiv. surnommé Almanzor, regnât à Cordouë de son tems. Almanzor étoit un grand Roi, brave, agissant, habile, aimant l'ordre, la justice & le bien public, & n'ayant de vices que ceux que la raison corrige rarement dans une fausse Religion. Ordogno eut d'abord sur lui des avantages considérables. Il prit quelques Villes, & gagna une bataille, qui obligea le Sarasin à entrer en négociation. Il est des ennemis d'un caractére, à ne demander jamais la paix que pour mieux faire leur partie, & plus avantageusement la guerre: Les Espagnols & les Sarasins l'ont rarement faite dans une autre intention. Almanzor l'ayant obtenuë, s'en servit pour mieux cimenter une Alliance commencée entre lui & un Prince Mahométan de la Mauritanie Tingitane, que le zéle de sa Religion engageoit dans cette Alliance plus qu'aucun autre intérêt. Ce Sarasin lui ayant promis de grands secours, Almanzor assembla toutes ses forces, ausquelles ayant joint celles de l'Afrique, il entra en Galice par le Portugal, où il reprit en chemin faisant Conimbre, & la plûpart des Villes qu'y avoit conquis Alphonse le Grand. Ordogno l'arrêta à Rondonia, où aprês une de ces batailles dont chacun s'attribuë le succês, on se retira de part & d'au-

tre, & chacun demeura chés soi.

Le Roi de Cordouë avoit une ressource dans les Mahométans Afriquains, de laquelle il vouloit profiter pour réparer les pertes de sa Nation, & avancer sur les Chrétiens. Un nouveau débarquement de ces Infidéles lui ayant fourni au besoin un nouveau secours, il se remit en campagne, & prenant un chemin différent du premier, il tourna du côté de la Navarre, & pénétra bien avant dans la Cantabrie. Les Rois de Navarre s'étoient dêja fait un Etat considérable de leurs conquêtes sur les Sarasins les plus proches de leurs Frontiéres. Inigo Arista fut un grand Guerrier, qui leur enleva beaucoup de Païs. Ses successeurs avoient marché sur ses pas. Ximénës, Inigo Second, & Garcie Premier firent heureusement la guerre, & quoiqu'ils eussent quelquefois fait des pertes, ils les avoient réparées de maniére que leur Royaume s'étoit toûjours accrû. Fortunio, fils aîné de Garcie, Prince pacifique & dévot, s'en étoit tenu à ce que ses peres lui avoient laissé. Mais Sanche Abarca son frere, à qui il céda la Couronne, pour embrasser la vie Monastique l'an neuf cens un selon Garibay, & qui regnoit au tems dont je parle, poussa plus loin qu'aucun les conquêtes de son bisa-

AN. DE J.C. 910. & suiv.

An. de J. C. 920. & suiv.

yeul, & vengea par de grandes victoires sur les Sarasins la mort de son pere qu'ils avoient tué dans une occasion imprévûë. Ce que quelques Historiens rapportent au sujet de cet événement a toute l'apparence d'une fable. Ils disent, qu'Urraca mere d'Abarca, fille d'un Comte de Castille fut massacrée avec son mari, qu'elle étoit grosse, & qu'un Gentilhomme Navarrois, qui passoit là par hazard, aprês la retraite des Maures, reconnut que l'enfant qu'elle portoit dans son sein vivoit encore. Ils ajoûtent, que ce Gentilhomme, aprês avoit tiré cet enfant des entrailles de sa mere, le fit élever chés-lui, le produisit aprês un long interregne, chaussé de brodequins rustiques que ces Peuples appelloient Abarcas, d'où il emprunta son nom, & le fit reconnoître pour Roi. Les bons Ecrivains regardent cette avanture comme un conte de Roman, quoique Rodrigue de Tolède la donne pour un point d'Histoire, & que les Ladrons & les Guévares Maisons considérables en Espagne rapportent leur origine à ce prétendu conservateur de Sanche Abarca. Quoiqu'il en soit, ce Prince regnoit au tems dont je parle en Navarre, & les anciens Historiens disent, que ses victoires sur les Sarasins l'y faisoient regarder

comme un Prince choisi de Dieu pour
les dompter. An. de J. C.

Sanche trop foible pour résister sans 921. &
secours à Almanzor, en demanda à Or- suiv.
dogno; celui-ci avoit un grand intérêt à ne se pas laisser opprimer: car jugeant bien que les Sarasins, après avoir subjugué l'un, ne manqueroient pas d'attaquer l'autre, il se vint joindre à lui en personne avec l'élite de ses Etats. Ils trouvérent le Roi de Cordouë dans la Vallée de Jonquéra, où se donna l'an neuf cens vingt un, une des plus sanglantes batailles, que l'on eût vûë depuis long-tems. Les Chrétiens la perdirent aprês une résistance opiniâtre, & un grand massacre des leurs. Le Comte d'Arragon y fut tué, & la Province d'Alava fut conquise par le Roi vainqueur, qui content du succês de ses armes, ramena son armée à Cordouë avec grand nombre de captifs, dont étoient deux Evêques Espagnols, Dulcidio de Salamanque, & Hermogio de Tuy. On convint aisément de leur rançon, & Almanzor consentit même qu'on leur donnât la liberté, à condition qu'ils donneroient des ôtages pour la sûreté du payement. L'ôtage de l'Evêque de Tuy étoit son neveu, nommé Pélage, jeune enfant d'environ treize à quatorze ans, d'une rare beauté, d'une modestie

An. de J. C. 921. & suiv.

Angelique, d'une grande innocence de mœurs, & plein de cette piété chrétienne, que les enfans en certaines familles semblent succer avec le lait : Almanzor ne l'eût pas plûtôt vû, qu'une passion monstrueuse lui troubla la raison dont il se piquoit, & fit voir la foiblesse d'une vertu, qui n'est pas fondée sur la vraye foi. Il fit trop paroître à Pélage les sentimens de son cœur brutal, pour ne lui en pas donner de l'horreur. Le saint Enfant importuné de ses discours & de ses caresses, osa le frapper pour changer sa tendresse infâme en fureur. Il y réüssit. Le Prince outré de l'audace du jeune Chrétien, le fit déchirer en piéces avec des tenailles de fer, & ordonna que l'on jettât son corps dans le Guadalquivir. Les Chrétiens de Cordouë l'en retirérent, & lui rendirent, non les devoirs funebres que l'on rend aux morts, mais les honneurs qui sont dûs aux Martyrs. L'Eglise l'a reconnu pour tel, & c'est sa Fête qu'on célébre le vingt-sixiême de Juin.

Le Roi de Navarre répara mieux sa perte que le Roi de Leon la sienne. Sanche Abarca se remit bien-tôt en campagne, & fit sur les Maures de si grands progrês, sur-tout du côté d'Arragon, qu'il alla bâtir une Forteresse assés proche de

Saragoce, qui porte encore ajourd'hui son nom. Quelques-uns disent qu'Abarca non content de ses conquêtes sur les Maures, passa les Pyrénées pour en faire sur les François, dans le déclin de la seconde race, & qu'il s'avançoit en Conquérant; lorsque les Sarrasins l'obligérent à repasser les Monts en diligence, pour s'opposer à leurs desseins. En quelque lieu qu'il fût, il est sûr que profitant de son absence, ils étoient entrés si avant dans son Païs, qu'ils assiégeoient Pampelune, lorsque Sanche en fut averti. Ce Prince y accourut & les en chassa: Et c'est encore en cette occasion que quelques-uns disent, qu'ayant combattu en brodequins que ces Peuples appellent Abarcas, il acquit le surnom d'Abarca.

AN. DE J. C. 924. & suiv.

Ainsi se dédommagea Sanche de la perte faite à Jonquéra Il est à croire, que ce Prince ayant fait des conquêtes en France comme on en convient, il étoit maître des Provinces d'Alava, de Biscaye, & de Guypuscoa, que les meilleurs Historiens reconnoissent avoir appartenu à la Navarre depuis qu'elles ne furent plus aux François, quoique la négligence des Ecrivains Navarrois nous laisse ignorer en quel tems leurs premiers Rois les ont conquises. Ordogno ne fut pas si heureux, ou plûtôt il n'eut pas une

An. de J. C. 924. & suiv.

si bonne conduite. Il avoit fait une nouvelle irruption sur les Maures vers la Rioja, qui lui avoit assés réüssi, lors qu'une action de cruauté, quoiqu'il ne fût rien moins que cruel, arrêta le cours de ses victoires sur les ennemis du nom Chrétien, lui attira la haine publique, lui fit de puissants ennemis, flétrit sa gloire, & celle de son Etat. Les Comtes de Castille l'avoient offensé ; l'Histoire ne dit pas en quoi : Peut-être que son ambition, & l'ombrage que lui donnoit leur puissance, qu'Alphonse le Grand avoit éprouvée, étoient les meilleures raisons qu'il eût de la haine qu'il leur portoit. Il dissimula son chagrin, tandis qu'il ne crut pas pouvoir le faire éclater sans danger. Il vouloit attirer les Comtes dans des piéges d'où ils n'échapassent pas. Dans ce dessein, & pour les mieux tromper sous prétexte de confiance, il feignit d'avoir des affaires où il avoit besoin de leur conseil. Il leur donne un rendés-vous : Ils s'y trouvent : Il les fait prendre, les envoye à Leon, ou après quelques jours de prison il leur fait trancher la tête. Dom Nugno Fernandez, Dom Fernand Ansurez, Dom Almundar surnommé le Blanc, sont ceux de ces Seigneurs malheureux dont le nom nous est connu.

Le bruit de cette action s'étant ré-

pandu dans tous les Etats Chrétiens d'Eſpagne, y cauſa des mouvemens qui eurent de grandes ſuites. Au reſſentiment que les Caſtillans, ſur-tout la famille de Dom Nugno Fernandez témoignérent de la mort des Comtes, Ordogno craignit qu'ils ne ſecoüaſſent un joug qu'il leur avoit rendu odieux. Il armoit pour prévenir le mal, lorſqu'il mourut à Zamora, où il faiſoit ſes préparatifs. La mort de ce Prince eût pû calmer les eſprits, s'il eût eu un ſucceſſeur plus légitime & plus habile que Froïla Second, qui n'étant que ſon frére, uſurpa la Couronne ſur ſes enfans: Mais l'occaſion de ſe rendre libres parut trop belle aux Caſtillans pour la laiſſer échaper Ils n'eurent pas plûtôt appris que le Roi étoit mort, & que Froïla regnoit, qu'ils ſe déclarérent affranchis de la domination de Leon. La commune tradition eſt, qu'ils créérent ſous le nom de Juges, deux Chefs pour gouverner l'Etat; dont l'un eut le ſoin de la guerre, l'autre l'adminiſtration des affaires. Dom Lain Calvo le plus jeune des deux, fut deſtiné au premier de ces Emplois; Dom Nugnez Raſura au ſecond: Celui ci étoit fils d'un Seigneur Alleman qu'on dit avoir bâti Burgos, appellé Nugno Bellides, lequel étant allé à Saint Jacques ſelon la dévotion du

AN. DE J. C. 924. & ſuiv.

An. de J. C. 924. & suiv.

temps, avoit pris les armes pour le service des Comtes de Castille contre les Sarasins. Il y avoit acquis tant de réputation, que Dom Diegho Porcellos, l'un de ces Comtes, lui avoit donné en mariage Sula Bella sa fille unique. De ce mariage nâquit D. Rasura : celui-ci eut pour fils D. Gonzalve Nugnés, & ce dernier fut pere de Fernand Gonsalve, qui pour sa vertu & pour ses hauts faits, du vivant même de D. Nugnés fut fait seul Comte héréditaire de toute la Nation Castillane. Comme personne ne mérite mieux d'être reconnu pour Fondateur de ce nouvel Etat que lui, personne aussi ne méritoit mieux l'aveu public qu'il eut pour l'être. Avant que ses actions lui eussent fait donner le nom de Grand, il l'étoit par ses qualités, & l'on peut dire que la nature l'avoit doüé d'une supériorité de génie, que le tems ne fit que manifester.

Froïla Second étoit d'un caractére à donner peu d'embarras aux Juges pour la conservation de leur indépendance, Prince foible, cruel néanmoins, & aimant à répandre le sang quand il le pouvoit répandre sans péril. Il ne regna que quatorze mois, & mourut de la lépre assés jeune. Alphonse IV. son neveu, à qui l'on restitua la Couronne, n'en étoit plus digne que son oncle, que parce qu'elle lui

appartenoit. Ainsi le Grand Fernand Gonzalve, qui gouverna de son tems la Castille en qualité de Comte héréditaire, trouva encore moins d'obstacle en ce nouveau Roi, à établir solidement la liberté de sa Nation, que les Juges n'en avoient trouvé dans Froïla son prédécesseur. Aussi affermit-il sa puissance durant le regne de ce Prince, d'une maniére à n'être pas ébranlée même par ses successeurs. Il commença d'abord par mettre la riviére de Pisverga entre l'Etat de Leon & le sien. Il y trouva peu d'opposition, & quoiqu'on ne fit point de Traité, on juge par la suite de l'Histoire, que les Rois furent obligez, de céder au moins tacitement ce qu'ils ne pouvoient plus retenir. Alphonse parut si peu redoutable à Gonzalve, que ce Comte entreprit une guerre contre le Roi de Navarre avec la même intrépidité, que s'il n'eût eu rien à démêler avec le Roi de Leon. Ce Sanche Abarca, si fameux par ses conquêtes & par ses victoires, abusant de sa puissance & de sa réputation, faisoit souvent des excursions sur les terres de Castille voisines des siennes. Gonzalve lui avoit envoyé des Ambassadeurs pour s'en plaindre, & loin d'en avoir eu satisfaction, ses Ministres avoient été reçûs avec une fierté outrageante, & n'avoient

AN. DE J.C. 924. & suiv.

An. de J.C. 924. & suiv.

rapporté que des réponses pleines de menaces & de hauteur. Gonzalve ne voulant pas tomber d'une servitude dans une autre, fit prendre les armes à sa Nation, & alla contre le Navarrois, qui de son côté se mit en marche pour venir au-devant de lui. Ils se rencontrérent dans une campagne proche du Bourg de Gallanda, où la bataille se donna, mais elle demeura si long-tems indécise, que les deux Chefs s'étant rencontrés crûrent qu'un combat singulier entre eux deux feroit pancher la victoire, que le combat général tenoit en balance. S'y étant accordés ils donnérent un signal, qui sépara les deux armées, & fit ranger chacun sous son drapeau. Alors on vit les deux Guerriers les plus célébres de leur tems entrer en lice l'un contre l'autre avec une fierté & une confiance, qui rappella dans l'esprit des spectateurs, leurs victoires & leurs exploits passés, & tint tout le monde en suspens. Ayant donc mis la lance en arrêt, ils poussérent leurs chevaux & se heurtérent avec tant de force, qu'ils furent tous deux désarçonnés, tous deux portés par terre de la violence du coup, tous deux blessés & perdant leur sang: mais avec cette différence, que la playe du Comte Gonzalve, quoique profonde, ne l'empêcha pas de se relever, &

que celle du Roi étant mortelle, ne lui laiſſa de vie que pour voir en mourant la défaite de ſes troupes ſi ſouvent victorieuſes de tant de ſortes d'ennemis. Les Caſtillans redoublant de courage à la vûë de leur Chef vainqueur, ſe jettérent de nouveau ſur les Navarrois conſternés par la perte du leur, les pouſſérent, & les défirent avec autant de facilité, qu'ils y avoient auparavant trouvé de réſiſtance. Quelques Hiſtoriens Eſgnols ajoûtent, & Mariana eſt de ceux-là, que le Comte de Thoulouſe accourant au ſecours du Roi de Navarre avec les forces de ſes Etats, rallia les fuyards Navarrois, & que les ayant remenés au combat, il y eut le même ſort que Sanche; qu'ils combattirent Gonzalve & lui ſeul à ſeul par un même défi, & avec le même ſuccês. C'eſt un peu trop pour une Hiſtoire. Cette avanture Romaneſque, loin de donner du relief à la premiére action de Gonzalve, comme l'ont prétendu ceux qui la rapportent, en détruiroit la certitude, ſi elle n'étoit bien avérée: Outre que ceux qui ont écrit l'Hiſtoire des Comtes de Thouloufe, & qui l'ont recherchée avec ſoin dans les plus anciens monumens, ne diſent rien dans la vie d'aucun d'eux, qui ait pû donner le moindre lieu, même à l'invention d'une pareille fable.

AN. DE J.C. 914. & ſuiv.

An. de J. C. 933. & suiv.

Gonzalve avoit besoin du crédit que lui donna cette victoire, pour maintenir d'un côté l'honneur de son Etat contre l'ennemi commun des Chrétiens, qui l'attaqua peu de tems aprês, & de l'autre la liberté de sa Nation contre Ramire second Roi de Léon, qui succéda l'an neuf cens trente & un au foible & paresseux Alphonse. Ce dernier s'ennuyant d'une vie qui demandoit des soins & du travail, se fit Moine pour être oisif, plûtôt que pour servir Dieu en repos, & quoiqu'il eût un fils en bas âge, la fainéantise prévalant en lui sur l'amour paternel, il donna le Royaume à son frére, & s'étant retiré à saint Facond, il prit l'habit Monastique sans en prendre l'esprit, comme la suite le fera voir.

Ce second Ramire ressembloit fort au premier. C'étoit un Prince belliqueux, agissant, prudent néanmoins, & qui avec beaucoup de vivacité naturelle conservoit tout le flegme de la politique. Gonzalve en avoit tout à craindre, dans un tems où il prévoyoit que les Maures lui alloient tomber sur les bras. Son bonheur voulut que les conjonctures obligérent le Roi à le ménager. Ramire voyoit que le penchant de ses Peuples étoit à faire la guerre aux Maures ; que les Rois de Léon n'étoient aimés de leurs sujets,

qu'autant qu'on les croyoit zélés à étendre leurs conquêtes de ce côté-là ; que les derniers n'avoient perdu l'estime & l'affection publique, que quand ils avoient cessé de suivre les traces de leurs ancêtres dans ces guerres saintes & utiles, pour vivre dans l'oisiveté, ou pour inquiéter leurs sujets; que le traitement fait aux Castillans par le Roi Ordogno second avoit rendu leur cause plausible, & indigné même les Léonnois, qui avoient paru plus touchés de leur malheur qu'irrités de leur révolte ; qu'ainsi en faisant la guerre aux Maures, il retrouveroit dans les siens toute leur ancienne ardeur, qu'une cause odieuse avoit amortie quand on les avoit menés contre les Castillans ; que même pour dompter ceux-ci, s'il le falloit enfin tenter, il étoit de la prudence dans les conjonctures où les choses se trouvoient alors, d'accréditer sa personne & ses armes par des victoires contre les ennemis du nom Chrétien.

AN. DE J. C. 934. & suiv.

Sur ces raisonnemens Ramire avoit résolu d'attaquer les Maures, lorsqu'il fut attaqué lui-même par où il s'attendoit moins de l'être. Alphonse son frere s'ennuyant du Cloître, voulut remonter sur le Trône ; ayant quitté le Monastére il alla se jetter dans la Ville de Léon, où le Roi n'étoit pas alors, & par la legé-

An. de J. C. 935. & suiv.

reté du Peuple & la faction de quelques Grands, il y fit un assés gros parti. Comme le Prince manquoit de troupes pour tenir la campagne, il se fortifia dans la Ville, résolu d'y soûtenir le siége si le Roi l'y venoit assiéger. Il y vint en effet, & parce qu'il avoit affaire à un mauvais guerrier, il n'employa presque d'autres moyens pour le réduire que la faim. Il y réüssit. La Ville mal pourvûë fut bientôt obligée de se rendre à la discrétion du vainqueur. Alphonse y fut retenu prisonnier, & peut-être eût-il été puni d'une maniére plus rigoureuse, si une autre révolte n'eût inopinément détourné ailleurs l'attention du Roi. Les Chefs de la rébellion étoient les enfans de Froïla second. Ces Princes qui comptoient des Rois parmi leurs ancêtres souffroient impatiemment qu'on eût ôté la Couronne de leur Maison. Ils avoient pris les armes, sous prétexte que dans la convocation des Etats, où l'on avoit couronné Ramire, on ne les avoit pas appellés. Leur parti se trouva nombreux ; les restes de celui d'Alphonse, qui avoient craint le châtiment, s'étoient joints à leur faction. Le Roi usa de diligence pour empêcher l'embrasement de s'étendre. Il marchoit en hâte aux Rebelles, lorsqu'il trouva en chemin des gens députés vers lui de

leur part, pour l'aſſurer qu'ils étoient prêts à ſe ſoumettre & à lui obéïr, s'il vouloit les recevoir en grace; qu'ils lui ouvriroient avec joye les portes des Villes dont ils s'étoient mis en poſſeſſion, s'il étoit diſpoſé à y entrer en Roi pacifique avec ſa Maiſon, ſans armée, & en donnant ſa parole royale; qu'il oublieroit de bonne foi ce qui lui avoit pû déplaire dans la conduite qu'ils avoient tenuë. Ramire avoit trop de raiſons, de ſoupçonner que cette Ambaſſade êtoit un piége qu'on lui tendoit, pour accepter ces propoſitions. Il les reçut avec fierté, & continuant toûjours ſa marche, il alla droit aux ennemis, que non-ſeulement il défit, mais dont il prit les Chefs priſonniers. Il les relégua dans le Monaſtére de ſaint Julien près de Leon, où ayant fait transférer Alphonſe, il les condamna tous à perdre les yeux, & à paſſer le reſte de leurs jours dans cette triſte captivité.

AN. DE J. C. 935. & ſuiv.

Le Royaume étant devenu paiſible par ces promptes expéditions, il ſembla reprendre ſon premier luſtre par celles que Ramire fit ſur les Maures. Avec une armée nombreuſe & aguerrie, il pénétra bien avant dans leur Païs, où il prit Madrid & le brûla. Il revint chargé de gloire & de butin prendre quelque repos à Leon: mais il n'y fut pas long-tems ſans

An. de J.C. 935. & suiv.

apprendre que les Infidéles armoient puissamment, dans le dessein de se venger de l'insulte qu'il leur avoit faite. Gonzalve Comte de Castille menacé de plus près que lui, parce que les Maures avoient résolu de commencer leur irruption par ses terres, lui en donna le premier avis. Le Comte le pria de ne pas sacrifier l'intérêt commun de l'Espagne chrétienne au ressentiment qu'il pouvoit avoir, de ce que la nécessité avoit fait entreprendre aux Castillans; il lui représenta qu'en secourant la Castille, il se feroit un rempart contre l'invasion des Infidéles, qu'il seroit bien-tôt opprimé lui-même si ses voisins succomboient, que cette generosité lui feroit des amis solides, plus utiles à son Etat, que ne le seroient des sujets mal affectionnés, & toûjours chancelans; qu'il pouvoit se dédommager de quelques droits sur la Castille par de sûres conquêtes sur les Maures; que les vastes Provinces qu'ils occupoient pouvoient contenter l'ambition de tous les Princes Chrétiens d'Espagne, qui perdoient, en se contestant les uns aux autres un petit terrain, l'occasion de s'étendre dans un vaste Empire, qui ne se pouvoit maintenir que par leur division; qu'enfin le danger présent étant commun au Royaume de Leon & à la Castille, c'étoit

toit exposer les deux Etats à succomber sous le même coup, s'ils ne s'unissoient pour le détourner.

AN. DE J.C. 935. & suiv.

Ramire étoit un esprit solide, allant toûjours au bien commun de la Nation & de la Religion, & qui dans les intérêts particuliers de son Etat, ne se laissoit pas entêter par le point d'honneur, au préjudice de la sûreté publique. Il voyoit bien qu'il ne pouvoit laisser opprimer le Comte de Castille, sans se mettre dans un danger évident d'être bien-tôt opprimé lui-même, & que tous les progrês que feroient les Sarasins sur les Castillans, leur frayeroient un chemin à la conquête du Royaume de Leon. Il étoit même à craindre qu'il ne fût attaqué le premier, & que les Maures ne menaçassent les uns pour prendre les autres au dépourvû. Ayant bien pesé ces raisons, Ramire résolut de se joindre au Comte, & comme le Comte lui faisoit même dans la Lettre qu'il lui écrivoit, quelque excuse sur le passé, il ne voulut point le faire expliquer davantage : car c'est deviner que de dire, comme quelques Historiens en ont écrit, qu'il y eut un Traité par lequel la Castille rentra dans la dépendance. Il paroît bien plus constant par la suite de l'Histoire, que la chose demeura indécise, que les deux Etats de

AN. DE J. C. 935. & suiv. Leon & de Castille se ménagérent de telle sorte sur cet article, que chacun expliquant en sa faveur certaines démarches ambigues, que la nécessité des tems obligeoit à faire de part & d'autre, la chose demeura en suspens jusqu'à ce qu'un événement, que nous rapporterons en son lieu, ou ce qui me paroît plus vrai, jusqu'à ce que l'affoiblissement du Royaume de Leon sous les successeurs de Ramire, décidât de la supériorité pour la Castille.

Les deux Souverains se joignirent à propos pour s'opposer aux Infidéles, qui s'avançoient dêja vers Osma. Les Maures y furent défaits, & obligés de se retirer chés-eux en désordre. Les Princes les poussérent à leur tour, & aprês s'être reposés quelque tems, ils tournérent vers Saragoce, & jettérent l'épouvante dans toute la Contrée. Abenaja, qui en étoit Gouverneur, ne se croyant pas en état de leur résister, offrit pour acheter la paix, un tribut au Roi de Leon; on jugea à propos d'accepter ses offres; mais on se repentit de cette condescendance. Le Gouverneur voulut réparer sa honte aux dépens de la foi qu'il avoit jurée, & ayant demandé du secours à Almanzor son Souverain, on vit bien-tôt une armée Infidéle plus nombreuse & plus formidable

que l'on n'en eût vû de long-tems, entrer dans l'Espagne chrétienne & y porter par tout la terreur. Almanzor la commandoit en personne & avoit Abenaja avec lui. Ils pénétrérent jusqu'à Simancas Ville de l'Etat de Leon, & alloient passer le Duero, si les Princes accourus promptement ne s'y fussent trouvés à tems pour les arrêter. Le Roi étant arrivé le premier, devoit naturellement attendre le Comte qui n'étoit plus fort loin de lui. La nécessité, ou l'occasion l'engagea à combattre seul. Il fut si heureux qu'il vainquit. Trente mille Maures demeurérent sur la place. Abenaja fut fait prisonnier & Almanzor contraint de fuir avec vingt-cinq Cavaliers, reprit la route de Cordouë. Les Maures qui s'étoient ralliés après leur défaite, cherchérent un azyle pour se dérober au vainqueur; mais ils furent enveloppés dans leur retraite par les troupes Castillanes. Le Comte Gonzalve les chargea de nouveau & en fit un si grand carnage, que de toute cette prodigieuse armée, il y eut très-peu d'Infidéles qui regagnérent leur Païs. Parmi les prisonniers de marque que fit le Comte en cette occasion, on compta l'Alfaquis des Sarasins qui étoit comme leur grand Prêtre & le Souverain Interpréte de leur Loi. On crut que cette victoire

AN. DE J. C. 935. & suiv.

An. de J. C. 935. & suiv. avoit eu quelque chose de surnaturel, & le public fut persuadé sur la relation de quelques-uns qui se donnérent pour témoins oculaires, que deux génies montés sur des chevaux avoient paru dans les premiers rangs, qu'ils animérent les troupes au combat, & combattirent eux-mêmes à la tête de l'armée. Une éclipse de Soleil arrivée en ce tems-là, les étoiles d'une lueur pâle qui tombérent vers le midi, & divers autres signes pareils confirmérent les Chrétiens dans la croyance que le Ciel avoit combattu pour eux. Le Roi & le Comte, tous deux Princes également pleins de Religion, en témoignérent leur reconnoissance par l'érection de plusieurs Monastéres, & par les riches présens qu'ils firent aux Eglises.

Ils s'étoient si bien trouvés de leur union, que pour la rendre plus durable, & la faire passer à leur postérité, ils résolurent d'allier leurs familles par le mariage du Prince Ordogno, fils aîné du Roi de Léon, & d'Urraca, fille du Comte. L'affaire fut bien-tôt concluë; & les deux peres plus unis que jamais, continuérent à recüeillir les fruits d'une si loüable concorde, soit qu'ils agissent séparément, soit qu'ils se joignissent pour agir contre l'ennemi naturel de leur Nation. Les autres Etats Chrétiens s'en ressen-

toient même, & en tiroient un grand avantage dans les démêlés continuels, qu'ils avoient avec ceux de ces Infidéles qui étoient voisins de leurs Etats. De long-tems les affaires des Chrétiens n'avoient été plus florissantes en Espagne. Pendant que Léon & la Castille remportoient des victoires contre les ennemis, Garcie Sanche Roi de Navarre, avoit rétabli les forces de son Royaume fort affoiblies depuis la défaite de son pere par les Castillans. L'union de ces deux voisins contre l'ennemi commun de tous les Chrétiens, l'avoit heureusement engagé à entreprendre des exploits plus utiles, que celui de venger son pere, & de sûres conquêtes sur les Maures l'avoient dédommagé du plaisir d'une vengeance, dont le succês étoit d'ailleurs incertain.

AN. DE J. C. 935. & suiv.

D'un autre côté les Comtes de Barcelonne créez Comtes héréditaires par les Rois de France, sous la dépendance de leur Couronne, s'étoient formé un assez grand Etat, par leurs conquêtes sur les Maures, & par la supériorité qu'ils avoient insensiblement prise sur les autres Seigneurs Catalans. Geoffroy le Velu avoit été revêtu de cette dignité par Charles le Chauve. Il étoit fils d'un Geoffroy d'Aria Catalan, vrai-semblablement de naissance. Quelques-uns, sur

AN. DE J. C. 935. & suiv.

la foi d'une Histoire Romanesque, disent qu'il épousa la fille d'un Comte de Flandres, auprês duquel il fut élevé, mais qu'une grossesse prématurée de la nouvelle épouse, découvrit bien-tôt un commerce illicite qu'elle avoit eu avant son mariage. Je ne tiens guéres pour plus certain, ce qu'on rapporte sur l'origine des armes de la Famille de ce Geoffroy d'Aria : elles furent, dit-on, formées dans une guerre contre les Normans, par Loüis le Begue Empereur & Roi de France, du sang qui couloit des blessures que Geoffroy avoit reçûës: l'Empereur traça sur un écu doré les quatre pals que cette Maison adopta pour ses armoiries. La verité est, que ce Geoffroy fut un grand homme, qu'aprês la mort de son pere, il lui succéda au Gouvernement de Barcelonne, qu'il en fut fait Comte héréditaire par Charles le Gros, l'an huit cens quatre-vingt quatre, & qu'il donna un grand lustre à cette Maison féconde en Princes guerriers, politiques, & heureux. Miron son fils & son successeur, fut pere de Siniofroy, auquel succéda Borel son cousin, de la même Maison que lui.

L'Espagne étoit dans cette situation, lorsque la mort de Ramire second y causa un trouble fâcheux. Ordogno troi-

siéme son fils, qui lui succéda à la Couronne de Léon, fut attaqué par son frere Dom Sanche, lequel ayant ligué contre lui Garcie Roi de Navarre leur oncle, & le Comte de Castille beau-pere du nouveau Roi, l'obligea d'abandonner sa Capitale, & de se retirer dans une forteresse. Ordogno avoit trop peu de troupes pour tenir la campagne contre eux: mais il sçut si bien se retrancher dans sa retraite qu'il s'y rendit inaccessible, & lassa enfin ses ennemis. Le Navarrois & le Castillan, qui avoient besoin de leurs forces ailleurs, étant retournez dans leur Païs, Ordogno redevint aisément maître d'une partie du sien. Il n'attendit pas qu'il le fût tout-à-fait pour se venger de son beau-pere. Il commença par lui renvoyer sa fille D. Urraque, qu'il répudia pour épouser Elvire, dont il eut un fils nommé Véremond. La situation des affaires du Comte de Castille, eût donné occasion au Roi de Léon, de pousser plus loin sa vengeance, si les siennes ne l'eussent appellé ailleurs: mais heureusement pour l'Espagne, ces deux Princes se trouvoient engagés chacun de leur côté, à poursuivre une guerre plus pressée, que celle qu'ils eussent entreprise pour se venger l'un de l'autre. Dom San-

AN. DE J. C. 950. & suiv.

An. de J. C. 950. & suiv.

che étoit alors en Gallice, qu'il avoit fait ſoulever contre le Roi; & le Comte qui étoit entré ſur les terres des Saraſins, avec les troupes qu'il avoit ramenées d'Aſturie, étoit à la veille d'avoir ſur les bras toutes les forces du Roi de Cordouë.

Ce fut ainſi que la néceſſité ayant obligé les Princes Eſpagnols, d'aſſûrer leurs propres Etats contre une invaſion qui les menaçoit de ſi prês, furent obligés de ſuſpendre leurs reſſentimens mutuels, & de courir au plus preſſé. Pendant que le Roi marcha contre ſon frere, le Comte attendit Alhagib qu'Almanzor envoyoit contre lui, avec plus de quatre-vingt mille hommes. Gonzalve ne s'étoit point encore vû dans un danger pareil à celui où il ſe vit en cette occaſion. Il ordonna à tous ſes ſujets qui étoient en âge de porter les armes, de ſe rendre à l'armée, pour s'oppoſer à ce nouveau déluge de Mahométans. On y accourut de toutes parts : mais nonobſtant le zéle, & la bonne volonté des Caſtillans, quand on vint à compter les ſoldats, on en trouva le nombre ſi inégal à celui de l'armée ennemie, que pluſieurs des plus courageux chancelérent, & jugérent que ſans témérité on ne pouvoit riſquer le combat. Gonzalve aſſembla le Conſeil de guerre, & étant allé aux avis, ils furent ſi parta-

gés, qu'il eut besoin de toute son autorité, pour amener à son sentiment ceux que la crainte en éloignoit. Les uns vouloient qu'on se retranchât, pour laisser ralentir l'ardeur des Barbares. Gonzalve Diaz parlant au nom de plusieurs autres Officiers considérables dans l'armée, dit hautement: « Qu'il falloit acheter une » tréve nécessaire à l'Etat dans la con- » joncture présente; que ce n'étoit pas la » valeur, mais la témérité & le désespoir » qui faisoient courir aux dangers, quand » la perte étoit assurée; qu'il ne s'agissoit » de rien moins que du salut, de la liber- » té, & de la Religion de tout le Païs; » qu'il ne falloit pas sacrifier à un vain » phantôme de gloire tout ce que les » hommes ont de plus cher, leurs fem- » mes, leurs enfans, leur Patrie, que » la postérité leur reprocheroit les mal- » heurs qu'attireroit sur l'Espagne une » action si imprudente; que l'honneur ne » consistoit pas toûjours à affronter les » périls avec audace, mais qu'il y en avoit » souvent plus à les éloigner avec sa- » gesse; que les téméraires hazardoient » comme les braves, mais qu'il n'appar- » tenoit qu'aux grands hommes, de sça- » voir rendre la vertu arbitre des événe- » mens; que pour lui au reste, il étoit » prêt d'obéir, & d'aller par tout où il

An. de J.C. 950. & suiv.

AN. DE J. C. 950. & suiv.

„ lui seroit ordonné, mais que ce ne seroit „ jamais de son consentement, qu'on ex- „ poseroit la Castille à tout perdre dans „ une seule bataille. „ Gonzalve écouta patiemment ce discours, qui l'embarrassoit d'autant plus qu'il étoit pressant, & qu'il sçavoit bien, que Diaz étoit l'interpréte des sentimens de beaucoup d'autres : mais comme il avoit envie de combattre, & que plusieurs aussi, soit par complaisance, ou par leur propre inclination, étoient de même avis que lui, il décida pour le combat, & fit marcher aux ennemis qui avoient campé à Lara. Il s'en approcha de fort prês, & établit son camp à la vûë de celui des Infidéles. Pendant que les deux armées s'observoient mutuellement l'une l'autre, Gonzalve sortit de sa tente pour se distraire quelques momens, & se divertir à la chasse. Un sanglier fuyant devant lui, & gagnant une montagne voisine, engagea le Comte à l'y suivre. Ceux qui l'accompagnoient le perdirent de vûë, & le cherchérent inutilement. Etant arrivé seul à la montagne, il poursuivit son sanglier jusques dans une petite Chapelle, où la bête se jetta brusquement. Gonzalve y entra après elle : mais comme il étoit Prince religieux, la sainteté du lieu le frappa. Il laissa l'animal aux abois dans un coin de

cette Chapelle, & se prosternant devant l'Autel, il pria pour le succês de la bataille, qu'il étoit sur le point de donner. Un saint Hermite nommé Pélage, habitoit cette solitude avec deux autres compagnons de sa retraite. Au bruit qu'il entendit, il sortit de sa cellule, & ayant trouvé le Comte en priéres, comme il étoit tard il l'interrompit pour lui offrir un repas frugal. Quand il eut mangé, le Solitaire & lui retournérent dans la Chapelle, où ils passérent le reste de la nuit à implorer le secours d'en-haut. Aussi-tôt que le soleil parut, Pélage prit un ton de Prophéte: *Seigneur*, dit-il à Gonzalve, *il est tems de vous préparer au combat. Allez rejoindre votre armée: vous pouvez l'assûrer de la victoire de la part de Dieu qui vous la promet.* Il n'en dit pas davantage, & le Comte plein d'une confiance qui redoubloit son courage, alla promptement rejoindre ses troupes. Son retour dissipa le trouble que son absence y avoit causé; & son avanture qu'il leur raconta, produisit dans leurs esprits le même effet qu'elle avoit causé dans le sien. On marcha droit aux ennemis, qui s'avancérent de leur côté avec l'audace que leur donnoit la supériorité de leur nombre. On donna la bataille; Gonzalve la gagna, & en partagea les dépoüilles avec le saint

AN. DE J. C. 950. & suiv.

An. de J. C. 950. & suiv. Solitaire Pélage. Prês de son hermitage fut bâti depuis un beau Monastére, où reposent encore aujourd'hui les cendres de ce fameux Guerrier.

Gonzalve étoit de retour à Burgos, lorsqu'Ordogno ayant obligé son frere Dom Sanche de disparoître, aprês avoir réduit la Gallice & désolé les terres des Maures jusqu'aux environs de Lisbonne, revint aussi victorieux à Léon. Ces deux Princes avoient encore sur le cœur les injures mutuelles qu'ils s'étoient faites, & l'on ne doutoit pas, que bien-tôt ils ne dûssent entrer en guerre l'un contre l'autre. Leur vertu néanmoins prévalut sur leur animosité, que le tems d'ailleurs avoit rallentie ; & ce qui acheva de les réconcilier, c'est qu'ils apprirent les préparatifs que faisoit Abdéraméne pour réparer ses pertes. Alors oubliant leurs démêlés particuliers, ils se réünirent pour résister de concert à l'ennemi commun. Ils joignirent leurs forces à propos pour repousser les Infidéles, qui s'étoient dêja avancez jusqu'à saint Etienne de Gormaz, où le brave Comte de Castille à la tête des troupes du Roi jointes aux siennes, les attaqua & les défit encore une fois. Ordogno vouloit profiter de cette nouvelle victoire, pour avancer ses conquêtes sur les ennemis, & se préparoit à

les aller combattre en personne, lorsqu'étant tombé malade à Zamora, il y mourut l'an neuf cens cinquante-cinq; laissant son fils Vérémond en si bas âge, qu'il fut facile à Dom Sanche, ce même frere dont il avoit dissipé le parti, de s'emparer encore une fois du Royaume où il s'étoit si bien caché, que l'Histoire ignore encore aujourd'hui où ce Prince s'étoit retiré.

AN. DE J. C. 950. & suiv.

Il faut que ce Sanche surnommé le Gros, à cause de l'énorme grosseur de sa taille, eût encore une puissante faction dans l'Etat. Car il paroît qu'il fut d'abord reconnu Roi sans aucune contradiction. Il en éprouva une fâcheuse bien-tôt aprês. Un fils du Roi Alphonse nommé Ordogno, s'avisa de lui contester la Couronne. Il eut assez de partisans pour obliger Sanche à se retirer en Navarre auprês du Roi Garcie son oncle. Et afin de s'appuyer, par l'alliance de Castille, il fit demander au Comte Gonzalve sa fille Urraque en mariage, celle-la même que le feu Roi avoit si honteusement répudiée. Gonzalve qui croyoit Sanche perdu, & suivant toûjours la politique qu'il avoit observée jusques-là, de vivre en bonne intelligence avec les Rois de Léon, la lui accorda volontiers, & entra dans ses intérêts. Il avoit cru les affaires de son

nouveau gendre d'autant plus solidement affermies, que Sanche se sentant hors d'état d'agir, à cause de son excessif embonpoint qui l'appésantissoit tous les jours, étoit allé chercher des remedes à Cordouë, où les Medecins Arabes passoient alors pour les plus habiles qui fussent au monde. On ne croyoit pas qu'il en dût revenir, lorsque tout-à-coup il parut sur la frontiére de Léon, avec une grosse armée de Maures, qu'Almanzor, qu'il trouva moyen de gagner, lui avoit donnée pour se rétablir. Ordogno, qui de son méchant naturel a été surnommé le mauvais, voyant d'un côté fondre sur lui une armée étrangére, & un Roi guerrier; de l'autre ne pouvant se fier aux siens dont il s'étoit fait haïr, s'enfuit d'abord dans le fond de l'Asturie, & de-là passa en Castille, persuadé qu'il y trouveroit de l'appui dans le Comte son beau-pere: mais celui-ci fut si indigné de la lâcheté de son gendre, qu'il lui ôta sa femme, le chassa de ses Etats, & le réduisit à passer chez les Maures, où il mena une vie obscure. Peu de tems après il mourut, dans un village situé aux environs de Cordouë,

An. de J. C. 950. & suiv.

Les affaires qui occupérent Dom Sanche dans son rétablissement, soit pour remettre l'ordre dans ses Etats, que la mau-

vaise administration d'Ordogno y avoit troublé, soit pour récompenser les troupes du Roi de Cordouë, qui l'avoient si bien servi, ôtérent à propos au Roi de Castille, l'inquiétude qu'il devoit avoir de ce côté-là, dans un tems où il se trouva engagé à soûtenir une des plus grandes guerres qu'il eût encore euë sur les bras. Vigila Prince d'Alava, petit-fils de cet autre du même nom, qui s'étoit rendu maître de ce Païs, ayant déclaré la guerre à Gonzalve, avoit été si souvent battu & poussé à une telle extrémité, qu'il fut obligé d'aller chercher du secours chez les Maures. Ces Infidéles toûjours disposés à embrasser les occasions de se jetter sur les terres des Chrétiens, & animez en particulier contre le Comte & ses Castillans, par la défaite de tant d'armées, qu'ils avoient depuis quelque tems envoyées contre eux, résolurent de faire un nouvel effort. Alhagib ce même Général qui avoit été défait à Lara fut chargé du soin des préparatifs. Le desir de se venger lui donna une activité toute nouvelle. On n'avoit point encore vû à Cordouë plus de troupes rassemblées qu'on en vit alors. Le Mahométan s'étant mis en campagne avec cette formidable armée, s'approcha des frontiéres de Castille. Il se promet-

AN. DE J.C. 950. & suiv.

AN. DE J. C. 950. & suiv.

toit la conquête de cette partie de l'Espagne, lorsque Gonzalve l'arrêta près d'un lieu nommé Hasignas. Toutes ses troupes ne montoient guéres qu'à quinze mille hommes d'infanterie, & environ quatre cens Cavaliers: mais il comptoit sur la faveur du Ciel. Il avoit vû en songe l'Hermite Pélage mort en odeur de sainteté, qui l'avoit assûré une seconde fois d'une victoire complette sur les Infidéles. En effet, quoique la bataille eût duré trois jours avec un succês douteux de part & d'autre, au troisiéme les Castillans persuadés, que l'Apôtre saint Jacques combattoit pour eux, défirent entiérement les Maures, & poursuivirent deux jours durant ceux qui cherchoient leur salut dans la fuite.

Par tant d'exploits Gonzalve devenoit tous les jours plus cher aux siens: mais quoique les Cours voisines ne parussent pas se mettre en devoir de l'inquiéter, on y regardoit cependant ses prospérités avec des yeux jaloux. La haine même animoit contre lui ses envieux. Toute la maison de Navarre ne pouvoit lui pardonner la mort d'Abarca. Le Roi de Léon se souvenoit avec amertume de l'alliance que le Comte avoit faite autrefois avec Ordogno son concurrent, & quoiqu'il eût abandonné cet

indigne gendre, Sanche sçavoit bien que Gonzalve ne l'avoit pas fait par considération pour sa personne, mais par le dégoût qu'il conçut pour un Prince, que mille défauts rendoient méprisable.

AN. DE J. C. 960. & suiv.

Thérese mere du Roi de Léon, & sœur du Roi de Navarre, conservoit le desir de venger la mort de son pere tué par le Comte. Elle n'avoit encore pû exécuter son projet. Les Rois de Léon loin de pouvoir faire la guerre à Gonzalve, avoient été obligés par leur propre intérêt de prendre des liaisons avec lui. Le Roi de Navarre souvent attaqué par les Sarasins de son voisinage, & successeur d'un pere, qui avoit perdu en mourant une bataille, n'avoit pû rétablir les forces de son Etat suffisamment, pour continuer la guerre contre le Castillan. Ainsi Thérese de Léon dans le désespoir de venger la mort de son pere à force ouverte, & par les armes eut recours à l'intrigue & à l'artifice.

Le Roi de Léon ayant convoqué les Etats de son Royaume, y fit inviter le Comte de Castille, sous prétexte des affaires communes de la Chrétienté Espagnole, mais apparemment pour exercer cet acte de souveraineté, sur un Prince qui ne la reconnoissoit plus, & pour s'y conserver par-là un droit, qu'on pour-

roit faire revivre en ſon tems. Le Comte s'apperçut bien de l'artifice : mais ne jugeant pas à propos d'en venir à une rupture, pour une démarche qui ne décidoit de rien, il réſolut d'aller aux Etats, mais ſi bien accompagné, & aprês avoir pris de telles meſures, qu'on ne fût tenté ni de l'inſulter, ni de l'obliger à rien qui dérogeât à l'indépendance dont il étoit en poſſeſſion. On le reçût effectivement non en ſujet, mais en grand Prince. Le Roi alla au-devant du Comte, & lui fit de fort grands honneurs. La Reine Mere ne laiſſa pas de faire des tentatives, pour engager le Roi ſon fils à profiter de l'occaſion, pour la venger de l'ennemi de ſa famille : mais ſoit que ce Prince ne jugeât pas qu'il fût ſûr de l'entreprendre, ſoit qu'il ne ſe pût réſoudre à commettre ſi ouvertement une perfidie, Thérese fut obligée de recourir à d'autres moyens. Comme elle ſçavoit diſſimuler, elle fit des careſſes au Comte, & l'engagea par-là dans un piége, que toute ſa pénétration ne put éviter. Il étoit veuf, & elle avoit encore une ſœur aſſez jeune à marier. Elle la propoſa au Comte, & accompagna ſa propoſition de tant de témoignages d'eſtime pour le beau-frere, qu'elle ſe vouloit donner, que Gonzalve ſe rendit, & l'accepta. Sancha, ainſi ſe

AN. DE J. C. 960. & ſuiv.

nommoit la Princesse que le Comte devoit épouser, étoit en Navarre, à la Cour du Roi son frere, dont elle faisoit un des plus beaux ornements. On convint que le Comte de Castille s'y transporteroit en personne, pour célébrer les nôces avec plus de pompe, & pour lier par des nœuds plus étroits les deux Maisons, & les Etats de l'un & de l'autre Prince. AN. DE J. C. 960. & suiv.

Pendant que cette affaire se traitoit à Léon, le Roi de Navarre avoit profité de l'absence du Comte de Castille, pour porter la guerre dans son Pays, & Gonzalve n'y fut pas plûtôt de retour, que la nécessité de se défendre l'obligea de marcher avec des troupes sur ses frontiéres, pour s'opposer au Navarrois, qui y faisoit de grands dégats. Le Roi vaincu dans une bataille rangée fut contraint de demander la paix au Vainqueur. Ce contre-tems avoit rompu les mesures de la Reine de Léon : mais de quoi ne vient point à bout une femme artificieuse & dissimulée ! Thérese ne se rebuta point. La nouvelle rupture fut pour elle un prétexte de renoüer avec le Comte la négociation d'une affaire qui devoit établir solidement la paix ; & la nouvelle disgrace que le Roi son frere venoit d'essuyer dans la guerre, lui fut un motif pour l'en-

AN. DE J. C. 960. & suiv.

gager à employer la perfidie, puiſque la force ouverte ne lui avoit pas réüſſi. Il fut donc conclu avec Gonzalve, que ſelon le premier traité il iroit à Pampelune épouſer Sancha, & entre Thérefe de Léon & le Roi de Navarre, qu'au lieu de donner une épouſe à Gonzalve, on s'aſſûreroit de ſa perſonne, pour en tirer telle vengeance que l'on jugeroit à propos.

La choſe fut exécutée à point nommé ſelon le projet. Gonzalve alla à Pampelune avec moins de précaution, qu'un habile homme n'en devoit prendre. Il y fut arrêté & mis en priſon. On le croyoit perdu ſans reſſource, lorſque la Princeſſe Sancha touchée du malheur d'un Héros, qui ne périſſoit que pour l'avoir aimée, entreprit de le délivrer. L'Hiſtoire ne dit point comment elle s'y prit: mais il eſt sûr qu'elle le délivra, qu'elle eut l'adreſſe de le tirer de priſon, ou en gagnant ſes gardes, ou en les trompant. La ſuite fit voir que la reconnoiſſance ne fut pas le ſeul motif de cette action. L'amour s'en mêla; la Princeſſe ſuivit Gonzalve aprês l'avoir délivré, & ils ne furent pas plûtôt à Burgos, qu'ils accomplirent leur mariage. La joye fut grande dans toute la Caſtille, mais elle fut bien-tôt troublée, par la guerre que le Roi de Navarre déclara de nouveau au Comte. On reprit les ar-

mes de part & d'autre. On se chercha, on donna bataille, où l'infidéle Navarrois fut encore une fois vaincu, & par un juste châtiment de sa mauvaise foi, il tomba à son tour dans les fers, & devint captif de son prisonnier. Il fut amené à Burgos, où il demeura treize mois, après lesquels sa généreuse sœur fit tant par ses larmes, qu'elle obtint sa liberté.

An. de J. C. 960. & suiv.

On avoit sujet de se promettre la paix d'une action si propre à éteindre les haines qui avoient produit la guerre. Le Roi de Navarre en fut touché, mais la Reine de Léon n'en fut que plus animée à la perte d'un ennemi qu'on applaudissoit, & qu'on loüoit jusques dans sa Cour. Elle réüssit enfin à faire entrer le Roi son fils dans son ressentiment, & lui inspira le dessein honteux, de tendre un nouveau piége au Castillan, de l'appeller une seconde fois aux Etats, & de s'assurer de sa personne. Quelques-uns disent, que cette seconde invitation fut suspecte au Comte, & qu'il eût encore l'imprudence de s'exposer au malheur qui lui arriva. C'est trop pour un grand homme, que d'avoir donné deux fois dans un même piége. Il me paroît plus vrai-semblable, que la maniére dont Gonzalve avoit été reçû à Léon dans le premier voyage qu'il y avoit fait, lui ôta toute la défiance que

lui pouvoit donner le ſecond, & qu'il
An. de crut inutile d'uſer une ſeconde fois des
J. C. mêmes précautions qu'il avoit priſes ſi
960. prudemment. Quoiqu'il en ſoit, il en prit
& ſuiv. ſi peu, qu'il fut arrêté dês qu'il arriva, & mis dans une étroite priſon. On peut juger de la douleur dont fut pénétrée, à cette nouvelle, la vertueuſe Comteſſe de Caſtille. Elle ne ſe découragea pas néanmoins, & ſous prétexte d'un voyage de dévotion à l'Egliſe de l'Apôtre ſaint Jacques en Gallice, elle prit ſon chemin par Léon. Le Roi ſon neveu lui fit de grands honneurs, & à la liberté de ſon mari prês, qu'il ne lui fit point eſpérer, il lui accorda tout ce qu'elle voulut. Il permit même qu'elle le vît, & qu'elle paſſât quelque tems avec lui dans ſa priſon. Sancha profita des momens, & ne les employa point à plaindre l'avanture de ſon mari. Elle ne penſa qu'à trouver des moyens de le tirer de captivité. Aprês avoir perdu l'eſpérance de fléchir le Roi de Léon, par ſes priéres & par ſes larmes, elle eut recours à l'induſtrie, & prit les meſures les plus ſages, pour en aſſûrer le ſuccês. Elle avoit donné tous les ordres néceſſaires pour la faire réüſſir. Des gens affidés tenoient des chevaux prêts, pour favoriſer l'évaſion du Comte, quand il ſeroit ſorti de priſon. L'artifice qu'elle lui propoſa

pour en sortir, fut de changer d'habit avec lui, de demeurer prisonniére en sa place, & d'attendre pour faciliter l'effet de ce déguisement, que l'obscurité de la nuit leur aidât à tromper les gardes, qu'alors le mari passant pour la femme, sortiroit aisément sans être connu, le respect qu'on avoit pour elle devant naturellement empêcher qu'on ne l'observât d'assez prês pour découvrir le stratagême. Le Comte aimoit trop tendrement son épouse, pour acheter à ce prix sa liberté: mais aprês y avoir pensé, il jugea comme elle, que le péril qui étoit extrême pour lui, étoit médiocre pour une femme, que tous les gens de bien la loüeroient d'avoir sçû sauver son mari, que sœur de la Reine & tante du Roi, elle étoit en sûreté de sa vie, qu'elle n'avoit à craindre que des reproches, qui lui deviendroient glorieux, & que ceux-mêmes, qui d'abord lui marqueroient de l'indignation, n'en auroient dans la suite pour elle, que plus de vénération & d'estime.

AN. DE J.C. 960. & suiv.

Sur ces raisonnemens, le Comte ayant consenti au déguisement, prit les habits de la Comtesse, & la fit revêtir des siens. L'artifice eut tout le succês qu'on en avoit attendu. Au tems marqué, Gonzalve sortit, & joüa si bien son personnage, que n'ayant point été reconnu il

An. de J. C. 960. & suiv.

sortit de prison, monta à cheval, & fut plûtôt en sûreté qu'on ne se fût apperçû de sa fuite. La Comtesse fut la premiére qui en apprit la nouvelle au Roi. Dans le premier mouvement, ce Prince en témoigna beaucoup de chagrin, & l'on peut croire, que sa mere en ressentit encore plus que lui: mais l'affaire étoit sans remede, & leur vengeance ne pouvant plus tomber que sur une tête qui leur étoit chére, ils s'appaisérent, & l'admiration ayant succédé à la colére, le Roi loüa la vertu de l'Héroïne, & la fit reconduire avec appareil, & comme en triomphe à son mari. Un grand nombre d'Ecrivains Espagnols ajoûtent une circonstance à cette Histoire qui me paroît tenir beaucoup du fabuleux de ces temps-là, & que je ne rapporterois pas si elle étoit moins autorisée, tant elle paroît peu vrai-semblable. Dans le premier voyage que Gonzalve fit à la Cour de Léon, il avoit vendu au Roi un cheval & un éprevier de grand prix; il les lui avoit offerts en pur don, mais le Roi n'ayant pas voulu les recevoir en present, le Comte les lui avoit vendus fort cher, & avec cette condition, que s'il n'étoit payé dans un tems marqué, la somme doubleroit tous les jours jusqu'au payement. Soit par oubli, soit par négligence, le payement n'avoit

n'avoit point été fait. Gonzalve étant sorti de prison le demanda les armes à la main, & obligea le Roi de Léon, de faire supputer la somme, qui se trouva si excessive depuis qu'elle avoit commencé à doubler, que le Monarque étant insolvable, ne put satisfaire le Comte, qu'en lui abandonnant, pour être quitte, tout ce qu'il prétendoit encore de Souveraineté sur ses Etats. Ainsi selon ces Historiens, la Castille cessa de relever du Royaume de Léon. AN. DE J. C. 961. & suiv.

Depuis ce tems-là, cette Monarchie déchut insensiblement. Les Sarasins se reveillérent, animés de nouveau par Vigila, ennemi implacable de sa Patrie. La Castille fut la premiére attaquée, & les hostilités ayant commencé au tems des démêlés de Fernand Gonzalve, avec les Rois Chrétiens ses voisins, les Castillans perdirent d'abord Sepulvéda, Gormaz, Septimanca, Places fortes & importantes sur leurs frontiéres. Ce qui les consterna davantage, fut la mort de leur brave Comte. Peu accoûtumé à ces disgraces, il en conçut un chagrin, qui le conduisit au tombeau. Ses vertus & ses actions ont rendu son nom immortel. La Castille lui est redevable de sa grandeur, & la Chrétienté le doit compter parmi ses plus zélés défenseurs; veritable Héros Chré-

An. de J. C. depuis 976. jusqu'à 1028.

tien, auſſi recommandable par ſa piété, que par ſes faits d'armes & par ſa valeur. La fortune de l'Eſpagne Chrétienne, ſembla tomber avec ce grand homme. Alhagib ce Maure guerrier, ſi ſouvent vaincu par Fernand Gonzalve devint maître à Cordouë ſous des Rois foibles. Quand il eut la puiſſance de tout faire, il réſolut de tout entreprendre pour venger ſur Garcie Fernand, fils & ſucceſſeur de Gonzalve, les chagrins qu'il avoit reçus du Pere. Ayant pris le commandement des armes Saraſines, il pouſſa les conquêtes commencées avec une nouvelle vigueur, & gagna même des batailles. Non content de conquérir en Caſtille, il porta ſes armes au Royaume de Léon, & par malheur ces deux Etats étoient plus diviſés entre eux que jamais; ainſi l'ennemi commun triompha aiſément de leurs forces diſperſées. Pour ſurcroît de diſgrace, le Roi de Léon étant venu à mourir dans cette conjoncture, Ramire troiſiéme qui lui ſuccéda, eut à ſoûtenir une guerre civile dans ſon Païs, qui partagea ſon Royaume en deux factions. Son oncle Vérémond le Gouteux s'étoit révolté contre lui, & l'avoit obligé de lui céder la Galice en titre de Royaume. Garcie Fernand, quoique plus habile & plus guerrier que n'étoit Ramire,

Prince foible & voluptueux, n'étoit pas plus tranquille chez lui. Deux puissantes Maisons divisoient les Castillans, celle de Dom Rodrigue Velasquez & celle de Dôm Gonzalve Gust souche des Seigneurs de Lara, dont on dit que sont descendus les Manriques & les Sandovals. Alhagib profitant de ces divisions entra dans le Royaume de Léon, & quoique par la mort de Ramire, Vérémond le Gouteux eût réüni toutes les forces de l'Etat sous une même Couronne, le Capitaine Sarasin assiégea jusqu'à Léon même, & aprês un long siége s'en rendit maître. Presque en même-tems les Maures de Saragoce prirent Barcelonne sur le Comte Borel, aprês l'avoir vaincu en bataille; ceux des confins de Navarre assiégérent Pampelune, & Alhagib passant en Gallice força Compostel, ruina l'Eglise, & sé mettoit en devoir de détruire la Chapelle particuliére, où l'on croit qu'est le corps de saint Jacques, lorsqu'une lumiére miraculeuse qui parut sur ce saint Lieu, (ainsi l'assûre l'Histoire Espagnole) obligea les Maures de le respecter.

AN. DE J. C. depuis 976. jusqu'à 1018.

Toute l'Espagne Chrétienne alloit retomber sous le joug des Infidéles, s'ils ne se fussent attiré la vengeance céleste en violant le temple de l'Apôtre. A peine

An. de J. C. depuis 976. jusqu'à 1018.

avoient-ils commis ce ſacrilége, que la dyſſenterie ſe mit dans leur armée, & en fit périr en peu de tems une grande partie. Ils ſe retiroient dans leur Païs, pour y aller chercher la ſanté, lorſque Vérémond ſurvenant, tailla en piéces leur arriére-garde, & obliga Alhagib, de reconduire à Cordouë ce qu'il put conſerver d'une armée dont il eſpéroit, que les reſtes lui ſerviroient à venger bien-tôt ce qu'il en avoit perdu.

Garcie Fernand de ſon côté, malgré ſes troubles domeſtiques, fit des efforts qui lui réüſſirent. Il reprit les Places conquiſes ſur ſa frontiére par les Infidéles, qu'il défit en pluſieurs rencontres; & ayant accordé la paix à Vérémond qui la demandoit, ils joignirent leurs forces enſemble, & défirent Alhagib à Calacanaçor, où il étoit revenu de Cordouë avec une nouvelle armée. Ce Capitaine célébre parmi les ſiens, pour être entré cinquante-deux fois ſur les terres des Rois Chrétiens, & ſouvent avec de grands avantages, ne put ſoûtenir cette derniére diſgrace. Il en mourut de déplaiſir, & laiſſa par ſa mort dans Cordouë une ſemence de diſcorde, qui auroit donné lieu aux Chrétiens de faire de plus rapides progrês ſur les Maures, ſi la mort du Roi de Léon, & celle du Com-

té de Castille ne les eût retardés. Ce dernier même mourut dans des circonstances, qui mirent de nouveau les Infidéles aux prises avec les Castillans. Sanche Garcie son fils s'étoit révolté contre lui, & la Castille étoit divisée entre le Souverain & l'héritier présomptif. Ils étoient sur le point d'en venir aux mains, lorsque les Maures informés de cette division domestique, entrérent dans le Comté de Castille. Ils y prirent même quelques Villes. Le Comte en fut averti. Quoique la moitié des troupes de l'Etat fût pour lors à la solde de son fils, qui les amenoit contre lui, il courut au plus pressé, marcha contre les Sarasins, & avec la petite armée qui le suivoit, leur livra brusquement bataille. Il fut défait, pris prisonnier, & mourut bien-tôt aprês des blessûres qu'il reçut dans la mêlée, où il s'étoit engagé par une valeur plus digne d'un soldat que d'un Souverain. Les Maures ne poussérent pas leur victoire, rappellez chez eux par les guerres civiles qui s'y allumoient de tous côtés.

AN. DE J. C. depuis 976. jusqu'à 1028.

Depuis quelques années, Borel avoit repris Barcelonne, & Pampelune s'étoit maintenuë, malgré les efforts des Sarasins; ceux-ci forcés de renoncer à la conquête de cette Place, dont ils avoient entrepris le siége, éprouvérent à leur

An. de J.C. depuis 976. jusqu'à 1028.

tour la valeur des Navarrois, qui leur enlevérent plusieurs Villes. On ne sçait presque aucun détail de ces expéditions, tant les Ecrivains de la Nation ont été peu soigneux de transmettre à la postérité l'Histoire de leurs premiers Rois. On sçait seulement, qu'au tems dont je parle, l'Alava & la Rioja appartenoient à la Navarre, & il est assez vrai-semblable, que ce fut, alors qu'en furent chassés les Sarasins, de maniere à n'y plus rentrer. On est encore certain, qu'en ce même-tems, la Navarre fut gouvernée successivement par deux grands Rois, l'un qui fut Garcie surnommé le Trembleur, l'autre qui porta le nom de Sanche le Grand. Garcie le Trembleur fut ainsi appellé, parce qu'il trembloit en prenant ses armes, sur quoi quelqu'un s'étant hasardé à lui en demander la cause, il répondit spirituellement, que son corps pressentoit les périls ausquels son courage l'alloit exposer. Sanche le Grand succéda à son pere sur la fin du dixiême siécle. Ce Prince avoit donné dês l'enfance des espérances qui ne trompérent point. Un Abbé de même nom que lui, l'avoit élevé dans les bonnes lettres, & lui avoit formé les moeurs. Ainsi avec les qualités naturelles qui distinguent un Prince, d'un homme ordinaire, il avoit reçû une édu-

cation qui le distinguoit même entre les Princes. La guerre lui avoit acquis beaucoup de réputation & de gloire ; & on ne peut pardonner à sa Nation d'avoir laissé ensevelir le détail de ses faits d'armes dans l'oubli. On sçait en général qu'il se distingua par grand nombre d'exploits héroïques, qu'il éloigna les Sarasins des limites de son Royaume, & qu'aprês avoir contribué au rétablissement des affaires des Princes Chrétiens ses voisins, en leur envoyant à propos des secours, il en tira de grands avantages pour reculer les frontiéres de ses Etats.

AN. DE J. C. depuis 976. jusqu'à 1048.

Au tems que Sanche le Grand monta sur le trône, Alphonse cinquiéme fils de Ramire avoit hérité de son pere la Couronne de Léon. Six ans aprês Sanche Garcie étoit devenu Comte de Castille, & ces deux Princes travailloient avec beaucoup d'application à reconquérir sur les Infidéles ce qu'ils leur avoient enlevé. Par la valeur de ces deux Souverains, par leur adresse à profiter de la division des Infidéles, & soûtenus des forces du Roi de Navarre, ils avoient réparé leurs pertes contre les ennemis du nom Chrétien.

Plusieurs Maures considérables ayant secoüé le joug du Roi de Cordouë, s'étoient fait de petits Etats, où chacun

AN. DE J. C. depuis 976. jusqu'à 1028.

d'eux vouloit s'établir une domination indépendante. Le Roi & le Comte avoient sçu profiter de leurs divisions. Paisibles chez eux, tandis que les Infidéles travailloient à se détruire, ces deux Princes s'occupoient à mettre leurs Places en état de défense, & à rétablir le bon ordre dans toutes les Villes de leur dépendance. Enfin il n'auroit rien manqué à leur gloire, s'ils ne l'eussent point ternie l'un & l'autre par une action indigne.

Alphonse se lia si étroitement avec un Sarasin puissant qui s'étoit fait Roi de Tolède, qu'il lui donna sa sœur en mariage, sous prétexte de le convertir. La Princesse nommée Thérese aprês avoir été livrée au barbare, ne pût faire autre chose, que de l'exhorter à abjurer le Mahometisme, & de le menacer de la colere de Dieu, s'il osoit s'approcher d'elle avant que d'avoir adoré Jesus-Christ. Abdalla, (ainsi se nommoit ce Roi de Tolède) ne fut point touché de ses remontrances : mais aussi il sentit bientôt l'effet des menaces de Thérese. Il tomba malade, on désespéra de lui, & il ne recouvra la santé qu'aprês avoir reconnu sa faute, sans reconnoître néanmoins son erreur. Il renvoya la Princesse à Léon, où elle passa le reste de ses jours dans la retraite, & dans les exercices de la pénitence.

Sanche Garcie Comte de Castille eut le malheur d'avoir une mere débauchée, qui aprês la mort de son mari, étant devenuë amoureuse d'un Cavalier Maure, avoit formé le dessein de l'épouser. Elle craignoit son fils ; elle voulut s'en défaire : car à quels crimes ne conduit point une passion, que les bienséances & l'honneur n'arrêtent plus ? Résoluë de l'empoisonner, elle lui avoit préparé un breuvage ; mais il en fut averti. Il étoit vertueux, plein de Religion, il avoit de la conscience, & les mœurs fort bonnes. La colére qui l'animoit ne respecta ni les loix de la conscience, ni celles de la Religion. Dans sa fureur, il n'écouta pas même les sentimens de la nature ; il obligea sa mere à boire le poison qu'elle lui avoit préparé. Elle en mourut, & le fils parricide ayant rappellé sa raison trop tard, reconnut son crime, & le pleura ; mais si son repentir toucha le cœur de Dieu, la Providence voulut que le souvenir de sa faute fût transmis à la postérité, pour apprendre par cet exemple, qu'une vertu commune est aux Princes d'un foible secours contre une violente passion. Le Monastére d'Ogna doit sa fondation à la pénitence de Sanche, qui lui donna le nom de sa mere. Il y choisit sa sépulture qu'on y montre encore aujourd'hui. Ce

An. de J. C. depuis 976. jusqu'à 1028.

An. de J. C. depuis 976. jusqu'à 1028.

fut l'an mil vingt-huit que ce Prince cessa de vivre. Il laissa Garcie Fernand second du nom son fils unique & son héritier âgé de neuf ans, possesseur de ses Etats. Alphonse Roi de Léon avoit été tué quelque tems auparavant à Viseu, qu'il assiégeoit alors sur les Infidéles, & avoit laissé pour successeur Vérémond troisiéme du nom, son fils unique.

Par la mort de ces Princes, Sanche le Grand Roi de Navarre, avoit acquis un grand ascendant sur les Etats de Léon & de Castille, dont il étoit devenu l'arbitre. Vérémond n'étoit pas guerrier, Garcie étoit jeune, Sanche étoit puissant, craint, estimé par toute l'Espagne. Il s'étoit marié avec Dogna Nugna, surnommée Mayor, apparemment parce qu'elle étoit la sœur aînée du feu Comte de Castille. D'autres lui donnent le nom d'Elvire. La cadette nommée Thérese avoit épousé Vérémond. Sancha sœur de ce dernier Prince venoit d'être accordée avec le jeune Comte de Castille. En même-tems Sanche le Grand qui se chargea du soin des affaires, & de la fortune de son neveu, prit jour pour célébrer les nôces. On en fit les préparatifs à Léon, lieu destiné pour cette fête. Dom Garcie qui s'étoit rendu à Najare auprès de son oncle, qui y avoit établi son séjour, re-

vint en Castille avec lui, & en chemin faisant, ils assiégerent le Château de Monçon, où Dom Fernand Guttierez, première souche de l'illustre Maison de Castro s'étoit retiré. Ce Seigneur méprisant la jeunesse du nouveau Comte de Castille, dont il étoit né sujet, y avoit établi une espéce de souveraineté, après s'être rendu maître de quelques autres Places voisines. La Place fut prise, & Dom Fernand rentra dans le devoir. Cependant le jeune Garcie dans l'impatience de voir l'épouse qu'on lui destinoit, prit les devants avec peu de suite. Sa précipitation causa son malheur. Le perfide Vigila étoit mort dans sa révolte chez les Sarasins; mais il avoit laissé trois enfans héritiers de sa perfidie & de sa haine contre ses Souverains. Le feu Comte de Castille leur avoit pardonné, & avoit tellement oublié la faute de leur pere & la leur, qu'il fit tenir son fils sur les fonts de Baptême par l'aîné des trois. Ces esprits inquiets n'avoient pû vivre en Castille. Ils s'étoient retirés à Léon, où le Roi Alphonse les avoit reçûs avec trop de facilité. Ils y étoient encore, lorsqu'ils apprirent par hasard, que le Comte de Castille leur maître arrivoit mal accompagné. Sous prétexte d'aller au-devant de lui, & de ménager sa bienveillance,

AN. DE J.C. depuis 976. jusqu'à 1028.

AN. DE J. C. 1028. & suiv.

ils se mirent en chemin avec une troupe de traîtres & d'assassins. Ils dissimulérent d'abord, & approchant le Prince avec respect, ils lui baisérent tous trois la main : mais ce fut pour prendre le tems de lui percer plus sûrement le cœur. Dom Rodrigue qui étoit son parrain lui porta le premier coup, les autres redoublérent, & l'ayant laissé mort sur la place, ils prirent la fuite, pour échapper au supplice qu'ils méritoient. Le bruit de cet attentat s'étant répandu, la Cour de Léon & celle de Navarre, qui avoit campé aux Fauxbourgs, changérent l'appareil nuptial en deüil. Sancha plûtôt veuve que mariée, en pensa expirer de douleur. Tant de tristes spectacles touchérent vivement le Roi de Navarre. Il fit poursuivre les assassins, qui croyoient trouver à Monçon une place de sûreté auprès de Fernand Guttierez : mais outre que ce Seigneur avoit fait sa paix, il est des crimes qui ferment tous les asyles. Ils furent pris, & Sanche le Grand les condamna à être brûlés.

Après que ce Prince eût fait justice des meurtriers de son néveu, il n'oublia pas qu'il en étoit héritier, puisqu'il avoit épousé l'aînée de ses deux tantes, dont il avoit plusieurs enfans. L'héritage ne lui fut pas contesté, quoique Vérémond

ne pût voir sans quelque sorte de jalousie un tel accroissement de puissance dans son voisin. Ainsi la Castille fut unie à la Navarre, comme l'étoit dêja l'Arragon. Le desir de s'étendre croît dans les Rois à mesure qu'ils ajoûtent à leur Empire. L'acquisition d'une Couronne ne fait qu'irriter leur ambition. Le Roi de Léon avoit eû un fils, mais il avoit peu vécu. Sancha sa sœur étoit regardée comme héritiére présomptive de la Couronne. Le Navarrois n'y pouvoit prétendre : mais il pouvoit la faire tomber dans sa Maison, en faisant épouser la Princesse de Léon à un de ses fils. En ayant conçû le dessein, il en fit la proposition par ses députés ; mais il y trouva de grands obstacles du côté des Seigneurs Léonois, qui dans la crainte que leur Royaume ne devînt Province d'un autre, vouloient que l'Infante fût mariée dans le Païs. Le Roi de Navarre qui pénétra leur dessein, quoiqu'ils ne s'en expliquassent pas, résolut de leur faire la guerre. On ne sçait pas quel fut le prétexte de la rupture, mais il est certain, que le refus qu'on lui fit de l'Infante pour son fils, fut la raison secrette qui l'arma contre les Léonois. Il leur donna tant d'occupation, qu'ils n'eurent pas le loisir de penser à faire choix d'un époux à la Princesse de Léon. Le Roi

AN. DE J. C. 1028. & suiv.

An. de J.C. 1028. & suiv. Dom Sanche poussa ses conquêtes jusqu'au Mont Oca, & causa tant de frayeur aux Grands du Royaume, que les ayant obligés à demander la paix, il fut maître des conditions. On avoit tout sujet de croire, qu'il pensoit à réduire l'Espagne Chrétienne à une seule Monarchie, & à la mettre dans sa Maison. L'occasion ne pouvoit être plus favorable. Il en résultoit de grands avantages pour le bien public de la Chrétienté Espagnole. Bientôt les Maures alors divisés en autant de petits Etats indépendans les uns des autres, qu'il leur restoit de grandes Villes, eussent subi le joug d'un Roi, qui auroit uni sous un seul Chef tous les Chrétiens de la Nation. On avoit même sujet de croire, que Sanche avoit formé ce projet. Du moins par une ambition, que ni Théodoric, ni Clovis, ni Charlemagne même, avant son élévation à l'Empire, n'avoient pas euë, il prit le titre pompeux d'Empereur, quoiqu'en comparaison de ces Conquérans il ne fût qu'un fort petit Prince. La postérité l'a blâmé d'avoir manqué cette conjoncture dont il pouvoit profiter, pour transmettre aux aînés de sa Maison, un droit aussi glorieux à la Navarre, qu'utile à la Chrétienté Espagnole. Il ne falloit que destiner à la Princesse de Léon, Garcie l'aîné de ses

trois fils, au lieu de proposer, comme il fit, Ferdinand qui étoit le second : mais il voulut suivre en cela l'exemple de Charlemagne & de Clovis, & faire entre ses enfans ce partage de ses Etats, si funeste à la tranquilité publique. Le Roi de Léon devoit craindre pour l'Espagne les mêmes malheurs que ces démembremens causérent dans l'Empire François. Peut-être crut-il que ce partage étant autorisé par des exemples illustres dans les familles des Rois comme dans les autres, il y eût eû de l'injustice à établir un nouveau droit désavantageux aux cadets. Peut-être que le merite personnel de Ferdinand son second fils, & la tendresse qu'il avoit pour lui, le détermina à le faire Roi. Quoiqu'il en soit, il demanda l'Infante de Léon pour lui, & ce fut à cette condition qu'il accorda la paix aux Léonois, qui consentirent que Ferdinand fût dès lors déclaré héritier présomptif de cette Couronne, & qu'en attendant on donnât en dote à la Princesse qu'il épousoit, tout ce que le Roi de Navarre venoit de conquérir sur eux. La fortune de Ferdinand n'en demeura pas-là ; par le même traité, il lui donna après sa mort & celle de sa femme le Comté de Castille en propre, & bien-tôt un évé- nement qui arriva dans sa famille, lui

An. de J.C. 1028. & suiv.

An. de J. C. 1028. & suiv. donna occasion de confirmer à ce cadet un don si préjudiciable à l'aîné.

Sanche faisoit la guerre aux Maures, qu'il ne laissoit jamais long-tems en repos, & les attaquoit avec tant de succès, qu'il les poussoit jusqu'aux portes de Cordouë, lorsqu'un démêlé domestique l'obligea de revenir chez lui. La cause de cette querelle étoit fort peu considérable : mais l'effet en fut violent. Garcie avoit demandé à la Reine un cheval de l'écurie du Roi. Le grand Ecuyer s'y étoit opposé, disant que le Roi aimoit ce cheval, & avoit empêché la Reine de le donner au Prince son fils. L'Infant piqué de ce refus résolut d'en tirer vengeance, non-seulement contre l'Ecuyer, mais même contre la Reine, qui s'étoit renduë aux remontrances de cet Officier. Soit soupçon, soit méchanceté, il fit courir le bruit que la Reine ne déféroit tant à l'Ecuyer, que parce qu'il étoit son amant, & eut l'audace de les accuser l'un & l'autre d'un commerce honteux. Comme on croit aisément le mal, toute la vertu de la Reine ne la mit pas à couvert de la calomnie. Le Roi douta, & pour s'éclaircir, remit l'affaire à la délibération des Grands. Personne n'en osa porter un jugement définitif. On conclut seulement, que le duel selon la coûtume

au tems, décideroit de l'innocence ou du crime de la Princesse, & que si personne ne se présentoit pour défendre son innocence, elle seroit brûlée comme criminelle. La Reine étoit abandonnée même de ses propres enfans. Garcie avoit prévenu Ferdinand ; & Gonzalve qui étoit le dernier, étoit trop jeune pour prendre parti. La malheureuse Reine étoit sur le point de se voir condamnée aux flammes. On l'avoit déja mise en prison dans le Château de Najare, Ville que Sancho avoit préferée à Pampelune pour sa demeure, comme étant au centre de ses Etats. Dans cet abandon général de la vertu & de l'innocence, Ramire fils naturel du Roi, eut le cœur assez généreux pour prendre en main la cause de la Reine, & s'offrit pour la défendre dans un combat particulier contre quiconque l'accusoit. On cherchoit un champion à lui opposer, lorsqu'un saint homme qu'on ne nomme pas, représenta fortement au Roi le tort qu'il se faisoit à lui-même, d'exposer la réputation & le sang de sa famille au hasard d'un duel, qui peut-être ne sauveroit pas la Reine d'un supplice qu'elle n'avoit pas mérité ; que sa conduite répondoit de son innocence, & qu'une femme dont on avoit toûjours respecté la vertu, étoit au dessus de tous

AN. DE J. C. 1028. & suiv.

An. de J.C. 1028. & suiv.

les soupçons. Ce vertueux homme ne s'en tint pas-là. Aprês avoir fléchi le courroux du pere, il alla parler aux enfans: Il leur fit comprendre l'énormité de leur crime, & les menaça de la justice de Dieu. Son discours fut si efficace qu'il les fit rentrer en eux-mêmes. Garcie condamna sa malice, & Ferdinand sa facilité. Ils se jettérent aux pieds du Roi, ils implorérent sa clémence, & témoignérent tant de repentir de la faute qu'ils avoient faite, qu'il consentit à leur pardonner, pourvû que la Reine n'y mît point opposition. Elle fut bien-tôt avertie de ce qui se passoit au Palais: elle eut de la peine à se rendre: mais elle étoit mere, & de plus Chrétienne: Elle voulut bien accorder le pardon à ces fils dénaturés; à deux conditions néanmoins; la premiére, que l'Infant Garcie ne prétendroit jamais rien en Castille; la seconde, que Dom Ramire son généreux libérateur auroit l'Arragon, pour récompense du service qu'il lui avoit rendu. Le Roi se trouvant trop heureux qu'elle fût contente à ce prix, accepta les deux conditions: & ainsi la querelle finit entre la mere & les enfans, pour recommencer entre les freres aprês la mort d'un pere trop craint, pour être contredit dans ses volontés. Elle n'étoit pas fort éloignée.

Ce Prince fut assassiné sur la fin de l'an mille trente-cinq, dans un voyage de devotion, car il étoit aussi bon Chrétien qu'il étoit grand guerrier & grand Roi. Les Historiens Espagnols ne nous ont rien appris qui puisse appuyer nos conjectures sur les auteurs de cet assassinat; on sçait seulement que la plûpart des Princes voisins ne voyoient qu'avec des yeux jaloux les exploits & les prospérités de Dom Sanche. Si sa mort fut subite, elle ne fut pas imprévûë. Il y avoit quelques années, qu'il ne s'occupoit que du soin de faire fleurir la Religion. Il pria Robert Roi de France, fils d'Hugues Capet, le premier de la troisiéme race de nos Rois, de lui envoyer des Religieux de Clugny, pour réformer les Monastéres qui se relâchoient en Espagne, & & renouveller par leur zéle la pieté qui languissoit parmi les Chrétiens Espagnols. Il fit assembler des Conciles pour remettre en vigueur la discipline Ecclesiastique dans le Clergé. Il n'oublia rien pour prévenir la discorde, que la division de ses Etats pouvoit causer parmi ses enfans. Par un testament qu'il rendit public avant sa mort, il laissa la Navarre à Dom Garcie son aîné, avec les contrées circonvoisines qu'il possédoit dans la Cantabrie, cette partie de la Rioja où est

An. de J. C. 1028. & suiv.

An. de J.C. 1028. & suiv.

Najare lieu de sa résidence, la Burévs toute entiére qu'il détachoit de la Castille, & quelques terres à sa bienséance sur les frontiéres des autres Etats. Il donna la Castille à Dom Ferdinand; le petit Païs de Sobrarbe & de Ripargorce à Dom Gonzalve, & l'Arragon à Dom Ramire: enfin une des clauses du testament portoit, que les trois Princes, chacun dans leur districts, auroient le titre de Roi, sans dependance les uns des autres, & avec une égale souveraineté.

Tel a été le commencement du Royaume de Castille & de celui d'Arragon, qui réünis dans une seule Monarchie, formérent dans la suite celle de toute l'Espagne.



LIVRE DEUXIE'ME.

APRE'S la mort de Sanche le Grand, l'Espagne Chrétienne se trouva divisée en six Etats d'une étenduë três-bornée, & qui tous ensemble comprenoient à peine la quatriéme partie des Provinces Espagnoles. Le Roi de Léon possédoit le Royaume qui porte ce nom, mais plus resserré qu'il n'est aujourd'hui, parce que les Maures en occupoient encore quelque portion vers le midy. De plus Vérémond avoit cedé pour la dote de Sancha sa sœur cet autre canton, que le feu Roi de Navarre avoit conquis vers le Mont Oca. Toute la Gallice lui appartenoit, mais depuis qu'Almanzor avoit pris Conimbre, il étoit resté peu de chose à la Couronne de Léon dans le Portugal. Le Royaume de Navarre étoit composé de la Cantabrie, de la Rioja, de la Buréva, que le Roi Dom Sanche avoit détachée de la Castille, pour améliorer le partage de son fils, & de quelques Places dans l'Arragon. Le Roi de Castille n'avoit pas, à beaucoup prês, toute la vieille Castille telle qu'elle est aujourd'hui : La Buréva en avoit été retranchée du côté de la Navarre, & à l'opposite les Sarasins

AN. DE J.C. 1035. & suiv.

AN DE J. C. 1035. & suiv.

ne laissoient guéres aux Castillans d'établissement stable au-délà du Duero. Le Roi d'Arragon ne pouvoit compter que sur ce qui est renfermé entre les riviéres d'Arragon, & celle qu'on nomme Galléco : ce que Sanche le Grand avoit conquis du côté de Saragoce, étoit trop exposé aux insultes des Maures, pour y pouvoir faire aucun fond. Le Roi de Sobrarbe & de Ripargorce ne regnoit que sur quelques montagnes, & sur un petit nombre de Bourgades. Le Comte de Barcelonne avoit un beau Païs : mais les Maures le bornoient à Tortose, à Lérida, & en d'autres lieux plus voisins de sa Capitale. Ainsi ces Infidéles étendoient leur domination, d'un côté depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au voisinage des Pyrénées, de l'autre depuis Tariffe presque par tout jusqu'au Duéro, & en quelques endroits plus avant. Ils occupoient même bien loin en deçà les Villes de Calahorre & de Tudéle. Si les Princes Chrétiens eussent pû s'accorder à ne s'enrichir que des dépoüilles de ces ennemis communs alors plus divisés que jamais, ils auroient pû conquérir sur eux les plus belles Provinces de l'Espagne, sans se nuire les uns aux autres : mais leur jalousie mutuelle les ayant armés les uns contre les autres, donna le change à leur ambition.

Les deux premiers qui entrérent en lice furent Garcie Roi de Navarre, & Ramire Roi d'Arragon. Garcie étoit allé à Rome visiter le tombeau des Apôtres, par penitence ou par dévotion, lorsqu'il apprit que Ramire son frére, aidé des Sarasins de son voisinage, avoit fait irruption sur ses terres, & y faisoit dêja des conquêtes. Il revint à la hâte, & à son retour il trouva que l'Arragonois assiégeoit une de ses Places, & la pressoit fort vivement. Sans perdre de tems il assemble des troupes, & use de tant de diligence qu'il surprend Ramire en son camp, ou pour mieux dire dans son lit, d'où s'étant levé en sursaut, à peine eut il le tems de s'habiller, au moins n'en eut-il pas assez pour faire seller un cheval: en ayant trouvé un sans selle, il se jetta promptement dessus, & ce fut un grand bonheur pour lui, qu'il eût pris le parti de fuir dans un si mauvais équipage, qui empêcha qu'on ne le connût, & qui lui donna le moyen de tromper les yeux de ceux qui le cherchoient. Avec la même promptitude que Garcie l'avoit chassé de la Navarre, il le poursuivit dans l'Arragon, où ne lui ayant pas laissé le loisir de se reconnoître, il le dépoüilla de ses Etats, & l'obligea d'aller chercher un asile à la Cour de Sobrarbe auprês de Gonzalve leur commun frere.

An. de J.C. 1035. & suiv.

An. de J.C. 1036. & suiv.

Garcie étoit de retour en Navarre avec son armée victorieuse, aprês avoir assuré sa conquête, lorsque Ferdinand Roi de Castille lui envoya demander du secours contre le Roi de Léon son beau-frere, qui lui avoit déclaré la guerre. Vérémond III. Roi de Léon voyoit avec chagrin ses Etats diminués, par les conquêtes que Sanche le Grand avoit faites sur lui vers le Mont Oça, & que Ferdinand retenoit comme une partie de l'héritage que son pere lui avoit laissé. Résolu d'y rentrer par la force, puisqu'on ne se mettoit point en devoir de les lui rendre de bon gré, il s'étoit mis en campagne avec une armée capable de faire de grands progrês, si la valeur de Ferdinand, & le secours que lui mena Garcie, ne l'eût arrêté en chemin. Les deux armées se rencontrérent dans la vallée de Tamara, où la bataille se donna. Vérémond y combattit plûtôt en brave soldat qu'en prudent Capitaine ; il fut tué dans la mêlée d'un coup de lance, qui lui fit perdre la vie avec la victoire, & pour comble de malheur, sa mort mit son ennemi en possession de sa Couronne. La Reine Sancha, femme de Ferdinand & sœur du même Vérémond en devint héritiere par cette mort. Dans ce Prince finit la race des Rois d'Espagne originaires du Païs, descendans

descendans de Pélage, d'Alphonse premier, & plus loin encore de Recarede, premier Roi Catholique des Goths; ceux qui regnoient au tems dont je parle étant tous de la Maison de Navarre, issus d'Inigo Arista Comte de Bigorre.

AN. DE J.C. 1037. & suiv.

Les Léonois prévirent bien que ce changement alloit causer la dégradation de leur Monarchie; & que la Castille, qui avoit été Province du Royaume de Léon, réduiroit bien-tôt le Royaume de Léon à être Province de Castille. Ils cherchoient les moyens de détourner ce malheur, & tenoient tumultuairement des conseils; mais l'approche de l'armée victorieuse, la foiblesse de leur Capitale ruinée par la derniére irruption des Maures, la perte d'une partie de leurs troupes, & la dissipation de l'autre à la bataille de Tamara, leur ôtérent la hardiesse de résister. Aprés de foibles efforts, ils reçûrent le Vainqueur, & le couronnérent en l'année 1037, & là les deux freres se séparerent, contens l'un de l'autre, en apparence, & ne pensant qu'à profiter de l'ardeur de leurs troupes victorieuses, pour s'enrichir des dépoüilles des Infidéles. Le Roi de Navarre avoit sur le cœur le secours que les Maures voisins d'Arragon donnérent à Ramire son frere, lorsqu'il l'étoit venu attaquer. Le desir

An. de J. C. 1037. & suiv.

de s'en venger, joint au zele qu'avoient tous les Princes Espagnols d'exterminer les Mahométans, l'engagea à porter ses armes de ce côté-là. Il y prit Calahorre & Funes, & se rendit en peu de tems si rédoutable aux Infidéles, que ceux de Tudele & de Sarragoce même furent contraints d'acheter la paix, de se rendre ses tributaires, & de s'obliger à lui fournir certain nombre de troupes, quand ils en seroient requis. Pour les tenir en bride, il fit bâtir entre Balbastro & Sarragoce la forteresse de Péralta, jugeant bien que le seul moyen de rendre les Sarrasins fidéles étoit de les forcer à l'être.

Pendant ce tems-là le Roi de Castille poussoit les Maures d'un autre côté. Ils l'avoient attaqué les premiers, le croyant occupé à regler les affaires de son nouveau Royaume, qu'ils ne croyoient pas même encore bien paisible. Ils reconnurent bien-tôt qu'ils s'étoient trompés. Ferdinand ayant marché contre eux avec l'élite de ses troupes, les chassa d'abord de ses terres, où ils avoient fait irruption; & les poussant ensuite à son tour jusques dans l'Estramadure, partie du Portugal qui est renfermée entre le Tage & le Guadiane, il porta le fer & le feu dans le territoire de Mérida & de Badajox, & s'empara des forteresses de Céa & de Govéa,

d'où ayant passé plus avant, il mit le siége devant Viseu, qu'un brave Maure nommé Alafum défendit pendant dix-huit jours contre lui avec une intrépidité qui étonna les assiégeants. Outre les grands avantages que le Roi de Castille recüeillit de cette importante conquête, il compta parmi ses prisonniers le Maure qui avoit tué Dom Alphonse. Ferdinand vengea la mort du Roi de Léon son beau-pere, par le supplice du meurtrier, auquel il fit créver les yeux, couper les deux mains & un pied. Lamégo tint encore plus long-tems que Viseu; mais enfin le Roi s'en rendit maître, & prit diverses forteresses de moindre nom aux environs. Delà poussant jusqu'à Conimbre, que les Maures avoient fortifiée, il y mit le siége qui dura sept mois; mais la conquête en valoit la peine, & Ferdinand qui en concevoit mieux l'importance que ses prédécesseurs, la mit en état de ne plus retourner sous la domination des Maures. En effet la prise de Conimbre recula les frontiéres du Royaume de Léon jusqu'à la riviére de Mondégo, qui arrose son territoire. Ce fut au siége de cette Place, que commença à se faire connoître le fameux Rodrigue Diaz de Bivar, si connu sous le nom de Cid, qui signifie Seigneur en langue Mauresque:

AN. DE J.C. 1058. & suiv.

An. de J. C. 1039. & suiv.

car ce nom lui fut donné dans la suite par les Sarasins qu'il dompta. Il étoit de Burgos, d'une race illustre, issu en droite ligne de Lain-Calvo : mais sa valeur le rendit encore beaucoup plus recommandable que sa naissance. Ce fut le plus grand guerrier de son tems : c'est dommage que son histoire ait été mêlée de tant de fables, qui en offusquent la verité. On en sçait néanmoins encore assez par des monumens incontestables, pour juger que c'étoit un de ces hommes, à qui un génie supérieur, un courage audessus des dangers, une probité infléxible, un succês heureux & invariable dans les plus hazardeuses entreprises, de bonnes moeurs, des actions extraordinaires font donner le nom de Héros. Ferdinand l'arma Chevalier, selon la coûtume de ce tems là, dans la grande Mosquée de Conimbre, aprês l'avoir changée en Eglise; & le regarda dês-lors, quoiqu'encore tout jeune, comme le plus ferme appui de son Etat. Personne n'eut plus de part que lui à tout ce qui se fit d'éclatant pendant tout le cours de son regne : mais Sandoval prouve fort bien, qu'il ne parut dans sa grande élévation, que sous le successeur de Ferdinand, comme nous le dirons en son lieu.

Au fort de cette expédition, Ferdi-

nand reçut une nouvelle qui l'embarrassa. Les Sarasins d'Andalousie, de Murcie, de Valence, & d'autres endroits, s'étant assemblez en assez grand nombre, étoient entrez dans la Castille du côté de saint Etienne de Gormaz. La diversion étoit fâcheuse pour un Païs, dont les guerriers étoient occupés assez loin delà. Le Roi en eut de l'inquiétude, & il auroit été obligé de mener ses troupes au secours de leur Patrie, avec danger de perdre ses conquêtes; s'il n'eût heureusement appris, que les Castillans ayant fait un effort, avoient repoussé les ennemis, & qu'aprês les avoir battus en diverses rencontres, ils les avoient entiérement dissipés, & obligés à repasser chez eux. Il alla rendre graces à Dieu de tant de succês dans l'Eglise de saint Jacques, d'où il n'étoit pas éloigné, & ayant partagé son armée, il en laissa une partie pour garder ses conquêtes de Portugal, & pour faire des courses sur les Sarasins, pendant qu'il ramena l'autre en ses terres, pour la grossir de nouvelles levées, & rentrer dans le païs ennemi.

AN. DE J. C. 1040. & suiv.

S'étant donc remis en campagne, il marcha à saint Etienne de Gormaz, qu'il enleva aux Infidéles; & passant outre, aprês y avoir mis garnison, il prit Aguilar, Berlanga, & d'autres Places de cette

An. de J. C. 1045. & suiv.

contrée, où il ruina toutes les tours qui servoient de retraites aux Mahométans contre les incursions des Chrétiens; il s'avança jusqu'à Médina-céli & jetta l'épouvante jusques dans Tarrasone, d'où tournant tout d'un coup au midi, il passa les défilés des montagnes qui servoient de rempart au Royaume de Toléde, & aprês avoir pris ou ruiné Talamanca, Ucéda, Alcalà, Guadalaxara, & d'autres Places de ce canton, il pénétra jusqu'à Madrid. Alménon alors Roi de Toléde, effrayé de voir Ferdinand si proche de sa Capitale, & ne pouvant lui résister, lui envoya demander la paix. Il lui fit faire des offres si avantageuses, que Ferdinand ne crut pas les devoir refuser. Le Maure consentit à lui payer tribut, & à tenir de la Couronne de Castille, le Royaume de Toléde en hommage, qu'il lui vint rendre même en personne, au milieu de son armée, qui étoit alors campée sous Madrid.

Ferdinand étoit de retour à Léon, & Garcie Roi de Navarre son frere à Najare, lieu de sa résidence. L'un & l'autre couverts de gloire, avoient étendu par des conquêtes considérables les limites de leurs Etats, & comptoient des Rois parmi leurs vassaux; lorsque la discorde s'alluma entre eux. Il n'est pas aisé de dé-

mêler dans l'Histoire, qui des deux eut tort dans le commencement. Les uns disent que Ferdinand, malgré l'obligation qu'il avoit à Garcie, lui demanda la Buréva, & quelques autres terres, qu'il prétendoit être des dépendances de la Couronne de Castille; d'autres attribuënt cette querelle à l'ambition du Roi de Navarre, qui mécontent de son partage, ne pouvoit voir sans envie croître la puissance de son cadet si fort au-dessus de la sienne. Quoiqu'il en soit, la contestation s'étant dêja élevée entre eux, sans rupture encore néanmoins, le Roi de Navarre tomba malade, & Ferdinand l'étant allé voir, Garcie forma le dessein de l'arrêter; de quoi Ferdinand étant averti, sortit secretement de Najare, & se retira dans ses Etats.

AN. DE J. C. 1045. & suiv.

Quelque intrépide que fût Garcie, il craignit le ressentiment d'un Prince puissant & justement irrité. Pour le prévenir, & se justifier, il crut qu'un moyen assuré de le faire, seroit de marquer à son frere, par quelque témoignage de confiance, qu'il avoit eu tort de se défier de lui. Une maladie qu'eut Ferdinand donna occasion à Garcie de mettre en usage cet artifice, qui n'eut pas le succês qu'il en avoit attendu: car étant allé visiter le Prince malade sans précaution, il fut ar-

An. de J. C. 1045. & suiv.

rêté par son ordre, & mis dans le Château de Céa. Il fut plus habile pour sortir de sa prison, qu'il n'avoit été prudent à la prévenir. Il corrompit ses gardes, & s'échappa; & comme il étoit bien moins maître de ses passions que Ferdinand, il ne fut pas plûtôt de retour dans ses Etats, qu'il leva des troupes, & commença la guerre. Les Historiens ne nous en ont appris que le succês, autant funeste au Navarrois qu'il auroit été glorieux au Castillan, s'il eût eu à combattre un autre ennemi que son propre frere.

Ce fut l'an 1055. que ces deux Rois se rencontrérent chacun à la tête d'une grosse armée, dans une grande vallée des monts d'Oca, prês d'Atapuerta, à trois lieuës de Burgos. Les troupes de Ferdinand n'étoient composées que de ses sujets naturels. Garcie avoit dans les siennes des Maures, qu'il obtint de ceux de ces Infidéles qui s'étoient rendus ses vassaux. Par-là les forces des deux partis se trouvoient assez balancées pour rendre la victoire incertaine; ce qui donna occasion à deux saints Moines, l'un Abbé d'Ogna nommé Inigo, l'autre Religieux du même Monastére nommé Dominique, connus également des deux Princes, & en grande considération auprês d'eux, de leur representer le malheur, où une ba-

taille, qui ne pouvoit être que très-sanglante, alloit jetter la Chrétienté d'Espagne, & l'avantage qu'en tireroient infailliblement les Sarasins. Le Roi de Castille écouta ces remontrances avec une docilité digne d'un Prince Chrétien, & s'offrit même d'aller conférer touchant la paix avec Garcie. Le Roi de Navarre ne se trouva pas de même humeur. Toûjours plein de son ressentiment, quelques raisons que les Religieux lui alléguassent pour le fléchir, quelque déférence qu'il eût d'ailleurs pour ces deux hommes respectables par leur vertu, il persista opiniâtrement dans la résolution de combattre. On dit même qu'un vieux Seigneur, nommé Fortunio Sanchez, joingnit ses priéres à celles de ces deux Religieux, & conjura instamment ce Prince d'épargner tant de sang Chrétien, de ne pas écouter sa colére, aux risques de répandre le sien propre, & de tomber lui-même dans l'abîme qu'il creusoit pour son frere. Mais toutes ces remontrances furent inutiles, Garcie voulut combattre; le signal se donna, & l'on en vint aux mains de part & d'autre avec une extrême fureur.

AN. DE J. C. 1055. & suiv.

Autant que Ferdinand étoit aimé de ses sujets, autant Garcie étoit-il haï des siens. La douceur & les bonnes mœurs du premier lui avoient gagné le cœur de

An. de J. C. 1055. & suiv.

tout le monde. La sévérité & les vices du second avoient prévenu contre lui la plûpart des Navarrois. Deux hommes entre autres, l'un que ce Prince avoit dépoüillé de ses biens, l'autre dont il avoit corrompu la femme, le vinrent trouver avant le combat, & le priérent de réparer l'injustice qu'il leur avoit faite. Dans le désespoir de n'avoir pû rien obtenir, ils passérent dans l'armée ennemie, & ce fut de leur main qu'il périt. La victoire balança quelque tems: mais ces deux hommes s'étant joints à une troupe de Léonois, qui avoient résolu de venger sur Garcie la mort de leur Roi Véremond, ils firent tous ensemble de si grands efforts, qu'ils pénétrérent jusqu'à ce Prince. L'un des deux transfuges le frappa d'un coup de lance dans le côté, dont ce malheureux Roi fut porté par terre. L'Abbé d'Ogna eut encore le tems d'accourir à lui, & de le prendre entre ses bras, mais expirant, & autant qu'il paroît par ce que l'Histoire en rapporte, n'ayant plus ni parole ni force. Tout ce que put faire l'Abbe, fut d'implorer la miséricorde de Dieu sur lui, & de lui suggérer des sentimens de pénitence, dont apparemment il n'étoit plus capable. Ainsi périt ce Prince opiniâtre, laissant son armée en désordre, & la victoire à son ennemi,

qui en profita sans en goûter le plaisir, ne cüeillant qu'avec regret des lauriers teints du sang d'un frére. Mais c'étoit la destinée de cette maison, & l'unique tache qu'il y eut dans la vie du grand Ferdinand fut d'y avoir eu tant de part.

AN. DE J. C. 1055. & suiv.

Aprês la mort de Garcie IV. Roi de Navarre, Sanche IV. son successeur, encore tout jeune, & se trouvant sur un trône ébranlé par la perte d'une grande bataille, d'ailleurs aimant autant la paix qu'il étoit peu propre à la guerre, se trouva dans un embarras dont il ne sortit qu'aprês de grandes pertes. Ferdinand poussant sa victoire prit tout ce qu'il voulut sur lui, & ce fut à sa modération que son neveu fut redevable de ce qui lui resta de ses Etats : Le Castillan s'étant contenté de réünir à la Castille la Buréva & les autres terres qu'il prétendoit lui appartenir.

Pendant ce tems-là Dom Ramire Roi d'Arragon profitant de la conjoncture & de la succession de Gonzalve, Roi de Sobrarbe & de Ripargorçe, assassiné sur un pont par un Navarrois, reconquéroit de son côté ce que son frére Garcie lui avoit pris. Il avoit recouvré l'Arragon, & avançoit sur la Navarre, pendant que les Maures profitant de ces discordes secoüoient le joug du Navarrois, & re-

An. de J.C. 1055. & suiv.

Ferdinand lui-même, si nous en croyons l'Histoire d'Espagne écrite par l'ordre d'Alphonse le Sage. Voici le fait tel qu'il est rapporté. Le Pape Victor II. ayant convoqué un Concile à Tours, & non pas à Florence, comme l'ont faussement prétendu quelques Ecrivains Espagnols, l'Empereur Henry s'y trouva, & s'y plaignit de ce que le Roi de Castille, loin de reconnoître l'Empire dont l'Espagne étoit une partie, se faisoit lui-même nommer Empereur. Ce Prince en effet, à l'exemple de son pere, & comme ont fait encore depuis eux quelques-uns de leurs successeurs, prenoit ce titre, convenable au génie de sa Nation. Henry en demanda justice au Concile, & requit que l'on enjoignît à Ferdinand de le reconnoître, & de lui rendre, comme au successeur des Césars, l'hommage qu'il se croyoit dû. Le Pape, Allemand de nation, & qui avoit obligation à l'Empereur, écrivit au Roi de Castille, un bref qui tenoit de la sommation, pour l'obliger de rendre à César ce qu'il croyoit dû à César. Le Roi ayant assemblé son Conseil, les avis s'y trouvérent partagés, les uns soûtenans les droits & l'honneur de la Nation Castillanne, disoient que les Royaumes d'Espagne avoient reçû leur indépendance des Prin-

ces Goths, qui avoient conquis ces grandes Provinces sur l'Empire, & qui en avoient secoüé le joug à l'exemple de tant d'autres peuples, qui ne reconnoissoient point l'Empereur, que si Pélage & ses successeurs avoient reconquis leurs Etats sur les Maures, ils n'en étoient redevables qu'à Dieu, à leur valeur, & au secours des François, qui ne relevoient ni du Pape pour le temporel, ni de l'Empire. Parmi ceux qui étoient d'un avis contraire, ou par Religion, ou par crainte, les uns se faisoient un scrupule de désobéir au Saint Pere, les autres ne croyoient pas que le Roi fût en état de résister en même-tems aux forces de l'Empereur, & à celles des Sarasins, qui ne manqueroient pas de profiter de cette division des Chrétiens, pour reprendre ce qu'on leur avoit enlevé. Le Roi chanceloit, & panchoit même du côté le moins hazardeux, lorsque la résolution d'un seul homme réünit tout d'un coup les esprits dans le parti de la liberté.

AN. DE J. C. 1055. & suiv.

Dom Rodrigue Diaz n'étoit pas au Conseil, lorsque l'affaire y fut agitée. Quelques Historiens ont dit, qu'il étoit occupé de celle de son mariage avec Chiméne, fille du Comte de Gormaz. Elle l'avoit aimé si passionnément, disent les mêmes Ecrivains, qu'elle l'épousa, quoi-

AN. DE J.C. 1055. & suiv.

qu'il eût tué son pere en duel. Sandoval doute de ce mariage, qui ne pourroit en effet être vrai, à moins que Rodrigue n'ait été marié deux fois. Il est certain que ce Seigneur se maria sous le regne d'Alphonse VI. avec Chiméne Diaz, niéce d'Alphonse V. confonduë sous le même nom avec la premiére femme du Cid, par des Ecrivains peu soigneux de consulter les anciens monumens. Quoiqu'il en soit, Dom Rodrigue apprenant ce qui se passoit au Conseil, survint à propos pour assûrer l'indépendance de sa Patrie, & pour la défendre du joug étranger. Il remontra avec chaleur, qu'il étoit honteux de déliberer sur un point de cette nature ; que l'indépendance de l'Espagne étoit établie sur tant de titres, qu'il n'y avoit que les mauvais Espagnols, qui pussent souffrir qu'on la mît en compromis ; qu'il falloit la soûtenir aux dépens même de sa vie, & qu'il se déclaroit ennemi de quiconque conseilleroit au Roi d'y laisser donner atteinte. Le Cid au reste s'offrit d'aller en personne la défendre par de bonnes raisons devant le Pape ; & s'il ne le persuadoit pas, de la maintenir par la force des armes contre l'Empereur. Quel ascendant n'a point sur les esprits un homme de résolution quand il a du crédit ! Dom Rodrigue n'eut pas cessé de

parler, que les plus timides reprirent courage. Chacun s'écria, qu'il falloit conserver une liberté qui avoit coûté tant de sang. Le Roi rappellant son ancien zéle pour la gloire de sa Couronne, charge Rodrigue de l'affaire, & lui donne une bonne armée pour l'appuyer en cas de besoin. Pendant que ces troupes passoient les Monts, des Députés alloient au Pape, pour lui représenter le tort qu'on faisoit à la Nation, & pour le prier d'être Pere commun dans une affaire de cette importance. Victor touché des remontrances, & peut-être encore plus intimidé du mouvement des Castillans, fit condescendre l'Empereur à mettre l'affaire en négotiation. L'armée Espagnolle repassa les Pyrénées, & le Pape ayant assigné Toulouse pour le lieu de la conférence, le Pape y envoya Robert Cardinal de sainte Sabine, devant lequel les Députés de l'un & de l'autre parti ayant parlé, le Légat décida en faveur de Ferdinand, & l'Espagne fut affranchie de tout hommage envers l'Empereur. AN. DE J. C. 1055. & suiv.

Parmi tant de prospérités, Ferdinand Prince vraiement Chrétien, n'oublioit pas qu'elles lui venoient d'en haut, & sa reconnoissance envers Dieu augmentoit à proportion des graces qu'il en recevoit. Il faisoit bâtir des Eglises, il fondoit des

AN. DE J. C. 1060. & suiv.

Monastéres, il contribuoit de son épargne, quoique fort épuisée par les guerres, à la décoration des Autels ; il étendoit ses soins jusques sur les mœurs, & sur la réformation des Ministres, par les Conciles qu'il faisoit assembler pour le rétablissement de la discipline, & le maintien de la bonne doctrine ; il faisoit venir de toutes parts les Reliques des Saints négligées dans les terres des Infidéles, pour les faire honorer dans les siennes. Ferdinand obtint du Roi Maure de Séville, le corps du saint Evêque Isidore, qu'il mit à Léon dans l'Eglise qui porte encore aujourd'hui son nom, & eut toûjours depuis, envers ce Saint, qu'il invoquoit dans les occasions, comme particulier protecteur de sa personne & de son Royaume, une très-tendre dévotion. Il croyoit passer le reste de ses jours dans ces pieux exercices de Religion, occupé de son salut, & du soin de faire goûter à ses peuples un repos acquis par tant de victoires, lorsque l'inquiétude des Maures le rengagea de nouveau dans la guerre. Sandoval prétend que ce fut alors qu'il conquit Conimbre en Portugal, dont j'ai rapporté la conquête au commencement de son regne, sur la foi de plusieurs Historiens de grand nom. Cet Ecrivain cite un monument, qui pourroit faire à

la verité une preuve considérable, s'il n'y avoit point de raison contraire: J'en trouve plusieurs qu'il ne dissimule pas lui-même. Il ne paroît pas néanmoins que Sandoval y ait fait assez d'attention. La chose ne merite pas que j'embarrasse le lecteur d'une discussion plus exacte, & qui ne fait rien à l'Histoire. Tout le monde convient du fait; il importe peu qu'on le croye arrivé plûtôt ou plus tard. La guerre dont je parle ici qui est la derniére que fit Ferdinand, fut entreprise contre les Maures de Valence, qui avoient osé faire des courses sur les terres des Castillans. Le Roi marcha contre eux & les réprima; il étoit proche de Valence même, lorsqu'on dit que saint Isidore lui apparut en songe, & l'avertit qu'il étoit tems de penser à quelque chose de plus important, qu'à pousser plus loin ses conquêtes; que la fin de sa vie approchoit, & que ce qui lui en restoit ne devoit plus être employé qu'à se préparer à la mort.

AN. DE J. C. 1065. & suiv.

Cet oracle ne trouva point dans le Roi de Castille la même foiblesse, qu'un oracle semblable trouva autrefois dans ce Roi Juif; lorsqu'un Prophéte l'avertit de mettre ordre aux affaires de sa Maison, parce qu'il n'avoit plus qu'un jour à vivre. Ferdinand pourvut à sa succession avec beaucoup de fermeté d'ame, & avec

An. de J. C. 1065. & suiv.

une foi, qui lui faiſant eſpérer une Couronne immortelle, l'empêcha de regretter une Couronne paſſagére, que la néceſſité de la quitter lui rendoit aiſément mépriſable. Quelque tems auparavant il avoit aſſemblé ſon Conſeil, où les avis furent différents touchant le partage de ſes Etats. Dom Arias Gonzalve, & avec lui les plus ſenſés de la Nation, avoient tâché de le diſſuader d'un partage, dont l'expérience avoit tant de fois fait voir les inconveniens, pour l'intérêt des familles Royales, & des peuples. La coûtume l'avoit emporté ſur la raiſon. Ferdinand, qui aimoit tous ſes enfans, les avoit voulu partager, plûtôt en bon pere qu'en grand Roi. Il avoit trois fils & deux filles. Son teſtament portoit, que Sanche ſon aîné auroit la Caſtille, Alphonſe le Royaume de Léon, Garcie la Gallice à titre de Royauté, avec les terres Chrétiennes de Portugal. Il aſſigna à Urraque, l'aînée de ſes filles, Zamora, qu'il avoit fait nouvellement rebâtir, avec ſes dépendances ; à Elvire, ſa cadette, Toro, & le territoire de cette Ville. Sanche avoit témoigné du chagrin d'un partage, qui lui laiſſoit ſi peu d'avantage ſur ſes cadets, & avoit dit hardiment au Roi, qu'il pouvoit faire de ſon vivant tout ce qu'il lui ſembleroit bon, mais qu'il eſpé-

roit que le tems lui feroit justice sur ce qui lui étoit dû. Ces paroles avoient attristé Ferdinand, mais elles ne lui avoient rien fait changer touchant une disposition, sur laquelle sa conscience autorisée par l'exemple de son pere, & par la coûtume du tems, ne lui laissoit aucun remords.

AN. DE J.C. 1065. & suiv.

Affermi dans cette pensée, il arriva à Léon la veille de Noël de l'an 1065, s'étant fait porter à l'Eglise, quoique dêja frappé du mal qui le devoit mettre au tombeau, il y passa la nuit en priéres, assistant aux divins offices avec un air de pieté, qui redoubla la devotion publique. Il communia le matin, & passa la fête en divers exercices que sa devotion lui suggéra. Le lendemain jour de saint Etienne, il se revêtit de ses habits Royaux, & alla la Couronne en tête à l'Eglise de saint Isidore, où s'étant prosterné humblement devant les Reliques du Saint, il proféra ces paroles de l'Ecriture d'un ton de voix, qui faisoit sur le cœur des assistants l'impression qu'elles avoient faites sur le sien. *Seigneur, c'est à vous qu'appartient la puissance, c'est à vous qu'il appartient de regner. Vous êtes le maître des Rois, & tout est soumis à vôtre Empire.* Aprês quoi ajoûtant ces mots, *je vous rends le Royaume que vous m'avez donné, & ne vous demande autre chose, sinon que par votre clé-*

mence, vous admettiez mon ame dans le vôtre; il quita ses habits Royaux, il prit le cilice, & s'étant fait transporter dans son Palais, il se mit sur la cendre, & en cet état il reçut le dernier Sacrement. Il ne mourut que le lendemain, entre les bras de plusieurs Evêques, qui étoient accourus de toutes parts à la nouvelle de son retour. Une vie si glorieuse lui a fait donner avec justice le surnom de Grand, & une mort si Chrétienne celui de Saint; encore aujourd'hui l'Eglise de Léon en célébre tous les ans la mémoire, comme d'un de ces Saints, à qui la voix du peuple tient lieu de canonization.

AN. DE J. C. 1065. & suiv.

On ne s'apperçut pas si-tôt en Espagne, des maux que l'on avoit prévûs du partage que Ferdinand avoit fait avant que de mourir, parce qu'on étoit encore occupé à prevenir les malheurs qu'on avoit à craindre du démembrement que Sanche le Grand son pere avoit fait de ses Etats. Le jeune Sanche Roi de Navarre s'étoit tenu dans le respect, & n'avoit pas osé mesurer ses forces avec celles d'un Prince si puissant. Le jeune Sanche son cousin, réduit au Royaume de Castille par le testament de Ferdinand, parut moins redoutable au Navarrois. Celui-ci venoit de se liguer avec Ramire Roi d'Arragon leur oncle commun, pour qui

les prospérités de la Castille étoient devenuës un objet de jalousie. La prétention du Roi de Navarre étoit de revendiquer sur le Castillan, les terres dont il avoit été dépoüillé par Ferdinand, pere & prédécesseur du nouveau Roi de Castille. Ce dernier n'étoit pas d'humeur à se rendre traitable sur un tel article. On le vit bientôt en état de faire tête à ses ennemis, & ce fut-là proprement que le Cid fut élevé aux grands honneurs. Le Roi le fit son Alférez, c'est-à-dire, son porte-enseigne, & ensuite son Campéador, dignité qui répond à celle de Maréchal Général des Camps. Ces deux charges réünies sur sa tête lui donnoient toutes les prérogatives attribuées à nos Connétables. Il eut donc le Commandement de l'armée, & remplit avec tant de sagesse les fonctions de Général, que malgré la supériorité des troupes ennemies, il réduisit le Roi de Navarre à conclure une paix qui ne fut avantageuse à ce Prince, qu'autant que le Roi de Castille voulut bien sacrifier ses propres intérêts au desir qu'il avoit de porter la guerre ailleurs.

AN. DE J. C. 1065. & suiv.

Il y a assez d'apparence, que le Castillan vouloit se venger du Roi d'Arragon; mais il ne pouvoit attaquer directement ce Prince sans violer la foi du Traité de Paix, où l'Arragon avoit été com-

An. de J. C. 1065. & suiv.

pris comme la Navarre. Il tourna donc ses armes contre les Maures de Saragoce; persuadé que Ramire se feroit un point d'honneur de secourir une Ville dont les habitants relevoient de lui à titre de Vassaux. L'affaire réüssit comme il l'avoit prévû. Sanche & son Général poussérent vivement les Sarasins. Saragoce fut assiégée, & si cette Ville ne fut pas forcée, du moins Sanche l'obligea de rendre à la Couronne de Castille, l'hommage qu'elle rendoit auparavant à la Couronnne d'Arragon. En vertu du traité fait avec les Maures, le Castillan s'étoit engagé de la défendre contre l'Arragonnois, s'il se mettoit en devoir de l'inquiéter. Cette espéce d'hostilité picqua vivement Ramire, qui résolu de la repousser, mit sur pied une puissante armée, & marcha contre le Roi de Castille. Avant néanmoins que d'en venir à une guerre ouverte, il lui envoya des Ambassadeurs, pour se plaindre de son procédé, & lui demander raison de son entreprise sur ses Vassaux, dont il lui faisoit des ennemis, & sur lesquels il s'emparoit injustement d'une domination que ses conquêtes lui avoient acquises.

Sanche reçût mal les remontrances du Roi d'Arragon, & répondit aux Ambassadeurs avec une fierté qui outragea

Ramire, que la souveraineté de toutes les conquêtes, qui se faisoient sur les Maures en Espagne, appartenoit à la Castille, & au Royaume de Léon, dont l'Arragon même devoit être tributaire; qu'il se trompoit s'il en pensoit autrement, & que s'il révoquoit en doute un droit que ces Ancêtres lui avoient acquis, il étoit à la tête d'une armée, dans le dessein de le soûtenir. Ramire vit bien par cette réponse qu'il falloit commencer la guerre. Il ne délibéra plus, & crût qu'il devoit d'abord se saisir de Grados, Place importante par sa situation. Les Maures l'avoient si bien fortifiée qu'il ne put en venir à bout. Il s'y opiniâtroit cependant, lorsque Sanche & son Général se présentérent pour la secourir. Ramire quitta le siége pour donner bataille: mais il n'eut pas ou assez de tems, ou assez de présence d'esprit, quoiqu'il fût d'ailleurs bon Capitaine, pour se précautionner contre les assiégés, qui le chargérent par derriére. Ainsi lorsqu'il ne pensoit qu'à faire tête aux Castillans, il se trouva enveloppé de toutes parts. Son armée fut bientôt défaite, & il demeura parmi les morts aprês trente & un an d'un regne qui sembloit lui promettre une autre fin: Car ce fut un grand Prince, & fort propre à être le fondateur d'un Etat. Mal-

An. de J.C. 1066. & suiv.

An. de J. C. 1066. & suiv.

gré sa défaite il laissa le sien bien établi. Les Papes lui donnérent de grands éloges. Ils avoient fort à cœur d'abolir la Liturgie Gothique en Espagne ; mais cette entreprise avoit échoüé plus d'une fois. Ramire leur prêta la main si efficacement dans son Royaume, que l'Office Romain y fut mis en usage comme il l'étoit en Catalogne, où les Comtes de Barcelonne avoient eu le même zéle par déférence pour le saint Siége. Ramire poussa sa dévotion plus loin; car il soumit son Royaume au Pape, ainsi que Mariana le rapporte, & rendit la Couronne d'Arragon feudataire de la Thiarre Romaine. Baronius prétend que la Castille avoit rendu un semblable hommage à l'Eglise Romaine; mais l'Histoire Castillanne n'en convient pas, & lorsque Gregoire VII. voulut faire valoir ses prétentions sur ce point, on s'y opposa avec vigueur.

Quoique les Historiens n'ayent rien dit de ce qui se passa entre Sanche, fils aîné & successeur de Ramire à la Couronne d'Arragon, & Sanche Roi de Castille victorieux à Grados; la suite fait juger qu'ils s'accommodérent, & que des intérêts plus pressans rappellérent ce dernier ailleurs, & qu'il laissa l'Arragon en paix. Ce Prince avoit toûjours sur le

An. de J. C. 1066. & suiv.

cœur le partage que Ferdinand avoit fait entre lui & ses freres, d'un Etat qu'il vouloit réünir tout entier sous sa domination. Pendant que la Reine sa mere avoit vécu, le respect qu'il avoit pour elle, ne lui permit pas de lui donner le chagrin de voir ses enfans divisés; mais aprês sa mort, Sanche ne fut plus retenu par aucun frein, & lâcha la bride à son ambition. Il ne voulut pas néanmoins attaquer deux puissances, dont l'union auroit pû faire avorter ses desseins. Il gagna Alphonse Roi de Léon son second frere, & l'engagea à être au moins neutre, pendant qu'il porteroit la guerre en Gallice, contre Dom Garcie leur cadet. Le prétexte qu'il prit pour la déclarer, fut même un motif à Alphonse de ne point se mêler dans la querelle. Le Roi de Léon avoit eu de tout tems une étroite liaison avec sa sœur Urraque; il se gouvernoit par ses conseils; & c'étoit en lui la marque d'un esprit solide dans une grande jeunesse: car l'Infante étoit habile, & lui tenoit lieu d'un Ministre vigilant & éclairé. Le Roi de Gallice leur frere, soit à l'instigation des siens, soit par le mouvement de son ambition propre, avoit dépossédé Urraque de quelques terres de son appanage les plus voisines du Portugal. Sanche, sous le masque d'un bon

AN. DE J. C. 1066. & suiv. frere déclara qu'il la soûtiendroit : & ayant assemblé son Conseil, il s'y plaignit amérement de Garcie, qui quoique le cadet de tous, avoit été partagé comme lui, & n'étoit pas encore content, puisqu'il venoit d'envahir le Patrimoine de leur commune sœur, contre le serment qu'il avoit fait de s'en tenir au testament du grand Ferdinand leur pere: il ajoûta, qu'il étoit résolu pour le punir de cette injustice, de le déposséder lui-même, & que les procédés de son frére le tenoient quitte de la Religion d'un serment, qu'il n'avoit fait que par contrainte, & contre lequel il avoit protesté.

Quoique Sanche proposât cette guerre d'une maniére à faire assez voir, qu'il n'attendoit pas sur cela les avis de son Conseil; le Comte Ordogno de la Maison de Léon, homme de grande autorité, ne laissa pas de parler fortement, pour le détourner de ce dessein, qui alloit mettre en feu l'Espagne Chrétienne, & donner du cœur aux Sarasins. Son discours fut fort mal reçû. Le Roi aprês l'avoir entendu se leva brusquement, & tirant à part le Cid, dont le Comte étoit ennemi: *Rodrigue*, lui dit-il, *c'est de vous dont je veux prendre conseil en cette occasion. Je vous charge de la conduite de cette guerre, & je me repose du succês de mes armes sur votre*

zèle & sur votre valeur. Quelque-engageantes que fussent ces paroles, & quelque-avantage que le Cid pût tirer contre son concurrent, de sa complaisance pour le Roi, sa vertu ne se démentit point; il lui répondit qu'étant sujet, il lui convenoit d'obéïr, mais qu'il le prioit de considérer les suites d'une telle entreprise, & plus encore le serment qu'il avoit fait, de s'en tenir au testament d'un pere respectable par tant d'endroits. Le Roi accepta l'obéïssance du Cid, & n'écouta point ses raisons. Il prétendit toûjours que son frére ayant violé le premier son serment, il n'étoit plus obligé au sien. Ainsi la guerre fut résoluë. Sanche dépêcha au Roi de Léon, & ayant conféré avec lui dans le Monastére de Sahagun, où ils se donnérent rendez-vous, il sçût si bien faire valoir auprês de ce Prince, encore trop jeune pour être profond politique, la vengeance dûë à Urraque, & y joignit même des promesses si avantageuses à Alphonse, qu'il en obtint ce qu'il voulut.

AN. DE J. C. 1066. & suiv.

Sanche étant assuré du passage, envoya selon la coûtume ses Hérauts d'armes au Roi de Gallice, lui faire le défi solemnel, que se faisoient alors les Princes avant que d'entrer en action. Garcie étoit dêja averti des préparatifs de son

An. de J. C. 1066. & suiv.

frére, & en avoit fait de son côté de si considérables, & de si prompts, qu'il se trouva en état de le prévenir, & d'aller porter en Castille la guerre qu'on vouloit allumer chez lui. Le passage promis à Sanche par les terres de Léon l'embarrassoit; mais ayant appris qu'Alphonse se déclaroit neutre, il crut qu'en cette qualité, il ne lui refuseroit pas ce qu'il accordoit à son ennemi. De plus, il lui fit remontrer, qu'il seroit la victime de sa facilité, si Sanche venoit à bout de ses desseins; mais tout ce qu'il en put obtenir, fut une neutralité parfaite, en conséquence de laquelle le passage lui seroit ouvert sur ses terres comme au Castillan.

Garcie alloit se mettre en campagne, lorsqu'une sédition domestique rompit tout d'un coup son projet. Il avoit un favori fort envié. Ses ennemis crûrent pouvoir profiter de la situation où se trouvoit le Roi, qui avoit besoin de leurs services. Ce tems leur parut propre à la vengeance, & ils se promirent l'impunité. Le favori fut massacré sous les yeux de son Maître. On peut juger de la douleur & de l'indignation, que causa au Prince un si énorme attentat. Garcie tout jeune qu'il étoit; eut la force de le dissimuler, pour ne pas aliéner de lui des gens qui lui étoient nécessaires; mais sa pru-

dence lui fut inutile. Les séditieux craignant sa modération plus qu'ils n'auroient craint sa colére, l'abandonnérent de concert, & renonçant à leur Païs, selon la coûtume du tems, ils se retirérent pour aller servir ailleurs. Sanche profita de ces troubles, il hâta sa marche, & prévint Garcie, qui étant pris au dépourvu, se retira précipitamment dans ses terres de Portugal. Cependant il ne perdit point courage, il leva de nouvelles troupes, qui jointes à celles dont il avoit été suivi dans sa retraite, lui composérent une armée capable de faire tête aux Castillans; il marcha hardiment à leur rencontre; son avant-garde eut d'abord de l'avantage sur la leur: mais dês qu'il se fût apperçu que son frére Sanche avoit beaucoup plus de troupes que lui, il profita de ce premier avantage, pour se réserver à combattre avec moins d'inégalité. Il se retira, & s'étant campé dans des lieux où il sçavoit bien qu'on ne le forceroit pas aisément, il sollicita les Maures de lui donner du secours, & leur offrit même des conditions, qu'ils ne devoient pas naturellement rejetter. Il n'en obtint rien néanmoins: mais son armée n'ayant pas laissé de s'augmenter insensiblement, par un grand nombre de ses sujets, qui se joignirent encore à lui, il crut pouvoir

AN. DE J. C. 1068. & suiv.

AN. DE J. C. 1068. & fuiv. tenter le combat, qui se donna prês de Santaren, environ l'an mil soixante & huit. La valeur du Cid y fit triompher les armes du Roi de Castille. Il prit lui-même Garcie prisonnier, & par-là il assûra à son Maître la conquête de la Gallice & du Portugal. Voilà ce que l'Histoire nous apprend de plus sûr, au sujet de ce grand événement. Sandoval fait un détail de cette bataille, emprunté sans doute de certains Mémoires, où il se plaint lui-même qu'on a mêlé des avantures Romanesques, aux veritables actions des grands hommes de ce tems-là. Ce n'est pas le seul endroit où cet Auteur fait voir, qu'il est meilleur critique dans la connoissance des tems, que dans la discussion des faits, & que sa Chronologie est plus sûre à suivre, que sa narration. On voit par les monumens qu'il cite, que Mariana s'est trompé dans toute la suite de cette guerre, & que la conquête de la Gallice sur Garcie, précéda celle que fit Sanche du Royaume de Léon sur Alphonse : on voit même que le victorieux fit quelque part à ce dernier de la dépoüille de leur frére, qui fut confiné en prison dans le Château de Luna où il mourut.

Sanche de Castille ne laissa pas longtems joüir Alphonse du plaisir de voir ses

Etats augmentés. Selon la conjecture de quelques Auteurs, il prit pour prétexte de la guerre qu'il lui déclara, que le Royaume de Léon étant le bien propre de leur mere, il en devoit comme l'aîné être le principal & le seul héritier. Quoiqu'il en soit, l'an mil soixante & dix, il entra dans ses Etats à la tête d'une grosse armée, commandée sous ses ordres par le Cid. Il gagna la premiere bataille, & sa victoire ne lui coûta qu'un petit nombre de soldats; mais il courut risque de sa vie à une seconde, où il fut pris, au rapport de quelques Ecrivains Espagnols; & il n'auroit pas échapé, si le Cid ne fût arrivé à propos, pour le retirer d'entre les mains de ceux qui l'emmenoient. Les Mémoires de la vie de ce Héros, racontent le fait avec des circonstances qui ont trop l'air de Roman, pour avoir lieu dans une Histoire sérieuse. Seulement on sçait par d'anciens Monumens, qu'Alphonse, qui de son côté avoit été pris aussi par le Cid, fut mieux gardé que son ennemi, & qu'il fut mené à Burgos, aprês que Sanche se fût assûré du Royaume de Léon qu'il conquit.

AN. DE J. C. 1070. & suiv.

Urraque n'eût pas plûtôt appris la captivité du Roi de Léon, qu'elle vint trouver le Vainqueur, pour l'engager à traiter au moins avec quelque douceur son

An. de J. C. 1070. & suiv.

prisonnier. Le Roi la reçut bien, mais elle s'apperçut qu'il étoit peu disposé à la clémence, & que si des intercessions plus fortes que les siennes ne le faisoient changer, Alphonse couroit risque de n'avoir pas un sort plus heureux que Garcie. Dans cette perpléxité elle eut recours à la générosité du Cid, qui la servit le mieux qu'il put, mais qui ne put gagner autre chose sur l'esprit de son Maître, sinon qu'il laisseroit au vaincu la liberté avec la vie, s'il vouloit renoncer au monde, & embrasser l'état Religieux dans le Monastére de Sahagun. Quelque dure que fût la condition, la nécessité obligea Alphonse à feindre un détachement du monde, & une dévotion qu'il n'avoit pas. Sanche en fut la duppe. Alphonse prit l'habit, & contrefit assez bien le reclus, pour faire croire qu'il en avoit pris l'esprit. Sanche vit bientôt qu'il s'y étoit trompé. Urraque pénétrée de douleur, de voir un frére qui lui étoit si cher dans un état si violent, lui fit offrir tout ce qui dépendoit d'elle pour l'en tirer; & le sollicita fortement de prendre des mesures pour en sortir. Il est malaisé d'accorder avec les avantures d'Alphonse, dont toute l'Histoire fait foi, ce qu'écrit de lui dans la vie de saint Hugues Abbé de Clugny, un Auteur

contemporain, & Légat même alors en Espagne. Cet Ecrivain donne comme un fait incontestable, que Sanche rétablit son frére, aprês avoir été effrayé par un songe où saint Pierre lui étant apparu, l'avoit menacé de la justice Divine; & parce que cette apparition étoit un effet des priéres de l'Abbé de Clugny pour Alphonse, ce Prince, ajoûte-t'on, lui en avoit témoigné sa reconnoissance par les grands dons qu'il fit dans la suite à son Monastére. Peut-être cet Auteur entend-t'il par le rétablissement d'Alphonse, la liberté que le Roi de Castille lui donna d'embrasser la vie Monastique. Quoiqu'il en soit, il est certain que loin d'être rétabli par Sanche, il fut obligé de s'enfuir aprés avoir quitté le Monastére, pour éviter la fureur de ce Roi, & qu'il alla chercher un asile chez les Sarasins de Toléde, où il vécut paisiblement, jusqu'à l'événement dont je vais parler.

An. de J.C. 1073. & suiv.

Les dépoüilles des deux Rois n'avoient pas rempli l'insatiable avidité de l'ambitieux Sanche. Il forma le dessein de s'approprier l'héritage de ses sœurs. D'abord il commença par enlever la Ville de Toro, à Elvire & de-là menant ses troupes à Zamora, il y assiégea Urraque. La Place fut bien défenduë par le courage de cette Infante, & par le zéle extraor-

An. de J.C. 1073. & suiv. dinaire que témoignérent les habitans, pour se conserver une Princesse dont le gouvernement les rendoit heureux : mais il eût été difficile qu'une Ville seule & sans secours eût tenu long-tems contre la puissance du Roi de Castille, si un coup imprévû n'eût fait périr ce Prince injuste, par un crime encore plus noir que ses injustices. Un Chevalier Castillan nommé Vellidez en fut l'Auteur, il étoit sorti de la Place, sous prétexte d'être mécontent d'Urraque, & de D. Arias Gonzalve Ministre de cette Princesse. Ce traître engagea le Roi, qui l'avoit reçû à son service, d'aller reconnoître avec lui un endroit foible de la Ville, & l'assassina en chemin.

Le bruit de cette mort s'étant répandu, & dans le Camp, & dans la Ville, les gens de bien y détestérent également un tel attentat. Mais après le premier tumulte, l'armée Castillane qui vit la face des affaires changée, se débanda insensiblement, & tout ce que put faire le Cid, fut d'arrêter une partie des plus braves pour vanger le sang de leur Roi. Comme Alphonse retiré à Toléde, étoit son héritier sans contestation, on ne crut pas devoir continuer le siége. On se contenta, selon la coûtume, d'envoyer des Héraults dans la Ville, pour accuser les

habitants comme complices de l'éxécrable assassin, & en même-tems pour les défier à un combat entre quelques particuliers. L'Infante voulut empêcher que ses sujets n'acceptassent le défi : mais son Ministre qui avoit le génie des Paladins de ce tems-là, lui representa avec tant de force, qu'il y alloit de son honneur, & de celui de tout son parti, de justifier ses serviteurs de l'assassinat du Roi son frére, qu'elle y donna enfin les mains. Dom Arias ayant obtenu cette permission de l'Infante, envoya ses propres enfans au champ marqué par les aggresseurs, où Dom Dieghe Ordogno de Lara, petit-fils de Mudarra, dont nous avons raconté l'histoire, attendoit en armes ceux qui se présenteroient. Les deux premiers qui combattirent contre lui perdirent la vie l'un aprês l'autre, & le troisiéme nommé Dom Rodrigue avoit été blessé à mort, lorsque par un dernier effort s'élançant sur son adversaire, le coup qu'il lui vouloit porter, coupa les rênes dont il gouvernoit son cheval, qui l'emporta hors des barriéres. Ainsi le combat fut jugé indécis, tandis que Dom Rodrigue qui perdoit son sang expiroit sur le champ de bataille.

An. de J.C. 1073. & suiv.

La nouvelle qui se répandit, qu'Urraque avoit envoyé à Tolède, pour aver-

An. de J. C. 1073. & suiv.

tir Alphonse qu'il étoit devenu Roi, mit fin à ces procédés frivoles pour faire prendre des soins plus importans. Alphonse avoit été traité par Alménon Roi de Toléde, avec toute la politesse qu'il eût pû attendre d'un Roi Chrétien, le plus zélé pour ses intérêts. Il mettoit peu de différence entre lui & son propre fils : il lui avoit donné un train, un Palais, & des pensions qui ne lui laissoient rien regretter de sa premiére fortune, que le pouvoir suprême. Il le tenoit toûjours à ses côtés, & n'avoit jamais exigé d'autre assûrance de sa fidélité, que le serment qu'il lui avoit fait prêter. Comme il aimoit la chasse, Alménon lui avoit fait présent d'un riche équipage, & d'une maison de campagne, où il alloit assez souvent se délasser avec lui des soins du Gouvernement. Alphonse goûtoit une vie si tranquille, lorsqu'il apprit par les lettres de sa sœur, la situation des affaires de Castille. Si cette nouvelle lui causa de la joye, elle le mit dans un grand embarras. Pour être Roi de Castille, il falloit sortir de Toléde, & quelque amitié qu'eût Alménon pour lui, il avoit sujet de craindre, que la raison d'Etat ne l'emportât sur l'amitié, & que le Prince Sarasin ne voulût profiter de la conjoncture pour étendre ses frontiéres jusques dans les

Provinces qui obéissoient aux Rois de l'Espagne Chrétienne. Ayant pris les avis de peu de gens qui l'avoient suivi dans son exil, la plûpart vouloient qu'il s'échapât sans rien dire au Roi de Tolède; & entre autres Dom Pedre Anzulés personnage d'autorité, alléguoit de fortes raisons pour le persuader d'en user ainsi. Quelques Auteurs même prétendent qu'Alphonse suivit ce conseil. Mais ceux qui parlent plus conséquemment assûrent qu'il s'ouvrit au Roi de Tolède, & qu'Alménon ne se démentant point de sa premiére générosité le laissa aller sans autre condition, qu'un nouveau serment, par lequel il s'engagea d'être constamment son ami: sur quoi Alphonse étant parti, chargé des présens de ce Prince, & en ayant même reçu une somme considérable d'argent, se rendit à Zamora auprês d'Urraque sa sœur.

An. de J. C. 1073. & suiv.

Depuis la mort du Roi de Castille, les peuples commençoient à respirer. Les Léonois attendoient avec impatience leur ancien Roi, Prince aimable, libéral, bienfaisant, brave, bien fait, qui n'avoit manqué pour se maintenir sur le trône que d'un peu plus d'expérience, qu'il acquit bientôt avec l'âge. Les Castillans étoient aussi résolus de le reconnoître, mais à condition néanmoins qu'il jurât de

An. de J.C. 1073. & suiv.

n'avoir point eu part à l'assassinat du feu Roi son frére. Alphonse ayant accepté le serment, on convint qu'il le feroit à Burgos dans l'Eglise de sainte Agathe, où le Cid comme grand Alférez, le lui fit prêter publiquement, mais avec des circonstances, & en des termes qui blessérent la délicatesse de ce Prince, & dont il marqua dans la suite son ressentiment. Le nouveau Roi forcé de prêter le serment, jura qu'il n'avoit eu nulle part à la mort de son frére, & que s'il ne disoit pas la verité, il prioit Dieu de le frapper de toutes ses malédictions. Aprês quoi on déploya les étendarts de Castille, & D. Alphonse fut déclaré Souverain de cette Monarchie aux acclamations de tout le peuple, que la cérémonie avoit rassemblé de tout le Royaume.

La premiére action d'Alphonse, aprês qu'il eut été couronné, fut un témoignage de reconnoissance envers son bienfaiteur Alménon. Ce Prince étoit entré en guerre contre le Roi de Cordouë son voisin: leurs armées se disposoient à en venir aux mains, lorsqu'Alphonse à la tête de ses troupes, marcha en diligence au secours du Roi de Tolède.

Alménon qui ne l'avoit pas appellé, craignit d'abord que quelque intrigue, ou quelque secret interêt ne lui eût fait

un ennemi d'un homme qu'il avoit obligé: mais il fut bien-tôt rassuré, lorsqu'Alphonse se joignant à lui entra sur les terres du Cordouan, y porta le ravage ; & réduisit le Roi de Cordouë à se retrancher pour éviter un combat décisif. Après quoi les deux Souverains s'en retournérent, contens d'avoir mis l'ennemi hors d'état de rien entreprendre de longtems sur les Tolédains, qui se rendirent redoutables à tous leurs voisins par leur alliance avec la Castille.

AN. DE J. C. 1073. & suiv.

Il est à croire qu'Alménon tira encore cet avantage de sa liaison avec Alphonse, de n'être point pressé touchant le tribut, qu'il s'étoit engagé de payer à Ferdinand le Grand son pere. Les autres tributaires ne trouvérent pas la même facilité dans le nouveau Roi, à se relâcher sur ce point. Quelques-uns ayant secoüé ce joug durant les troubles où l'ambition de Sanche avoit mis les Royaumes Chrétiens, Alphonse leur envoya le Cid, qu'il ménageoit, quoiqu'il ne l'aimât pas, pour les ramener au devoir, ou par la négotiation, ou par la voye des armes. Rodrigue fit plus qu'on ne lui avoit ordonné. S'étant avancé avec quelques troupes que le Roi lui avoit données, fort avant dans le Païs Sarasin, & ayant trouvé le Roi de Séville en guerre avec un autre Prince Maho-

AN. DE J. C. 1074. & suiv.

métan voisin de ses Etats, il entreprit de les accorder. Ce dernier n'ayant pas accepté les conditions qu'on lui avoit proposées, Rodrigue se joignit à son adversaire, avec lequel ayant marché contre le Sarasin opiniâtre, il le défit, & l'obligea de recevoir de la modération du Vainqueur une paix qu'il avoit refusée aux sollicitations d'un ami. Des actions si éclatantes avoient couvert le Cid d'une nouvelle gloire, mais elles avoient aussi augmenté le nombre de ses envieux, qui n'étoit dêja que trop grand dans la disposition d'esprit où les courtisans s'étoient apperçus qu'étoit le Roi à son égard. Quelque acte d'hostilité que ses troupes commirent sur les terres de Tolède, leur servit de prétexte pour aigrir le chagrin d'Alphonse contre lui. Ils représentérent à ce Prince, que c'étoit une flétrissure à son nom, qu'on eût osé employer ses armes contre son allié, & son bienfaiteur, que Rodrigue étoit un esprit ardent, qui sacrifioit tout à sa gloire, & qui avec une valeur sans prudence, causeroit de grands maux à l'Etat, si on ne se hâtoit d'y pourvoir, qu'il falloit réprimer l'audace d'un sujet qui vouloit dominer, & qui n'avoit reconnu son Maître qu'après lui avoir imposé la loi.

Alphonse n'étoit que trop disposé à

déférer à ces rémontrances. Le Cid ne fut pas plûtôt de retour, que parmi les acclamations du peuple, il reçut les reproches du Prince, & en conséquence d'un Arrêt porté dans une jonte composée des grands & des principaux Officiers qui se trouvoient alors avec le Roi, il fut condamné à l'éxil, & on ne lui accorda que neuf jours pour se disposer à sortir du Royaume de Castille. La vertu de ce grand guerrier lui rendit sa disgrace glorieuse, & par une disposition secrette de la Providence, qui veilloit sur l'Espagne, elle devint avantageuse à la Castille.

An. de J.C. 1075. & suiv.

Les Chrétiens n'avoient point encore fait de si grands progrés sur les Maures qu'ils en firent les années suivantes : Si les secrettes jalousies d'Etat, qui se rallumoient de tems en tems n'eussent retardé leurs progrês, ils auroient dépoüillé les Infidéles de ce qui leur restoit de leurs anciennes conquêtes. Les Rois de Castille & d'Arragon y acquirent une gloire immortelle : les Princes de Catalogne moins puissans qu'eux, y eurent des succês proportionnés à leurs forces. Mais l'on peut dire; que le Cid tout particulier qu'il étoit, les surpassa tous en faits d'armes, & que si une probité à l'épreuve des persécutions qu'on lui suscita, ne

AN. DE J. C. 1075. & suiv.

l'eût inviolablement attaché à sa Patrie, & à son Roi, il conquit assez de païs pour se former une Souveraineté.

Sanche Ramire Roi d'Arragon, plus grand Prince encore que son pere, avoit dêja étendu bien avant ses limites sur les Sarasins, lorsque Sanche IV. Roi de Navarre ayant été assassiné par Raymond son frére, les Navarrois se résolurent d'élire pour Roi l'Arragonnois, afin d'en exclure le meurtrier; car quoique le mort eût laissé des enfans, ils étoient encore en trop bas âge pour défendre l'Etat contre l'usurpateur. Cet accroissement de la puissance d'Arragon donna de la jalousie à celle de Castille, mais aprês quelque contestation, il y eut un Traité entre les deux Rois, dont on ne sçait pas au vrai les conditions. Les Castillans disent que Sanche consentit à tenir la Navarre en foi & hommage de la Castille; d'autres écrivent que cet hommage ne regardoit que certaines terres: quoiqu'il en soit, Sanche ayant joint les forces de ces deux Couronnes ensemble, les employa contre les Maures. Il leur enleva Mognonez, Cobin, Perilla, Bolea, les défit en plusieurs batailles; & prit la forte Ville de Balbastro.

Pendant que Ramire signaloit sa valeur par ses conquêtes, le Cid en faisoit

d'autres du côté de Valence, où avec un leger camp volant de gens attachés à sa fortune, & de ces guerriers à avantures, dans un siécle si fécond en Chevaliers errants, il fit trembler tous les Maures du Païs, & dépoüilla de leurs terres plusieurs de ces Infidéles. Il se fortifia dans Alcozer après s'en être rendu maître, & y établit sa résidence. Il prit des Villes, il gagna des batailles, & se rendit si redoutable, qu'il se fit rechercher des plus puissans. Il embrassoit souvent le parti d'un Prince Sarasin contre l'autre, pour détruire l'ennemi par lui-même, & la victoire le suivoit par tout. Il envoya souvent au Roi de Castille de riches présens des dépoüilles qu'il gagnoit sur les vaincus, & ce Prince les reçut bien, mais il n'y eut que le besoin qu'il eût de lui pour accomplir un grand dessein qu'il méditoit, qui l'obligea de le rappeller.

An. de J.C. 1077. & suiv.

Alménon Roi de Toléde étoit mort, & Issem son fils aîné qui lui avoit succédé, n'avoit survêcu qu'un an à son pere. Hiaya frére de ce dernier s'étoit rendu odieux à ses sujets dès le commencement de son regne: les Maures & les Chrétiens de Toléde le haïssoient également. Aussi n'avoit-il rien d'aimable, & il ne différoit d'un tyran, qu'en ce qu'il étoit Roi par succession. La haine publique s'accrut à

An. de J. C. 1077. & suiv.

un tel excês, qu'on sollicita sous main des Princes étrangers à chasser Hiaya de ses Etats. Les Maures s'adressérent au Roi de Badajox, & les Chrétiens à celui de Castille. Ils arrivérent en même-tems chacun avec une grosse armée, mais le Sarasin moins guerrier qu'Alphonse, n'osant se commettre avec lui, se retira dans son Païs. Il est croyable que l'approche d'un Prince Chrétien fit rentrer les Maures de Tolédé dans les intérêts de leur mauvais Roi. Car Alphonse trouva la Ville si bien munie, & en état de se défendre si long-tems, qu'il ne crut pas la pouvoir prendre par force. Il se contenta de la bloquer, & fit un tel dégât aux environs, que dans l'impossibilité de faire entrer des vivres dans la Ville, elle ne pouvoit se soûtenir long-tems contre la disette. Heureusement pour favoriser le dessein d'Alphonse, les Sarasins d'Andalousie étoient fort divisés entre eux. Un des Princes du Païs avoit imploré le secours du Roi de Castille, contre un petit Prince Maure son ennemi déclaré. Dans cette conjoncture, Alphonse rappella le Cid pour le charger du soin de cette guerre, que l'entreprise de Tolédé ne lui permettoit pas de pousser. Rodrigue y eut le succês qui lui étoit ordinaire, & n'en demanda point d'autre récompense, que

la gloire d'avoir servi son Roi. Il retourna à son premier poste, où à peine fut-il arrivé, qu'il gagna une nouvelle bataille contre Alfage Roi de Denia, que le Roi d'Arragon soûtenoit contre un autre Maure de ses voisins. Cette derniére action toucha le cœur d'Alphonse. Il rendit ses bonnes graces au Cid, qui revint à la Cour. Il lui donna même de grandes terres, comme un gage de sa bienveillance & de son estime.

An. de J. C. 1082. & suiv.

Alphonse continuoit cependant de bloquer & d'affamer Toléde dans le dessein de l'assiéger. Alfage ayant réparé sa perte, l'y vint troubler jusqu'à deux fois : mais il fut toûjours repoussé. Il y perdit encore deux batailles, dans l'une desquelles Dom Diegue de Bivar, le seul fils qu'eût le Cid, fut tué, au grand regret de toute l'armée Chrétienne, qui le voyoit avec plaisir marcher sur les pas de son pere, & qui ne put voir sans douleur, tomber du même coup une famille dont le nom devoit être immortel. Le Roi fournit bien-tôt à Rodrigue l'occasion de venger le sang de son fils sur les Infidéles. En effet, Alphonse instruit par les Tolédains Muzarabes, que Toléde souffroit beaucoup de la disette des vivres, résolut enfin le siége de cette Ville. Pour assûrer le succês de cette grande entreprise, il

An. de J. C. 1082. & suiv. donna au Cid le commandement de toutes ses troupes.

Au bruit de cette expédition, non-seulement l'Espagne Chrétienne, mais la France même s'ébranla. Le zele, qui quelque tems aprês, fit passer la Mer à nos guerriers, pour suivre Godefroy de Boüillon à la conquête des Saints Lieux, commençoit à s'allumer parmi les François. On n'eut pas plûtôt appris deçà les Monts, qu'Alphonse alloit assiéger Toléde, qu'on s'empressa de les passer pour lui aller offrir son service. Grand nombre de particuliers se rendirent auprês de lui. Trois grands Princes, Raymond Comte de Toulouse, Raymond de Bourgogne, & Henry son parent de la même Maison que lui, voulurent partager la gloire d'une si importante conquête. Le Roi de Navarre, quoique peu content du Roi de Castille, fit taire son ressentiment pour concourir à la cause commune, & se rendit auprês d'Alphonse avec des troupes accoûtumées à vaincre les ennemis du nom Chrétien. Du fond même de l'Allemagne & de l'Italie beaucoup de volontaires se rendirent auprês du Roi de Castille, & voulurent partager la gloire d'une conquête si importante. Toutes ces forces étant jointes ensemble, on forma le siége, & l'on prévit assez d'abord, qu'il

qu'il en coûteroit de grands efforts & bien du sang, pour réduire la Ville assiégée. La Place étoit forte par sa seule assiette, & l'art étoit venu au secours de la nature. Les Maures quoique prévenus contre leur Roi Hiaya, combattoient pour leur liberté, pour leur Religion, pour leurs biens, & aimoient encore mieux souffrir un mauvais Roi Mahométan, que de se soûmettre à la domination d'un Prince Chrétien, quelque bon qu'il fût. Si l'attaque fut vigoureuse, la défense fut opiniâtre, & quand les assiégés commencérent à perdre cœur, les assiégeans rebutés commençoient à n'attaquer plus qu'avec répugnance. On souffroit dans la Ville & dans le Camp presque les mêmes incommodités. Si dans la Ville on manquoit de vivres, le Camp n'en étoit guéres mieux fourni, & le dégât qu'on avoit fait durant quatre ans dans les campagnes voisines, obligeoit d'aller chercher au loin des munitions de bouche. L'armée Royale épuisée par les fatigues d'un long siége, éclatoit en murmures. Tous les jours elle s'affoiblissoit autant par la disette, que par le nombre des morts. Les assiégés n'avoient pas moins à souffrir. Ils étoient sur le point de se rendre, tandis que les assiégeants pensoient à la retraite. On balançoit dans les deux partis, lorsque l'Evê-

AN. DE J. C. 1083. & suiv.

que de Léon, qui avoit suivi le Roi de Castille à l'armée, lui vint annoncer que saint Isidore lui étoit apparu en songe, & l'avoit assûré, que si dans quinze jours le siége n'étoit pas levé, la Ville seroit renduë. Soit que le Roi ajoûtât foi à la vision, soit qu'il fît semblant de la croire, il en fit répandre le bruit dans l'armée Chrétienne ; & le récit de cette apparition produisit parmi les soldats un effet merveilleux. Les troupes reprirent une nouvelle ardeur, & redoublérent à l'envi leurs attaques. Alors les Infidéles eurent sujet de craindre que la Ville ne fût forcée, & mise hors d'état d'espérer du Vainqueur aucune capitulation favorable. Cette crainte qui saisit le peuple de Tolède, passa bien-tôt jusqu'aux Grands. On s'émeut, on murmure, on crie, on va trouver le Prince Mahométan en tumulte, on déclare qu'on veut voir finir des maux, qu'on ne peut plus supporter ; en vain Hiaya représente le malheur de la servitude, la honte de rendre une Ville, qui depuis près de quatre ans étoit le plus sûr boulevart de l'Empire Mahométan en Espagne, les suites d'une perte pareille pour la Religion Sarasine, pour toute la Nation, pour eux-mêmes, lorsqu'ils seroient devenus la proye du Vainqueur, qui les attaquoit moins pour les soumet-

AN. DE J.C. 1084. & suiv.

tre que pour les exterminer. Enfin le Roi infidéle employe tous les motifs capables de relever l'espérance & le courage des habitans. Malgré ces raisons, on persiste ; on presse, on redouble les cris, on menace d'ouvrir les portes. Hiaya vit bien qu'il falloit céder ; & tout ce qu'il put obtenir, fut que dans les propositions qu'on feroit au Roi de Castille, on commenceroit par offrir peu, pour donner le moins qu'on pourroit. Ainsi il choisit un nombre de ceux à qui la crainte avoit laissé plus de sens froid, & ils furent députés pour aller au Camp des assiégeants. AN. DE J. C. 1085. & suiv.

Leur arrivée donna à Alphonse la joye qu'on peut s'imaginer : mais ce Prince habile la cacha si bien, que les envoyés n'apperçûrent en lui qu'un air de clémence & de fermeté tout à la fois, qui produisit tout l'effet qu'il en attendoit. Ils commencérent par se plaindre d'avoir été attaqués injustement ; ils rappellérent au Roi de Castille le souvenir des bienfaits dont il avoit été comblé par Alménon, l'asile qu'il avoit trouvé dans Toléde aprês la perte de son Royaume. Les Députés se prévalurent du triste état où l'armée Castillanne étoit réduite pour demander une paix honorable. Ils s'offrirent cependant à payer l'ancien tribut,

An. de J. C. 1085. & suiv.

dont lui-même avoit affranchi Toléde & ses dépendances, en considération des services qu'il avoit reçûs du Roi Alménon. Ils ajoûtoient que le refus d'une condition si raisonnable, ne laisseroit plus d'autre ressource aux assiégés, que dans leur valeur, & dans le dessein où ils étoient de se défendre jusqu'à la mort. Alphonse répondit sans paroître ni irrité des reproches qu'on lui faisoit, ni étonné de la résistance qu'on se préparoit à lui faire; il dit qu'il n'avoit pas oublié les bons offices d'Alménon; & qu'il se souviendroit toûjours qu'il avoit été reçu dans Toléde; mais que l'indigne fils de ce Roi défunt ne méritoit pas les mêmes égards; que Toléde opprimée sous le joug d'un maître cruel, avoit réclamé par une odieuse préférence le secours d'un autre Prince, au lieu de s'appuyer de la protection d'un Roi son ami & son allié. Il ajoûta, que la Ville en lui payant l'ancien tribut ne le dédommageroit pas d'une guerre soûtenuë avec des frais immenses, & qu'elle n'avoit d'autre parti à prendre que celui d'une entiére soumission. De son côté il s'engagea de traiter les habitants avec douceur. Mais il les menaça de venger le sang de ses soldats, par un massacre general, s'ils osoient faire une plus longue résistance.

Les Députés s'étant retirés après avoir reçû cette réponse, la crainte des habitans redoubla. Hiaya tint encore quelques conseils, souvent interrompus par les clameurs du peuple, qui le força enfin à traiter avec le Roi de Castille sur la reddition de la Place. On retourna au Camp; on convint que la Ville seroit renduë; qu'Hiaya se retireroit à Valence, qui lui obéïssoit alors; & que si le Gouverneur lui en refusoit l'entrée, les Castillans lui prêteroient main forte pour soumettre un rebelle. De plus, il fut stipulé qu'il seroit permis à chacun des habitans, de suivre Hiaya à Valence, & d'y transporter leurs effets, ou de demeurer à Tolède dans la joüissance paisible de leurs biens, avec promesse de n'éxiger d'eux, que les subsides qu'ils payoient à leurs anciens maîtres. Par les autres clauses du Traité, il fut conclu, que le Victorieux laisseroit aux vaincus le libre exercice de leur Religion, & le premier Temple de la Ville, qu'ils seroient jugés selon leurs loix, & par des Juges de leur Nation. Après quoi la capitulation fut signée; & pour en garantir l'exécution, on donna des ôtages de part & d'autre. Pendant que le Prince Maure sortoit pour aller prendre possession de sa nouvelle Principauté; le Roi de Castille, qui pour lors se donna com-

AN. DE J.C. 1085. & suiv.

AN. DE J. C. 1085. & suiv. me avoit fait son pere, le titre d'Empereur des Espagnes, entra triomphant dans Toléde le jour de saint Urbain sur la fin de Mai en l'année 1085. Plusieurs Places des environs suivirent sans grande résistance l'exemple de la Capitale. Madrid, Alcalona, Maguéda, Talavéra, Mora, Illescas, Caraca, Medina-Celi, Consuegra, Guadalaxara, & d'autres Villes de ces quartiers subirent le joug des Castillans & donnérent commencement à une nouvelle Province qu'on nomma la nouvelle Castille.

Alphonse ne quitta point Toléde, qu'il n'eût affermi sa conquête, & qu'il ne l'eût mise en état de n'appréhender point de révolution. Comme le Cid avoit plus contribué que personne à la prise de cette Ville, il en fut le premier Gouverneur; il n'y demeura pas néanmoins long-tems. Le Roi l'estimoit trop pour le laisser inutile, mais il ne l'aimoit pas assez pour le tenir auprès de sa personne quand il ne lui étoit pas nécessaire. On ne sçait pas trop bien, ni le tems, ni l'occasion qui le fit éloigner; mais il est sûr qu'il se retira peu de tems après la conquête de Toléde dans les terres qu'il avoit conquises lui-même aux environs de Valence; avant cette expédition il formoit de nouvelles entreprises contre les Infidéles, pendant

que le Roi d'Arragon réünissoit à son Royaume bien des Villes qu'il leur avoit enlevées.

AN. DE J.C. 1085. & suiv.

Un des premiers soins du Castillan fut de peupler de familles Chrétiennes la Ville de Toléde & les environs, soit pour assûrer la nouvelle domination, soit pour tenir en respect les Infidéles, qui n'avoient point voulu abandonner leur Païs natal pour suivre la fortune d'Hiaya. Il y réüssit. On vint en foule habiter Toléde, Arisa, Segovie, Osma, Sepulveda, Olmedo, Roa, & d'autres lieux, ou nouvellement acquis, ou désertez à cause du voisinage des Sarasins. Quelques Historiens assûrent, qu'un Seigneur Grec de la race Impériale des Paléologues, qui avoit contribué de sa valeur, & de ses services à la prise de Toléde, s'établit dans cettte Ville, dont il s'appropria le nom, qu'il transmit à sa Maison, & qu'elle porte encore aujourd'hui. Plusieurs François suivirent cet exemple, & le Roi leur accorda des priviléges. De-là Mariana emprunte le nom de Francs, qu'on donne en Espagne aux Familles privilégiées. Raymond & Henry de Bourgogne furent de ceux qui s'attachérent au service de la Monarchie Espagnolle. Je les appelle tous deux de ce nom, quoique divers Historiens mal instruits leur en ayent

AN. DE J.C. 1085. & suiv. supposé d'autres. Henry qui fut le fondateur de la Monarchie Portugaise, où ses descendans regnent encore, a été nommé par plusieurs Henry de Lorraine, parce qu'ils l'ont crû en effet de cette Maison; mais il est aujourd'hui très-sûr par les Monumens qu'ont cités les deux fréres de Sainte Marthe, qu'il étoit originaire de celle de Bourgogne, & qu'il descendoit de Robert Roi de France, fils de notre Hugues Capet. On pourroit douter davantage si Raymond en étoit aussi: mais les raisons que Sandoval en apporte pour le prouver, m'ont paru assez convaincantes, pour fixer sur cela nos incertitudes. Les Généalogistes François n'en font point de mention, il est vrai; mais c'est une preuve négative, qui ne peut prévaloir contre tant d'autres si positives, & si plausibles, que cet Auteur a eu soin de rapporter. Tous conviennent que Raymond étoit François, & plusieurs lui donnent le titre de Comte d'Outre-Saone, qui pouvoit être l'appanage d'un des cadets de Bourgogne; & l'alliance que prit avec lui le Roi de Castille dont nous parlons, est une preuve incontestable, que sa naissance étoit Royale; le nom de Bourgogne que lui attribuënt les plus sûrs Monumens d'Espagne, détermine à croire qu'il étoit de cet-

te Maison. Alphonse lui donna en mariage sa fille Urraque qu'il eut de sa femme Constance, & qui demeura dans la suite héritiére de ses Etats; Henry épousa Thérese fille naturelle que le Roi de Castille avoit euë d'une maîtresse nommée Chiméne de Guzman, & en faveur de ce mariage, il le fit Comte de Portugal. Elvire sœur de Thérese fut mariée à Raymond de Toulouse; mais ce Prince trop riche en France pour s'établir hors de son Païs, y mena sa femme, qui le suivit depuis au voyage de la Terre-Sainte avec les Croisés. Le tems de ces mariages est incertain. Il n'est pas même bien sûr en quel année ces trois Princes passérent en Espagne. J'ai suivi Sandoval comme un de ceux, qui en fait de chronologie, me paroît des plus exacts, quoiqu'il ne se donne pas toûjours le loisir d'accorder les contradictions qui se trouvent dans ses découvertes.

AN. DE J. C. 1085. & suiv.

Alphonse ne se contenta pas de régler le gouvernement civil de la nouvelle Province de Castille. Il étendit ses soins sur l'Eglise. Toléde n'avoit plus d'Evêque, ce siége avoit été sous l'empire des Goths le premier de toute l'Espagne, comme étant celui de la Ville Royale, qui avec le tems s'étoit attribuée une espéce de Primatie. Alphonse qui le vouloit réta-

AN. DE J.C. 1085. & suiv.

blir, assembla un Concile National de tous les Evêques de ses Etats, où d'un consentement général Bernard Abbé de Sahagun, François de Nation, né auprès d'Agen, Religieux de Clugny & disciple de saint Hugues, fut élu Archevêque de Toléde. Ce Prélat étoit sage, mais son zele le porta à faire une démarche trop hardie, qui causa un grand mouvement. Le Roi étoit à Léon, & y avoit laissé la Reine & l'Archevêque, pour gouverner la Ville durant son absence. L'un & l'autre offensez de voir le premier Temple de Toléde au pouvoir des Sarasins, résolurent de les en chasser pendant l'éloignement du Roi. Ils s'en saisirent de nuit, & il y eut le matin un tumulte qui menaçoit d'une sédition générale. Le nombre des Maures surpassoit encore de beaucoup celui des Chrétiens; la conquête étoit en danger, si les plus modérés d'entre eux n'eussent arrêté la fougue des plus mutins. On porta de part & d'autre ses plaintes au Roi de Castille. A la nouvelle de ces mouvements, il revint à Toléde en fureur, ne menaçant de rien moins la Reine, & bien plus encore le Prélat, que des derniéres extrémités. Du caractére dont étoit ce Prince, il y a assez peu d'apparence, qu'il eût ni contre l'un ni contre l'autre, les desseins

tragiques qu'on lui attribuë. Cependant le Peuple, les Grands, & les Ecclésiastiques lui ayant demandé pardon pour les coupables furent refusés, & il ne l'accorda qu'aux priéres des Maures, qui crûrent qu'il étoit de leur intérêt d'appaiser le courroux du Roi de Castille. Ils y perdirent leur Mosquée, qu'on avoit dêja changée en Eglise. Mais on les en dédommagea de maniére qu'ils furent contens. L'Archevêque rentra dans les bonnes graces de son Souverain, qui dota son Eglise de grands revenus. Par les grands biens dont ses successeurs enrichirent dans la suite l'Archevêché de Tolède, il devint un des plus riches bénéfices de l'Europe. Urbain II. lui donna le Pallium, & fit revivre en même-tems l'ancienne Primatie de Tolède, dont elle a encore aujourd'hui le titre sans en avoir la pleine jurisdiction que d'autres Métropolitains lui ont contestée. Le Saint Siége même n'appuya pas toûjours constamment ses prétentions. Aux distinctions qu'accorda le Roi de Castille à l'Archevêque Bernard, le Pape ajoûta le titre de Cardinal & de Légat en Espagne.

AN. DE J. C. 1085. & suiv.

Le Roi ne trouva pas autant de facilité pour le réglement de la Lithurgie, qu'il en avoit trouvé lorsqu'il fallut procéder à l'élection d'un Archevêque. Les Papes

AN. DE J. C. 1085. & suiv.

s'étoient proposés d'abolir l'Office Gothique en Espagne institué par saint Isidore, & fort différent du Romain. Les Princes Chrétiens avoient déja commencé à faire recevoir le dernier sur les terres de leur obéïssance ; il s'y introduisoit peu à peu malgré la répugnance des peuples attachés à leur ancien Rit. Après la réduction de Tolède, les Agens du Pape pressérent Alphonse d'y établir la Lithurgie Romaine, qu'on appelloit aussi Gallicane, parce qu'on la suivoit en France, & la Reine Constance montroit un grand zéle pour ce changement. Le nouvel Archevêque y employa son autorité & ses soins ; mais les Muzarabes furent encore moins dociles à recevoir cette nouveauté que les autres Chrétiens d'Espagne. Ils s'y opposérent opiniâtrement, & tout ce que put faire le Roi, qui leur avoit obligation, & qui les vouloit ménager, fut de les engager à souffrir que l'affaire fût mise en délibération. Les avis furent partagés, & l'on fut obligé d'en venir à des moyens de décision qui nous paroîtroient incroyables, s'ils n'étoient attestés par des Auteurs graves, & si les moeurs de ces tems-là n'autorisoient cette tradition. Les Muzarabes n'étoient pas les seuls qui vouloient conserver l'ancien Office. La

plûpart des Ecclésiastiques, les gens de guerre, les courtisans mêmes se faisoient un merite de prier comme leurs ayeux, & nulle part l'Office Romain n'avoit été reçû sans contradiction. Comme plusieurs se mêloient de décider avec présomption sur un point de Religion qu'ils n'entendoient pas, les guerriers opinérent que la querelle devoit être finie à la pointe de l'épée. Deux champions se présentérent, l'un pour conserver l'Office Muzarabe, l'autre pour lui substituer l'Office Romain. L'expédient fut jugé raisonnable. Telle étoit la bisarrerie de ces tems-là, que l'éducation, & un long usage avoient autorisée. Il fut conclu, que selon l'avantage des combattans, une des deux Lithurgies seroit reçûë à l'exclusion de l'autre. Jean Ruys de Matanca combattit pour la Muzarabe, & le bonheur qu'il eut de vaincre eût décidé contre la Romaine, si la Reine n'eût représenté qu'il étoit honteux, que la décision d'une affaire de cette nature dépendît du succês d'un combat. Le Roi entra dans des sentimens si justes, & l'Archevêque les appuya de ses raisons & de l'autorité que lui donnoit son caractére. On eut donc recours à l'épreuve du feu, & il fut arrêté que de deux Livres qui contenoient les deux Lithurgies, celui qui ré-

AN. DE J. C. 1085. & suiv.

An. de J. C. 1088. & suiv.

sisteroit aux flammes, auroit la préférence dans la célébration des divins Offices. Cette épreuve du feu étoit si fréquente alors, & toutes les Histoires en racontent de si extraordinaires effets, que l'on ne doit pas trop s'étonner de celui que l'on rapporte dans la conjoncture présente. Rodrigue de Tolède assûre, que le Livre de l'Office Romain fut réduit en cendres, & que celui du Muzarabe demeura entier au milieu des flammes : Mariana qui s'en tient à la narration de cet Auteur s'est mépris dans le sens qu'il lui donne. En effet, Rodrigue de Tolède ne dit point, comme Mariana le prétend, que le Livre Romain sauta hors du brasier, quoiqu'un peu entamé par l'impression du feu. Rodrigue rapporte ce prodige à l'avantage de l'Office Muzarabe, qui non-seulement demeura entier, mais qui s'éleva audessus des flammes. Ceux de ce parti triomphoient, mais le Roi n'interprétant pas tout-à-fait le miracle comme eux, modéra leur joye par sa décision ; il ordonna que dans les six Eglises abandonnées par les Sarasins aux Muzarabes de Tolède, ceux-ci conserveroient leur maniére de célébrer l'Office Divin, mais que par tout ailleurs, on n'useroit plus que du Romain. Quelques Monastéres néanmoins retinrent en-

An. de J.C. 1088. & suiv.

core le Rit Gothique, mais le tems peu à peu en abolit par tout l'usage, jusqu'à ce que le Cardinal Ximénés sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle, pour en conserver la memoire, fonda dans sa Cathédrale une Chapelle, où il le fit renouveller, & où il subsiste encore aujourd'hui.

Au milieu des soins qui occupoient Alphonse, pour régler sa nouvelle conquête, il ne laissoit pas échapper les occasions que lui donnoient les Maures ses voisins, d'en faire de nouvelles sur eux. Il porta ses armes dans l'Andalousie, & dompta Bénabet Roi de Séville. Mais cette guerre est décrite si confusément par les Ecrivains Espagnols, qu'il est impossible de débrouiller ce cahos. On sçait seulement, qu'Alphonse devenu veuf dans le cours de cette expédition contre les Infidéles, conçut de l'amour pour Zaïde fille de Bénabet, qu'il épousa cette Princesse aprês qu'elle eût embrassé le Christianisme, & qu'il augmenta ses Etats de plusieurs Villes données en dot à la nouvelle Reine.

Tandis qu'Alphonse humilioit les ennemis du nom Chrétien, le Cid retourné dans son premier poste continuoit ses progrês sur les Infidéles. Le Roi d'Arragon n'en faisoit pas moins de son côté, &

An. de J. C. 1088. & ſuiv.

aprês une grande bataille où il étoit demeuré Vainqueur, il avoit aſſiégé Monçon Place forte, une des plus importantes du Païs, & s'en étant rendu maître, il avoit obligé le Roi d'Hueſca à lui payer tribut. Rien ne réſiſtoit à ſes armes, quand le Cid ne ſe trouvoit pas dans ſon chemin pour le traverſer; ce qui arrivoit quelquefois, lorſque ces deux guerriers dont la politique étoit d'entretenir la guerre civile parmi les Saraſins, ſoûtenoient un parti contre l'autre.

Les affaires de la Chrétienté étoient dans cette ſituation en Eſpagne, lorſqu'elles changérent tout-à-coup de face par l'événement que je vais rapporter. Alphonſe & Bénabet ſon beau-pere étoient dans une grande intelligence. La tendreſſe que le premier avoit pour ſa nouvelle épouſe, qui n'avoit rien de Saraſin que ſa naiſſance, avoit formée cette union. Bénabet voulant profiter de l'alliance qu'il avoit contractée avec un Roi puiſſant, forma le deſſein de réünir à la Couronne de Séville ce qui reſtoit aux Mahométans de leur conquête deçà la Mer. Il n'étoit pas aſſez fort pour en venir à bout; Alphonſe ne pouvoit avec bienſéance employer les armes Chrétiennes à l'aggrandiſſement d'un Roi Saraſin. Bénabet ne crut pas devoir l'engager à

seconder ouvertement son projet. Mais ils firent entre eux un traité secret dont les Ecrivains de ce tems-là ne nous ont point rapporté les conditions. Il est cependant certain qu'ils convinrent d'écrire tous deux en Afrique, pour inviter les Almoravides à favoriser une entreprise dont ils se promettoient de grands avantages pour l'intérêt des deux Nations.

An. de J. C. 1088. & suiv.

On appelloit du nom d'Almoravides les peuples soumis à un Roi Maure, qui s'étoit établi à Maroc, où ses successeurs regnent encore. C'étoit une nouvelle famille, qui avoit envahi la domination de tous les Mahométans Africains sur les descendans de Mahomet, aprês qu'ils y eurent tenu le sceptre quatre cens cinquante ans. Joseph Téphin fils & successeur de celui qui fonda cette Monarchie, nommé Téphin comme lui, soûtenoit l'invasion de son pere avec beaucoup de réputation. Ce Prince ayant reçu les lettres du gendre & du beau-pere en même-tems, prévit les suites de cette entreprise, & en conçut des espérances qui ne le rendirent que trop prompt à déférer à leurs priéres. Il ne crut pas qu'il fût à propos de passer si-tôt la mer en personne, mais il choisit pour conduire ses troupes un capitaine expérimenté, nommé Hali Abénaxa, qui ayant débarqué en Espa-

An. de J. C. 1088. & suiv.

gne avec l'armée qu'il commandoit, la mena au Roi de Séville, & feignit de n'être venu que pour favoriser les desseins de ce Prince. On vit bien-tôt que ce n'étoit pas l'intention de son maître, & encore moins la sienne. Ce Général se trouvant le plus fort, fit querelle à son allié; on en vint à une bataille, que le malheureux Bénabet perdit avec la vie; & le Royaume de Séville devint la proye du victorieux. On crut qu'Abénaxa en prenoit possession au nom du Roi de Maroc son maître; mais on ne fut pas long-tems sans être détrompé; il se déclara Roi lui-même, & poursuivant sa victoire contre les Sarasins du voisinage, il trouva tant de facilité à les soumettre, qu'il se vit bien-tôt en état de subjuguer les plus éloignés. Plusieurs prirent le joug d'eux-mêmes, & cette nouvelle domination se trouva en peu de tems assez étenduë pour donner lieu à Hali Abénaxa d'usurper l'ancien titre de Miramolin, qu'avoient pris ceux des premiers Conquérans, qui établirent la puissance des Maures en Espagne. Les tributaires des Rois Chrétiens changérent volontairement de servitude, disant qu'ils aimoient encore mieux garder les Chameaux des Almoravides que les pourceaux des Espagnols.

Abénaxa ne s'en tint pas là; après avoir soumis les Maures, il tourna ses armes contre les Chrétiens, & déclara la guerre au Roi de Castille. Il commença par attaquer les Places que le Roi Bénabet avoit données en dot à sa fille. Alphonse s'y opposa en vain : elles lui furent enlevées, & les Comtes Garcie & Rodrigue, qu'il avoit envoyés pour les défendre, furent défaits par ses ennemis. Ce coup l'étonna, mais il ne l'abattit point. Parmi les bonnes qualités que toute l'Histoire donne à Alphonse, la modération dans la bonne fortune, & un courage à toute épreuve dans l'adversité, dominent dans le caractére que les Ecrivains en ont fait. Il leve promptement des troupes, il appelle ses voisins à son secours, & avec ce qu'il peut rassembler de troupes, il marche plein de confiance à l'ennemi, qu'il trouve près de Badajoz, il lui livre une seconde bataille, où il fut encore malheureux. Pour le bonheur de l'Espagne, la Providence veilloit à la conservation de ce Prince. Sa constance ne l'abandonna point, il ramassa les débris de son armée avec un sang froid, qui soûtint l'espérance des siens, & déconcerta ses adversaires. Il retourna sur ses pas, & poussa les Infidéles avec tant de vigueur, qu'Abénaxa se vit obligé de se renfermer

AN. DE J. C. 1088. & suiv.

An. de J. C. 1088. & suiv.

dans Cordouë. Alphonse l'y tint assiégé : mais la Place étoit bien munie, & défenduë par une nombreuse garnison. Dans les divers combats que les deux partis se livrérent à la vûë de cette Ville, un nommé Abdala, qui avoit tué de sa main Bénabet fut pris, & mis en piéces. Cet exemple étonna le Miramolin, & la défaite des Maures, qui avoient combattu avec Abdala, ayant animé de nouveau Alphonse, il faisoit continuer ses attaques ; lorsqu'Abénaxa lui fit proposer un accommodement si avantageux, qu'il ne crut pas le devoir refuser. Par ce Traité, le Miramolin lui rendoit hommage de ses conquêtes ; il devenoit son tributaire, & lui donnoit une grosse somme d'argent contant. Les pertes passées avoient mis la Castille, dans un état à ne pouvoir tenter rien de plus, sans s'exposer à tout perdre en voulant tout gagner. Abénaxa pouvoit tenir long-tems, il espéroit de nouveaux secours de la part des Sarasins. D'ailleurs la Castille épuisée d'hommes & d'argent n'offroit à Alphonse qu'une foible ressource. Ces considérations le firent résoudre à donner les mains au Traité. Aprês quoi il se retira à Toléde, & Abénaxa reprit la route de Séville.

Comme il restoit au Roi de Castille

beaucoup de choses à régler dans sa conquête, & que le nouveau Miramolin n'avoit point encore établi l'ordre dans la sienne, ils profitérent de cet intervalle de paix, pour apprivoiser leurs nouveaux sujets ; comme ils s'étoient éprouvez l'un l'autre, ils s'estimoient assez pour se craindre, & pour en demeurer dans les termes du Traité qu'ils avoient conclu. Comme le Miramolin ne parut point avoir dessein de secoüer le joug du tribut auquel il s'étoit obligé, le Roi ne tenta pas de lui en imposer un nouveau, & le laissa joüir en repos des avantages de la Paix qu'il lui avoit accordée. Ainsi Alphonse, aprês être demeuré quelque tems dans l'inaction, chercha un autre ennemi à combattre. On ignore la raison qui porta ce Prince à tourner ses armes contre Sarragoce. Peut être craignit-il que cette Ville étant à la bienséance des Arragonois, il ne fût prévenu par le Roi d'Arragon, qui ajoûtoit tous les jours à ses Etats quelque nouvelle conquête. Car ces deux Puissances se mesuroient l'une l'autre avec plus de jalousie que jamais, sur-tout depuis l'union de l'Arragon & de la Navarre. Quoiqu'il en soit, le Roi de Castille marcha à Sarragoce, & l'assiégea, non plus pour s'en faire payer un tribut, que les Rois Sarasins de ce

AN. DE J. C. 1088. & suiv.

An. de J. C. 1088. & suiv.

tems-là payoient aisément aux plus forts, & dont à la premiére occasion ils se dispensoient aussi aisément. Aprês une resistance assez longue, le Prince Maure ne manqua pas d'offrir le tribut à Alphonse, mais celui-ci lui déclara qu'il vouloit la Ville, & rien moins. Sur quoi continuant ses attaques, il avoit sujet d'espérer un heureux succês, lorsqu'une nouvelle imprévûë l'obligea de lever le siége, pour défendre ses propres Etats, qui étoient menacés par les Infidéles.

Joseph Téphin Roi de Maroc, irrité de la perfidie qu'Abénaxa lui avoit faite, & de l'audace qu'il avoit euë d'employer ses troupes à se faire Roi, au lieu de conquérir en son nom, venoit de passer en Espagne avec une armée formidable, & ayant attaqué Séville, il s'en étoit rendu maître, & Abénaxa y avoit eu la tête tranchée. Cordouë s'étoit soumise, & la plûpart des Princes Maures reconnurent sans peine le nouveau Miramolin. La conquête avoit été si rapide, qu'à peine Alphonse eut le loisir de mettre ses forces en état de s'opposer à ce torrent. Le péril commun néanmoins ayant uni assez promptement toutes les Puissances Espagnoles, & le Roi d'Arragon ayant joint les Castillans près de Toléde, on marcha sans perdre de tems à la rençontre des en-

nemis. Les troupes Chrétiennes pénétrérent dans le Païs des Infidéles. Les deux armées se trouvérent en présence, & l'on ne doutoit pas que bien-tôt il n'y eût un combat décisif : mais insensiblement le Maure s'apperçût que les Rois Chrétiens lui étoient supérieurs en nombre. Ainsi il lâcha pied, se battit en retraite, & se retrancha si à propos, que les deux Rois ne jugérent pas qu'il fût possible de le forcer. Contents de l'avoir réduit à respecter les armes Chrétiennes, ils portérent le ravage dans son Païs, & mirent les Villes frontiéres en état de défense. Aprês quoi chacun retourna chez soi. Alphonse cependant se tenoit sur ses gardes contre les entreprises de son nouvel ennemi, tandis que Sanche alloit continuer ses conquêtes sur ses voisins. En même-tems le Cid, qui apparemment étoit demeuré dans son poste pour empêcher l'union des Sarasins dans ces contrées avec ceux de Séville, se signaloit par de nouveaux exploits contre les Infidéles.

AN. DE J.C. 1088. & suiv.

Ils firent l'un & l'autre de nouveaux progrês. Sanche avoit bâti prês de Sarragoce le Château de Castellar, qui tenoit cette Ville comme blocquée, en attendant qu'il l'assiégeât. Une conquête plus pressée avoit appellé ses armes ailleurs.

AN. DE J. C. 1091. & suiv.

Le Roi Sarasin d'Huesca étoit puissant dans un Païs d'où il incommodoit les Chrétiens d'Arragon & de Catalogne, plus que nul autre Prince Infidéle. Huesca étoit une des meilleures Villes d'Espagne, peuplée, riche, bien fortifiée, & le boulevart des Maures, comme elle avoit été autrefois le rempart des Espagnols contre la puissance des Romains qui l'appelloient *la Ville victorieuse*, à cause de l'épaisseur de ses murailles, & de la hauteur de ses tours. Elle maintenoit encore avec gloire l'Empire Sarasin prês des Pyrénées, à la honte du nom Chrétien. Sanche l'avoit dêja renduë tributaire. Mais ces tributs ne portoient aux Vainqueurs que de vains titres qui les amusoient, pendant que les vaincus reprenoient des forces, & qu'ils faisoient des alliances pour secoüer le joug, ou pour en prendre un autre, & engager par là les Chrétiens, en des guerres domestiques & civiles, dont les Sarasins profitoient. Telle avoit été jusqu'alors la conduite d'Abdéraméne, qui regnoit alors à Huesca, & actuellement il traitoit au préjudice du Roi d'Arragon avec le Roi de Castille, qui malgré les obligations qu'il avoit à l'Arragonois, ne pouvoit voir l'accroissement de sa puissance & de ses Etats, sans cette jalousie secrette,

te, que l'Histoire ne peut pardonner à la memoire de ce grand Roi. Sanche ayant appris ces menées, & ne croyant peut-être pas, que dans la situation où étoit Alphonse sans cesse menacé par l'Almoravide, qui devenoit tous les jours plus puissant, il osât se déclarer contre lui, se hâta d'assiéger Huesca. Il l'avoit dêja blocqué d'assez prês par la prise de Balbastro, de Montçon & d'autres Places des environs. Avant que d'investir la Ville, il prit encore Montaragon, qui n'est guéres qu'à une lieuë. Dom Sanche ajoûta de nouvelles fortifications à cette Place, & la pourvut d'une bonne garnison, qui sans cesse étoit occupée à harceler les habitans d'Huesca, & à leur couper les vivres. Le Roi d'Arragon s'approchant enfin de plus prês, forma le siége d'Huesca, & s'y attacha. A peine eût-il commencé l'attaque, qu'il apprit que le Castillan envoyoit des troupes en Navarre pour faire diversion de ce côté-là. Si l'ingratitude d'Alphonse lui causa de l'indignation, ses armes ne lui firent pas lâcher prise. Il détacha de son armée autant de troupes qu'il crut nécessaires pour arrêter les Castillans conduits par deux Seigneurs du Pais, & continua de presser la Place. Tout lui réüssissoit; l'armée Castillanne se retira aux approches de la

AN. DE J. C. 1092. & suiv.

An. de J. C. 1092. & suiv.
sienne, & le siége avançoit toûjours, lorsqu'étant allé reconnoître un endroit foible pour donner l'assaut, & levant la main pour le montrer aux Officiers qui l'accompagnoient, il fut frappé d'une fléche sous l'aisselle. Ce Prince mourut peu d'heures aprês de la douleur que ses chirurgiens lui firent souffrir en retirant le fer dont il avoit été blessé. Il laissa trois fils, Pierre, Alphonse, & Ramire, qui regnérent tous trois. Les deux premiers étoient au siége. Le Roi mourant transporté dans sa tente, leur ordonna de continuer les attaques, jusqu'à ce qu'ils eussent achevé une conquête si nécessaire au repos public.

Sanche fut un des plus grands Princes qu'ait eu l'Espagne, d'une piété & d'une sagesse, qui donnoit un grand relief à sa valeur. On lui reproche d'avoir usé avec peu de modération des biens de l'Eglise, pour les besoins de l'Etat; mais outre qu'ils furent employés à des guerres de Religion contre les ennemis du nom Chrétien, les Papes lui avoient accordé la disposition de ces biens sacrés, pour les nécessités pressantes de la Chrétienté opprimée sous le joug des Mahométans: s'il en poussa l'usage jusqu'à l'abus, il en fit une pénitence plus édifiante que sa faute n'avoit été scandaleuse. Car en

ayant été repris, il en demanda publiquement pardon à Dieu & à l'Eglise, & fit de grandes restitutions. Dom Pedro son fils aîné regna après lui en Arragon & en Navarre, sans qu'un changement si subit causât aucune altération ni dans l'un ni dans l'autre Etat. L'armée n'en eut que plus d'ardeur à continuer le siége d'Huesca, les uns voulant venger le Roi mort, & les autres meriter par leurs services les bonnes graces de son successeur.

AN. DE J. C. 1092. & suiv.

Les Arragonois profitoient de l'occupation que donnoit le Cid aux Sarasins des contrées voisines. Il domptoit les uns, il soûtenoit les autres; & ceux à qui il ne jugeoit pas à propos de faire la guerre, le ménageoient pour en être secourus contre leurs ennemis. Hiaya qui chassé de Toléde regnoit alors à Valence, fut protégé par ce Héros contre le Roi de Sarragoce, qui vouloit entreprendre sur ses Etats. Le Cid avoit déclaré à celui-ci, que le Roi de Valence étant sous la protection du Roi de Castille, depuis la reddition de Toléde, il ne souffriroit pas qu'on l'attaquât. L'intelligence qu'Hiaya entretenoit avec les Chrétiens, lui attira la haine des siens, à qui la perte de Toléde l'avoit déja rendu méprisable. Un nommé Abenaf caballa contre lui, & ayant pris le tems que le Cid étoit embarqué dans une

An. de J.C. 1092. & suiv.

autre guerre, il sollicita les Almoravides, dont la puissance croissoit tous les jours, de lui prêter main-forte pour déposséder un Prince favorable aux Chrétiens. Le Miramolin attentif aux occasions de s'agrandir, marche promptement à Valence; Abenaf dont les habitans favorisoient la rebellion, lui en ouvre les portes. Hiaya fut tué, & le Rebelle mis en sa place: Celui-ci ne joüit pas long-tems du fruit de son crime. L'Almoravide s'étant retiré, le Cid fit la paix avec ses voisins dans le dessein de chasser l'usurpateur, qu'il assiégea, & qu'il réduisit après un long siége à se rendre. Un Héros si digne de regner meritoit une couronne. Sa vertu ne lui permit pas de prendre le nom de Roi; il reconnut toûjours Alphonse pour son Souverain légitime, & lui envoya pour lui rendre hommage du nouvel Etat qu'il avoit conquis, deux cens chevaux, & autant de sabres des dépoüilles gagnées sur ses ennemis. Mais sans être Roi, on peut dire, qu'il regna à Valence avec plus de gloire les cinq derniéres années de sa vie, qu'aucun de ceux qui portoient la Couronne. Comme la piété égaloit sa valeur, son premier soin fut d'avoir un Evêque, & de travailler avec lui à établir le Christianisme dans sa conquête. Il fit venir sa femme &

ses filles qu'il avoit laissées à Cardénas. Il en avoit deux, l'une nommée Dogna Elvire, & l'autre qu'on appelloit Dogna Sol. Leur Histoire aussi-bien que celle de leur pere a été mêleé de tant de fables incroyables, qu'il est étonnant que des Auteurs qui se donnent pour Historiens éxacts, n'en ayent pas fait le discernement. Si on les en croit, les deux filles du Cid épousérent les Comtes de Carion. Aprês leur mariage, ceux-ci outrés contre leur beau-pere, dont ils s'étoient attirés le mépris par leur lâcheté, déchargérent leur rage sur les deux Comtesses, qu'ils conduisirent dans un bois, où aprês les avoir cruellement fustigées, elles furent laissées pour mortes. Quand même ce conte ridicule, & les récits des combats en champ clos, qui selon ces mêmes Auteurs, suivirent cette action barbare, ne seroient pas démentis par des monuments authentiques, le bon sens suffit seul pour en découvrir la fausseté. Aussi Mariana n'ose-t'il garantir des faits avancés avec si peu de vrai-semblance. Il étoit trop judicieux pour ajoûter foi à de pareilles fictions.

AN. DE J. C. 1092. & suiv.

Pendant que le Cid prenoit Valence, le nouveau Roi d'Arragon pressoit Huesca, & l'avoit réduite aux abois, lorsque le Roi Maure de Sarragoce se trouvant

AN. DE J.C. 1092. & suiv.

oisif dans son Païs, par l'alliance qu'il avoit soin d'entretenir avec le Cid, tourna ses armes contre l'Arragonois, & résolut d'employer ses forces pour l'empêcher de prendre une Ville dont il prévoyoit que la perte seroit fatale à ses Etats. Dans ce dessein il leva des troupes, qui furent bien-tôt renforcées par un Corps de Castillans, sous la conduite de Garcie Comte de Cabra, & d'un autre Seigneur nommé Gonzalve. L'un & l'autre étoient venus de Castille au secours d'Huesca, par un effet de la jalousie de cette Couronne contre celle d'Arragon. On comptoit cent mille hommes dans cette armée : à peine Dom Pedre en avoit-il trente milles. Mais se confiant au secours d'en haut, il fit apporter de Roda le corps de saint Victorien dans son camp, & après avoir fait sa priére, il marcha plein de confiance à la rencontre des ennemis, qu'il trouva dêja proche de la Ville dans la grande plaine d'Alcaraz. Là, Don Garcie, l'un des deux Chefs qui commandoit l'armée Castillanne, lui fit représenter le péril où il alloit exposer la sienne, sa personne, ses Etats même, & lui proposa d'abandonner une entreprise qui devenoit témeraire, par la disproportion de ses forces avec celles des Confédérés. Il lui offrit encore de favoriser sa retraite,

pourvû qu'il s'engageât à laisser le Roi d'Huesca en repos. La valeur de Don Pedre ne lui permit pas d'écouter ces propositions. On dit qu'une apparition contribua à lui inspirer ce courage, & qu'il avoit été assuré surnaturellement de la victoire. Quoiqu'il en soit, ayant rejetté les conseils du Castillan, il parut sur le champ de bataille avec sa petite armée divisée en trois corps. L'avant-garde étoit commandée par le Prince Alphonse son frére, le corps de bataille par Lisana & Bacalla favoris de son pere. (C'est de ce dernier qu'on assure que la Maison de Luna tire son origine.) Le Roi étoit à l'arriére-garde fort attentif à tout. Le combat un des plus mémorables, qu'on eût vû de long-tems en Espagne, dura jusqu'à la nuit, sans que l'on pût conjecturer pour qui se déclareroit la victoire. La perte des Sarasins étoit grande, mais leur nombre les mettoit en état de beaucoup perdre, & de tout gagner, si la peur ne les eût saisis durant la nuit qui suivit la bataille; la multitude des morts effraya les vivants. Saisis d'une terreur panique, ils pensérent à la retraite. Ils se retiroient en effet, & croyoient avoir le loisir, à la faveur de l'obscurité, de gagner un lieu d'assurance, lorsque Dom Pedre averti de leur marche les poursuivit au point du

AN. DE J. C. 1094. & suiv.

An. de J. C. 1094. & ſuiv.

jour avec tant d'ordre & de vigueur, qu'il les atteignit, les tailla en piéces, & en laiſſa ſur la place plus de quarante milles. Il ne perdit que mille des ſiens, ſans aucune perſonne de marque. Du côté des ennemis quatre Princes Saraſins qu'on reconnut à leurs Couronnes, furent trouvés parmi les morts. Le Roi de Sarragoce ſe ſauva. Le Comte de Cabra fut pris. Les dépoüilles furent immenſes, & ce qu'il y eut de plus heureux, la Ville ſe rendit au Vainqueur. On raconte deux choſes extraordinaires de cette journée, l'une qu'on y vit un Cavalier d'une figure au-deſſus de l'homme, combattant pour le Roi d'Arragon, portant la victoire par tout où il paroiſſoit. On crût que c'étoit ſaint George, & la dévotion des Navarrois envers ce ſaint, qu'ils reconnoiſſoient pour leur Patron, s'accrédita notablement; l'autre qu'un nommé Moncada Eſpagnol, qui avoit ſuivi en Aſie le fameux Godefroi de Boüillon, fut enlevé de devant Antioche dans le tems que les Croiſés l'aſſiégeoient, & ſe trouva, ſans ſçavoir comment, à la bataille d'Alcaraz. Ainſi dit Mariana, le peuple admet volontiers dans les grands événemens le merveilleux, & ſouvent l'incroyable. Du moins il eſt vrai, que cette victoire fut un coup du Ciel pour

An. de J. C. 1094. & suiv.

les Chrétiens. Aussi Don Pédre en rendit à Dieu de solemnelles actions de graces. Après avoir convoqué les Evêques, il fit changer en Eglise Cathédrale, la grande Mosquée d'Huesca.

Le reste de la vie de ce Prince ne fut qu'une suite de conquêtes, qui étendirent sa domination sur les terres des Infidéles. Les Comtes Catalans le secondérent, tantôt s'unissant à lui, tantôt en faisant des diversions à propos. Ils augmentoient de leur côté leurs Etats, qui peu à peu par les alliances qu'ils contractoient souvent ensemble, formoient aux Comtes de Barcelonne la Principauté Catalane, dont ils devinrent seuls Souverains, toûjours néanmoins sous l'hommage dû aux Successeurs de Charlemagne. Le Roi d'Arragon n'eut d'aversité que celle de voir mourir avant lui son fils unique, qui portoit son nom. Il ne lui survécut que six mois. Mais il eut la consolation de laisser ses Royaumes à un frére dont la valeur & les actions passées répondoient d'un heureux avenir. Dom Pédre mourut l'an onze cens quatre. Alors commença le beau regne d'Alphonse en Navarre & en Arragon.

Alphonse de Castille éprouvoit en ce tems de fâcheux effets de l'inconstance de la fortune, ou pour parler plus chré-

An. de J. C. 1094. & ſuiv.

tiennement de juſtes châtimens du Ciel ; pour avoir donné du ſecours aux Infidéles contre un Roi Chrétien. Il perdit en peu d'années trois perſonnes, qui étoient les colomnes de ſon Etat, l'Infante Urraque ſa ſœur, ſa conſolation & ſon conſeil, Raymond de Bourgogne ſon gendre, qu'il avoit fait Comte de Gallice, pour les importans ſervices qu'il avoit rendus, & le Cid qu'il n'aima jamais, mais qui par ſa générosité lui avoit été plus utile que tous ceux qu'il avoit aimés. Ce fameux guerrier s'étoit ſoûtenu dans Valence malgré les efforts des Saraſins, qu'il avoit toûjours chaſſés, & tout nouvellement vaincus en deux batailles, quoiqu'il eût été obligé de repouſſer à diverſes fois les inſultes des grands de Caſtille, toûjours jaloux de ſon élévation, & ſouvent même appuyés du Roi. Parmi tant d'ennemis il vivoit comblé de richeſſes & de gloire, ayant uni par les liens d'un ſecond mariage ſes deux filles, l'une à l'Infant Dom Pédre d'Arragon, l'autre à Ramire fils de Dom Sanche Garcie Roi de Navarre, aſſaſſiné par ſon frére Raymond. Le bruit de ſes exploits avoit pénétré juſqu'aux extrémités de l'Aſie. Tout récemment le Roi de Perſe touché de la haute réputation de ce grand homme, & des merveilles que la renommée en publioit, lui avoit envoyé des Am-

baſſadeurs, pour le féliciter de ſes conquêtes. Au milieu de tant de proſpérités le fameux Cid fut attaqué d'une maladie, qui le mit enfin au tombeau. Il mourut à Valence même, défendant cette Ville, tout malade qu'il étoit contre toutes les forces des Almoravides, qui l'étoient venu aſſiéger, & qui ne s'en rendirent maîtres qu'aprês la mort de ſon défenſeur : double perte pour la Caſtille, qui fut bien-tôt ſuivie d'une autre, qu'Alphonſe ſentit davantage, quoique peut-être elle fut moins funeſte.

AN. DE J. C. 1100. & ſuiv.

Pendant que le Miramolin Joſeph Téphin avoit vécu, ce Prince qui ne vouloit point riſquer ſes Etats, n'avoit pas jugé à propos d'attaquer directement le Roi de Caſtille, qui de ſon côté le ménageoit. L'un & l'autre s'étoient contentés de s'obſerver mutuellement, & de ſe précautionner contre les ſurpriſes. Joſeph étant venu à mourir, ſon fils Hali qui lui ſuccéda, ſuivit l'ardeur que lui inſpiroit l'ambition jointe à la jeuneſſe. Il déclara la guerre à Alphonſe, & fit une ſubite irruption dans la Caſtille. Hali avoit aſſemblé toutes les forces de ſes Etats, tant d'Afrique où il étoit alors, que de l'Eſpagne Saraſine où il paſſa en diligence. Alphonſe étoit malade ; tout ce qu'il put faire, fut de mettre ſur pied une armée dont

AN. DE J. C. 1108. & suiv.

il donna le Commandement à ce Garcie Comte de Cabra, pris à la bataille d'Alcaraz, & délivré moyennant une rançon. Six autres Comtes Castillans obéïssoient à Garcie; & pour donner plus d'autorité à celui qui les commandoit, le Roi voulut que Sanche son fils unique, qu'il avoit eu de la Reine Zaïde, & dont le Comte étoit Gouverneur, allât à cette guerre, quoiqu'il eût à peine onze ans. On marcha, on trouva les ennemis, on les combattit, mais avec tant de malheur, que non-seulement l'armée Castillanne fut vaincuë, & mise en déroute; mais l'Infant même qui donnoit déja des marques de valeur au-dessus de son âge, périt dans la mêlée avec son Gouverneur, qui lui avoit servi long-tems d'un inutile bouclier. Le mauvais succês de cette bataille qu'on nomma la journée des sept Comtes, & qui fut donnée à Velès, environ l'an onze cens huit, remplit la Castille d'effroi, & causa au Roi la plus vive douleur, qu'un pere affligé sentit jamais. Alphonse eut besoin de toute sa vertu pour soûtenir tout le poids de son malheur. On l'entendoit de tems en tems pousser des gémissemens profonds : souvent il demandoit son fils, & si la nécessité de pourvoir à la sûreté de l'Etat n'eût fait quelque diversion à sa douleur, il couroit risque d'y succomber.

L'Histoire de ce tems-là écrite sans ordre, sans exactitude & sans liaison, ne nous apprend point comment ce Prince arrêta le torrent, qui sembloit devoir inonder ses Etats. On dit qu'Hali reprit quelques Places, autrefois dépendantes de la Couronne de Séville, & unies par Alphonse à celle de Tolède. Mais il est sûr qu'il ne fit pas des conquêtes considérables, qu'Alphonse eut tout le tems d'armer pour l'aller insulter à son tour, jusques sous les murs de Séville.

AN. DE J. C. 1108. & suiv.

On assûre, que dans l'intervalle qui se passa entre la bataille de Vélés & cette derniére expédition, l'Infante Urraque fut remariée. De six ou sept femmes qu'avoit eues Alphonse Roi de Castille, il n'eut d'autre fils que celui qu'il venoit de perdre. Urraque héritiere présomptive du Royaume en avoit eu un de Raymond de Bourgogne, nommé Alphonse comme son grand pere; mais outre que c'étoit un enfant à peine sorti du berceau, il étoit d'une race étrangére. Le Roi & les Grands avoient peine à souffrir qu'il succédât à la Couronne. L'Infante sa mere étoit d'une conduite & d'un caractére d'esprit à prendre peu d'intérêt à son fils. Légére, déreglée, & poussant la galanterie jusqu'à la débauche, elle n'eut que du mépris pour son mari; ainsi on comptoit

An. de J. C. 1108. & suiv.

pour rien le petit Alphonse, qui étoit élevé dans un Village de Gallice par le Comte Don Pédre de Trava qu'on lui avoit donné pour Gouverneur. Dans cette disposition des esprits pour cet enfant abandonné, on conclut qu'il falloit donner à l'Infante Espagnole de naissance un nouveau mari, pour avoir un Roi de la nation. Les Grands qui voyoient D. Alphonse cassé de vieillesse, & affoibli par de longues infirmités, s'empressoient de demander un Castillan, & jettoient les yeux sur Don Gomez Comte de Candespine, homme de grande maison & des plus riches de l'Etat. L'Archevêque de Toléde D. Bernard, & les Evêques proposoient le nouveau Roi d'Arragon Don Alphonse, dans la pensée que ce Monarque réünissant toutes les Couronnes d'Espagne sur une même tête, seroit en état d'étendre plus loin les conquêtes des Chrétiens sur les Infidéles qu'aucun de ses prédécesseurs, & que s'il ne les chassoit pas tout-à-fait, ses successeurs acheveroient aisément ce qu'il auroit commencé. Le Roi de Castille fut de l'avis des Prélats; mais les Grands, qui ne pensoient pas que ce mariage fût favorable à leur ambition, conférérent ensemble sur les moyens de l'empêcher. La difficulté étoit d'en parler au Roi. La

commiſſion étoit délicate & dangereuſe. On ſçavoit que ce Prince jaloux de ſon autorité ne ſeroit pas d'humeur à déferer aux remontrances de ſes ſujets. A la ſollicitation des Seigneurs de la Cour, un medecin Juif, que les maladies d'Alphonſe rendoient néceſſaire & aſſidu auprès de ſa perſonne, ſe fit l'organe, & le Député de la Nobleſſe. Le Roi choqué de la hardieſſe du médecin, le chaſſa de ſa préſence, & lui défendit pour toûjours l'entrée de ſon Palais. On négocia donc avec le Roi d'Arragon. Le mariage fut conclu, & célébré avec beaucoup d'appareil. La nouvelle Reine ſuivit ſon mari dans ſes Etats d'Arragon. Ils n'y furent pas long-tems ſans apprendre que le Roi de Caſtille étoit attaqué d'une maladie incurable, qui fut néanmoins d'aſſez longue durée, mais qui le mit enfin au tombeau aprês une langueur de dix-ſept mois. Il mourut à Toléde l'an onze cens neuf, le ſoixante-dix-neuviéme de ſon âge, & la quarante-quatriéme année de ſon regne, après avoir rempli de ſi longs jours, par toutes les actions dignes d'un grand Prince, ſans négliger celles qui ſont propres d'un Roi Chrétien. Toléde courut riſque alors d'être déſertée par la plûpart des habitants, qui ne s'y croyoient plus en aſſûrance, & d'être repriſe par les

AN. DE J. C. 1109. & ſuiv.

An. de J.C. 1109. & suiv.

Sarasins. Hali Roi des Almoravides y étoit accouru de Séville à la nouvelle de la mort d'Alphonse, & y avoit mis le siége. La prudence d'Alvare Fanez rassûra d'abord les Bourgeois, & sa valeur rendit ensuite les efforts des ennemis inutiles. Les Maures se retirérent après huit jours d'attaque, jugeant bien qu'ils alloient avoir sur les bras toutes les forces de l'Espagne Chrétienne, pour peu que les Espagnols eussent le tems de se rassembler, & de marcher à eux.

Le nouveau Roi ayant presqu'aussitôt appris la délivrance que le siége de Toléde, ne se pressa pas de quitter l'Arragon, où des affaires considérables demandoient encore sa présence; il se reposoit de celles de Castille sur l'habileté de Don Pédre Ansurez, à qui le feu Roi en mourant en avoit laissé l'administration. Ce Seigneur avoit été long-tems premier Ministre, & avoit acquis un crédit sur l'esprit des Grands de Castille, capable de tenir en bride les plus inquiets. Comme il avoit toûjours pris soin de ce qui regardoit Urraque, & qu'elle avoit paru prendre en lui la confiance qu'il méritoit, le Roi crut ne pouvoir mieux faire, pour se donner le tems d'achever ce qui le retenoit en son Païs, que de faire prendre les devants à la Reine, afin que joignant son

autorité aux conſeils de ſon Miniſtre, ils reglaſſent en attendant les affaires les plus preſſées. An. de J. C. 1110. & ſuiv.

Alphonſe Roi d'Arragon connoiſſoit bien ſa femme ; mais il ne s'étoit pas encore donné le tems d'étudier ſes démarches. Il ſçavoit qu'elle en aimoit d'autres que lui, qu'elle gardoit même peu de meſures dans ſes amours ; mais comme il ne l'avoit épouſée que pour être plus grand Roi, il avoit ſçu diſſimuler. Cependant la Reine étant arrivée à Léon, il apprit qu'elle avoit commencé par chaſſer Don Pédre Anſurez. Elle fut outrée contre ce Miniſtre, parce qu'écrivant au Roi, il avoit ajoûté à ſes titres de Roi de Navarre & d'Arragon, ceux de Léon & de Caſtille.

Ce procédé d'Urraque indigna Alphonſe ; heureuſement il avoit fini une guerre dans laquelle il s'étoit engagé avant la mort de ſon beau-pere, contre quelques Maures ſes voiſins. Il avoit gagné prês de Valtera une bataille contre Abuhaſalem Roi de Saragoce, s'étoit rendu maître de la Ville d'Exéa, l'une des plus conſidérables de la Navarre, & avoit pris des Places à ſa bien-ſéance ſur les confins de ſes Etats. Ce fut aprês cette expédition, qu'ayant pris le nom d'Empereur, qu'il prétendit avoir hérité

An. de J.C. 1110. & suiv. de son beau-pere avec ses Royaumes, il vint se présenter en Castille, où sa présence devenoit nécessaire. Il continua à dissimuler le peu de satisfaction qu'il avoit de la Reine ; & ne la voulant pas chagriner sur l'éxil de Dom Pédre Ansurez, il dédommagea ce Seigneur, qui s'étoit retiré dans le Comté d'Urgel, des biens qu'il perdoit en Castille, par d'autres plus considérables qu'il lui donna en Arragon. La Reine Urraque de son côté cachoit une partie de ses sentimens, tandis que les Grands charmés des maniéres d'Alphonse, de son équité, & de son zéle pour les intérêts de la nation, le reconnoissoient à l'envi pour leur Souverain. Une disposition si favorable fit juger au Prince que les choses étoient paisibles, & que sa présence ne seroit pas si-tôt nécessaire. Ainsi il prit le parti de poursuivre ses conquêtes, & d'avancer le dessein qu'il avoit de prendre Saragoce.

Il ne fut pas en Arragon, qu'il apprit qu'on remuoit en Castille, & que la Reine, sous prétexte que son mariage étoit nul, prenoit des mesures pour regner seule, & sans dépendance dans son héritage. Ce bruit l'ayant fait revenir sur ses pas, il prit habilement occasion des déréglemens publics de sa femme, pour s'en

saisir & l'enfermer, sans que les Grands scandalisés de la conduite de leur Reine se remuassent pour l'empêcher. Il la mena en Arragon & la confina dans la forteresse de Castellar prês de Saragoce, aprês avoir changé la plûpart des Gouverneurs & les garnisons des fortes Places de Castille, où il mit des Arragonnois.

AN. DE J.C. 1110. & suiv.

La Reine avoit ses partisans, sur-tout deux amans déclarés, l'un & l'autre distingués par leur naissance & par leurs grands biens. Le premier étoit D. Gomez Comte de Candespine qui avoit prétendu l'épouser, l'autre Don Pédre de Lara, fils de ce Don Pédre fameux par le combat de Zamora; celui-ci sur le bruit qu'on faisoit courir de la nullité du mariage de la Reine, osa se flater qu'il l'épouseroit, si le divorce qu'elle méditoit, venoit un jour à réüssir. Rodrigue de Tolédo a écrit qu'elle avoit eu un fils du premier qui fut nommé Hurtado, dont quelques-uns ont prétendu que la Maison qui porte ce nom, une des plus illustres d'Espagne, a tiré son origine. Quoiqu'il en soit de cette avanture dont Sandoval justifie Urraque par d'assez mauvaises raisons, elle échappa de Castellar par la connivence de ses gardes, & fut ramenée en Castille. Son arrivée partagea les Grands. Ses partisans vouloient qu'elle regnât sans dé-

An. de J. C. 1110. & suiv. pendre de son mari, dont ses deux amans se promettoient de prendre la Place aprês le divorce, chacun ayant assez bonne opinion de soy, pour se flater d'avoir la préference. Ceux qui regardoient les affaires avec plus de sang froid, prévirent les maux qui ménaçoient le Royaume, si Urraque étoit reconnuë pour seule Souveraine, à l'exclusion d'Alphonse. Ils conclurent, si l'on en croit quelques Historiens, contre Urraque, & la renvoyérent sans autre ménagement au Roi, qui l'enferma une seconde fois dans le Château de Soria. Selon d'autres Ecrivains, elle se réconcilia avec son mari, & ne fut remise en prison, qu'aprês lui avoir donné de nouveaux sujets de chagrin. Du moins il est sûr, qu'Urraque fut enfermée une seconde fois. Alphonse délivré d'une femme inquiéte croyoit regner paisiblement dans les Royaumes de Léon & de Castille, comme il regnoit avec gloire en Arragon & en Navarre, lorsqu'un nouvel événement troubla la paix dont il joüissoit.

Le jeune Alphonse fils de Raymond de Bourgogne & de la Reine croissoit en âge, & promettoit dêja beaucoup. Ceux qui le connoissoient assez, pour juger qu'il étoit digne d'une meilleure fortune, étoient touchés de son état,

Dans la ſituation où ſe trouvoient les choſes, on ne pouvoit lui diſputer le droit de ſuccéder au Royaume de Caſtille, dont ſa mere étoit ſeule héritiére, ni s'aſſurer qu'il y ſuccédât, depuis qu'un Roi puiſſant & guerrier s'en étoit rendu maître. Celuici n'étoit pas encore aſſez puiſſant, pour ôter au légitime héritier toute eſperance de la Couronne; mais il étoit tems d'empêcher qu'il ne le devînt d'avantage, & d'oppoſer à ſon ambition de plus fortes barriéres, que celles du droit & de la juſtice. Ce fut ainſi que raiſonnérent les Prélats & les Seigneurs de Gallice, qui voyant de plus près le petit Alphonſe, ſe déclaroient avec zéle en ſa faveur. Ils deſiroient de voir aſſis ſur le trône de ſes péres, un Prince que ſon ayeul n'avoit négligé, que parce qu'il n'avoit pû le connoître. L'Archevêque de Toléde, & d'autres Evêques Caſtillans même & Léonois, entrérent dans les mêmes ſentimens. Le bruit qui s'étoit répandu de divers défauts, qui rendoient nul le mariage de la Reine avec le Roi d'Arragon, donnérent occaſion de l'examiner. On trouva entre autres empêchemens, qu'Alphonſe étoit parent au troiſiéme dégré de la Reine Urraque, & par conſéquent, que le mariage avoit été fait contre les Loix de l'Egliſe. On ne perdit

AN. DE J. C. 1110. & ſuiv

An. de J.C. 1110. & suiv.

point de tems, on écrivit au Pape, & on obtint un bref, par lequel il fut ordonné à l'Evêque de Compostelle de procéder à la cassation du mariage de la Reine de Castille, de l'excommuniere notamment si elle y apportoit de la résistance. La menace étoit inutile; Urraque ne fut jamais plus soumise aux ordres du Saint Siége; mais le coup fut sensible à Alphonse. La Reine resserrée dans Soria, ne l'incommodoit plus, & ses Royaumes l'accommodoient beaucoup. Il lui étoit fâcheux de déchoir; & accoûtumé à porter le titre d'Empereur des Espagnes, il avoit peine à se réduire à celui de Roi d'Arragon. Les premiers effets de son indignation se répandirent sur les Evêques, qui avoient mis cette affaire en mouvement. L'Archevêque de Toléde & les Prélats Castillans furent punis, les uns par l'exil, les autres par divers genres de peines. La Gallice fut attaquée, & le Roi y avoit dêja pris des Villes, lorsque des personnes de pieté s'étant entremises pour la paix, que les Galléciens demandoient avec empressement, il jugea qu'un peu de clémence ne seroit pas hors de saison, dans un tems où déchu du droit de regner sur ces peuples, il n'avoit d'autre parti à prendre que de les gagner par la douceur. Il auroit pû s'en faire aimer, si

leur Prince naturel eût été moins aimable. Mais les belles qualités du jeune Alphonse lui avoient dêja frayé le chemin du trône, & la Gallice souffroit impatiemment la domination d'un étranger. L'Arragonnois ne se fut pas plûtôt éloigné, que cette Province soûtenuë de Henry Comte de Portugal leva de nouveau l'étendart contre le Roi d'Arragon. Elle venoit de reconnoître l'Infant pour Souverain, & l'avoit fait couronner à Compostelle. Cet événement fit prendre au Roi Alphonse un parti fort extraordinaire, & dont le motif ne fut connu que par l'effet qu'il produisit. Ce Prince n'eût pas plûtôt appris le Couronnement de l'Infant, qu'au lieu de retourner en Gallice, comme on s'y attendoit, il prit le chemin de Soria, & n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il répudia publiquement Urraque, avec toutes les formalités qui lui pouvoient faire sentir le mépris qu'il avoit pour elle.

AN. DE J.C. 1110. & suiv.

On avoit tout sujet de croire, qu'ayant répudié la Reine, il avoit renoncé au Royaume qu'il tenoit de son chef, & on eut d'autant plus de raison de se le persuader ainsi, qu'en la répudiant il lui donna la liberté, vengeance délicate, mais dont la politique ne fut pas d'abord apperçûë de ceux qui ne considéroient que

AN. DE J. C. 1110. & suiv.

la surface des choses. Au fond, ce coup fut d'un Prince habile, & montra bien que le Roi d'Arragon surnommé le Batailleur, pour s'être trouvé, dit-on, à vingt-neuf batailles rangées, ne fut pas moins prudent que guerrier. Il vouloit conserver le Royaume, & il n'y avoit plus d'autre droit que celui que donnent les armes au plus fort. Il prévoyoit que si la Reine demeuroit prisonniére ; après le divorce, les Seigneurs Castillans se joindroient à ceux de Gallice en faveur du petit Alphonse, pour conserver la Royauté dans la famille de leurs Rois naturels, & qu'ils feroient tous ensemble un parti capable de lui résister long-tems, malgré les Places qu'il occupoit. Au contaire, il ne douta point que la Reine Urraque délivrée de sa prison ne voulût regner à l'exclusion de l'Infant. Delà il prévit que la mere & le fils en viendroient bien-tôt à une guerre ouverte, & que leurs divisions lui faciliteroient le moyen de les opprimer l'un & l'autre.

Il s'en fallut peu que l'événement ne justifiât la conduite du Roi d'Arragon, & si Alphonse ne porta pas plus loin ses prétentions sur la Castille, on en fut redevable à sa modération. L'Infant se soûtint, mais il fut en danger d'être la victime d'une mere ambitieuse, qu'il obligea

pourtant

pourtant de céder. L'Arragonnois toûjours victorieux, ne profita de leurs divisions que pour se procurer la gloire de donner la paix à celui des deux partis qui prévaudroit sur l'autre. Par un pur amour de l'équité, il consentit enfin à se dépoüiller d'un bien qu'il pouvoit encore retenir, ou du moins disputer long tems par les armes.

AN. DE J. C. 1110. & suiv.

La Reine Urraque ne fut pas plûtôt libre, que comme Alphonse l'avoit prévû, les sujets de la Couronne de Castille, qui n'étoient pas attachés au sang de leurs Rois, ou qui par des intérêts particuliers n'étoient pas dans ceux de la Reine, se trouvérent divisés en deux factions aussi opposées l'une à l'autre qu'à leur ennemi commun. Les Castillans reconnurent la Reine : les Galléciens tinrent ferme pour l'Infant, quoique le Comte de Portugal eût changé de parti, & se fût donné au Roi d'Arragon. On leva des troupes des deux côtés ; les deux Amans de la Reine commandérent les siennes, celles de l'Infant furent conduites par le fidéle Don Pédre de Trava, assisté de Don Diegue Gelmirez, qui de Secretaire de Raymond de Bourgogne étoit devenu Evêque de Compostelle.

La Reine n'étoit guéres moins irritée contre son fils, qui vouloit partager sa

AN. DE J.C. 1112. & suiv.

Couronne, que contre le Roi d'Arragon, qui se préparoit à l'usurper : & les deux Généraux Castillans, qui se flattoient l'un & l'autre d'épouser la mere, avoient encore plus d'intérêt à détruire le fils que l'ennemi. L'infant de son côté étoit informé de leurs desseins ambitieux, & de la disposition où étoit l'esprit de la Reine à son égard. Dans cette situation des forces & des armes de Castille, le Roi d'Arragon voyoit bien qu'il n'en auroit à combattre qu'une partie à la fois, & qu'il étoit à son choix d'attaquer celle dont la défaite devoit lui moins coûter. Il se détermina à marcher contre les Amans de la Reine, que plus d'une sorte de jalousie empêchoit d'être bien d'accord ; il les trouva avec leur armée campés près de Sépulvéda, & leur ayant présenté la bataille, qu'ils acceptérent mal-à-propos, il les défit sans beaucoup d'effort. Don Pédre de Lara prit lâchement la fuite dès le commencement du combat, & se retira à Burgos, où il apprit peu de tems après, qu'il avoit plus gagné dans sa fuite, qu'il n'auroit fait par une victoire. Son Rival avoit été tué, & la Reine qui étoit à Burgos oublia aisément le mort par le plaisir de revoir le vivant.

L'incertitude néanmoins de ce qu'entreprendroit le Vainqueur, pour profiter

de la victoire, mêloit quelque inquiétude à cette joye, lorsqu'on apprit que l'Arragonnois menoit son armée en Gallice, & alloit combattre l'Infant, qui s'étoit mis en marche avec la sienne. Cette nouvelle rassura pour quelque tems la Cour de Burgos; mais la réfléxion qu'on y fit, que quelque parti qui prévalût, le Vainqueur ne tarderoit pas à se montrer, obligea la Reine de se retirer dans la Forteresse d'Orsillon, en attendant qu'on pût ramasser assez de troupes pour former une armée. Pendant que Don Pédre de Lara prenoit ce soin, le Roi d'Arragon avançoit, & l'Infant Don Alphonse venoit à sa rencontre. Ils se trouvérent à Villa-daryas, entre Léon & Astorga, où fut donnée une des plus opiniâtres & des plus sanglantes batailles. Le Roi d'Arragon la gagna; Don Pédre Comte de Trava y fut pris. Ce Comte étoit un des Seigneurs le plus distingué par sa naissance, par ses richesses, son mérite, & ses emplois. Il avoit été, comme on l'a dêja dit, Gouverneur de l'Infant Don Alphonse, & avoit épousé Dogna Mayor, fille d'Armengol Comte d'Urgel. Il étoit à craindre que le jeune Infant, ne vînt au pouvoir de son ennemi. Mais l'Evêque de Compostelle le fit retirer de la mêlée, pour aller chercher

An. de J.C. 1112. & suiv.

An. de J. C. 1112. & suiv.

avec lui une ressource à sa disgrace. Il n'étoit pas aisé d'en trouver dans l'état où étoient les affaires. Le Roi d'Arragon étoit dêja maître des meilleures Places de l'Etat, où dês le commencement des troubles il avoit mis des Gouverneurs & des garnisons de sa Nation. L'Evêque de Compostelle prévoyoit bien que le Roi Vainqueur trouveroit peu de résistance en celles qui obéïssoient ou à l'Infant ou à la Reine. Dans cet embarras, il crut faire un coup important pour le bien public, de réünir la mere & le fils. Il mena l'Infant à Orsillon, & ayant représenté à la Reine sa mere les raisons qui devoient l'obliger d'agir dorênavant de concert avec l'héritier présomptif du Royaume de Castille, pour leur commune conservation, il la persuada ; l'Infant la vit, & fut reçu dans la Forteresse ; là il fut résolu que la Reine iroit à Compostelle avec l'Evêque, qu'elle y ramasseroit les débris de l'armée qui venoit d'être défaite, qu'elle leveroit de nouvelles troupes, & qu'ayant réüni ainsi toutes les forces de l'Etat ensemble, on feroit de nouveaux efforts pour en chasser l'usurpateur. Ce fut apparemment pour ôter tout sujet d'ombrage à la Reine, que l'Infant fut laissé à Orsillon.

Le succês de ce projet fut d'abord

heureux, & si Urraque & son favori eussent tenu une meilleure conduite, le Roi d'Arragon étoit en danger de perdre les fruits de sa victoire. Cependant il s'étoit rendu maître de Najare, de Palence, de Burgos, & de Léon même, où l'Histoire de Castille l'accuse d'avoir brûlé jusqu'aux lieux les plus saints, aprês avoir enlevé les trésors de la plûpart des Eglises, pour fournir à la subsistance de ses troupes. Il assiégeoit Astorga, lorsqu'une armée levée en Gallice, sous les étendarts de la Reine Urraque, à qui l'Evêque de Compostelle avoit fait trouver des soldats, en lui faisant trouver de l'argent, l'obligea de lever le siége, parce qu'ayant employé ses troupes à la garde des Villes conquises, il ne lui en restoit pas assez pour tenir contre une armée nombreuse. Il en faisoit venir d'Arragon, mais il apprit que Martin Mugnoz, qui les lui amenoit à la hâte, s'étoit engagé dans des défilés, où il avoit été défait. Ce contretems l'obligea de s'enfermer dans Carrion, où il eut le chagrin de se voir assiégé, à son tour, par l'armée de la Reine. Il n'y étoit pas sans péril, lorsque le vénérable Abbé de Clusa que le Pape envoyoit en Espagne, pour faire en sorte de pacifier les deux Royaumes, interposa à propos l'autorité Pontificale, pour

AN. DE J. C. 1111. & suiv.

AN. DE J. C. 1112. & suiv.

obtenir une suspension d'armes, & pour traiter d'accommodement; Il n'y réüssit pas, & la Reine en reçut un grand préjudice, pendant qu'on négocioit. Son armée composée de nouvelles troupes levées à la hâte, & mal disciplinées s'affoiblit par la désertion, & l'Arragonnois qui en fut informé, sortit de Carion sans obstacle, & se remit en campagne sans perdre de tems.

Comme on avoit des raisons des deux côtés d'éviter un combat décisif, la guerre traîna en longueur, les armées s'éloignérent l'une de l'autre, & les deux partis s'attachérent ou à conserver les Places conquises, ou à en conquérir de nouvelles. Les choses restérent long-tems dans la même situation, & l'Etat demeura partagé, de telle sorte néanmoins, que les Castillans qui voyoient la Maison de leurs Rois enfin réünie, ne souffroient le joug étranger, qu'où il ne leur étoit pas libre de s'y soustraire. Si cette concorde avoit pû durer, le Roi d'Arragon eût eu peine à se maintenir long-tems en Castille; mais la conduite de la Reine & celle de son favori lui donna le moyen de s'y conserver. Urraque gardoit moins de mesures que jamais dans ses scandaleuses amours, & Lara n'étoit pas plus circonspect dans ses projets ambitieux. Il com-

mandoit en Roi, & il ne lui manquoit en effet que le titre pour l'être. L'Infant avoit tout sujet de craindre, que bien-tôt la Castille ne fût en proye à l'usurpateur. Ceux qui étoient attachés à sa personne en étoient allarmés. On dissimula quelque tems; mais le danger croissant tous les jours, on crut qu'il le falloit prévenir. Dom Guttiere Fernandez de Castro, & Dom Gomez de Moncade furent les Chefs de cette entreprise. Plusieurs Seigneurs s'étant joints à eux, on résolut de chasser Don Pédre de Lara, & pour arrêter le mal dans sa source, on convint qu'on éleveroit le jeune Alphonse sur le trône, & qu'Urraque n'auroit plus que le titre de Reine avec des pensions convenables à sa qualité; que le fils gouverneroit l'Etat sans dépendance de la mere, & que tout s'y feroit en son nom. Heureusement pour favoriser ce dessein, le fidéle Don Pédre de Trava ayant été mis en liberté, se joignit aux confédérés. Lara averti de ce qui se tramoit, sortit de la Cour, & leva des troupes, mais soit qu'il n'eût pas eu le tems de les rassembler assez tôt pour se bien défendre, soit que n'étant pas brave lui-même, il fût mal propre à leur inspirer le courage qui lui manquoit, il ne tint pas devant Fernandés de Castro. Celui-ci le poursuivit vivement,

AN. DE J.C. 1112. & suiv.

An. de J. C. 1112. & suiv.

forma l'important dessein de conquérir Sarragoce. Les Princes François qui n'avoient pû suivre Godefroy de Boüillon dans les saints lieux, s'offroient à le seconder dans une entreprise si digne d'un Héros Chrétien. Il résolut de profiter d'un zéle, dont toute l'Europe étoit allumée contre les Infidéles. Aprês avoir pourvû à la sûreté des Places qu'il tenoit en Castille, & que les Castillans n'étoient pas en état d'attaquer si-tôt, il repasse en Arragon, il y publie son projet, & invite les François à lui prêter main-forte, pendant qu'il se saisit des postes les plus importans pour faciliter sa conquête. Il eut bien-tôt une grosse armée. Les François accoururent de toutes parts, Gaston de Bearn, Rotrou Comte de Perche, Centulle Comte de Bigorre, le Seigneur de Lavedan, plusieurs Evêques, arrivérent presque en même-tems, chacun avec des troupes choisies, qui jointes ensemble formérent un corps d'armée redoutable aux Infidéles. Les Arragonnois s'y porterent avec tout le zéle que leur inspiroit la Religion, leur intérêt propre, celui de leur Patrie & la gloire de leur Roi. La Ville ayant été investie on fit assez lentement les approches; mais quand on eut commencé les attaques, on les continua avec vigueur. La défense ne fut pas moins

vive, & l'assurance que les assiégés avoient qu'on les secoureroit, les rendit opiniâtre à la résistance. En effet, lorsque ceux de dehors croyoient que les habitans lassés, & pressés vivement de toutes parts étoient sur le point de se rendre, une armée de Maures venus d'Afrique du Païs des Almoravides, conduits par Témin fils de cet Hali, qui étoit Miramolin de Séville, parut avec une contenance capable d'intimider les plus fiers. Alphonse mena la sienne au-devant avec une ardeur que les Infidéles ne s'étoient pas attendus de trouver dans des troupes fatiguées d'un long siége. Ils en furent effrayés, ils reculérent, & leur crainte augmentant à mesure que les Chrétiens hâtoient leur marche pour les venir attaquer, ils se retirérent en Andalousie, sans avoir osé tenter le combat. Ainsi les Chrétiens retournérent au siége, & firent de nouveaux efforts. Les assiégés qui avoient repris haleine redoublérent de leur côté, de vigilance & de résolution, déterminés à ne se rendre qu'à la derniére extrémité. Ils y étoient presque réduits, lorsqu'un nouveau secours de Maures que le Miramolin Hali envoyoit sous les ordres d'un autre de ses enfans, qui étoit Gouverneur de Cordouë, obligea le Roi de sortir encore une fois de son camp. Il l'attendit, on

AN. DE J. C. 1112. & suiv.

An. de J. C. 1114. & suiv.

donna la bataille de Daroca. Le Maure fut défait, on retourna au siége, & la Ville enfin se rendit aprês avoir tenu huit mois. Les historiens ne conviennent pas en quelle année on fit cette conquête. Blanca prétend l'avoir recherchée plus exactement que les autres, & par un Monument qu'il dit avoir trouvé dans les Archives même de Sarragoce, il prouve qu'elle fut prise l'an onze cens quatorze, aprês avoir été durant quatre siécles sous la puissance des Sarasins. Pendant que l'armée Chrétienne portoit la terreur dans les Etats du Roi de Sarragoce, Rotrou Comte de Perche à la tête de six cens chevaux s'avançoit vers la Navarre, & se rendoit maître de Tudéle, Place forte située sur les bords de l'Ebre, dont le Roi de Castille lui abandonna la Souveraineté, comme une récompense de sa valeur.

Aprês la reduction de Sarragoce, cette Ville des plus considérables de l'Espagne par sa grandeur, par sa situation avantageuse, par l'étenduë de son commerce, & par ses richesses, devint la capitale d'Arragon, & fut un grand ornement à ce Royaume. Alphonse la pourvut d'un Evêque, qui dans la suite eut le titre de Métropolitain. On prétend, qu'il y établit dês-lors ce Magistrat célébre appel-

lé *le Justice* d'Arragon, dont l'institution a été un sujet de dispute à la plûpart des Critiques. Sa principale fonction étoit de maintenir les droits que s'étoient réservés les Peuples, pour mettre des bornes au pouvoir des Rois de Navarre, dont l'Arragon dépendoit alors. La conservation de ces droits contenus dans un Code, que la Nation appelloit *Fore de Sobrarbe*, parce que c'étoit-là que ces Loix avoient été établies d'abord, regardoit les Grands du Païs, que les Espagnols nommoient *Riccos - Ombrés*, ausquels il appartenoit de modérer la puissance du Souverain par l'autorité de ces mêmes Loix fondamentales de l'Etat. Cette fonction partagée fut ensuite réünie par les Rois sous un seul Magistrat, qu'on nomma *Justice* ; & c'est ce changement dont on dit, qu'Alphonse premier fut l'auteur. Quelques-uns le croyent plus ancien, d'autres même le font monter jusqu'à la création des Ricombres, dont ils prétendent que *le Justice* étoit comme le Président. Par cette institution en faveur du peuple, on peut dire, que ce Prince mit à l'autorité des Rois d'Arragon des bornes qui leur furent souvent incommodes, en même-tems, qu'il étendoit les limites de leur Royaume, plus que ne l'avoit encore fait aucun de ses

AN. DE J. C. 1116. & suiv.

AN. DE J.C. 1116. & suiv. prédéceſſeurs. Car la priſe de Sarragoce fut ſuivie de celle de tant d'autres Villes au-delà de l'Ebre, que la nouvelle Capitale devint le centre de l'Etat.

Les troubles de Caſtille avoient donné le loiſir au Roi d'Arragon d'aſſurer ſes nouvelles conquêtes contre les efforts des Barbares, avant que ſa préſence devînt néceſſaire à la conſervation des Places qu'il occupoit dans ce Royaume; & il y fut encore à tems pour les défendre contre le nouveau Roi, qui ſe diſpoſoit à les attaquer. Ainſi la guerre à ſon arrivée recommença comme auparavant. Des deux côtés on prit des Villes, on en perdit, on livra des combats, où l'avantage ne fut pas toûjours conſtant de part & d'autre. Toutes ces hoſtilités n'avoient d'autre effet que la ruine des peuples, victimes ordinaires de l'ambition des Princes, ſur-tout du côté de l'Arragonnois, moins religieux ſur ce point que le Caſtillan. Cette guerre avoit duré pluſieurs années, lorſque les deux Rois réſolurent d'en venir à un combat déciſif; ils ſe cherchoient l'un l'autre, & ſe fuſſent bien-tôt trouvés, ſi un médiateur puiſſant, & pour lequel le Roi d'Arragon fut obligé d'avoir de la déférence, ne ſe fût mêlé de leur accommodement. Calixte ſecond venoit d'être élevé ſur la

Chaire de ſaint Pierre, c'étoit un grand & un ſaint Pape, d'une illuſtre naiſſance, proche parent du Roi de Caſtille. Ce Pontife touché des maux que cauſoient à la Chrétienté les conteſtations des deux Princes, chargea le même Abbé de Cluſa, qui s'étoit dêja porté pour médiateur, de les aller trouver de ſa part, pour engager le Roi de Caſtille, comme le plus jeune, à demander la paix, dont il avoit le plus de beſoin, & le Roi d'Arragon à finir par modération une guerre, qu'il ne pouvoit plus continuer ſans injuſtice. Dieu en la main duquel eſt le cœur des Rois, les rendit cette fois dociles aux remontrances du ſaint Abbé. Le Roi de Caſtille fit les premiéres démarches, & le Roi d'Arragon y répondit d'une maniére qui fit tout eſpérer. On négotia, & il fut conclu que le premier céderoit au ſecond le Païs de la Rioja appartenant à la Navarre, & uſurpée par les Caſtillans moyennant quoi l'Arragonnois reſtitueroit au jeune Alphonſe tout ce qu'il occupoit encore de Villes ou de Forteresses dans ſes Royaumes. Le Traité ſigné, les deux Rois ſe virent, & ſe donnérent réciproquement de grandes marques d'amitié. Le Roi de Caſtille en uſoit avec le Roi d'Arragon comme un fils reſpectueux envers ſon pere ; ainſi le Roi

AN. DE J. C. 1122. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1122. & suiv.

d'Arragon en voulut user avec le Roi de Castille comme un pere attentif aux intérêts de son fils. Raymond Arnoul Comte de Barcelonne qui se trouva à cette entrevûë, avoit une fille nommée Bérengére, Princesse d'une rare beauté; l'Arragonnois jugeant le parti fort convenable au jeune Roi, le lui proposa, & en fit lui-même la demande au Comte son pere. La proposition fut acceptée avec respect de la part du Comte, & avec joye du côté du Roi. Le mariage fut célébré à Saldagna prês de Carion. Peu de tems aprês les deux Monarques se séparérent assez contens l'un de l'autre. En effet ils vécurent en paix, & n'eurent plus ensemble que de ces démêlés inévitables entre deux voisins. La plûpart furent excités par des Castillans rebelles, mais ils n'eurent que des suites três-légeres & de peu de conséquence pour les Souverains. Cette paix fut faite en l'année 1122, selon Sandoval. Depuis ce tems les deux Alphonse tournérent leurs armes contre les Infidéles; chacun donna ses soins au Gouvernement de ses sujets & à la police de ses Etats. L'Arragonnois étendit ses conquêtes sur tous les Rois Maures qui bornoient ses terres. Alcaraz fut la seule Place qu'il ne prit pas, de toutes celles qu'il assiégea, & ne

pouvant mettre des garnisons par tout, il fut obligé en plusieurs endroits de se contenter d'imposer un tribut. Il pénétra bien avant dans l'Andalousie, & y défit en bataille rangée onze Rois Maures, qui s'étoient joints pour s'opposer à ses progrês, & revint chargé de leurs dépoüilles. Pendant que ses troupes se reposoient, il travailloit à l'embellissement de ses Villes. Il fit bâtir un nouveau fauxbourg dans la Capitale de Navarre, & le donna aux François qui l'avoient suivi dans ses expéditions militaires, n'obmettant aucune occasion de recompenser les services d'une Nation qu'il aimoit, & à la valeur de laquelle il se reconnoissoit redevable d'une grande partie de ses exploits. Le Castillan suivoit à peu prês de son côté la même route avec un succês égal. Aprês une expédition heureuse où il reprit sur les Sarasins la forte Place de Soria, de laquelle ils s'étoient saisis durant les troubles de Castille, il parcourut toute cette ancienne Lusitanie, qui est entre le Guadiana & le Tage, que les Maures occupoient encore, & en ramena son armée chargée d'un riche butin. Il employa le repos qu'il prit aprês cette expédition, à quelques affaires de l'Eglise dont la principale fut l'érection de Compostelle en Archevêché, pour re-

AN. DE J.C. 1122. & suiv.

An. de J. C. 1122. & suiv.

compenser les services du fidéle Gelmire, qui en fut le premier Métropolitain. Des lettres que ce Prince reçut de Thérese Comtesse de Portugal sa tante, interrompirent ces occupations de paix, & l'engagérent dans une nouvelle guerre.

Les Historiens Castillans disent, que cette Princesse n'avoit pas mené une vie plus réguliére que la Reine Urraque sa sœur, & qu'aprês la morr du Comte Henry, s'abandonnant à son penchant, elle aima Ferdinand Paez Comte de Trastamare, & l'épousa secretement. Quelques-uns même ajoûtent, qu'aprês s'être déshonorée par un commerce criminel, avec Don Vérémond frére de Paez, elle n'eut pas honte de lui donner la Princesse Elvire sa fille en mariage, en même-tems qu'elle marioit la Princesse Sancha son autre fille à Don Ferdinand de Meneses, nom illustre jusqu'à nos jours dans la Monarchie de Portugal. Les Auteurs Portugais ne conviennent pas de ce déréglement de leur premiére Comtesse, & en font d'amples apologies. Quoiqu'il en soit, il est assûré que ses amours ou son mariage donnérent du chagrin à son fils Alphonse, & que la conduite hautaine de son beau-pere, qui gouvernoit l'Etat en maître, lui fit craindre qu'il ne le devînt en effet. Il avoit

perdu son pere dans un âge qui le rendoit incapable d'une grande entreprise; mais il étoit de ceux en qui les hauts sentimens, la valeur, l'ambition, l'amour de la gloire n'attendent pas le nombre des années. A peine put-il porter les armes, qu'il les prit pour s'assurer un héritage, qu'un autre envahissoit peu à peu, & dont il étoit en danger de se voir frustré tout-à-fait par le peu de cas qu'on faisoit de lui. La justice de sa cause, les grandes qualités qui brilloient dêja dans sa personne, le mécontentement des Grands scandalisés de la conduite peu mesurée de la Comtesse Thérese sa mere, & encore plus offensez du Gouvernement tyrannique de Ferdinand Paez, lui acquirent de redoutables partisans. Il ne les eut pas plûtôt assemblez, que les mettant en action, il les mena contre son beau-pere, qui ayant été averti de son dessein, avoit levé de son côté une armée nombreuse, & venoit au-devant de lui. S'étant rencontrez l'un & l'autre dans la plaine de Sanrivagnez, au confluent de l'Avo & de la Viselle assez prês de Guimaranes, il se donna une bataille qui tout d'un coup finit la guerre. Alphonse non-seulement remporta la victoire, mais il prit prisonnier & Thérese sa mere & son beau-pere Ferdinand. Il fit enfermer celle-la sous bonne garde

AN. DE J.C. 1122. & suiv.

An. de J. C. 1122. & suiv. dans une forte Citadelle, & punit celui-ci de l'exil, ne lui ayant laissé la vie qu'après qu'il lui eût fait jurer de ne rentrer jamais en Portugal.

Ce fut de sa prison que Thérese écrivit au Roi de Castille, pour le prier de la protéger contre la dureté de son fils, lui offrant même de lui céder tous ses droits sur le Portugal, qu'on lui avoit donné pour sa dot, attendu disoit-elle, que son fils s'étoit rendu indigne qu'elle lui conservât cet héritage, où son neveu avoit d'ailleurs un grand intérêt de rentrer. Soit compassion, soit intérêt, le Roi de Castille leva une armée, & entra dans les terres du Comte. Il n'alla pas loin, le jeune Alphonse l'arrêta tout court sur la Frontiére dans la plaine de Valdevés, entre Monçon & le Pont de Liria, où lui ayant livré bataille, il le défit, & l'obligea de se retirer à Léon. Le Roi étoit intéressé par trop d'endroits à se relever de ses pertes, & à ne pas laisser joüir longtems le jeune Comte de Portugal, du plaisir de l'avoir vaincu. On accuse les Portugais de s'être trop ventés de leur victoire. Le Roi piqué de leurs insultes, remit bien-tôt sur pié une nouvelle armée, devant laquelle le jeune Alphonse, soit qu'il fût surpris, soit que son petit Etat ne lui pût fournir assez de soldats.

pour s'opposer à un puissant ennemi, n'osa tenir la campagne. Le Roi l'assiégea dans Guimaranez, & résolut de l'y forcer. Le Comte se défendit avec une intrépidité qui fit desirer au Monarque de Castille qu'il fît les premiéres avances pour la paix. Mais celui-ci ne croyant pas qu'il fût de son honneur d'en faire, on continua d'attaquer la Place, & de la presser vivement, jusqu'à ce que Don Egas Nugnez homme grave, & qui avoit élevé le Comte, en sortit pour parler au Roi. L'Histoire ne nous apprend point le détail de leur conférence. Les Ecrivains Castillans disent, que les conditions du Traité furent telles qu'il plut au Roi de les prescrire. Il y a néanmoins apparence, qu'il n'imposa pas toutes celles qu'il eût bien voulu, puisque sa tante demeura en prison, & que si elle en sortit, ce ne fut que quand son fils ne craignit plus rien d'elle, & peu de tems avant qu'elle mourût. L'Histoire Portugaise fait son éloge, & assûre qu'elle fut bonne Princesse & mauvaise mere, mais il est difficile de comprendre comment une mauvaise mere a pû être une bonne Princesse. AN. DE J. C. 1127. & suiv.

Par là finit ce premier démêlé entre la Castille & le Portugal, en l'année onze cens vingt-sept. Alors le Roi de Castille

An. de J.C. 1134. & ſuiv.

tournant ſes armes contre les Villes Saraſines Frontiéres du Royaume de Toléde, y mena quelque tems aprês ſon armée, & y commença ſes conquêtes, qui avec celles que faiſoit de ſon côté le Roi d'Arragon, & que le Comte de Portugal ſe préparoit à faire, auroient dans peu d'années dépoüillé les Maures de ce qui leur reſtoit en Eſpagne, ſi des accidens imprévûs n'euſſent à contre-tems rallumé la guerre entre les Princes Chrétiens du Païs.

Le Caſtillan avoit pouſſé les limites de ſes Royaumes juſqu'à Sierra Morena, Montagne qui ſervoit de rempart aux Saraſins d'Andalouſie, où entre autres Places conſidérables, il avoit pris Calatrava Ville alors importante, dont les habitans s'étoient mis en poſſeſſion de faire des courſes contre les Chrétiens, & de déſoler les contrées voiſines. La priſe de cette Ville fut long-tems retardée par la vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés ; mais enfin la valeur & la conſtance du Roi de Caſtille ſurmontérent les obſtacles. Ce Prince voulut bien céder à l'Archevêque de Toléde le domaine de cette Place, à condition qu'il ſe chargeroit du ſoin de la conſerver & de la défendre contre les entrepriſes des Barbares. Dans la ſuite Calatrava fut remis au pouvoir

des Chevaliers, qui portent encore aujourd'hui le nom de cette Ville. Car quoiqu'en dise Sandoval, qui prétend contre Garibay, que Calatrava ne fut pris que long-tems aprês ; la situation de cette Place forme une preuve plus décisive pour ne pas reculer cette conquête, que celle qu'il emprunte de quelques Monumens dont la datte est fort incertaine, & où l'erreur se laisse appercevoir, de l'aveu même de cet Auteur. La discorde qui étoit alors entre les Maures Almoravides que l'on appelloit Moabites, & les anciens conquérans du Païs, que l'on nommoit Agareniens, offroit aux Princes Chrétiens une occasion favorable pour les soumettre, ou les chasser tous au-delà de la mer, lorsque la mort du Roi d'Arragon arrêta tout d'un coup le torrent qui alloit se répandre contre ces Infidéles.

An. de J. C. 1134. & suiv.

Ce Prince jusques-là invincible, avoit tout réçemment entrepris de soumettre les Sarasins qui tenoient l'embouchûre de l'Ebre, & qui s'étendant le long de la mer du côté de la Catalogne, faisoient des courses sur les Chrétiens avec d'autant plus de facilité, qu'ils occupoient encore Lérida & Fraga au milieu des terres, & Méquinença forte Place au confluent de l'Ebre & du Singa. Son

An. de J. C. 1134. & suiv.

dessein lui réüssissoit, il avoit pris Méquinença, & avoit assiégé Fraga. Cette Place étoit forte, peu accessible, & d'ailleurs à portée d'être secouruë par les Sarasins de Lérida. Le Roi y trouva plus de résistance qu'il ne s'y étoit attendu. Il s'y opiniâtra néanmoins, & quoiqu'il perdît beaucoup de soldats dans un combat qu'il eut à soûtenir contre tous les Maures des environs accourus au secours de la Place, il ne quitta le siége que pour y retourner à la tête d'une armée formidable. Il revenoit suivi de ses nouvelles levées dont le gros avoit pris les devants, il le suivoit de loin avec une escorte d'environ trois cents chevaux, lorsqu'il se vit inopinément coupé par la Cavalerie ennemie, qui le vint attaquer brusquement. Son courage ne l'abandonna point à la vûë d'un péril si pressant. « On „ peut vaincre, dit-il, aux siens, le grand „ nombre par un grand courage, sur„ tout quand on a le secours d'en haut, „ nous avons sujet de l'espérer, la cause „ que nous soûtenons nous doit rassûrer; „ Dieu est pour nous, puisque nous com„ battons pour lui; quoiqu'il arrive si „ nous périssons, nous aurons la gloire „ de périr en braves, & en bons Chrétiens. „ Préférons la mort à la servitude, & „ qu'on ne puisse reprocher à aucun de

„ nous

„ nous d'avoir racheté quelques années „ de vie par la honte éternelle d'une in- „ digne captivité. „ En achevant ces mots il s'avance, & ayant commencé le combat, comme il étoit remarquable par ses armes, on le vit toûjours à la tête des plus braves de son escadron, combattre avec une valeur de Héros. Personne ne tenoit devant lui : mais la multitude des ennemis l'ayant enveloppé, il succomba enfin sous les traits qu'on lui lançoit de toutes parts, & finit ses jours par une mort plus glorieuse qu'une victoire, le septiême de Septembre l'an onze cents trente-quatre. La plus grande partie de sa troupe eut la même destinée que lui. On ne sçait point par quelle avanture son corps ne se trouva pas aprês la bataille. Le bruit courut qu'il s'étoit sauvé, & que la honte de sa défaite l'avoit forcé à quitter secretement son Royaume, & à passer la mer en inconnu, pour aller finir sa vie à Jerusalem : mais ce fut un bruit populaire, que la postérité n'eût pas crû quand même il auroit été vrai. Alphonse n'étoit pas seulement un grand guerrier, mais un grand homme, un esprit ferme, aussi capable de soûtenir la mauvaise fortune sans abattement, que la bonne sans présomption. Tout vaincu qu'il étoit, il eût été encore fort supérieur à ses enne-

AN. DE J.C. 1134. & suiv.

An. de J. C. 1134. & suiv.

mis, s'il eût survêcu à sa défaite, il avoit de trop grandes ressources pour être tenté de désespoir. Peut-être que la dévotion qui le porta à instituer par un testament solennel les Templiers & les Chevaliers de saint Jean de Jerusalem héritiers de tous ses Etats, donna occasion au bruit qui se répandit de sa retraite dans les Saints Lieux. Ce fut de toutes les actions de la vie de ce Prince la moins sensée que cette bisarre disposition, & qui marque mieux qu'un grand zéle a besoin pour être reglé de toute l'attention de la prudence.

La mort du Roi d'Arragon consterna ses peuples, & jetta dans un grand embarras tous les Seigneurs de ses deux Royaumes. Ils ne furent pas plûtôt assemblés pour délibérer sur le choix d'un successeur, que plusieurs leur contestérent ce droit. Les Chevaliers légataires demandérent l'exécution du testament. Le Roi de Castille prétendit, que descendant en droite ligne de Sanche le Grand comme Alphonse, il étoit héritier du Roi défunt. Cependant on n'eut égard ni au testament, ni aux prétentions du Roi de Castille. Les Arragonnois & les Navarrois s'étoient assemblés à Borgia sur les Frontiéres de la Navarre, pour se donner un Souverain. Don Pédro

d'Atarés avoit obtenu du feu Roi le Domaine & la Souveraineté de cette Ville, en récompense des services importants qu'il avoit rendus à l'Etat. Ce Seigneur étoit d'une naissance illustre, & passoit même pour être issu des anciens Rois de Navarre. Sa valeur & son merite personnel donnoient un nouveau lustre à la noblesse de son extraction. Son inclination généreuse & bienfaisante, lui avoit gagné l'affection du Peuple, & tous les suffrages sembloient se réünir en sa faveur pour l'élever sur le trône d'Arragon & de Navarre. Mais persuadé que son merite & la voix publique lui assûroient la Royauté, il révolta les esprits à contre-tems, par des maniéres impérieuses & hautaines. Les mesures qu'il avoit prises pour monter sur le trône, furent déconcertées par Don Pédre Tizon, qui joignoit à une haute naissance, la sagesse & tout le merite qui distingue les grands hommes. Maître absolu de tous les esprits par un air d'insinuation & de droiture qui le rendoit aimable, il renversa les espérances de Don Pédre d'Atarés. Ainsi les Arragonnois & les Navarrois se séparérent sans rien conclure, & l'assemblée fut transférée à Monçon.

An. de J. C. 1134. & suiv.

Dans cet intervalle, les Seigneurs Navarrois déja mécontens que leur Royau-

An. de J.C. 1134. & ſuiv.

me fût devenu Province d'Arragon, ſe ſéparérent des Arragonnois, & ſe donnérent rendez-vous à Pampelune. Là d'un commun conſentement ils déclarérent Roi de Navarre D. Garcie fils du Prince Ramire, & d'une des filles du Cid, petit-fils du Roi D. Sanche, qui fut tué par D. Raymond ſon frére. Ce Prince étoit alors à Monçon, que le feu Roi Alphonſe lui avoit donné pour appanage : il n'aſpiroit plus à la Royauté; & ne penſoit qu'à ſe donner un Roi dans l'aſſemblée des Arragonnois, comme membre de cet Etat, où il poſſédoit de grands biens : il fut agréablement ſurpris, quand on lui vint ſecretement apporter la nouvelle de ſon élection ; il ne perdit point de tems, il diſparut, & on ne ſçut qu'il étoit en Navarre, que quand il y eût été couronné : cet événement fit hâter la délibération de l'aſſemblée de Monçon. Ramire frére des deux derniers Rois, qui s'étoit fait Religieux à ſaint Pons, aprês avoir été long-tems Abbé du Monaſtére de Sahagun en Caſtille, avoit été élû Evêque de Burgos, & quelque tems aprês de Pampelune, enfin de Roda & de Balbaſtro. Il étoit actuellement à Monçon, & depuis la mort de ſon dernier frére, il ſe donnoit le titre de *Prêtre Roi*. Comme on étoit preſſé de

conclure, & que dans la conjoncture présente l'inconvenient d'avoir un Roi foible paroissoit moins considérable que celui d'attendre plus long-tems le choix d'un Monarque digne de porter la Couronne, les suffrages long-tems partagés s'étant réünis pour choisir Ramire, il fut couronné à Huesca. Surita dit que ce fut quelque chose de nouveau & d'extraordinaire, de voir un Moine monter sur le trône aprês quarante ans de profession Religieuse. Pour achever le merveilleux dans ce Roi, on l'obligea de se marier. Ce fut le Pape Innocent second qui lui en donna la dispense.

AN. DE J. C. 1134. & suiv.

Un tel Roi étoit un mauvais Pilote pour tenir le gouvernail d'un Vaisseau, menacé d'une grande tempête. Le Roi de Navarre Prince habile, ferme, vigilant, & guerrier, gouverna beaucoup mieux le sien. Ce Prince fut attaqué le premier, & il ne put empêcher que le Castillan ne lui enlevât la Rioja, & tout ce que la Navarre possédoit au-delà de l'Ebre. Cependant le Navarrois l'arrêta au milieu de ses expéditions, & le fit consentir à un Traité, qui vû l'inégalité des deux Puissances, ne lui fut pas désavantageux. Les Castillans disent, que D. Garcie lui rendit hommage, les Navarrois n'en conviennent pas. Ces sortes

An. de J.C. 1137. & suiv. d'hommages fondés uniquement sur la nécessité importoient peu aux uns & aux autres, puisqu'ils ne subsistoient qu'autant qu'elle duroit, comme il arriva en cette occasion. Ramire d'Arragon n'en fut pas quitte à si bon marché. Le Roi de Castille lui enleva Sarragoce, le plus beau fleuron de sa Couronne, avec toutes les dépendances de cette Ville, pendant que le timide Prince se tenoit à couvert de l'orage dans les Montagnes de Sobrarbe. Ce fut-là où Alphonse Roi de Castille conclut un Traité de paix; mais ce ne fut qu'aprês l'avoir obligé à tenir de lui ce qu'il voulut bien lui laisser. Ramire le Moine croyant pouvoir se dédommager sur la Navarre de ce que lui enlevoit la Castille, déclara la guerre à Garcie, dont il prétendoit que le Royaume devoit être une annexe du sien; mais il fut vivement repoussé, & perdit beaucoup sans rien prendre. Depuis ce tems ces deux Couronnes eurent de fréquents démêlés. Le Roi de Castille tenoit la balance, la faisant pancher selon ses intérêts, tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre; il fit des ligues avec l'Arragon, qui auroient accablé la Navarre, si la France avec laquelle celle-ci contracta alliance, ne l'eût soutenuë contre leurs complots.

Ce que Ramire fit de mieux dans son regne, fut de s'être lassé de regner, & de se décharger sur un plus habile homme que lui du poids du Diadême, qu'il ne pouvoit porter. Ce Prince étoit devenu méprisable aux siens; & pour se relever du mépris qu'il sentoit bien qu'ils avoient pour lui, il voulut leur devenir terrible, & fit couper la tête à quinze des plus grands Seigneurs du Païs, parmi lesquels on en compte quatre de la seule Maison de Luna. On accuse l'Abbé de saint Pons, de lui avoir donné ce conseil barbare, qui lui réüssit d'abord. En effet on le craignit, mais cette crainte ayant fait succéder la haine au mépris, il ne la put soûtenir long-tems; peut-être que sa conscience lui rappellant les anciens principes de Religion, qu'il avoit puisés dans le Cloître, joignit la crainte de Dieu au dégoût du monde. Sans examiner les motifs de son changement, il suffit de dire, que ce Prince prit sagement le parti de descendre du trône, où il étoit imprudemment monté, & de finir ses jours dans la solitude, où il avoit trouvé un repos, que la mître & la Couronne lui avoient fait perdre. De la Reine Agnés sa femme, sœur de cette Eléonore de Guyenne, que Loüis le jeune Roi de France répudia si mal-à-propos, & qui porta

AN. DE J. C. 1137. & suiv.

AN. DE J. C. 1137. & suiv. tant de grands héritages à Henry second Roi d'Angleterre, il avoit eu une fille nommée Pétronille. Elle étoit encore enfant lorsqu'il lui chercha un mari. Guillaume Moncade Seigneur Catalan, nom illustre encore de nos jours, alors exilé en Arragon, négocia ce mariage en faveur de Raymond Bérenger quatriéme du nom, Comte de Barcelonne, & fit par là sa paix avec lui.

La Maison de Barcelonne étoit montée à un haut point d'élévation. Depuis le premier de cette Famille que les Rois de France avoient fait Comte héréditaire de cette Ville, jusqu'à celui qui l'étoit alors, la race n'avoit pas manqué. Elle produisit un grand nombre de Princes habiles & guerriers, qui avoient fait des conquêtes sur les Maures, & qui par des Alliances heureuses avoient hérité de la plûpart des autres terres de la Province, qui étoient possédées par des Comtes particuliers, de sorte que la Catalogne excepté Lérida occupé par les Maures, & les environs de Tortose, étoit toute entiére sous leur domination. Ils possédoient en France le Comté de Provence qui étoit échû en partage à Raymond Berenger dit le Jeune, par sa mere Douce fille unique de Raymond, surnommé le Vieux. Raymond Berenger étoit jeu-

AN. DE J.C. 1137. & suiv.

ne, mais son génie adroit, vigilant, souple à s'accommoder au tems, & vif à profiter des conjonctures, lui avoit donné presqu'en naissant, ce qu'à peine les personnes les plus avancées en âge acquiérent par le secours des années, de l'expérience, & du travail. Tel fut le Prince que Moncade proposa au Roi d'Arragon pour gendre & pour successeur. Ramire en ayant écouté avec plaisir la proposition, les Grands du Royaume y donnérent encore plus volontiers que lui. L'affaire fut concluë. Il fut arrêté que la Princesse épouseroit aussi-tôt qu'elle seroit nubile, celui qu'on lui destinoit pour époux, que ce Prince gouverneroit le Royaume sans prendre pourtant le nom de Roi, mais que s'il avoit des enfans, celui qui lui succéderoit pourroit se donner ce titre auguste pour honorer la nouvelle Famille, enfin que les armes de Barcelonne seroient substituées aux anciennes armes d'Arragon. Ces articles ayant été acceptés par les parties intéressées, le Roi se retira à Huesca, où il employa dans un Monastére que lui-même avoit fait bâtir, le peu de vie qui lui restoit, à se préparer à mourir. Raymond commença à regner, & épousa, quand il en fut tems la Princesse à qui il étoit redevablede la Royauté.

An. de J. C. 1137. & suiv.

Quoique les affaires d'Arragon eussent changé de face par ce changement de Roi, le nouveau Prince n'en présuma pas assés pour se mesurer avec Alphonse Roi de Castille, encore beaucoup plus puissant que lui. Tout son soin au contraire fut de le ménager, de le flater, de se le rendre favorable par l'entremise de Berengére sa sœur femme de ce Roi, & par les respects qu'il affectoit en toutes rencontres de lui témoigner. Par là il obtint en effet de ce Prince veritablement magnanime, plus qu'il n'auroit pû espérer de la guerre la plus heureuse, quand il auroit été en état de la lui faire avec avantage. Il lui rendit sans contester l'hommage promis par son prédécesseur, & ménagea si bien les choses, que son Etat n'en fut point dégradé. Raymond fut remis en possession de Sarragoce, & de tout le Païs qu'Alphonse le *Batailleur* avoit conquis au-delà de l'Ebre sur les Sarasins. Il engagea diverses fois le Castillan à se liguer avec lui contre la Navarre, & cet Etat ne fut pas moins redevable à la vigilance & à la valeur de son Roi, qu'à l'adresse qu'il eut de se lier d'amitié avec la France, s'il ne devint pas la proye de ces deux Puissances Espagnolles, dont chacune en particulier paroissoit assés forte pour l'envahir.

Alphonse VII. Roi de Castille étoit un Prince équitable & plein de Religion ; il n'eut garde de tirer avantage de la supériorité qu'il s'étoit acquise sur les Princes Chrétiens pour les dépoüiller & les assujettir ; il n'en profita guéres pour autre chose que pour prendre le nom d'Empereur, qu'il prit même avec solemnité par un Couronnement réïtéré à Toléde, aprês qu'il eût été fait à Léon. Les Castillans aiment les titres, & plusieurs Historiens prétendent qu'Innocent Second autorisa celui-là. Mariana dit qu'il admireroit plus cette démarche du Pape si elle étoit vraye, qu'il ne croit les Auteurs qui la rapportent. En effet comme ce Prince a été le dernier Roi d'Espagne qui se soit attribué ce nom, il n'y a guéres d'apparence que ses successeurs l'eussent quitté, s'ils eussent eu pour le conserver un suffrage d'aussi grand poids que celui du Pape. A cette vanité prês, excusable par l'exemple qu'un Roi de Navarre, un Roi de Castille & un Roi d'Arragon lui en avoient donné, ce Prince toujours solide dans ses desseins sacrifia par une modération vrayment chretienne de grands intérêts politiques à celui de la Religion. AN. DE J. C. 1137. & suiv.

Cette modération parut encore en lui à l'égard du Portugal, où le Comte Alphonse se fit déclarer Roi. C'est en l'an

An. de J. C. 1139. & suiv.

onze cent trente-neuf que furent jettés les fondemens de cette Monarchie célébre par ses conquêtes dans le nouveau Monde, & non moins recommandable dans l'ancien, pour avoir soûtenu jusques ici dans le peu d'étenduë qu'elle a en Europe, son indépendance contre l'ascendant qui a soumis à celle de Castille tous les autres Royaumes Espagnols. Alphonse ne possédoit encore qu'une assés petite partie de ce que le Portugal comprend aujourd'hui; il n'avoit rien au-delà du Tage où regnoit un Maure nommé Ismar qu'il se résolut d'attaquer. Dans ce dessein il leva une armée peu nombreuse à la verité, & selon la portée de son petit Etat, mais composée de braves gens avec lesquels il passa le Tage, & avança dans le Païs sans y trouver de résistance, jusqu'à ce qu'ayant passé au-delà de Béja, il découvrit le Roi Sarasin, qui soûtenu de quatre autres petits Rois du Païs s'avançoit pour le combattre. Il étoit à la tête d'une prodigieuse armée que les Portugais font monter à un nombre hors du vrai semblable. Alphonse les rencontra dans la plaine d'Ourique assés proche de Castroverdé. Il s'arrêta quand il les vit, & ayant observé de plus près la multitude des Infidéles qui se disposoient à l'attaquer, il délibéra s'il passeroit outre. Ce

Prince étoit d'un caractére à ne pas craindre le péril. Ce fut le Héros de son tems; mais comme il n'étoit pas moins sage qu'il étoit brave & courageux, le danger où il exposoit ses Etats, lui inspira une circonspection qu'il n'avoit pas pour sa personne; il s'expliqua sur son incertitude. L'ardeur de sa petite armée le détermina au combat, & peut-être encore l'honneur qu'elle lui fit pour l'y engager davantage de le saluer Roi de Portugal: „ Il faut, leur répondit-il, que je merite „ le nom que vous me donnez aujour„ d'hui, mais pensez à me l'assûrer par „ des efforts qui secondent les miens. „ Vous voyez comme moi la dispropor„ tion du nombre des ennemis & du nôtre. „ Mais nos victoires passées répondent „ de celle-ci, si comme nous avons fait „ tant de fois, nous opposons la valeur „ au nombre. L'espérance de vaincre „ nous anime à combattre, & notre gloi„ re nous engage à mourir si nous ne vain„ quons pas; suivez-moi & ne fuyez „ point que je ne vous en donne l'exem„ ple; je vous répond d'un heureux suc„ cês.„ En disant ces mots il s'avance & ayant passé la riviére de Palma, qui traverse la plaine, il marche aux ennemis; les attaque, couvre la plaine de leurs morts, pourfuit avec vigueur les fu-

AN. DE J.C. 1139. & suiv.

An. de J. C. 1139. & suiv.

yards, & retourne au champ de bataille couvert de poussiére & de sang, aprês avoir gagné les cinq étendarts des Rois qu'il avoit défaits. Les cinq écussons que le Portugal porte encore aujourd'hui pour armes en champ d'azur, sont les monumens de cette victoire; tels ont été les commencemens de la Monarchie Portugaise. Les Ecrivains du Païs en racontent des circonstances extraordinaires, & enchérissent sur les Castillans pour le surnaturel & le merveilleux. Ils assurent que Jesus-Christ même apparut à Alphonse, l'anima au combat & lui prédit la future grandeur de sa race & de sa Nation, qu'il le déclara Roi, & lui dit qu'il avoit choisi le Royaume de Portugal pour étendre le sien dans le nouveau Monde, lui donnant pour armes la figure de ses cinq playes; c'est ce que d'autres ont pris pour les cinq écussons qui representent les cinq étendarts gagnez sur les Maures à Ourique.

Je rapporte ces visions sans les garantir, & quand je les garentirois, je vis dans un siécle où la pieuse credulité qui regnoit alors, & qui portoit la Religion de nos peres quelquefois au-delà de son objet, ne trouve pas dans les esprits la même docilité. Quoiqu'il en soit de cette apparition que je me contente de rappor-

ter sur la foi de ceux qui lui ont donné cours, par cette victoire le Portugal eut le titre de Royaume. Le Roi de Castille s'y opposa, selon ce qui paroît dans l'Histoire, quoiqu'elle ne le dise pas distinctement; car il est fait mention en ce tems d'une guerre entre ces deux Couronnes, dont on ne voit point d'autre cause. Quelques Historiens prétendent même qu'on a trouvé des monumens dans les Archives de Tolède, qui témoignent que l'affaire fut mise en arbitrage, qu'on s'en rapporta sur ce point au jugement du Pape Innocent deuxiéme qui alors étoit assis sur la Chaire de S. Pierre, que le Roi de Portugal employa la médiation de S. Bernard pour se le rendre favorable, & que dès-lors Innocent Second le déclara Roi sans dépendance d'aucune autre Couronne séculiere, l'assujettissant seulement à payer au Saint Siége une redevance annuelle de quatre onces d'or. Il est du moins constant qu'Aléxandre III. confirma ce titre à Alphonse en considération des conquêtes que ce Prince continuoit à faire sur les ennemis du nom Chrétien; & s'il resta aux Castillans quelque prétention sur le Portugal, comme le rapportent quelques-uns de leurs Historiens, elle n'a eu dans la suite aucun effet. Au reste il est

An. de J. C. 1139. & suiv.

An. de J. C. 1143. & suiv.

croyable, que la facilité avec laquelle le Roi de Castille se relâcha dans cette affaire, des droits qu'il prétendoit sur ce Royaume, fut un effet du zéle sincére qui porta ce Prince vrayment Chrétien à ne plus faire de conquêtes que sur les terres des Infidéles; ce fut aussi par ce même motif qu'il se departit d'une Ligue qu'il avoit faite à Carion avec le Prince d'Arragon, pour déposséder le Roi de Navarre dont ils devoient partager les Etats. La discorde qui commençoit à diviser deux sortes de Maures qu'il y avoit alors en Espagne, en présentoit une belle occasion. Les anciens Conquérans du Païs que l'on nommoit Agaréniens, trouvoient le joug des Almoravides, qu'on nommoit Mohabites, trop dur, & faisoient des complots pour s'en délivrer. Zafadola Seigneur de Rota Ville située à l'embouchure du Guadalquivir, issu du Sang des anciens Rois Maures, & assés favorable aux Chrétiens, tenoit un rang considérable parmi les premiers; il s'étoit donné au Roi de Castille, & lui avoit soumis ses Etats. Celui-ci avoit dêja profité de sa liaison avec le Barbare pour conquérir d'assés bonnes Places prês de la Sierra Moréna, Montagne qui servoit de rempart à l'Andalousie contre les Castillans. Il résolut d'employer dé-

formais de ce côté-là toutes les forces de son Royaume & celles des Princes voisins. Aprês avoir affermi la paix concluë entre la Navarre & la Castille par le mariage d'Uraque sa fille naturelle avec Don Garcie, il se porta pour Médiateur entre ce Prince & Raymond Bérenger. Il trouva dans l'obstination des deux rivaux, des difficultés que tout son crédit ne put surmonter. Mais il obtint au moins de ces Princes une assés longue suspension d'armes, pour tirer d'eux de grands secours dans la guerre Sainte qu'il méditoit. AN. DE J. C. 1146. & suiv.

Ce fut l'an onze cent quarante-six que commença cette expédition, qui occupa dix ans entiers tous les Princes Chrétiens d'Espagne, & dans laquelle ils firent de grands progrês. Le Roi de Castille ayant assemblé toutes les forces de ses Royaumes, le Roi de Navarre & le Prince d'Arragon se rendirent auprês de lui, chacun avec une troupe choisie des meilleurs Soldats de leurs Etats. L'armée se trouva si nombreuse, qu'on crut être en état de commencer la campagne par le siége de Cordouë qui avoit été si long-tems le séjour ordinaire des Miramolins, & la Capitale de l'Empire des Maures en Espagne. Abengamia qui en étoit alors Gouverneur pour le Roi de

An. de J. C. 1146. & suiv.

Maroc, ne fit aucune résistance. Effrayé à la vûë d'une armée si redoutable, il prit le parti qui lui parut le plus sûr. Il ouvrit les portes aux ennemis. Alphonse prit possession de la Ville, & parce qu'il craignoit d'affoiblir ses troupes s'il mettoit une Garnison dans la Place, il résolut de l'abandonner à la bonne foi du Gouverneur même, aprês avoir exigé de lui le serment de fidélité. Delà il marcha à Baëza Ville forte, que les Sarasins regardoient comme le boulevart de la Contrée; tout ce qui leur restoit de guerriers y étoit accouru en foule & la défendit avec opiniâtreté. Aprês une longue attaque Alphonse commençoit à douter de l'événement lorsqu'un songe, où il crut avoir vû saint Isidore qui l'encourageoit, & lui promettoit un bon succês, l'engagea à faire de nouveaux efforts. Il eut même assés de confiance pour aller au-devant d'une armée qui venoit au secours de la Place. Le combat fut opiniâtre & sanglant; mais enfin les Maures furent battus. Aprês quoi revenant au siége, il entra dans la Ville qui se rendit à discrétion. Il reconnut alors la faute qu'il avoit faite, en abandonnant une Ville de l'importance de Cordouë à un Gouverneur Infidéle, qui aprês avoir perdu de vûë le victorieux, avoir trahi la foi

qu'il lui avoit jurée. Ainsi Alphonse mit une bonne Garnison dans Baëza, & donna le Gouvernement de cette Place à Dom Manrique de Lara, un de ceux qui avoient le plus contribué à la victoire & à la conquête.

AN. DE J. C. 1147. & suiv.

Après ce siége on donna aux troupes quelque tems pour se reposer. Dans cet intervalle on forma le projet d'une campagne encore plus utile. Almérie Ville Maritime dans le Royaume de Grenade, servoit de retraite aux Corsaires Mahométans qui désoloient les côtes de l'une & l'autre mer. L'Espagne, l'Italie, la France avoient également intérêt qu'on leur enlevât ce Port célébre; l'entreprise étoit difficile; mais on prit de si bonnes mesures, qu'elle réüssit. Pendant que les Princes y menoient leur armée par terre, renforcée d'un grand nombre de François, les Catalans & les Génois y conduisoient une grosse flotte. On s'y trouva en même tems, & l'on attaqua de part & d'autre avec tant de courage & de chaleur qu'après quelques sorties, & quelques combats, on prit des tours, on fit une bréche, on s'empara d'une partie de la Place, & l'on pressa si vivement l'autre, qu'on obligea plus de vingt mille hommes à se retirer dans le Château. Ils se rendirent à composition, & rache-

An. de J. C. 1147. & suiv.

térent leur vie moyennant une somme considérable d'argent. Les vainqueurs partagérent entre eux le riche butin qu'ils avoient fait dans Almérie. Les Génois eurent pour leur part un vase d'émeraude d'une grande extraordinaire, qu'ils gardent encore aujourd'hui dans leur trésor. Quelques-uns pour en augmenter le prix, l'ont fait passer pour celui dont Jesus-Christ se servit lorsqu'il fit la Céne avec ses Apôtres. C'est une opinion populaire que Mariana réfute par le témoignage de Clement d'Aléxandrie, qui assure que la Céne qui précéda la Passion du Sauveur, fut servie dans un vase très-commun, tant pour la matiére que pour la forme. La conquête de Calatrava, que quelques Ecrivains placent plusieurs années auparavant, contre la foi des monumens cités à cette occasion par Sandoval, celle de Jaën, d'Andujar, de Petroche, de Guadix, & de plusieurs autres Places importantes sur le Guadalquivir & aux environs, signala les campagnes suivantes, dont Alphonse recüeillit toute la gloire. Depuis même que les Almohades nouvelle famille des Maures Afriquains, qui déposséda les Almoravides, l'an onze cent cinquante-cinq, eurent réüni sous un même Chef l'Espagne Sarasine qui se donna à eux, le Roi de

Castille assiégea encore une fois Cordouë, & si nous en croyons les Mémoires de Sandoval, il y défit une armée d'Almohades. Après quoi il entra triomphant dans la Ville, en ruina une grande partie avec la principale Mosquée n'ayant pas vrai-semblablement assés de troupes pour la garder.

An. de J.C. 1147. & suiv.

Le tems étoit favorable aux Chrétiens. Raymond de son côté ayant séparé ses troupes d'avec celles du Castillan, prit avec l'aide des Génois la belle Ville de Tortose, située à l'embouchure de l'Ebre. Lérida, Fraga, toutes les Places que possedoient encore les Maures sur la Ségre & sur la Cinga, les Forteresses des Montagnes depuis Taragone jusqu'à Tortose, & outre cela Miravéte sur l'Ebre subirent le joug Arragonnois.

Alphonse Roi de Portugal n'étoit pas oisif. Pendant que les autres Princes faisoient trembler les Sarasins; il profita de la diversion. Après avoir forcé Santaren une des plus importantes Villes du Portugal, par les avantages de sa situation, il résolut d'assiéger Lisbonne, dont la prise l'assûroit de tout l'Estrémadoure Portugaise qu'on nomme aujourd'hui l'Alentéjo, Province qui s'étend depuis le Tage jusqu'aux Montagnes qui séparent les Algarves du Portugal. Il en ar-

riva comme il l'avoit prévû ; il prit Liſ-
An. de J. C. 1147. & ſuiv. bonne après cinq mois de ſiége, & pouſſant cette conquête au-delà du même fleuve, avec ſon activité ordinaire, il fit de cette belle Ville le centre de la Monarchie, & par ſa ſituation elle fut jugée dans la ſuite beaucoup plus propre que Conimbre à en être la Capitale. On fixe la priſe de Liſbonne au 25 d'Octobre de l'année 1147. Le Roi profitant de ſa victoire, conquit ſur les Maures avec un pareil ſuccès, les Villes d'Alanquer, d'Obidos, d'Ebora, d'Elvas, de Mura, de Serpa, & de Béja. Pluſieurs autres Places eurent le même ſort. Tout plioit à l'approche du Roi victorieux, qui eut la gloire de conquérir pendant ſon regne, le Portugal preſque entier, & d'avoir donné aux Infidéles, qui dominoient dans ce Royaume, le coup mortel dont ils ne ſe relevérent jamais.

Ces conquêtes des Chrétiens ſur les Infidéles auroient eu un cours encore plus rapide, ſi de tems en tems il n'eût pas été interrompu par des événemens imprévûs qui le rendirent plus lent. La mort de la Reine de Caſtille Berengere de Barcelonne Princeſſe vertueuſe que le Roi ſon mari aimoit tendrement, le nouveau mariage que ce Prince contracta quelque tems après avec Richilde

de Pologne, & d'autres affaires qui regardoient ou sa Famille, ou son Etat, l'obligérent par intervalles à faire un assés long séjour chés-lui. Mais ce qui causa dans la guerre Sainte une plus longue interruption, fut la mort de Don Garcie Roi de Navarre, qui étant à la chasse auprês de Lorca, tomba malheureusement de cheval sur un rocher, se cassa la tête, & mourut le 21 de Novembre de l'an 1148. Raymond n'avoit rien plus à cœur que de laisser dans sa Famille les titres de Roi de Navarre & de Roi d'Arragon unis comme ils l'avoient été long-tems dans celle de Ramire premier. Il lui eût été difficile de faire seul cette conquête. Les Navarrois étoient guerriers, & les Castillans n'étoient pas d'humeur à souffrir qu'il profitât seul d'une dépoüille qui l'auroit rendu trop puissant. Dans cette vûë il ne cessoit de presser Alphonse Roi de Castille son beau-frére de la partager avec lui, s'offrant même à lui rendre hommage de la part qui lui en reviendroit. A la mort de Garcie, il renouvella ses instances, & fit tant que le Castillan ne put se défendre d'entrer avec lui en conférence sur cette conquête. La grande jeunesse de Sanche qui venoit de succéder à Garcie son pere, leur en donnoit une belle occasion. On conféra à Tude-

AN. DE J. C. 1147. & suiv.

AN. DE J.C. 1147. & suiv. lin, & l'on y renouvella le Traité autrefois fait à Carrion par lequel on étoit convenu d'attaquer de concert la Navarre, de dépoüiller le jeune Roi & d'en partager la dépoüille. A cet article on en ajoûta quelques autres qui concernoient de plus justes conquêtes. On assigna à chacune des deux Couronnes certaines limites dans les terres des Infidéles, hors desquelles elle ne pourroit s'étendre ; & l'Arragonnois consentit à ne rien prétendre sur tout ce qui seroit enlevé aux Maures, au-delà des confins de Murcie du côté de Grenade, laissant le reste au Castillan.

La suite fit assés voir qu'Alphonse avoit moins consenti à ce Traité dans le dessein d'envahir la Navarre, que pour amuser le Roi d'Arragon, & par pure complaisance pour un Prince qui avoit recherché son Alliance avec empressement. Alphonse n'aimoit pas les conquêtes injustes, & personne n'avoit plus d'horreur de la tyrannie & de l'oppression. Ce qu'on raconte de lui à ce sujet mérite d'avoir place ici. Un Gentilhomme de Gallice s'étoit emparé par violence de l'heritage d'un paisan, qui étoit à sa bienséance. Quoique le Gouverneur de la Province l'eût condamné à le rendre, il s'étoit maintenu en possession d'un bien acquis

acquis si injustement. Le Roi de Castille informé du fait, partit de Toléde, vint secretement & sans être connu investir la demeure de l'usurpateur, qui fut pris & pendu sans autre forme de procês à la porte de sa propre maison. Par cet acte de justice le Roi fit respecter son autorité, & vangea l'innocence opprimée. Un Prince de ce caractére haïssoit trop l'usurpation pour vouloir lui-même usurper. Il avoit pris sur la Navarre ce qu'il croyoit que ses Souverains s'étoient approprié des terres de Castille, mais sa religion & son équité avoient borné là ses conquêtes sur cette Monarchie Chrétienne, pour aller chercher de quoi conquérir sur les tyrans communs de la Chrétienté. Sa modération à l'égard de l'Arragon & du Portugal avoient eu le même principe, & la conduite qu'il garda aprês le Traité de Tudelin, marque qu'il n'avoit guéres d'envie d'en venir à l'éxécution, & qu'il avoit des prétextes tout prêts pour s'en défendre; il n'en eut pas besoin. De grands démêlés qu'eut le Comte de Provence neveu du Prince d'Arragon avec la Maison de Baux, obligérent Raymond de passer en France, & l'y occupérent long-tems. Sanche cependant qui par sa conduite a mérité le glorieux surnom de Sage, se concilia par la résolution qu'il

AN. DE J.C. 1152. & suiv.

An. de J. C. 1152. & suiv.

fit paroître dans cette rencontre, l'estime du généreux Alphonse, à qui d'ailleurs Blanche de Navarre femme de Sanche fils aîné du même Alphonse, & sœur du Prince Navarrois, donna un petit-fils à propos, qui regna aprês son pere, & porta aussi le nom d'Alphonse son ayeul. De plus Loüis le Jeune Roi de France fit alors un voyage en Espagne, qui contribua encore beaucoup à détourner le Castillan d'entreprendre sur la Navarre, que le Monarque François protégeoit. Le sujet de ce voyage ne fut apparemment qu'une dévotion qu'eut ce Prince de faire un pelerinage à saint Jacques. Les Espagnols en rapportent un autre que nos Historiens n'ont point marqué, & qui en effet paroissoit peu probable. Loüis aprês avoir répudié la fameuse Eleonore d'Aquitaine, avoit épousé Constance de Castille fille d'Alphonse dont nous parlons. L'Histoire d'Espagne assûre qu'un bruit, qui s'étoit répandu en France, que cette Princesse n'étoit pas légitime, fit prendre la résolution à Loüis d'aller s'en éclaircir lui-même, sous prétexte d'acquiter un vœu. Il est assés peu vrai-semblable, qu'un grand Roi pût douter d'un tel fait, & encore moins qu'il eût pris le parti d'aller lui-même sur les lieux en faire les informations. Quoiqu'il

en ſoit, Loüis paſſa en Eſpagne, & y fut reçû par ſon beau-pere, avec toute la pompe & tout l'accüeil qui convenoit à un hôte de cette diſtinction. On n'oublia rien pour détromper les François du peu d'idée qu'ils avoient alors de la magnificence Eſpagnolle. Le Roi de Navarre, le Prince d'Arragon, les deux fils d'Alphonſe, dont l'aîné portoit, dêja depuis quelque tems le titre de Roi de Caſtille, parce qu'on nommoit ſon pere Empereur, ſe trouvérent tous enſemble à Toléde pour faire honneur au Roi François, & la plûpart l'avoient conduit avec Alphonſe même à ſaint Jacques. Ce ne fut que tournois, que fêtes, que riches préſens de part & d'autre, Loüis n'accepta qu'une grande eſcarboucle que ſon beau-pere lui donna. En faiſant un préſent, il lui fit une demande. Raymond Archevêque de Toléde allant au Concile de Rheims quelques années auparavant, avoit trouvé à ſaint Denys en France, une inſcription conçûë en ces termes, *Cy gîſt ſaint Eugene Martyr, premier Archevêque de Toléde.* Raymond ſçavoit d'ailleurs qu'on diſoit auſſi que le corps de ce ſaint Martyr avoit été transféré à l'Abbaye de S. Gérard proche de Namur. Le Prélat étant retourné en Eſpagne avoit formé le deſſein de négocier auprès du Roi

AN. DE J.C. 1152. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1152. & suiv.

de France, pour obtenir de lui en faveur de l'Eglise de Tolède, le corps de son premier Pasteur. Mais la mort de l'Archevêque & celle de Berengere Reine de Castille qui survint en ce tems-là, avoient rallenti la négotiation. La présence du Roi fit renaître ce dessein, Alphonse lui demanda ce dépôt que Loüis accorda volontiers. Quelques oppositions néanmoins l'empêchérent, quand il fut de retour en France, de remettre le corps entier, comme il en étoit convenu ; seulement il envoya le bras droit, mais depuis Philippe Second ayant demandé le reste à Charles IX. le présent fut rendu complet.

Le Roi de Navarre brilla beaucoup dans cette grande Assemblée de Rois. Il étoit jeune, & il étoit sage ; il avoit de l'esprit, & il étoit sçavant. Avec toute la fierté d'un guerrier qui ne craint personne, il avoit toute la politesse d'un Courtisan qui sçait ménager tout le monde, & le talent de se faire aimer. Aussi Alphonse qui jusques-là l'avoit estimé sur sa réputation, l'aima pour les bonnes qualités qu'il reconnut en lui, & Loüis le Jeune Roi de France, qui s'étoit déclaré Protecteur de ses Etats, devint son ami personnel. Il le déclara au Roi de Castille, & le pria de ne le point inquiéter. Alphon-

se témoigna non seulement n'être pas en disposition de se déclarer contre le Roi de Navarre; mais il promit de lui donner en mariage sa fille Béatrix qu'il avoit euë de la Reine Berengere, ce qui s'éxécuta dans la suite. Le mérite de Don Sanche n'avoit pas fait la même impression sur l'ambitieux Prince d'Arragon. Le Roi de France ne fut pas plûtôt parti que Don Raymond sollicita le Roi de Castille d'accomplir le Traité de Tudelin. Pour l'y engager même sans retour, il lui proposa le mariage du Prince son fils Infant d'Arragon encore en bas âge avec Dogna Sancha de Castille, fille d'Alphonse & de Richilde, de même âge à peu prês que l'époux qu'on lui destinoit. Le Castillan suivant la conduite qu'il gardoit depuis long-tems avec son beau-frére, renouvella avec lui son Traité, & y fit même entrer ses enfans. Mais quand il fut question d'agir, il sçut trouver de si bons prétextes de différer & de gagner du tems, qu'il n'entra point en action. La puissance des Almohades qui s'établissoit en Espagne, & qu'il importoit de détruire avant qu'elle eût fait de plus grands progrês, lui avoit servi long-tems de prétexte pour remettre à un autre tems l'éxécution de son Traité; mais ce qui n'étoit d'abord qu'un prétexte devint une

AN. DE J.C. 1153. & suiv.

AN. DE J. C. 1157. & suiv.

raison d'Etat en l'année 1157. Abdelmon premier Roi de cette nouvelle Famille avoit eu trop d'affaires en Afrique pour en entreprendre beaucoup en Espagne. Aben-jacob son fils & son successeur faisoit alors des préparatifs pour étendre ses Etats deçà la mer, où les Maures avoient dêja repris Baëza. Cette raison de n'allumer pas dans la Chrétienté Espagnolle la guerre qu'il étoit important de porter chés les Infidéles pour prévenir leur irruption, étoit trop bonne pour n'être pas admise. Il arriva même heureusement que Raymond eut des affaires en France qui l'y occupérent à propos. Sa niéce Hermengarde Vicomtesse de Narbonne venoit tout récemment d'implorer son secours contre ses voisins qui la persécutoient. Ainsi Sanche Roi de Navarre demeura paisible dans ses Etats, où il s'appliqua en se fortifiant toûjours contre les attaques de ses ennemis, à rendre ses sujets heureux & à s'en faire aimer.

Cependant Alphonse arma contre les Maures, & marcha en Andalousie avec ses enfans, à la tête d'une armée nombreuse. Il avoit repris Baëza, conquis Quesada & Andujar, lorsque se sentant incommodé par les excessives chaleurs de l'été, il laissa Sanche son fils aîné pour assûrer ses nouvelles conquêtes, & reprit le chemin

de Castille, pour y respirer un air plus doux. Il étoit encore dans les Montagnes qui séparent la nouvelle Castille du Royaume d'Andalousie dans la forêt de Cassona, & de Sierra Moréna, quand il se sentit attaqué du mal qui le conduisit au tombeau. Ne pouvant plus souffrir la fatigue du voïage, il se fit dresser une tente sous un arbre proche la bourgade de Frénéda, dont apparemment les maisons étoient encore moins commodes. La premiére chose qu'il fit, fut d'appeller l'Archevêque de Tolède, qui l'avoit suivi dans ce voyage avec beaucoup d'autres Prélats; il se confessa à lui, & sans tarder il reçut de ses mains le saint Viatique; aprês quoi ayant mis ordre aux affaires de son Royaume, qu'il partagea entre ses deux fils D. Sanche & D. Ferdinand, il rendit son esprit à Dieu, le vingtiéme jour d'Août de l'année 1157. de son âge la cinquante & uniême, environ la trente-cinquiême de son régne. Prince digne d'une plus longue vie & d'une éternelle memoire, religieux, bon pere de famille, bon maître, juste, modéré, zélé pour la gloire de son Etat, mais toûjours éloigné de sacrifier à la sienne les intérêts de sa Religion, la tranquillité de ses Peuples, la sureté de sa conscience. A quelques fragilités prês, qui ne furent pas

AN. DE J.C. 1157. & suiv.

An. de J. C. 1157. & suiv.

habituelles, il se rendit respectable par la pureté & par l'innocence de ses mœurs. La division de ses Etats entre Sanche son fils aîné, à qui il donna les deux Castilles, & Ferdinand qui eut pour partage le Royaume de Léon & de Gallice, fut une faute héréditaire, dont il falloit encore que quelques expériences des malheurs qu'elle traînoit à sa suite, corrigeassent sa postérité.

Alphonse septiême laissa l'Espagne Chrétienne dans une situation assez semblable à celle où l'avoit laissée Sanche le Grand Roi de Navarre, il y avoit bien environ deux cens ans. Les Royaumes qui la composoient, si l'on en excepte la Navarre, étoient beaucoup plus étendus qu'alors; mais par le partage qu'Alphonse venoit de faire de la Monarchie Castillanne en deux parties entiérement séparées & indépendantes l'une de l'autre, ils se trouvoient presque en même nombre, & de forces assez égales pour se disputer la prééminence, que l'Arragon & la Castille durant cet intervale avoient alternativement prétenduë. Le Portugal devenoit puissant, & le Royaume de Léon étant joint à la Gallice eût pû reprendre son ancien rang, s'il n'eût point manqué d'héritiers.

Dans cet état la Chrétienté Espagnolle

se trouva exposée à des guerres intestines,
qui donnérent de grands avantages aux AN. DE
Maures Almohades, pour affermir leur J.C.
domination deçà la Mer, & causérent de 1157.
grands maux aux Chrétiens, que cette & suiv.
nouvelle secte d'Infidéles persécutoit avec plus de fureur que n'avoient fait leurs prédécesseurs. Le Roi de Navarre comme le plus foible, sembloit devoir être le prémier attaqué. Sanche III. Roi de Castille, qui venoit de succéder à son pere, paroissoit moins en disposition de le ménager que le feu Roi Alphonse; & Raymond Prince d'Arragon avoit toûjours sur la Navarre les mêmes prétentions & les mêmes desseins. Heureusement pour le Navarrois, Raymond se trouva engagé plus avant que jamais dans les affaires de France; & Sanche de Castille se vit menacé d'une grande inondation de Maures Afriquains. Comme toutes ces Monarchies étoient jalouses les unes des autres, Sanche de Navarre prit occasion de l'embarras du Castillan, pour tâcher de reprendre sur lui les Villes depuis longtems contestées entre la Couronne de Castille & la sienne, & dont Alphonse s'étoit emparé au commencement de son regne. Il commença par une excursion qu'il fit jusqu'aux portes de Burgos, pour jetter l'épouvante dans les esprits, & re-

An. de J. C. 1157. & suiv.

vint sur ses pas chargé de butin. Ce Prince pour désigner la ligue qui avoit été formée contre lui, par les Rois de Castille & d'Arragon, faisoit porter devant lui un étendart rouge, où étoient peintes ses armes en champ de gueule à la bande d'or, accostée de deux lions affrontés de même, qui sembloient la mordre sans pouvoir l'entamer. Il vouloit marquer par une devise si fiére, que l'Arragonnois & le Castillan feroient d'inutiles efforts pour s'emparer de ses Etats. Il n'eut pas le tems de faire des conquêtes. Le Roi de Castille le fit suivre de prês, par Pierre Ponce Comte de Minerva, un des plus riches Seigneurs du Royaume de Léon, & qui par ses exploits s'étoit acquis la réputation d'un des plus grands Capitaines de son siécle. Ce Comte depuis peu disgracié par le nouveau Roi de Léon Don Ferdinand, avoit suivi le feu Roi Don Alphonse dans toutes ses campagnes, & avoit merité la faveur de son Maître autant par sa valeur, que par les grands services qu'il lui rendit en qualité de Grand Ecuyer. Chassé de la Cour, dépoüillé de ses charges & de ses biens, il alla s'offrir à Don Sanche Roi de Castille, qui étoit alors occupé à régler les affaires de sa Monarchie. Ce Prince l'admit dans sa confidence, & se chargea d'engager le

Roi de Léon son frére à le rétablir dans ses biens. En même-tems il lui confia le commandement de ses troupes contre le Roi de Navarre. Don Ponce de Minerva entra dans ce Royaume par le Païs de Briviesca, & s'avança jusqu'à la Rioja pour chercher l'armée ennemie. Aux environs est une plaine qui porte le nom de Valpiédra, dans le voisinage d'un lieu appellé Bannarés. Ce fut dans cette campagne, que se donna la bataille entre les Castillans & les Navarrois. Don Lope de Haro commandoit l'avant-garde du Roi de Navarre. Don Ladron de Guévara donnoit ses ordres à l'arriére-garde, & le Roi s'étoit placé au centre de l'armée. Celle de Castille étoit fort supérieure à la premiére, soit par le nombre, soit par l'expérience, & la valeur des vieilles bandes qui la composoient. Don Ponce qui en étoit le Général mit ses soldats en ordre de bataille, & n'attendit pas qu'on le vînt attaquer; il fit sonner la charge. Les deux armées en vinrent aux mains, & l'on combattit de part & d'autre avec un égal acharnement. Les Castillans ne purent d'abord soutenir la fureur du premier choc, & commencérent à lâcher pié; mais la honte d'avoir laissé prendre sur eux l'avantage, ranima leur valeur. Ils firent de nouveaux efforts, & pous-

AN. DE J.C. 1157. & suiv.

AN. DE J. C. 1157. & suiv.

sérent à leur tour les Navarrois, renversérent leurs Escadrons, & les mirent en déroute. Ainsi la victoire échappa au Roi Don Sanche, pour se ranger sous les étendarts de Castille. Les Historiens Castillans, pour rendre la victoire plus complette, ont avancé comme un fait indubitable, que les François venus au secours du Roi de Navarre, y avoient été vaincus avec lui. Les Ecrivains Navarrois n'en conviennent pas, & attribuënt à leur Nation, tout ce que les Auteurs Castillans donnent en cette occasion de gloire au Roi de Castille & à son armée. Il est difficile de décider, qui des uns ou des autres ont la vérité pour eux, & la décision importe assez peu, puisque l'affaire n'eut point de suite, & que les deux Nations après le combat, dont le silence de Rodrigue de Tolède donne quelque lieu de douter, demeurérent tranquilles pour un tems. Le service que Don Ponce de Minerva venoit de rendre au Roi Don Sanche de Castille, engagea ce Prince reconnoissant à prendre sa protection contre le Roi de Léon son frére, qui trop facile à prendre des ombrages, que donnent aux Rois les courtisans jaloux de la fortune d'autrui, l'avoit obligé avec plusieurs autres de quitter son Païs, après avoir perdu ses biens, dont

Ferdinand l'avoit dépoüillé. Sanche ayant surpris le Roi son frére par un armement imprévû, & s'étant avancé en personne jusqu'à l'Abbaïe de saint Facond, Ferdinand ne vit point d'autre parti à prendre que celui de la complaisance, qu'il poussa jusqu'à la soumission. Sanche étoit à table, lorsque son frére arriva sans autre suite que de quelques Officiers nécessaires à son service. Il parut avant que d'avoir été annoncé, & à peine ceux qui mangeoient avec le Roi de Castille eurent le tems de se lever pour aller le recevoir. L'accüeil de Sanche répondit à la démarche de Ferdinand; celui-ci s'alloit mettre à table, lorsque Sanche qui étoit vêtu proprement, s'apperçut que le Roi de Léon son frére naturellement négligé étoit couvert de poussiére & de sueur : il lui dit d'un air doux & familier, qu'il pouvoit se donner le loisir de changer d'habit, & qu'il l'attendroit. En effet, sans que personne quittât sa place, on attendit son retour; le repas fut fort gai, & les deux fréres y parurent avec une liberté qui marquoit la disposition où ils étoient l'un & l'autre de vivre en bonne intelligence. On ne s'y trompa pas, car au sortir de table Sanche s'adressant à son frére : « Qui vous amé» ne ici, lui dit-il, vous m'avez surpris

AN. DE J.C. 1157. & suiv.

AN. DE J. C. 1157. & suiv.

„ agréablement, la visite que je vous „ allois rendre, ne devoit pas m'attirer „ celle que vous me faites avec tant de „ confiance. Il est vrai, répondit Ferdi- „ nand, que je me rassûre sur votre bon „ cœur. Je suis accoûtumé à vous re- „ garder comme mon pere & comme „ mon maître, je me mets sans crainte „ entre vos mains, & je vous fais l'arbi- „ tre de ma destinée; je vous connois „ trop juste pour envahir le partage que „ le Roi notre pere a jugé à propos de „ me laisser. Si toutefois l'égalité qu'il a „ mise entre nous deux vous blesse, je „ suis prêt à vous rendre hommage des „ Etats que je posséde, & je n'aurai pas „ honte de devenir vassal d'un frére que „ je crois si digne de commander. „ Sanche fut attendri par ce discours. « A Dieu „ ne plaise, mon frére, lui repliqua-t'il, „ que je sois assez ambitieux pour trou- „ ver mauvais un partage qu'un pere si „ sage a fait entre nous; je pécherois con- „ tre le respect que nous devons l'un & „ l'autre à sa memoire, si j'éxigeois de „ vous un hommage, que le fils d'un tel „ pere ne doit rendre à personne. Mais je „ vous prie de considérer, que les Etats „ qu'il nous a laissés sont le fruit des tra- „ vaux de notre Noblesse; il est juste „ qu'elle en partage les biens avec nous;

„ vous avez dépoüillé de leurs terres „ plusieurs Seigneurs, dont les ancêtres „ ont contribué à nous acquérir les Cou- „ ronnes qui nous rendent leurs Maîtres. „ Rétablissez-les, & je vous assure que „ nous n'aurons plus rien à démêler. „ Ferdinand n'avoit pas tant fait, pour refuser rien à son frére; il consentit sans balancer au rétablissement des éxilés, & ainsi fut terminée la querelle. Exemple rare & mémorable, que j'ai voulu rapporter exprès avec toutes ses circonstances, telles que les raconte en détail l'Archevêque de Toléde, pour montrer ce que peut la franchise sur un cœur droit & généreux.

An. de J.C. 1157. & suiv.

Jamais paix ne fut concluë plus à propos pour le bien de la Chrétienté Espagnolle. Aben-jacob Roi des Almohades, faisoit de grands préparatifs, & toute la contrée voisine de la frontiére d'Andalousie en étoit si effrayée, que les Templiers à qui on avoit donné la garde de Calatrava, dans le désespoir de la pouvoir défendre, la remirent entre les mains du Roi de Castille. On chercha quelqu'un qui voulût se charger de sa défense contre les Infidéles. Au défaut des Seigneurs qui refusérent cette commission, deux Religieux de l'Ordre de Cîteaux se présentérent; l'un nommé

AN. DE J. C. 1158. & suiv.

Raymond étoit Abbé de Fitéro proche la riviére de Puiserga, l'autre s'appelloit Diegho Vélasquez. Ils furent plus hardis que les guerriers ; ils s'offrirent généreusement de défendre la Ville, de la pourvoir de munitions de guerre & de bouche, & d'assembler sur leur crédit, un nombre suffisant de soldats pour en disputer la conquête aux barbares en cas de siége. Le Roi de Castille mécontent des Templiers, qui avoient lâchement abandonné Calatrava, accepta l'offre, & fit un don de cette Place aux deux Religieux de Cîteaux : alors chacun secondant un dessein si héroïque, l'entreprise eut tant de succês, que les Infidéles informés de l'état de la Forteresse, tournérent leurs pensées ailleurs. L'Abbé qui étoit un saint homme, étendit son zéle dans l'avenir, & forma sur ces premiers fondemens le plan d'un nouvel Ordre Militaire, dont il donna l'habit à plusieurs de ceux qui l'avoient suivi. Alexandre troisiéme le confirma depuis: Ainsi prit naissance en Espagne l'Ordre des Chevaliers de Calatrava l'an 1158. On y institua un Grand-Maître, des Commandans & des Officiers, qui devinrent puissants par les bienfaits des Rois & des particuliers zélés pour la défense de la Religion, à laquelle ces Chevaliers

ont rendu de fort grands ſervices.

Aben-jacob n'avoit quitté le deſſein d'aſſiéger Calatrava, que pour tourner ailleurs ſes vûës, & pour commencer ſon expédition par des conquêtes, qui étant plus ſûres, étoient auſſi plus propres à accréditer ſes armes, & à donner du courage aux ſiens. Le Roi de Caſtille en ayant été averti, ſe préparoit à les repouſſer, & aſſembloit ſes troupes à Toléde, lorſque ce Prince ayant perdu la Reine ſa femme qu'il aimoit tendrement, tomba malade & mourut du regret que lui cauſa la perte de cette vertueuſe Princeſſe. Sanche ne regna guéres plus d'un an. On lui donna le ſurnom de *Deſiré*, par la douleur publique que produiſit ſa mort, & par l'eſpérance qu'il avoit donnée pendant le peu de tems qu'il vécut, de faire un jour le bonheur de ſes Peuples, dont il étoit le protecteur & le pere. La beauté de ſon naturel le rendoit aimable à tout le monde. Affable, libéral, plein d'équité, attentif aux beſoins de l'État, il joignoit aux vertus d'un grand Roi, celles d'un Prince vraiement Chrétien. Rodrigue de Toléde dit, qu'on l'appelloit le bouclier de la Nobleſſe, le pere des pauvres, le défenſeur des veuves, l'appui des orphelins, l'ami des Ordres Religieux, l'arbitre de tous

AN. DE J. C. 1158. & ſuiv.

les différends, tant il étoit bienfaisant envers tout le monde.

AN. DE J. C. 1158. & suiv.

Alphonse huitiéme surnommé le Noble, successeur de Sanche son pere, n'avoit que quatre ans quand il le perdit. Jamais la fortune d'un Prince ne fut plus en péril que la sienne; il éprouva au-dedans tous les troubles qui suivent les minorités, en même-tems que ses Etats étoient menacés au-dehors d'un nouveau déluge de Sarasins. Heureux encore que son bas âge lui ôtât la connoissance de ses dangers, & le sentiment de ses maux. Les barbares furent ceux qui lui en firent le moins. De braves guerriers zélés pour l'Etat & pour la Religion de leurs peres, s'étant mis à la tête des troupes que le feu Roi avoit assemblées, sortirent de Toléde aprês avoir rendu les derniers devoirs à leur Maître, & faisant porter la croix devant eux, entrérent en Andalousie, & y défirent Aben-jacob ; ils n'eurent pas assez de troupes de reste pour faire des conquêtes sur lui; mais ils l'empêchérent d'étendre les siennes plus loin, & l'obligérent à tourner ses armes contre quelques Rois de sa Secte, qui n'avoient pas subi le joug de la domination Almohade, ou qui aprês l'avoir pris, l'avoient secoüé. Il assiégea Valence & Murcie, qui obéïssoient à un même

Maître, mais il trouva en son chemin le Prince d'Arragon qui protégeoit ces deux Villes, & qui le repoussa vivement; il tourna tête contre Mérida, & l'attaqua avec tant de vigueur, qu'il obligea le Maure Alhagio, qui en étoit Souverain, à se soumettre, & à lui fournir les secours dont il auroit besoin dans la suite. Fadala & Omar les deux fils de ce Prince Mahométan se donnérent au Prince d'Arragon, & il eut assez de confiance en eux pour leur donner un corps de troupes, avec lequel ils firent des courses sur les terres de Castille jusqu'à Talavéra : ils s'en retournoient chargés de butin, lorsque Sanche & Gomez fils de Don Ximénés, dont la Maison de Vélada prétend être issuë en droite ligne, se mirent aux trousses des Infidéles. Ils ne marchérent pas long-tems sans le joindre, ils donnérent sur la queuë, & le combat s'engagea. Les Maures furent battus, & les plus braves demeurérent sur le champ de bataille. La délivrance des Esclaves que les deux Princes Mahométans emmenoient comme en triomphe, & la restitution des riches dépoüilles, dont ils s'étoient saisis, furent les plus solides fruits de cette victoire. Don Sanche & Don Gomez se signalérent encore dans cette partie de l'Estrémadure où

An. de J. C. 1158. & suiv.

AN. DE J. C. 1158. & suiv.

ſont les plaines de *la Sérena*. Ils enlevérent preſque tous les beſtiaux, battirent les Infidéles, qui étoient venus à leur rencontre, & revinrent en Caſtille chargés de gloire & de butin.

Pendant que les gens de guerre rendoient ces importans ſervices à l'Etat, les politiques & les courtiſans ne s'occupoient qu'à le détruire. Dans la ſituation où étoit la Cour, il n'en pouvoit arriver autrement; perſonne n'avoit aſſez de prééminence ſur les courtiſans pour arrêter les mouvements qu'y donnoit l'ambition & la jalouſie à ceux qui ne vouloient point avoir d'égaux. Deux grandes Maiſons entre les autres s'y regardoient avec une émulation, qui ne pouvoit produire que de fâcheux effets. Chacune avoit ſes avantages, ſes alliances, ſes amis, l'une étoit la Maiſon de Lara, & l'autre celle de Caſtro. Trois enfans de ce Don Pierre de Lara, qui fut le favori de la Reine Urraque, compoſoient alors la premiére, ſçavoir, Don Manrique, Don Alvare, Don Nugnez. Ils avoient de plus un frére uterin, nommé Don Garcie d'Acia Comte de Cabra qu'ils gouvernoient abſolument, quoiqu'il fût bien plus âgé qu'eux. Don Guttiere Fernand de Caſtro étoit le chef de ſa famille, ſans enfans néanmoins, mais ayant un frére nommé

Don Rodrigue qui en avoit quatre. Don Fernand, Don Alvare, Don Pédre, Don Guttiere, & une sœur nommée Sancha; celle-ci avoit épousé un Gusman (c'étoit dêja un grand nom en Castille.) Les Lara avoient eu jusques-là quelque relief par dessus les autres, car ils ont tenu assez long-tems le premier rang dans les Etats. Mais cet avantage étoit balancé par le mérite personnel du Chef de la Maison de Castro, que son âge & ses exploits militaires rendoient respectable. Il avoit été Gouverneur du feu Roi, & ce Prince l'avoit nommé en mourant pour faire la même fonction auprês de son fils. Comme cette place dans un tems de minorité, & dans une conjoncture, où le jeune Monarque se trouvoit sans parens auprês de lui, donnoit une grande autorité à celui qui la remplissoit; les Lara en furent jaloux, & se plaignirent hautement, que les Castro avoient tous les droits & tous les avantages de la Royauté, & qu'il ne leur en manquoit que le nom. Leur chagrin augmenta de maniére, qu'ils furent sur le point de prendre les armes; les Castro de leur côté avoient beaucoup de gens attachés à la fortune de leur Maison. Ainsi peu s'en fallut qu'on ne vît éclôre une guerre civile. Comme les gens sages

AN. DE J. C. 1159. & suiv.

An. de J.C. 1159. & suiv.

cherchoient les moyens d'éviter ce malheur, les Lara eux-mêmes en suggérérent un avec une franchise apparente, dont Guttiere Fernand fut la duppe. Manrique lui-même l'alla trouver, & lui dit, que dans l'état où étoient les choses, il ne paroissoit pas raisonnable que tous les avantages fussent d'un côté ; que la Maison de Lara n'auroit pas de peine à déférer dans l'administration des affaires à un homme de son expérience ; mais qu'en lui laissant l'autorité, on desiroit qu'il condescendît à laisser aussi à un autre la Place de Gouverneur du Prince ; que lui ni ceux de son nom ne la demandoient pas même pour eux ; qu'ils seroient satisfaits, pourvû qu'on la donnât au Comte de Cabra, qui bien qu'il fût leur frére utérin, pouvoit être regardé par son caractére d'esprit moderé & sans ambition, comme un homme neutre, & dont les mœurs ne pouvoient donner de l'ombrage à personne ; que ce partage des honneurs publics étoit un tempéramment nécessaire dans la conjoncture du tems, pour adoucir l'aigreur de ceux qui se plaignoient d'être abbaissés, méprisés, & qui ne croyoient pas meriter de l'être ; qu'au reste il devoit cet exemple de modération à l'Etat, au Roi, à sa propre vertu, & à la haute réputation que tant

d'actions lui avoient acquises, dont celle-la seroit le comble. Don Fernand se laissa séduire par ce discours artificieux. Il consentit qu'on mît le Prince entre les mains du Comte de Cabra, croyant par là d'autant mieux affermir l'autorité qu'il avoit prise dans le Gouvernement de l'Etat, qu'une action si vertueuse devoit naturellement lui attirer l'affection du Peuple & des Grands. Il s'apperçut bien-tôt qu'il s'étoit trompé. Le Comte de Cabra étoit de ces grands Seigneurs, dont toute la grandeur est dans leur nom, & que la petitesse de leur génie fait échoüer dans les emplois que le nom seul ne soûtient pas. L'épargne étoit vuide, & l'état des affaires n'étoit pas propre à la remplir. Le feu Roi avoit laissé en mourant les Gouverneurs maîtres des Villes dont ils avoient le Gouvernement, & leur avoit expressément commandé de ne s'en dessaisir pour personne, avant que le Roi son fils eût atteint l'âge de quinze ans. Cette disposition par laquelle ce Prince avoit crû empêcher que personne ne fût assez maître pour penser à l'usurpation, avoit produit un mauvais effet, pour l'imposition des tributs néceſſaires aux dépenses publiques. Chacun en vouloit exemter les siens: & par-là le Comte de Cabra ne pouvant tirer ce qu'il lui falloit

AN. DE J.C. 1160. & suiv.

An. de J.C. 1160. & suiv.

pour entretenir la maison du Prince, se dégoûta de son emploi; & soit de son mouvement propre, soit à la suggestion de Lara, il se déchargea sur Don Manrique du soin d'élever le jeune Roi, sans la participation des Castro. Don Guttiere Fernand en fut picqué au vif, & prétendit rentrer dans sa charge: mais on se mocqua de ses prétentions. Alors les Castro se remuérent pour la querelle de leur Chef, qui devint commune à toute sa Maison, à ses Alliances, & à ses amis. Le parti de Lara se grossit de son côté; on étoit à la veille d'une guerre civile, lorsqu'un ennemi commun suspendit les effets de la haine des deux partis, en les rendant attentifs à ses démarches.

Ferdinand Roi de Léon prit occasion de la discorde de ces familles, pour satisfaire une ambition qu'il avoit si bien sçu cacher durant la vie de Sanche son frére; il se plaignit que contre son droit, & le respect qui lui étoit dû, on s'étoit emparé de la tutelle du Roi de Castille son neveu, & du Gouvernement de ses Etats. Ce Prince sans donner aux Castillans le tems de répondre à ses plaintes, parut sur leur frontiére avec une armée. Comme il sçavoit que les Lara s'étoient emparés du Roi, il se jetta d'abord sur leurs terres la plûpart situées sur les bords de l'Ebre,

&

& se rendant maître du Païs, il leur donna sujet de craindre qu'il ne leur enlevât le Roi même. Pour détourner ce coup décisif, Manrique fit conduire le Prince en diligence à Soria, où le croyant en sûreté, il oublia le Roi de Léon pour tourner tête contre les Castro. Don Guttiere Fernand leur Chef venoit par malheur pour eux de mourir. Manrique ne les croyant plus en état de lui faire de résistance, les somma de lui mettre entre les mains les Gouvernemens dont ils étoient pourvûs, & sur le refus qu'ils en firent, alléguant pour eux l'ordre du feu Roi, il commanda qu'on déterrât le corps de Don Guttiere Fernand, pour faire condamner sa memoire avec plus d'ignominie. Les Juges eurent horreur de cette inhumanité, & malgré la puissance de Lara, ils prononcérent que Don Guttiere Fernand étoit innocent des crimes dont on avoit voulu le charger. Son corps fut remis dans la sépulture; mais en laissant reposer ses cendres, ses ennemis ne cessérent pas pour cela d'inquiéter sa Maison. Les Castro se défendirent en gens résolus. Cependant les progrês du Roi de Léon qui avançoit toûjours dans le Païs, obligérent Don Manrique de laisser les Castro pour penser à se défendre.

AN. DE J. C. 1160. & suiv.

An. de J. C. 1162. & suiv. Il n'étoit plus tems : Ferdinand Roi de Léon avoit fait des conquêtes qui le mettoient en état de donner la loi, & Manrique se voyant contraint de la recevoir lui-même, lui abandonna la Regence & la disposition des tributs, lui rendit hommage pour le Royaume, & s'engagea de lui remettre entre les mains la personne du Roi. Pour rendre ce Traité plus solide, & le faire ratifier par toute la Nation, on convint qu'on assembleroit les Etats à Soria. Le Roi de Léon s'y étant trouvé en personne, on y apportoit le petit Prince, lorsque l'enfant s'étant mis à pleurer, celui qui le tenoit entre ses bras voulut le rapporter chez lui, pour attendre qu'il fût en état d'être présenté à son oncle ; mais un Cavalier nommé Don Nugnez s'en étant adroitement saisi l'enleva, & l'ayant enveloppé dans son manteau, monta à cheval, & le mena à saint Etienne de Gormaz. Le bruit de cet enlevement s'étant répandu, les Lara qu'un secret remord avoit déja fait repentir de la honteuse trahison qu'ils commettoient envers leur païs, quittérent brusquement l'assemblée, sous prétexte de faire poursuivre celui qui ravissoit le Roi, & se retirérent eux-mêmes avec lui, premiérement à saint Etienne, & ensuite à Ariença.

Toute la Castille applaudit à cette action ; mais la joye qu'elle causa fut bientôt troublée, pat le succês qu'eurent les armes de Ferdinand par tout où il les porta. La Maison de Castro se déclara pour lui. Il assiégea peu de Villes dont il ne se rendît maître. Il entra même dans Tolède dont un Castro étoit Gouverneur,& où l'Archevêque se déclara pour lui. Enfin à la réserve d'Avila, où le petit Prince fut transféré, & un assez petit nombre d'autres Villes, que le Roi de Léon ne put prendre, tout le Royaume se vit soumis à l'obéïssance du Léonois ; il avoit envoyé d'abord ses Héraults à Manrique de Lara pour l'accuser de trahison. La coûtume du tems vouloit que ce Seigneur se justifiât de cette accusation solemnelle par un combat particulier, contre quelque champion choisi, pour soûtenir qu'elle étoit juste, & Don Manrique n'étoit pas homme à le fuir. Mais il eut la sagesse en cette occasion, de se mettre au-dessus des discours des avanturiers & des paladins, pour se réserver à soûtenir la Couronne chancelante de son Roi, & à préserver sa Patrie, du joug qu'on lui vouloit imposer. Il répondit aux Héraults de Ferdinand, que sa conscience ne lui reprochoit point la trahison dont il l'accusoit, & qu'il se met-

AN. DE J. C. 1162. & suiv.

—toit peu en peine, de ce que les autres en pensoient. Cette fermeté fut le salut de l'Etat. La valeut des Lara le soûtint sur le panchant de sa ruine, il n'en avoit point encore été si proche. En même-tems que Ferdinand de Léon faisoit ces conquêtes dans le cœur du Royaume, le Roi de Navarre qui avoit profité de l'occupation que donnoient au Prince d'Arragon les affaires qu'il avoit en France, & l'irruption des Almohades du côté de Valence, ayant conclu la paix avec lui, avoit reconquis une partie de la Rioja; ainsi la Monarchie Castillane étoit reduite à un três petit Païs, défendu de peu de sujets fidéles, qu'on ne croyoit pas pouvoir résister encore long-tems à tant d'ennemis.

AN. DE J. C. 1162. & suiv.

Pendant que la Castille étoit humiliée, l'Arragon prenoit le dessus, & croissoit en puissance. Aprês la mort d'Alphonse septiéme Roi de Castille, Don Raymond Prince d'Arragon & Comte de Barcelonne, avoit contesté à son successeur la continuation de l'hommage que son beau-pere Ramire le Moine s'étoit obligé de rendre à Alphonse; & il y avoit fait apporter un tempérammeut, dont il avoit crû devoir se contenter alors, parce qu'il méditoit encore la conquête de la Navarre, & que d'ailleurs les Almo-

hades menaçoient d'invaſion tous les Etats Chrétiens. La minorité du petit Alphonſe avoit été un tems tout propre pour ſecoüier entiérement ce joug, mais des intérêts plus ſolides l'occupérent du côté de France, où ayant fait de grandes liaiſons avec Frédéric Barberouſſe, il en tira de grands avantages pour la branche de ſa Maiſon qui étoit établie en Provence, & de grandes eſpérances pour celle d'Arragon même, à laquelle l'Empereur donna des droits conſidérables en ces quartiers-là, ſur divers fiefs qu'il prétendoit reſſortir de l'Empire. Outre cela Raymond avoit eu les Almohades ſur les bras, lorſqu'il entreprit de protéger contre eux les Rois de Valence & de Murcie qu'il s'étoit rendus tributaires. Il avoit ménagé de plus l'alliance de Henry ſecond Roi d'Angleterre, qui par ſon mariage avec Eléonore d'Aquitaine, avoit joint à la Monarchie Angloiſe la plus grande partie de la France, & étoit devenu par-là le plus puiſſant Prince de la Chrétienté. Quelques-uns diſent, que Raymond paſſa en Allemagne, pour ſoûtenir par un de ces combats, que l'uſage & les préjugés de ces tems-là avoient autoriſés, l'honneur de Richilde Reine doüairiére de Caſtille, fauſſement accuſée d'un commerce criminel. Ray-

AN. DE J. C. 1162. & ſuiv.

An. de J. C. 1162. & suiv.

mond s'étoit intéressé personnellement à défendre son innocence, depuis que l'Infant d'Arragon son fils avoit été accordé avec Sancha fille de cette illustre veuve. Mais c'est une avanture Romanesque, que les Historiens éclairés n'admettent point, & qui ne convenoit ni au génie, ni à la dignité d'un Prince aussi solide qu'étoit Raymond. Il mourut après un glorieux regne le sixiéme du mois d'Août l'an 1162, dans la Ville de saint Dalmace située au pié des Alpes, lorsqu'il alloit trouver l'Empereur, qui l'étoit allé attendre à Turin. Sa gloire eût été plus compléte & plus digne d'un Prince Chrétien, si l'ambition ne lui eût point fait prendre des engagemens avec Frédéric contre Alexandre III. légitime Pontife, pour maintenir l'Antipape Victor, & pour fomenter le malheureux schisme qui divisoit le monde Chrétien. Son fils nommé comme lui Raymond, lui succéda à la Couronne, & en prenant le nom de Roi, il prit le nom d'Alphonse second. Comme il n'avoit encore que douze ans, la Reine Pétronille sa mere prit la Regence du Royaume en main, mais elle ne la garda pas long-tems; elle fut bien-tôt dégoûtée d'un emploi qui troubloit sa tranquillité, & dont son âge dêja avancé ne comportoit pas les soins

fatiguans. L'inquiétude que lui donna pour la fortune de son fils, un imposteur, qui entreprit de se faire passer pour cet Alphonse premier, dont on a rapporté ci-dessus la mort à la bataille de Fraga, qui s'étoit donnée depuis environ vingt-neuf ans, lui fit sentir les premiéres épines qui accompagnent le Gouvernement. Les bruits populaires qui avoient couru de la retraite de ce Prince dans les Saints Lieux après sa défaite, sur ce qu'on n'avoit point trouvé son corps, avoient fait espérer à ce fourbe, qu'il pourroit se donner pour le veritable Alphonse, parce que son âge & quelques traits de ressemblance favorisoient son imposture. Il y avoit vingt-neuf ans qu'Alphonse étoit mort. Il n'étoit pas vrai-semblable, que si par quelque avanture extraordinaire il se fût trouvé vivant, il eût tardé si long-tems à se remontrer. Mais le Peuple aime la nouveauté, & donne volontiers dans tout ce qui porte le caractére du merveilleux. A peine ce phantôme du grand Alphonse se fut-il produit en Arragon, que plusieurs de ceux qui le virent, & qui avoient vû autrefois ce Prince, ne doutérent point que ce ne fût le même. Le moindre trait de ressemblance entre celui que l'on voyoit & celui que l'on avoit vû, passoit

AN. DE J. C. 1164. & suiv.

AN. DE J.C. 1164. & suiv.

pour une conviction en faveur du fourbe. Le Roman de ſes avantures, qu'il racontoit aſſez naturellement, paſſoit pour une Hiſtoire conforme à ce que la Renommée n'en avoit publié que confuſément. Il avoit paſſé pluſieurs années dans les Saints Lieux; il y avoit ſervi inconnu dans les troupes Chrétiennes contre les Saraſins; il s'y étoit fait remarquer, & avoit ſouvent craint de l'être trop; il ſçavoit le détail des ſiéges, des batailles, des événemens, dont il s'étoit bien fait inſtruire. Par cet artifice & avec le ſecours de la crédulité populaire, il étoit devenu le vrai Alphonſe. On lui en rendoit les honneurs, & l'on regardoit comme un effet de la Providence, le ſoin que le Ciel prenoit de la Nation, en lui redonnant ce grand Roi dans un tems où le bas âge du fils de Raymond expoſoit l'Etat à de grands dangers. Les Seigneurs d'Arragon avoient regardé d'abord avec mépris cette légereté du Peuple; mais comme il y a un peuple parmi les Grands, quelques-uns ſe laiſſérent entraîner au torrent de l'erreur commune; & pluſieurs de ceux qui ſe garantirent de la ſéduction, crûrent pouvoir utilement ſe ſervir de la ſimplicité de ceux qui ſe laiſſérent tromper, pour broüiller & faire un parti. Le veritable

Roi étoit en danger, si le faux n'eût été imprudent. La confiance qu'inspira à cet Imposteur un début heureux, le fit paroître à Sarragoce avec moins de précaution que n'en devoit prendre un homme, qui auroit dû au moins compter le Roi pour un concurrent redoutable. La Catastrophe alla plus vîte que les préliminaires ne sembloient le promettre. L'Histoire n'en dit rien autre chose, sinon que le faux Alphonse fut pris & pendu. Destinée ordinaire de ce genre d'avanturiers. Aussi-tôt que le Roi eut treize ans, la Reine Mere jugeant qu'un jeune homme seroit plus propre à tenir en bride un peuple inquiet qu'une vieille femme, lui remit entre les mains le Gouvernement, & la suite montra qu'en effet il en étoit dêja três-capable. On croit que la défiance que cette Princesse eut de son sexe pour bien gouverner un Royaume, l'engagea à faire porter une espéce de Loi Salique dans les Etats d'Arragon, par laquelle il fut ordonné, que les femmes ne succéderoient plus à cette Couronne.

AN. DE J. C. 1164. & suiv.

On n'attendit pas long-tems en Castille à mettre en action le Roi mineur. A peine avoit-il atteint sa onziême année qu'à la sollicitation de la plûpart des Villes, & même de celles qui s'étoient jet-

An. de J. C. 1166. & suiv.

tées sous la domination de Léon & qui en étoient dêja lasses, Alphonse sortit d'Avila avec ce que Don Manrique de Lara avoit pû assembler de troupes, & s'alla présenter devant les Places qui l'avoient secretement appellé; il y fut reçû avec joye; & ses troupes grossissant à mesure qu'il avançoit dans le Païs, il eut tout sujet d'espérer que ses affaires se rétabliroient bien-tôt. Il ne trouva pas néanmoins la même facilité à s'attacher plusieurs Grands, même parmi ceux qui n'étoient pas dans les intérêts du Roi de Léon son oncle; ceux-ci qui s'en tenoient aux ordres du feu Roi, s'excusérent de lui ouvrir les portes jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quinze ans; dans les lieux où les Garnisons Léonoises étoient les plus fortes, on parut encore moins disposé à le recevoir. Il fallut faire des siéges, & pour accréditer les armes du Roi, on crut devoir commencer par Toléde. Don Fernand de Castro en étoit Gouverneur. On le somma; il répondit qu'il ne pouvoit sans infidelité rendre la Ville qu'au tems prescrit par le Testament du feu Roi. On eut eu peine à le forcer, si Don Estevan Illan homme de crédit & d'autorité dans la Ville, & qui étoit en querelle avec Don Fernand, n'en fût secretement sorti pour offrir au Roi de l'in-

troduire dans une tour dont il étoit maître. Alphonse ayant accepté l'offre, ses troupes furent reçûës dans la tour, d'où ayant arboré les drapeaux du Roi, le Peuple s'émut à ce spectacle, & les Bourgeois se partagérent entre le Gouverneur & le Prince, en sorte qu'ils furent sur le point d'en venir aux mains les uns contre les autres. Le partage néanmoins n'étoit pas égal; le nom & la présence du Roi rendoient son parti le plus fort, & bien-tôt le Gouverneur n'en eut point d'autre à prendre que celui de se sauver. Alphonse entra triomphant dans la Ville, & y fut reçû avec des acclamations dont les plus sincéres n'étoient pas les plus éclatantes.

AN. DE J. C. 1166. & suiv.

La retraite de Don Fernand de Castro donna de l'inquiétude à la Cour, au milieu de la joye que causoit cet heureux succês. Don Manrique de Lara eut du chagrin qu'un tel ennemi lui eût échappé si à contre-tems, & ceux qui avoient moins d'attention que lui à leurs intérêts propres, en étoient fâchés par rapport au Roi, qui trouvoit en ce Seigneur un obstacle capable de faire échoüer ses desseins. Grand nombre des meilleures Places du Royaume étoient occupées par ses Lieutenans; il étoit bon Capitaine, & son parti s'étoit fortifié durant la minori-

An. de J.C. 1166. & suiv.

té. Pour peu qu'il eût le tems de se reconnoître, il pouvoit assembler des troupes, secourir ses Villes, si on les assiégeoit, & donner assés de tems au Roi de Léon, pour venir au secours des siennes. Dans cette appréhension, on jugea à propos de le suivre sans perdre de tems, & de l'aller assiéger lui-même dans la Forteresse d'Opta, où l'on apprit qu'il s'étoit retiré. Il ne donna pas la peine de l'aller chercher bien loin; ayant appris qu'on marchoit à lui, il assembla en diligence tout ce qu'il put trouver de Soldats, & alla au-devant de l'armée Royale, qu'il se résolut de combattre; mais comme il étoit persuadé qu'on le chercheroit dans la mêlée, & que tous les efforts des Royalistes se borneroient à se saisir de sa personne, il usa d'un stratagême qui lui réüssit; il fit prendre à un simple Soldat les armes & les marques du Général, & se vêtit ce jour-là en homme ordinaire. Don Manrique y fut trompé; car ayant apperçû dans l'ardeur du combat le faux Général, il s'attache à lui, & comme il étoit formidable dans la chaleur de l'action, il l'eût bien-tôt mis à ses pieds; mais ce fait d'armes lui coûta cher. Un autre brave homme des gens de Castro, prit si bien son tems qu'il lui passa son épée au travers du corps, & l'étendit

mort sur la place. La chûte du Chef ébranla l'armée ; elle fut bien-tôt mise en déroute, & le Roi se vit obligé de se retirer pour en ramasser les débris, & ne pas tomber lui-même entre les mains d'un sujet irrité & rebelle.

An. de J. C. 1166. & suiv.

Don Nugnez de Lara ayant pris la place de son frére, envoya défier le vainqueur à un combat particulier, l'accusant de supercherie & d'un procédé indigne d'un brave homme. Des gens de bien empêchérent ce duel. Ces sortes de combats autorisés depuis si long-tems par les loix civiles, & toûjours contraires à celles de la Religion, commençoient à trouver alors dans le zéle des Prélats & des Ecclésiastiques de plus fortes barriéres qu'autrefois. Cette affaire particuliére fit languir la guerre. Les Royalistes ne crurent pas qu'on dût pousser Fernand de Castro, & peut-être ce Seigneur eut scrupule de se servir de tout l'avantage qu'il pouvoit avoir sur son Souverain, ne s'étant point déclaré rebelle, mais protestant toûjours qu'il s'en tiendroit aux derniéres volontés du feu Roi. Il y a apparence que le respect qu'il avoit dês-lors pour son légitime Maître, l'empêcha de secourir le Château de Zurita contre le Roi qui avoit assiégé cette Forteresse. Ce poste lui paroissoit avanta-

AN. DE J. C. 1166. & suiv.

geux pour tenir en bride les Villes voisines. La Place étoit forte & située sur un Mont escarpé, dont le pied étoit arrosé par les eaux du Tage. Don Lope d'Arénas un des plus braves guerriers de son tems, commandoit pour lors à Zurita en qualité de Lieutenant de Castro. Il répondit à la sommation qu'on lui fit de se rendre, qu'il ne pouvoit abandonner la Ville sans trahir le serment de fidélité qu'il avoit fait à Castro, de ne la remettre au Roi de Castille, qu'aprês que ce Prince auroit atteint l'âge marqué par le feu Roi Sanche son pere. Une réponse si fiére, hâta le siége de cette Place. Don Lope de Haro, qu'on croit être Fondateur de la Ville du même nom qu'il a transmis à ses descendants, accourut du fond de la Biscaye avec un corps considérable de troupes, & vint offrir ses services au jeune Roi. Zurita ne tarda pas à reconnoître son légitime Souverain. La prise de cette Ville fut l'ouvrage de la valeur de Haro, & de la trahison d'un scélérat qui poignarda le Gouverneur Don Lope d'Arénas. Aprês cette conquête, jusqu'au tems où le Roi parvint à l'âge que son pere avoit fixé, pour entrer en possession des Villes confiées à leurs Gouverneurs, la guerre ne se fit que par intervalles & à mésure que l'occasion se présen-

toit de forcer les Places tenuës par les Seigneurs Castillans, ou par les troupes du Roi de Léon alors occupé de la guerre qu'il méditoit contre le Roi de Portugal. Les quinze ans marqués par les loix étant accomplis, les Gouverneurs n'eurent plus d'éxcuse, & remirent leurs Places entre les mains du Roi de Castille. A la réserve de celles que le Roi de Léon conserva par la force des Garnisons, toutes reprirent le joug légitime, Don Fernand de Castro même rendit les siennes; mais se défiant d'obtenir du Roi un pardon sincére, il renonça à son Païs, comme il étoit permis alors, & passa en Afrique chés les Sarasins; on le laissa aller, & l'on crut beaucoup gagner par son absence dans le dessein où l'on étoit de faire la guerre au Roi de Léon, dont il avoit été partisan.

AN. DE J.C. 1170. & suiv.

Cette guerre néanmoins n'éclata que quelque tems aprês. Alphonse voulant affermir ce qu'il venoit de recouvrer de son Etat, avant que de conquérir le reste, s'appliqua à faire des Alliances. Il en fit une nouvelle avec le Roi d'Angleterre, & en renouvella une ancienne avec le Roi d'Arragon. Tout le fruit qu'il tira de celle d'Angleterre fut un mariage heureux avec Eléonore fille de Henry second, belle & vertueuse Princesse qui lui don-

AN. DE J. C. 1171. & suiv.

na un grand nombre d'enfans. L'Alliance d'Arragon rendit les deux Alphonſes redoutables à tous leurs voiſins; Sanche le Sage Roi de Navarre eut beſoin de toute ſa prudence & de toute ſa valeur, pour ne pas ſuccomber ſous les efforts qu'ils firent pour le détrôner; ils l'attaquérent diverſes fois chacun de leur côté avec toutes leurs forces, & le Caſtillan lui reprit ce qu'il lui avoit enlevé dans la Rioja durant ſa minorité. L'Arragonnois fit auſſi quelques conquêtes, mais moins importantes, & qu'il ne conſerva pas toutes. Le Navarrois ſe ſoûtint contre ces deux Puiſſances avec plus de gloire qu'elles ne tirérent d'avantage de ce qu'elles gagnérent ſur lui; la réputation néanmoins qu'y acquirent leurs armes en fut un conſidérable, & dont ils ſçurent profiter en Princes habiles chacun de ſon côté. Le Roi d'Arragon ſuivant les traces que lui avoit marquées ſon pere, s'étendit du côté de France, prétendant que l'Empereur avoit ſubſtitué la Provence à toute la Maiſon d'Arragon, par l'inveſtiture qu'il en avoit donnée au jeune Raymond, & empêcha que le Comte de Thoulouſe n'épouſât l'héritiére de cet Etat; il prit comme ſon pere avoit déja fait le titre de Comte de Provence. La Vicomté de Bearn étant tom-

bée en quenoüille, il s'en fit rendre hommage par Guillaume de Moncade qui en épousa l'héritiére; il affermit par des Actes semblables d'une Souveraineté qui ne lui appartenoit pas dans l'étenduë de l'Empire François, des droits que son pere avoit usurpés sur les terres de Narbonne, de Beziers, de Carcassonne, & sur plusieurs autres aux environs des Pyrenées. Il abusoit à son exemple de l'affoiblissement de la France par les immenses héritages que le Roi d'Angleterre y avoit acquis. Delà apparemment ce Prince prit occasion de faire déclarer dans un Concile de Tortose, qu'on ne dateroit plus dans les Actes publics qui se faisoient en Catalogne, de l'année du regne des Monarques François, comme on avoit fait jusqu'alors, pour reconnoître que cet Etat étoit un Fief mouvant de leur Couronne. Cette innovation servit de prétexte à la résolution qu'on avoit prise depuis quelque tems en Espagne, de substituer à l'Ere d'Auguste dont on se servoit dans ces Royaumes, celle des années de Jesus-Christ. Les Rois de France ne s'y opposérent pas, & crurent devoir dissimuler ce qu'ils ne pouvoient empêcher; le Roi de Castille cependant reconquit sur le Roi de Léon les Places qu'il lui retenoit.

AN. DE J. C. 1171. & suiv.

An. de J. C. 1175. & suiv.

L'intelligence des deux Rois Conféderés, ne fut pas toûjours si parfaite qu'elle ne s'altérât quelquefois; ils furent sur le point de se broüiller à l'occasion d'une Forteresse sur les Frontiéres de leurs Etats, que l'un & l'autre vouloient s'approprier. Les esprits s'aigrirent assés pour faire prendre au Roi d'Arragon la résolution de rompre le mariage accordé depuis si long-tems entre lui & l'Infante Sancha de Castille. L'affaire qui concernoit la Forteresse ayant néanmoins été accommodée par de sages Médiateurs, celle du mariage se renoüa & s'accomplit heureusement. Ainsi la concorde étant rétablie entre les deux Rois, ils résolurent une nouvelle guerre à communs frais contre les Sarasins; la conjoncture étoit favorable. Aben-Jacob Roi des Almohades étoit repassé en Afrique, où de nouveaux mouvemens domestiques de ce Peuple inquiet l'occupoient. Les Rois de Léon & de Portugal étoient en guerre l'un contre l'autre. Peu auparavant celui de Navarre ayant voulu faire une irruption sur les terres du Roi d'Arragon, avoit été repoussé avec une perte qui le mettoit hors d'état de recommencer si-tôt, vû sur-tout l'union étroite de l'Arragonnois & du Castillan dont il ne pouvoit attaquer l'un sans se

les attirer tous deux. Dans cette ſituation de l'Eſpagne Chrétienne, ces deux Princes prirent la réſolution d'aſſiéger Cuença, ſur les Maures, Ville forte aux confins de la Caſtille & de l'Arragon, incommode à l'un & à l'autre, & qui ſervoit de rempart aux Infidéles de ce côté-là. La Place paſſoit pour imprenable. Elle étoit ſituée ſur un rocher eſcarpé, où l'on ne montoit que par des ſentiers impratiquables aux gens de cheval, & difficiles mêmes pour les gens de pied. Les riviéres de Xucar & d'Hueſcar la défendoient à droit & à gauche, & lui ſervoient en même-tems de baſtions & de foſſés. Les deux Rois s'y étant rendus avec de nombreuſes troupes, la trouvérent encore plus forte qu'ils ne l'avoient crû. Le ſiége fut long, & aprês pluſieurs mois, les vivres & l'argent manquérent aux armées. Le Roi de Caſtille fut obligé de faire un voyage à Burgos, pour y lever les ſommes dont il avoit beſoin pour continuer les attaques. La choſe n'étoit pas aiſée ; les Peuples ſe trouvoient épuiſés par les ſubſides extraordinaires que le Roi en avoit tirés durant un regne où il s'étoit vû contraint de reconquérir ſon Païs. L'entrepriſe de Cuença avoit achevé de les mettre dans l'impuiſſance d'y rien contribuer de nou-

AN. DE J. C. 1175. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1175. & suiv. veau. Dans cet embarras Don Dieghe de Haro ſuggéra un moyen d'avoir de l'argent, qui parut plus facile au Prince qu'il ne le fut en effet dans l'éxécution. Don Dieghe lui repréſenta, qu'on ne pouvoit trop épargner les Peuples, qu'il n'étoit pas raiſonnable que toutes les charges de l'Etat tombaſſent ſur les pauvres, qu'il falloit en mettre au moins une partie ſur les riches, & que la Nobleſſe elle-même ne devoit pas faire difficulté de ſe relâcher pour le bien public du privilege de ſon exemption, dont le Roi avoit tant de moyens de la dédommager. Comme il eſt des flateurs dans les Cours qui ſacrifient les ſujets aux Princes, il y a dans les Etats des eſprits ſéditieux, qui affectant d'être populaires, ſacrifient le Prince aux ſujets, & qui ſans trop conſidérer la néceſſité qui doit l'emporter ſur la loi en certaines conjonctures des affaires, n'ont en vûë que l'honneur qu'ils ſe font d'être les défenſeurs de la liberté. Le projet étoit dêja formé d'impoſer ſur les Nobles comme ſur les roturiers cinq Maravédis d'or tous les ans, pour ſoûtenir les frais d'une guerre entrepriſe pour la Religion, & pour le repos de la Chrétienté, lorſque Don Pédre de Lara ſouleva les exempts ou privilegiés connus en Eſpagne ſous le nom d'Hidalgos, &

s'en déclara le Chef; il commença donc par protester publiquement dans les Etats où le Roi traitoit cette affaire, que la Noblesse s'opposoit à une innovation contraire à ses plus anciens priviléges; & qu'il ne souffriroit jamais qu'on s'autorisât du prétexte de la nécessité pour y donner la moindre atteinte. Aprés quoi il sortit de l'Assemblée & de la Ville, pour se mettre en état de soûtenir la cause dont il s'étoit fait le Patron. Alphonse étoit d'un caractére d'esprit à suivre constamment un dessein, & à ne pas prendre le change par de semblables incidens; il alloit au solide, & avoit toute la modération nécessaire pour ne s'opiniâtrer pas à suivre un chemin, qui l'éloignoit de son but. La conjoncture étoit mal propre à entreprendre une guerre civile; son honneur étoit engagé à bien soûtenir l'étrangére dans laquelle il s'étoit embarqué. Dans cette vûë étant résolu d'appaiser la Noblesse irritée, il dit avec beaucoup de sang froid qu'il n'avoit pas prétendu la chagriner, & que puisque le projet proposé à bonne intention pour le bien public lui faisoit peine, il s'en désistoit, & promettoit qu'il n'entreprendroit plus rien de pareil.

AN. DE J.C. 1175. & suiv.

Cette conduite modérée ayant remis le calme dans les esprits, on ramassa ce

An. de J.C. 1176. & suiv.

qu'on put d'argent par les voyes réguliéres & usitées, afin de retourner au siége, lorsqu'on apprit que la Ville étoit prise aprês s'être défenduë neuf mois, & que le brave Roi d'Arragon y étoit entré triomphant ; le Castillan en eut une joye que la jalousie ne troubla point, comme il arrive aux esprits vains qui n'ont pour fin de leurs entreprises qu'une fausse & frivole gloire. Alphonse avoit de l'ambition, mais c'étoit une ambition noble, solide, & qui ne recherchoit que la vraye grandeur. Il le montra bien lorsqu'il revint à l'armée où il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'entrant en possession de la Place qui étoit dans le détroit des conquêtes marquées aux Castillans par les Traités, il remit au Roi d'Arragon l'hommage que ses prédécesseurs avoient fait depuis un tems à la Couronne de Castille, pour reconnoître le service qu'il lui venoit de rendre de si bonne foi. Il est vrai-semblable que cette grace engagea le Roi d'Arragon à se relâcher de son côté sur le sujet de ces mêmes limites, touchant lesquelles s'étant élevé quelque contestation depuis entre les Arragonnois & les Castillans, le Prince consentit que la Murcie comprise dans les siennes, fût de celles du Roi de Castille. On continua la guerre avec succês, on prit Ala-

rion aux Infidéles, & pour faire à la Chrétienté une barriére impénétrable à leurs efforts de ce côté-là, on appella les Chevaliers de saint Jacques, nouvel Ordre Militaire, institué depuis quatre ou cinq ans en Gallice sous la regle de saint Augustin, & on les mit en possession de l'Hôpital de saint Marc aux Fauxbourgs de Léon; & de la Forteresse d'Uclès, qui devint leur principale Maison & la demeure de leur Grand Maître.

AN. DE J. C. 1176. & suiv.

Les Maures n'auroient été depuis long-tems en plus grand danger d'être chassés d'Espagne qu'ils l'étoient sous le regne de ces deux Rois, si ceux de Castille, de Léon, & de Portugal eussent été aussi bien d'accord. Le Castillan avoit peine à oublier les entreprises du Léonois sur ses Etats durant sa minorité, & faisoit de tems en tems des irruptions dans les siens, qui renouvelloient les inimitiés. Ferdinand Roi de Léon le repoussa toûjours avec d'autant plus de gloire qu'il avoit plus d'ennemis sur les bras. Comme ce Prince sçavoit mieux faire la guerre que gouverner pendant la paix, la hauteur de son Gouvernement lui attira une guerre civile, que lui suscitérent sous la conduite de Don Nugnez de Ravia les Habitans de Salamanque. On en vint à une bataille. Ferdinand la gagna & par ce

An. de J. C. 1176. & suiv.

bon succês les rebelles furent rangés au devoir. A peine avoit-il pacifié ses Etats que les Maures sous la conduite de Don Fernand de Castro qui s'étoit retiré chés eux, assiégérent Ciudad-Rodrigo ; il les vainquit & délivra la Place ; cette victoire lui fut d'autant plus avantageuse, qu'il gagna Don Fernand de Castro, & l'attacha à son service, par la promesse qu'il lui fit de le faire Général d'une armée qu'il envoyeroit contre le Roi de Castille, pour vanger les communes injures qu'ils avoient reçûës de lui. Il lui tint parole ; Don Fernand fut mis à la tête d'un bon nombre de troupes avec lesquelles il entra en Castille, où trouvant Don Nugnez de Lara qui venoit au-devant de lui, il lui donna bataille & le défit ; il le prit même prisonnier ; mais il eut la générosité de lui rendre la liberté, sans autre condition que d'être de ses amis. En récompense de cette action, ce Seigneur ayant fait divorce avec sa femme, le Roi de Léon lui donna en mariage l'Infante Estefania sa sœur, ce qui donna à sa Maison dêja illustre un nouveau relief. Cette victoire fut gagnée à propos pour donner le tems au Roi de Léon de soûtenir une autre guerre contre Alphonse Roi de Portugal le plus grand guerrier de son tems.

Quelques-

Quelques-uns disent que la cause du démêlé de ces deux Rois qui duroit depuis fort long-tems, quoique jusques-là on s'en fût tenu aux menaces, avoit eu son origine dans un de ces mariages défendus à raison de la parenté, dont les Princes de ce tems-là n'examinoient les empêchemens, que quand le dégoût les avoit rendus scrupuleux. Ferdinand avoit épousé l'Infante Urraque fille d'Alphonse, & il en avoit même eu un fils, nommé Alphonse comme son grand-pere. Après un assés long-tems depuis ce mariage, ayant reconnu que sa femme & lui étoient parens au degré défendu, il résolut de s'en séparer, & épousa dans la suite deux femmes l'une de la Maison de Lara, l'autre de celle de Haro, qui lui donna deux fils. Ceux qui attribuënt la querelle de ces deux Rois à ce divorce, rapportent qu'Alphonse en fut offensé, & que le chagrin qu'il en eut fut le sujet de leur rupture. Blandon Historien Portugais prouve par la datte du divorce arrivé long-tems après la guerre, qu'il n'en pouvoit être la cause ; & la preuve est fort convainquante, si la datte est bien assurée. D'autres disent plus probablement que ces deux Princes se broüillérent, parce que le Roi de Léon ayant fortifié Ciudad-Rodrigo vers les Frontié-

AN. DE J.C. 1179. & suiv.

An. de J.C. 1179. & suiv.

res de Portugal, Alphonse en conçut de l'ombrage; sur quoi ces deux Rois s'étant chagrinés insensiblement l'un contre l'autre, Alphonse enfin attaqua Ferdinand; il envoya d'abord Don Sanche héritier présomptif de sa Couronne assiéger Ciudad-Rodrigo, Ferdinand y accourut en personne, & Sanche étant venu au-devant de lui, il y eut entre eux un grand combat près la Bourgade d'Arraganal, où le Prince de Portugal fut vaincu. Alphonse ne tarda pas long-tems à vouloir prendre sa revanche; il entra en Gallice, il s'y rendit maître de plusieurs Places; & rabattant tout d'un coup dans l'Estremadure, il alla assiéger Badajox. Cette Ville étoit sous la domination des Maures; mais celui qui en étoit maître payoit tribut au Roi de Léon; Ferdinand s'étant mis en campagne ne s'arrêta pas à reconquérir ses Places, qu'il étoit sûr de recouvrer s'il avoit l'avantage sur son ennemi. L'ayant suivi à Badajox accompagné du brave Castro, il y arriva lors qu'Alphonse qui avoit dêja pris la Ville, disposoit ses attaques pour forcer le Château. L'arrivée de Ferdinand ne l'étonna point; il sortit au-devant de lui après avoir pris les précautions nécessaires pour ne pas perdre ce qu'il avoit acquis; il accepta la bataille qui lui fut

An. de J. C. 1179. & suiv.

présentée & y fit à son ordinaire tout ce que l'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine & d'un brave Soldat. Mais n'ayant pas toute son armée, l'inégalité u nombre l'obligea à se retirer dans la ille ; il s'y seroit défendu long-tems, la Garnison du Château n'eût profité son désordre pour charger ses gens un côté, pendant qu'on les poussoit l'autre. Il vouloit se dérober dans la ule, lors qu'ayant poussé son cheval our fendre la presse à une porte, par ù il prétendoit s'échapper, il se heurta olemment, se cassa la cuisse & tomba cheval; il fut pris & mené à Ferdinand le traita civilement. Le Roi de Léon it sujet de craindre que les Castillans profitassent de son éloignement pour nuire; ainsi il se rendit facile à l'ac- modement. Dês que le Roi de Por- l fut guéri de sa blessure, le victo- ri x lui rendit la liberté, & le renvoya a honneur dans ses Etats sans éxiger ui aucune rançon. Don Alphonse si sensible à cet excès de générosité, il s'offrit, si l'on en croit les Historiens pagnols, de faire hommage de son aume à la Couronne de Léon. Ils tent, que Ferdinand ne voulut point pter ces offres, ni profiter du mal- r de son ennemi, & qu'il se contenta

An. de J. C. 1179. & suiv. de rentrer en possession des Places que les Portugais avoient conquises en Gallice. Le caractére de ces deux Princes rend cette circonstance suspecte. Les Historiens qui la rapportent, avoüent que le défaut de Ferdinand étoit une ambition démesurée d'étendre son Empire & de dominer. Sa conduite envers son neveu en est un témoignage authentique, & Alphonse de son côté avoit toûjours regardé l'indépendance de l'Etát qu'il avoit fondé comme le point capital de sa politique, dont il n'étoit pas d'humeur à se rélâcher. Il est encore moins vraisemblable, comme quelques Modernes ont écrit, qu'Alphonse étant hors d'état de penser à autre chose qu'à guérir sa blessure, avoit obtenu de Ferdinand d'aller dans ses Etats pour se faire traiter, moyennant une promesse qu'il lui avoit faite de se rendre auprês de lui prisonnier, dês qu'il pourroit monter à cheval, & que l'incommodité qui lui étoit restée, lui ayant servi de prétexte pour n'y plus monter, il s'étoit tenu libre de sa parole. Cette équivoque est trop puérile pour en croire capable un Héros; & le secours que Ferdinand mena quelques années aprês à Alphonse contre les Maures, montre qu'il n'étoit pas mécontent, voici quelle en fut l'occasion.

Le Roi de Castille étant trop occupé à pousser ses conquêtes sur les Mahométans, pour rien entreprendre contre le Roi de Léon; Ferdinand qui aimoit la guerre, & qui avoit honte apparemment de ne la faire qu'aux Chrétiens, pendant que les autres Rois Espagnols la faisoient aux Infidéles, entreprit d'assiéger Badajox dont il avoit reconnu les endroits foibles dans le voyage qu'il y avoit fait. Quoique le Maure qui y regnoit, eût été jusques-là son Tributaire, la plûpart de ces tributs ne se payoient alors, que comme se paye aujourd'hui ce que nous appellons contribution, pour mettre à couvert la campagne des incursions d'un Prince voisin, & pour se délivrer des calamités inséparables de la guerre, sans conséquence néanmoins pour la Souveraineté dont ceux qui recevoient le tribut ne faisoient nulle fonction. Souvent les Historiens Espagnols donnent à cet engagement de la part des Princes Tributaires le nom d'hommage pour faire plus d'honneur à leurs Rois; mais leurs Histoires mêmes font voir qu'ils ont souvent abusé de ce terme, & que d'ordinaire il le faut entendre au sens que je l'explique ici. Ferdinand voulant donc acquérir quelque chose de plus sur Badajox, y mena son armée & s'en rendit maître.

AN. DE J. C. 1179. & suiv.

AN. DE J. C. 1180. & suiv.

Comme il n'avoit pas assés de troupes pour y mettre une Garnison proportionnée à la grandeur de la Ville, il se contenta d'y établir un nouveau Gouverneur Sarasin qui lui répondît de la Place, & lui promit fidélité. Mais il lui en manqua bien-tôt. A peine Ferdinand se fût éloigné, qu'Aben-Abel, c'est le nom du Maure, résolut de secoüer le joug, & eut recours à Aben-Jacob Miramolin des Almohades, pour en tirer les secours nécessaires à l'éxécution de son dessein. Le Miramolin avoit trop d'intérêt dans l'affaire pour la négliger. Aben-Abel se vit bien-tôt à la tête d'une belle armée, avec laquelle non content de s'être assuré la possession de Badajox, aprês quelques courses sur les terres de Léon, ayant appris que le Roi de Portugal s'étoit renfermé dans Santaren, & qu'il étoit assés dépourvû des choses nécessaires pour la bien défendre, il tourna tête de ce côté-là. Il ne trouva rien qui l'arrêtât dans l'éxécution de son entreprise. Il assiégea la Place & le Roi. Alphonse étoit en danger de succomber aux efforts que faisoit le Barbare plus fort & mieux préparé que lui, lorsque de la Ville & du Camp on apperçut une grosse armée qui s'avançoit vers Santaren. On découvrit bien-tôt que c'étoit le Roi de Léon; les

Maures qui ne pouvoient douter qu'il ne les cherchât pour les combattre, prirent l'épouvante & la fuite, & abandonnérent leur camp â la discrétion de leurs ennemis. Alphonse craignit quelque tems qu'il n'eût fait que changer d'adversaire, & que Ferdinand ne se fût repenti d'avoir été généreux; il fut agréablement détrompé, lorsque ce Prince lui eût fait apprendre qu'il n'étoit venu que pour le secourir. S'ils eussent pû joindre leurs forces pour poursuivre les Sarasins, ils auroient sans doute fait de grands progrês sur ces Infidéles; mais Ferdinand n'ayant point encore de paix concluë avec la Castille, il ne pouvoit avec prudence quitter pour long-tems ses Etats. A son retour il trouva un Légat du nouveau Pape Lucius III. successeur d'Aléxandre III. Ce Prélat étoit chargé de terminer, s'il se pouvoit, entre les Monarques Espagnols, des différends, dont les Maures sçavoient profiter au désavantage du Christianisme. Alphonse Roi d'Arragon qui n'avoit alors de démêlé avec personne, se joignit au Ministre du Saint Siége; & ils réüssirent l'un & l'autre dans leur négociation. Le Roi de Navarre fut le seul qui ne voulut point de paix avec le Castillan, usurpateur comme il le prétendoit, d'une partie considérable de son

AN. DE J. C. 1181. & suiv.

An. de J.C. 1181. & suiv. Païs. Le Légat assigna donc à chacun les justes limites de leurs Etats, & des conquêtes à faire sur les Maures, selon qu'elles étoient à leur bienséance. Les deux Monarques en demeurérent contens. Le Roi d'Arragon y contribua du sien, s'étant accordé à ne s'étendre sur les terres des Infidéles que depuis l'Arragon jusqu'à Valence, mais Don Pédre son fils s'étant plaint que ce partage étoit injuste, le Roi de Castille consentit que les conquêtes des Arragonnois se pussent étendre jusqu'à Alicante.

Le Roi de Portugal fut le premier qui profita de ce Traité; il avoit envoyé Don Sanche son fils pour veiller au-delà du Tage sur les mouvemens des ennemis. Ce jeune Prince plein de feu veilla non-seulement à la sûreté du Royaume; mais encore il fit des courses sur les Provinces soumises à la domination des Maures, & poussa ces Barbares jusqu'aux portes de Séville. Les Infidéles ne purent souffrir cette insulte; ils sortirent de leurs murs pour le combattre. Don Sanche les attendit de pied ferme, & leur ayant livré le combat, il les défit, & les força à rentrer avec précipitation dans la Ville. Aprês avoir ravagé la campagne à la vûë des Habitants, il alla mettre le siége devant Niébla, dont il se seroit rendu

maître, s'il n'eût appris que d'autres Maures avoient investi Béja, Place considérable dans l'Alentéjo. A cette nouvelle il abandonna son entreprise pour courir au secours de la Ville assiégée par les Mahométans, & pour ne pas perdre son propre Païs en voulant conquérir celui d'autrui. Il vint à propos pour battre les Maures, & pour faire lever le siége; il étoit de retour à Santaren, où il fut reçû aux acclamations de tout le peuple, lorsqu'il apprit qu'Aben-Jacob l'y venoit attaquer en personne. La diligence du Miramolin fut si grande qu'on ne put prévenir son approche. Il fallut attendre le siége, & Santaren couroit risque de tomber sous la puissance de l'ennemi, si le Roi tout âgé qu'il étoit & toûjours si incommodé de sa blessure qu'il ne pouvoit monter à cheval, n'eût accouru avec une célérité incroyable, au secours de la Ville & de son fils, qui étoit enfermé dans la Place. Il se faisoit traîner dans un char à la tête de son armée, que sa seule présence animoit à braver les dangers. L'armée du Miramolin étoit formidable, jamais aucun de ses prédécesseurs n'avoit assemblé un si grand nombre de troupes. Le Roi ne laissa pas de marcher à l'ennemi avec son courage ordinaire; il attaqua d'un côté les Infi-

AN. DE J. C. 1181. & suiv.

An. de J. C. 1184. & suiv.

déles, pendant que l'Infant les chargeoit de l'autre, & les mit en si grand désordre, que leur multitude contribua à leur perte. Aben-Jacob fut blessé lui-même & se noya en repassant le Tage parmi la foule des fuyards. Il laissa son Royaume, selon le témoignage des Auteurs, dont le récit m'a paru le plus conforme à la vérité dans cette succession des Almohades, à son frére Aben-Joseph, que quelques-uns confondent avec lui.

Cette victoire du grand Alphonse qu'il remporta l'an 1184. fut le dernier de ses exploits militaires que je n'ai point racontés en détail, parce que ce Prince est le Fondateur d'une Monarchie particuliére, qui n'est liée que par incident avec celle d'Espagne dont j'écris l'Histoire, & qui n'en fait point partie. Ainsi je n'ai dû rendre compte des affaires de Portugal, que quand elles ont un rapport nécessaire avec celles de Castille, & des autres Etats qui composent aujourd'hui la Monarchie entiére. Ce Prince mourut à Conimbre l'an onze cens quatre-vingt-cinq, & le quatre-vingt-onziême d'une vie encore moins pleine de jours, que de vertus extraordinaires & de grandes actions. Le Roi de Léon ne lui survêcut pas de trois ans, moins grand que lui, quoiqu'il l'eût vaincu; grand

néanmoins en cela même, & plus grand encore pour avoir sçû reconnoître la supériorité de sa vertu dans ce revers de fortune. Le Prince Don Sanche succéda de droit à Alphonse son pere sur le Trône de Portugal, & un autre Alphonse à Ferdinand par son choix sur celui de Léon. Car quoique Ferdinand eût des fils de sa troisiême femme, & qu'il eût eu Alphonse de la premiére, avec laquelle un empêchement canonique l'avoit obligé de faire divorce, il lui fit un droit à la Couronne, de la tendresse qu'il avoit pour lui, ou du peu qu'il en avoit pour les autres. Alphonse fut reconnu Roi & est le neuviême du nom. Ce qui est étonnant, c'est que le nouveau Roi tomba deux fois lui-même dans l'inconvenient qui rendoit sa naissance défectueuse, ayant épousé en premiéres nôces Thérese fille de Don Sanche Roi de Portugal, dont il fut obligé de se séparer à cause de la parenté, & en secondes nôces Bérengere fille du Roi de Castille son cousin germain, de laquelle par la même raison il se sépara aussi, aprês avoir eu de l'un & l'autre mariage six enfans.

AN. DE J.C. 1184. & suiv.

Le changement de Rois dans ces deux Etats en fit un grand dans les affaires de toute la Chrétienté Espagnole. Alphonse dit le Noble, affectoit un air de supério-

AN. DE J. C. 1188. & suiv.

rité sur le Roi d'Arragon qui lui déplut, & dans la disposition où continuoit d'être Don Sanche Roi de Navarre contre le Roi de Castille, il ne fut pas difficile à l'Arragonnois de le faire entrer en liaison avec lui; ils eurent une entrevûë à Borgia sur les confins de leur Royaume, & résolurent d'engager les Rois de Léon & de Portugal à faire une Ligue avec eux pour réprimer le Castillan. Ils en vinrent aisément à bout. Le Roi de Léon à son avénement à la Couronne, avoit fait des démarches à l'égard du Roi de Castille dont il avoit été blâmé, & dont lui-même avoit honte. S'étant trouvé aux Etats de Burgos il avoit baisé la main à ce Prince, ce qui étoit une espéce d'hommage que ses sujets n'approuvoient pas. Le desir d'effacer cette tache, le fit consentir à la Ligue, & il y a apparence que le Roi de Portugal dont il avoit épousé la sœur, prit le parti de s'y engager à sa sollicitation. Le Traité d'Alliance fut conclu à Huesca en présence du Roi d'Arragon par les Ambassadeurs des trois autres Monarques; & la Ligue fut déclarée offensive & défensive contre quiconque, avec promesse de ne point faire de paix que du consentement de tous.

Les Ligues entre différens Souverains

font toûjours ou lentes à agir, ou peu constantes dans leur action. Ce sont des machines composées de piéces qu'il faut long-tems préparer pour en faire un corps capable de mouvement, & qui se démentent bien-tôt par quelque endroit qu'on n'a pas prévû. Telle fut la Confédération de ces Princes. Alphonse Roi de Castille n'en fut point embarassé qu'en ce que dans la nécessité où il étoit d'étudier leurs démarches, & de n'être pas pris au dépourvû en cas d'attaque, il perdoit l'occasion d'étendre ses conquêtes sur les Sarrasins. Don Dieghe de Haro Seigneur des plus distingués du Royaume de Castille, par l'éclat de sa naissance & par la solidité de sa vertu, représentoit sans cesse au Roi qu'il étoit de sa gloire de ne pas permettre que des Infidéles profitassent des divisions qui regnoient entre les Princes Chrétiens, pour reconquérir les Places qu'il leur avoit enlevées. Comme ce Prince sçavoit plier quand ses passions n'étoient pas excitées à un certain point où il les laissoit rarement aller, il crut que le dessein d'une guerre contre les Maures, étoit une raison honnête de demander la paix aux Princes Ligués. Il la négocia & la conclut. Aucun d'eux ne se trouvoit alors assés animé contre lui pour oser prendre sur soi le blâme d'a-

AN. DE J. C. 1190. & suiv.

An. de J.C. 1194. & suiv. voir empêché pour son intérêt particulier l'exécution d'une entreprise si utile à la Religion & au bien public. Cette paix vint à propos pour donner le tems au Roi de Navarre de se préparer à la mort avec plus de tranquillité qu'il n'avoit vêcu; ce fut l'an onze cens quatre-vingt-quatorze que ce Prince cessa de vivre, emportant au tombeau la gloire d'avoir conservé par une sagesse soûtenuë d'une grande valeur contre deux Rois ligués plus puissants que lui chacun en particulier, l'héritage qu'il avoit reçû de ses peres. Des dépoüilles qu'il remporta sur les Maures, il fonda la Ville de Vittoria dans cette partie de la Biscaye que l'on nomme aujourd'hui la Province d'Alava. La nouvelle Ville devint bien-tôt aprês la Capitale de cette petite Contrée. Il eut même la consolation en mourant de laisser son Royaume à Sanche son fils huitiême du nom, qui dans la suite fut distingué par le surnom de *Fort*, que sa vaillance & ses exploits lui acquirent à juste titre. Alphonse de Castille gagna à ce changement. Le nouveau Roi de Navarre n'hérita point de la haine personnelle, que son pere portoit à ce Monarque. Ainsi Don Sanche se laissa aisément persuader de joindre ses armes à celles du Castillan contre les Infidéles, & le Roi de Léon suivit son exemple.

Cette espéce de croisade donna de grandes espérances au Roi de Castille Alphonse *le Noble* ; & il s'en promit de grands avantages pour l'intérêt du nom Chrétien. Depuis peu Don Martin Archevêque de Toléde ayant pénétré dans l'Andalousie à la tête d'une armée, y avoit fait de grands ravages, & une multitude prodigieuse d'esclaves sur les Infidéles. Aprês avoir ruiné la campagne, rasé plusieurs Forteresses, & brûlé les Villages, sans trouver la moindre résistance, il étoit revenu en Castille chargé d'un riche butin. On reconnut bien-tôt qu'on s'étoit trop pressé. Aben-Joseph ayant été averti de l'incursion de l'Archevêque, & ne doutant pas que ce ne fût le prélude d'une plus grande entreprise contre ses Etats, il résolut de la prévenir, & passa sans tarder en Espagne avec toutes les forces de l'Afrique, qu'il grossit à Séville de tout ce qu'il put rassembler de Maures Espagnols. S'étant mis en personne à la tête de cette formidable armée, il passa la Sierra Moréna. Alphonse n'eut pas le tems d'attendre les Rois de Navarre & de Léon qui n'avoient pas fait leurs préparatifs; il prit les devants pour arrêter le torrent qui alloit inonder son Païs ; il eut bien fait de n'entreprendre autre chose que de l'arrêter,

AN. DE J. C. 1194. & suiv.

An. de J. C. 1194. & suiv.

jusqu'à l'arrivée des secours qui se disposoient à se mettre en marche. Les plus sensés de son armée ayant découvert le camp Infidéle, qui couvroit toutes les campagnes & toutes les collines opposées jusqu'où la vûë pouvoit s'étendre, étoient de ce sentiment. Dieu permit qu'Alphonse, contre son caractére, qui n'étoit ni téméraire ni emporté, suivît le conseil des braves imprudens, qui ne voulant pas partager la gloire de cette action avec les Léonois & les Navarrois, furent d'avis qu'on donnât bataille, avant qu'ils fussent arrivés au camp. On crut alors que ce Prince naturellement éclairé fut frappé d'aveuglement par une punition visible du Ciel. Il avoit aimé une belle Juïve avec tant d'emportement, au mépris de la Reine son épouse, que toutes les remontrances des Grands ne le purent guérir de cette passion monstrueuse. Enfin les Seigneurs du Royaume irrités d'une conduite qui déshonoroit également la majesté du Trône, & la sainteté du christianisme, firent massacrer cette infâme Maîtresse. Cette mort fit la plus vive impression sur l'esprit de Prince. L'excês de sa douleur, causa dans lui des mouvemens de phrénésie, & ne lui laissoit presque plus l'usage de la raison. On a dit qu'un Ange lui étant appa-

vu en songe sous la même forme qu'il en avoit vû un representé dans un tableau de son Palais, l'avoit menacé de la part de Dieu. L'on voit encore aujourd'hui à Illescas dans une Chapelle, nommée la Chapelle de l'Ange, une inscription qui fait foi de cette apparition prétenduë. Quoiqu'il en soit de cette tradition que je n'ose pas garentir, les maux dont fut affligée l'Espagne, & la Castille en particulier, l'esprit de vertige pour me servir de ce terme de l'Ecriture, qui posséda ce Roi pendant plusieurs années, furent regardés comme un de ces châtimens, que les pechés des Rois attirent & sur eux & sur leurs sujets. Non-seulement il perdit cette bataille, près d'Alarcos; mais peu après une perte si fatale à la Chrétienté, la peste & la famine désolérent l'Espagne, & la guerre s'alluma entre les Princes Chrétiens qui y regnoient alors, pendant que les Infidéles attentifs à profiter de leurs avantages ravageoient impunément la Castille. On eût dit que Dieu avoit juré de ne retirer jamais son glaive de dessus la Maison d'Alphonse, comme il avoit fait autrefois à l'égard de celle de David après un semblable peché.

AN. DE J.C. 1194. & suiv.

Dieu épargna au Roi d'Arragon le chagrin de voir ces malheurs. Ce sage

An. de J. C. 1194. & suiv.

Prince qui par ſon crédit & ſes conſeils auroit pû apporter les remedes convenables, mourut l'an onze cens quatre-vingt-ſeize, laiſſant ſa Couronne à Don Pédre ſecond du nom ſon fils aîné, & à Alphonſe l'un de ſes cadets, la Comté de Provence dont il avoit hérité, ſans avoir beſoin de recourir à ſa prétenduë ſubſtitution par la mort de Douce ſa couſine, qui n'avoit point été mariée. Preſqu'en même-tems le Roi de Caſtille ſe vit pouſſé d'un côté par les Maures, & attaqué vivement par les Rois de Navarre & de Léon, qui s'étant mis en marche pour le ſecourir tandis qu'ils l'avoient crû heureux, retournérent ſur leurs pas pour lui faire la guerre, quand ils le virent dans la diſgrace. Quelques Hiſtoriens ont aſſûré, qu'aprês la défaite d'Alphonſe le Noble, le Roi de Léon ne laiſſa pas de lui rendre viſite, ſoit pour le conſoler, ſoit pour démêler ſes ſentimens & ſes deſſeins. Pour le Roi de Navarre, il avoit repris la route de ſes Etats, ſans envoyer ſaluer le Roi de Caſtille. Alphonſe prit cette incivilité pour un affront, dont il réſolut de ſe vanger avec éclat.

Cependant le Miramolin avançoit toûjours ſur les terres de Caſtille. Eſcalona, Cacéres, Placentia, & d'autres Places reçurent la loi du vainqueur. Il mit le ſié-

ge devant Toléde, & n'ayant pû l'emporter, il s'avança jusqu'à Madrid & Alcala de Henarez, dont il désola les campagnes, puis tournant tout à coup sur la gauche, il en fit autant aux environs d'Ocagna, d'Uclès & de Cuença, qui dûrent à l'avantage de leur situation, le bonheur de ne pas retomber sous la domination Mahométane. Pendant que le Maure faisoit des progrês si rapides, le Navarrois courroit les terres d'Almazan & de Soria, & y causoit de pareils ravages. Le Léonois n'ayant point eu honte de s'allier aux Infidéles, qui dominoient dans l'Estramadoure entre le Guadiane & le Tage, s'empara avec ces secours de Bolagnos, de Castroverde, de Valencia, de Carpio, & d'autres Forteresses importantes en ces quartiers-là. Alphonse de Castille réduit à cette extrêmité, étoit incertain sur le parti qu'il avoit à prendre dans le choix de l'ennemi. En s'attachant à l'un, il se voyoit forcé d'abandonner ses Etats aux hostilités de l'autre. Suivant le mauvais génie qui l'agitoit, il tourna ses armes contre les Chrétiens. Heureusement pour lui, Aben-Joseph fut pressé de porter les siennes contre le Roi de Portugal. Alphonse prit ce tems pour ménager une Ligue avec le Roi d'Arragon, contre ceux de Léon & de

AN. DE J. C. 1196. & suiv.

AN. DE J. C. 1197. & suiv.

Navarre, & les deux Monarques confédérez pénétrérent dans les Etats du premier, s'avancérent jusqu'à Astorga, désolérent les environs de Salamanque, s'emparérent de l'une & l'autre Albe, de Monterey, & de plusieurs autres Places. Il arriva fort à propos pour le Roi de Léon que Sanche Roi de Portugal, qui s'étoit jusques-là opposé à la rupture du mariage de Thérese sa sœur avec ce Prince, qu'elle avoit épousé malgré l'empêchement de la parenté, y consentit enfin forcé par le Pape Innocent III. qui aprês l'avoir excommunié pour cette raison, avoit mis son Royaume en interdit. Ce divorce donna occasion à la paix qui se fit alors entre le Léonois & le Castillan, par la proposition qui fut faite de remarier le premier à Bérengere de Castille, l'une des filles du second. Ni la parenté qui étoit encore dans un degré plus proche, ni le refus que fit Innocent à l'Archevêque de Toléde d'une dispense que le Saint Siége n'accordoit point encore alors, n'empêchérent pas ce second mariage, qui ne cimenta la paix que pour produire d'autres guerres. Tous les Princes de ce tems-là étoient incorrigibles sur ce point.

Le Roi de Castille avoit eu d'abord en vûë de porter ses armes dans le Royau-

me de Navarre dont il se proposoit la conquête. Pour assûrer le succès de son entreprise, il n'eut pas honte de demander une Tréve au Miramolin Aben-Joseph. Le Prince Maure écouta les propositions qui lui furent faites, au nom du Castillan. L'empressement qu'il avoit de vanger les ravages que les Portugais avoient faits dans l'Andalousie, & les troubles d'Afrique, qu'il étoit de son intérêt de calmer, le déterminérent à accorder à Alphonse une Tréve de dix ans. Les projets du Roi de Castille, furent un peu retardés par une négociation épineuse, où il fut obligé d'entrer, pour réünir le Roi d'Arragon avec sa mere la Reine Sancha, que quelques intérêts avoient divisés; comme il étoit habile il y réüssit. Ainsi rien n'empêcha plus les deux Rois de se mettre en campagne. Ils se promirent de conquérir la Navarre avec d'autant plus de facilité, que Sanche étoit pour lors occupé ailleurs. Ce dernier avoit fait tous ses efforts pour détacher le Roi d'Arragon de la Confédération de Castille, en lui proposant le mariage d'une de ses sœurs. Don Pierre ne s'en éloignoit pas; mais comme elle étoit sa parente, le Pape écrivit si fortement au Roi de Navarre pour empêcher cette union, qu'il fut obligé de se désister.

AN. DE J. C. 1200. & suiv.

AN. DE J. C. 1200. & suiv.

La néceſſité avoit obligé ce Prince à une démarche, que l'extrêmité où il étoit réduit pouvoit ſeule juſtifier. Il ſe voyoit deſtitué du ſecours de tous les Princes Chrétiens qui lui en auroient pû donner, & attaqué en même-tems par les deux plus puiſſans Rois de l'Eſpagne. Philippe Auguſte Roi de France & Richard Cœur de Lion Roi d'Angleterre, quoique beau-frére du Navarrois, ſe donnoient trop d'occupation l'un à l'autre pour pouvoir ſe partager en faveur de Don Sanche. D'ailleurs le Monarque François traitoit alors du mariage de Loüis ſon fils avec Blanche de Caſtille fille d'Alphonſe. Dans cette conjoncture le Roi de Navarre ne vit point d'autre reſſource à eſpérer que dans l'aſſiſtance du Miramolin, qu'il alla demander juſqu'en Afrique, où ce Prince venoit de paſſer. Ainſi les deux Rois Confédérés trouvant la Navarre conſternée & mal défenduë en pluſieurs endroits, y firent de grands progrês en peu de tems. Le Roi d'Arragon prit Ayvar, & ſe rendit maître du Val de Roncal. Les Villes de Miranda & d'Inzula ouvrirent leurs portes au Roi de Caſtille. Malgré la vigoureuſe réſiſtance des Habitants, il s'empara de Vittoria, de tout l'Alava, de la Province de Guipuſcoa l'une des trois, qui compoſent

la Biſcaye, & de diverſes autres Places jusqu'à Fontarabie. Les deux Rois étoient de retour chés eux, contens des ſuccês d'une ſi belle campagne, lorſque Sanche revint en Navarre ſans avoir rien rapporté d'Afrique que des promeſſes & des préſens. Heureuſement pour lui conſerver ce qui lui reſtoit de ſes Etats, il ſurvint à ſes ennemis des occupations importantes, qui partagérent leur attention ailleurs, & lui donnérent ſinon le moyen de recouvrer ce qu'ils lui avoient pris, au moins le loiſir de fortifier ce qui leur reſtoit à prendre.

AN. DE J. C. 1200. & ſuiv.

Richard Roi d'Angleterre étant mort d'une bleſſure qu'il avoit reçûë au ſiége d'une Place dans le Limouſin, Philippe Auguſte Roi de France conquit ſur Jean Sans-Terre ſon ſucceſſeur, la plus grande partie des Païs que les Anglois poſſédoient deçà la mer. Pour finir la guerre on négocia un accommodement entre ces deux Roïs. Philippe ne voulut rien relâcher de ſes prétentions. Jean qui n'étoit pas de caractére à tenir long-tems contre lui, chercha un prétexte pour lui céder avec moins de déshonneur, ce qu'il lui étoit honteux de n'accorder qu'à la force. On avoit dêja parlé du mariage de Loüis fils de Philippe Auguſte. Dans les derniéres éditions de la traduction Eſpa-

An. de J. C. 1200. & suiv.

gnolle de Mariana faite & depuis corrigée par lui-même, on trouve une circonstance de ce fait ajoûtée apparemment à la hâte, qu'on ne lit point dans l'ouvrage Latin. Là cet Ecrivain suppose que les Ambassadeurs François ayant permission de leur Maître de choisir entre deux filles du Roi de Castille qui lui restoient à marier, celle qui leur plairoit le plus, avoient d'abord été rebutés du nom d'Urraque, que portoit celle qu'il dit en cet endroit avoir été l'aînée, & qui épousa depuis le Prince de Portugal. Leur choix, ajoûte cet Historien, tomba sur Blanche l'une des filles d'Alphonse le Noble Roi de Castille. La proposition en fut renouvellée à l'occasion de la paix concluë depuis peu entre les deux Rois de France & d'Angleterre. Un des articles du Traité de paix portoit que Jean donneroit en dot à cette Princesse qui étoit fille d'Alphonse, ce que le conquérant François demandoit par droit de conquête. Aprês quoi on envoya de France des Ambassadeurs en Castille, pour faire la demande dans les formes. Cet Auteur avoit oublié, quand il écrivoit cette circonstance si peu croyable par tant d'autres endroits, qu'il avoit dit peu auparavant ce qu'il avouë encore deux pages au-dessous, que Blanche

étoit

étoit l'aînée de toutes, même de Bérengere Reine de Léon. Tant il est inévitable aux plus habiles gens de se méprendre quelquefois. Quoiqu'il en soit, Blanche fut conduite en France, & y vint faire le bonheur des François, en donnant la naissance à S. Loüis, dont l'auguste postérité est encore aujourd'hui sur le Trône, plus féconde que jamais en Princes sous le regne de Loüis le Grand.

An. de J. C. 1204. & suiv.

Pendant les négociations & les Fêtes qui se firent en Castille au sujet de ce mariage, une querelle survenuë entre le Comte de Provence & le Comte de Forcalquier, obligea le Roi d'Arragon à passer en France pour les pacifier. Quand l'accommodement fut fait, il entreprit le voyage de Rome pour conférer avec le Pape touchant le dessein qu'il avoit de conquérir l'Isle de Majorque sur les Sarasins, & pour engager par son moyen les Génois & les Pisans, qui dominoient alors sur la mer Méditerranée, à l'assister de leurs Vaisseaux; il s'y fit couronner des mains du Pontife, & y renouvella à l'exemple de ses ancêtres l'hommage & le tribut dont ils avoient chargé le Royaume envers le Saint Siége. Ce Prince en remporta le surnom de Catholique, qu'il perdit dans la suite, à plus juste titre qu'il ne l'avoit acquis. Quel-

ques-uns ajoûtent cette circonstance au
An. de J.C. 1205. & suiv. récit de ce couronnement, que Dom
Pierre craignant que le Pape ne le couronnât avec les piés, comme on disoit que Celestin avoit courronné l'Empereur Henri, demanda sous quelque prétexte d'une dévotion misterieuse d'être couronné de pain à chanter, dans le dessein que le Pontife respectant le pain destiné au sacrifice ne le toucheroit qu'avec les mains; Surita dit expressément que la Couronne fut riche, & quand personne ne le diroit, la chose est si ridicule en elle-même qu'on ne la peut regarder que comme une fable de l'invention de quelqu'un de ces Ecrivains, qui n'épargnent point le mensonge pour rendre odieuse l'Eglise Romaine. Pierre Roi d'Arragon étant de retour en son Païs y trouva les Grands du Royaume indignés du pas qu'il avoit fait à Rome, en assujettissant sa Couronne au Pape; & ce mécontentement augmenta par un nouvel impôt qu'il fit sur son Peuple, où il comprit même la Noblesse. Le trouble qu'avoit excité dans l'Etat l'imposition de ce tribut étoit à peine pacifié, qu'il pensa à se marier. Il fut long-tems à se déterminer sur le choix de divers partis, il s'arrêta enfin à Marie heritiére de Montpellier, fille de ce même Guillaume, qui au refus

du feu Roi d'Arragon avoit épousé Mathilde Comnéne. Ainsi la fille monta sur un Trône où n'avoit pû parvenir sa mere, & apporta aux Rois d'Arragon la Seigneurie de Montpellier. Ce mariage rompit les mesures du Pape Innocent, qui s'étoit proposé de faire épouser à ce Prince la Princesse Marie fille & heritiére d'Isabelle Reine de Jerusalem. Par là il comptoit de réünir le Roi d'Arragon aux Princes Croisés, pour la conquête d'un Royaume qui devoit lui appartenir. L'Infante Urraque troisiéme fille d'Alphonse Roi de Castille, ne fut pas moins trompée dans ses espérances. Elle avoit regardé le Roi d'Arragon comme son futur époux. Déchûë de ses prétentions, elle se maria l'année 1206 avec l'Infant Don Alphonse, fils aîné de Don Sanche Roi de Portugal.

An. de J.C. 1205. & suiv.

Pendant que l'Arragonnois avoit ces occupations sur les bras, le Roi de Castille n'étoit pas tranquille; il avoit contracté un mariage, il en falloit rompre un autre. Depuis celui de Bérengére avec le Roi de Léon, le Pape n'avoit cessé de menacer le beau-pere & le gendre des foudres de Rome, pour les obliger à le déclarer invalide. Le Pontife étoit plus que jamais résolu de ne point donner de dispense, sur l'empêchement

An. de J. C. 1205. & suiv.

qui rendoit ce mariage illégitime. Bérengére & son mari ne s'aimoient pas assez, quoiqu'ils eussent dêja trois enfans, pour tenir ferme contre les prétentions du Pape. Mais autant que le Roi de Castille, qui prévoyoit l'embarras d'une séparation, avoit eu de peine à donner les mains au mariage, autant s'opposoit-il au divorce. Tandis que le Pape n'avoit fait que menacer, il ne s'en étoit pas trop émû; mais le Pontife enfin passa aux effets, & mit en interdit les deux Royaumes. Par la consternation où jettoient les Peuples ces sortes de censures en ces tems-là, il fallut obéïr, & séparer ce qui avoit été uni contre les regles qui étoient alors en usage. Bérengére revint en Castille, & laissa Ferdinand son fils auprês du Roi son pere à Léon. Environ au même-tems que le Castillan avoit à démêler cette affaire avec Rome, Don Diegue de Haro se broüilla avec le Roi de Léon, & prit les armes contre lui. Le Roi de Castille s'étant joint aux Léonois, ils obligérent tous deux Don Diegue à chercher une retraite chez les Maures. Il se retira à Valence, & y sçut mettre dans son parti le Sarasin qui y regnoit. Cet événement attira les armes du Roi d'Arragon contre cette Ville, située dans le district des conquêtes qu'on lui

avoit assignées. Peu s'en fallut que Pierre ne périt dans un combat où son cheval fut tué sous lui, & il ne pouvoit éviter au moins d'être pris prisonnier, si par une générosité qui pensa coûter cher à Don Diegue, ce Seigneur qui le vit renversé dans la mêlée, ne lui eût fait donner un nouveau cheval. Cette affaire n'eut de suite remarquable, que le péril où fut exposé le libérateur du Roi d'Arragon. Obligé d'aller en Afrique se justifier au Miramolin, qui lui avoit fait un crime de sa générosité, il y plaida néanmoins sa cause avec tant d'adresse, qu'il fut absous, & ayant fait quelque tems aprés sa paix avec les Rois Espagnols, il revint en Espagne recevoir les loüanges qu'il avoit justement méritées par une si belle action.

AN. DE J.C. 1208. & suiv.

Ces longues diversions des deux Rois ligués contre celui de Navarre avoient beaucoup diminué l'ardeur qu'ils avoient euë à l'attaquer. Bien qu'il fut trop affoibli, pour entreprendre de recouvrer ce qu'ils avoient pris sur lui, il étoit difficile qu'ils se pussent promettre de dépoüiller aïsément un Prince, qui étoit d'humeur à leur disputer jusqu'au dernier pié de terrain. De plus les tréves faites avec les Maures étoient sur le point d'expirer, & l'on sçavoit que Mahomet fur-

An. de J. C. 1209. & suiv.

nommé le Verd, de la couleur de son turban, qui venoit de succéder à Aben-Joseph, faisoit d'immenses préparatifs contre la Chrétienté Espagnolle. Alphonse le Noble étoit revenu à lui. S'étant guéri de cette humeur sombre & noire qui le tourmentoit depuis sa défaite par les Maures dans la plaine d'Alarcas; il étoit rentré dans son état naturel, & se conduisoit selon les lumiéres de la raison, & d'une sage politique. Il fut le premier à faire des propositions de paix. Elle fut avantageuse pour lui, il conserva ses conquêtes, & il ne lui en coûta que quelques échanges à la bienséance du Navarrois. Ensuite l'ayant reconcilié avec le Roi d'Arragon, les quatre Souverains se liguérent ensemble contre les Maures à Alfaro, & résolurent une Croisade pour prévenir leurs mauvais desseins. Don Rodrigue Ximénés de Rada Navarrois de naissance, & depuis peu fait Archevêque de Tolède, celui qui a écrit l'Histoire que nous citons si souvent ici, fut envoyé au Pape Innocent, pour obtenir de lui l'indulgence ordinaire en ces occasions. D'autres furent dépêchés en France, pour inviter les guerriers zélés à acquérir de la gloire dans une guerre entreprise pour l'honneur de la Religion.

En attendant la jonction générale des

troupes qu'on préparoit de toutes parts, les Rois de Castille & d'Arragon se mirent en campagne avec leurs armées; mais ils ne firent guéres autre chose, que de reconnoître par quel endroit les Maures les devoient venir attaquer. Ce fut l'année 1212; que tant du côté des Chrétiens que de celui des Infidéles, deux des plus nombreuses armées dont on ait jamais oüi parler, se trouvérent sur les confins des Royaumes de Tolède & d'Andalousie, vers cette chaîne de montagnes qui les séparent, & qu'on nomme *Sierra Moréna*. Si tous les Etrangers qui avoient passé les Pyrénées eussent eu la persévérance qu'eurent les Naturels du Païs, l'armée Chrétienne auroit excédé le nombre de deux cents mille combattans; mais plusieurs ne purent souffrir les chaleurs excessives du climat, la disette des vivres, l'intempérie de l'air. Ainsi la plûs grande partie de ces troupes tumultuairement assemblées, mal disciplinées, sans obéïssance, n'allérent pas plus loin que Tolède, d'où elles reprirent leur chemin vers les Monts, & ce ne fut pas grand dommage. Ce qu'il y avoit de meilleur continua sa route à la suite d'Arnauld Archevêque de Narbonne, auparavant Abbé de Cîteaux, & sous les ordres de Thibaud Blazon Poitevin, dont

AN. DE J. C. 1212. & suiv.

An. de J. C. 1212. & suiv.

les troupes soûtinrent l'honneur de leur Nation & de leur Païs.

Toutes les forces de l'Espagne Chrétienne se trouvérent rassemblées sous les mêmes étendarts. Les Rois de Castille, d'Arragon & de Navarre, y étoient en personne avec la fleur de leurs Etats. Le Roi de Léon ne s'y trouva pas, mais grand nombre de ses sujets avoit pris parti parmi les Croisés; & quoique Sanche Roi de Portugal fût mort dans cette conjoncture, ce Royaume ne laissa pas de fournir de braves guerriers.

Quelque nombreuse que fût cette armée, elle n'égaloit pas celle du Miramolin. On y comptoit dit-on, jusqu'à cent cinquante mille hommes de Cavalerie. L'Infanterie étoit innombrable, & le Barbare s'en tenoit si fier, qu'il avoit osé menacer le Pape, de faire de saint Pierre de Rome une écurie pour ses chevaux, & d'arborer ses étendarts sur les tours les plus élevées de cette Métropolitaine du monde Chrétien. Malgré cette fierté néanmoins, Mahomad Aben-Joseph (c'étoit le nom du Miramolin, qui depuis peu avoit succédé à son frére) ne laissa pas de se prévaloir en homme prudent, de tout l'avantage que lui donnoit le camp qu'il avoit occupé, à l'entrée de *Naves de Tolose*; ainsi appelle-t-on les

campagnes de cette Ville d'Andalousie, entre la Sierra Moréna & le Guadalquivir, où cette riviére & de grandes Villes lui fournissoient tout en abondance. On l'avoit défié au combat selon la coûtume du tems, mais la réponse qu'il avoit faite donnoit à entendre, qu'il l'y faudroit forcer, qu'il avoit dessein de temporiser, dans l'espérance que l'armée Chrétienne composée de Chefs & de Nations diverses se dissiperoit d'elle-même, que les vivres lui manqueroient dans un Païs ruiné par les derniéres guerres, & que les trois Souverains qui la commandoient, ayant chacun en particulier un intérêt plus pressant que celui du bien public à la conservation de leurs troupes, ne seroient pas long-tems d'accord. Il n'avoit pas mal raisonné. Les Rois étant arrivés aux montagnes, & s'y étant d'abord engagés avec plus de courage que de circonspection, ils se trouvérent dans l'embarras. De dessus une éminence jusqu'où ils s'étoient avancés après avoir chassé les Maures qui en gardoient les avenuës, il n'y avoit de chemin qui conduisoit à la plaine qu'une route étroite entre les rochers qui la bordoient de part & d'autre, & qui aboutissoient à une gorge qu'on appelloit le Port de Tolose, parce que c'étoit l'entrée des campagnes qui envi-

An. de J. C. 1212. & suiv.

An. de J.C. 1212. & suiv.

ronnent cette Ville. Les Sarasins étoient par tout embusqués dans ce défilé, où le Roi de Castille assûre dans une lettre écrite au Pape, pour l'informer du détail de cette expédition, que mille hommes auroient arrêté tous les guerriers du monde entier. C'est l'expression dont il se sert. A la sortie de ce défilé étoit campée l'armée ennemie, que le Miramolin commandoit en personne. Les Rois Chrétiens ayant reconnu qu'ils s'étoient trop avancés, déliberérent sur ce qu'ils devoient faire, & il ne fut point proposé d'avis qui n'eût de grands inconvéniens. On ne pouvoit demeurer long-tems dans la situation où l'on étoit, parce qu'on y manquoit d'eau & de vivres. On ne pouvoit hasarder le passage sans courir à une perte assurée. Le plus grand nombre concluoit à retourner sur ses pas, & à chercher par un circuit de quelques jours une entrée dans la plaine, moins impraticable que celle qui se présentoit. Ce sentiment fut fortement combattu par le Roi de Castille. « Rien n'est plus important, dit-il, dans un commencement » de guerre, que de mettre ses armes en » réputation, & il est également dange» reux de montrer aux siens & aux enne» mis, de la crainte ou de l'embarras. Si » nous reculons, on croira que nous

„ fuyons, & peut-être même que nos „ troupes, qui souffriront dans notre „ marche la même disette qu'elles souf- „ frent ici, seront plus aisément tentées „ de se débander, & de suivre le mau- „ vais exemple de ceux qui nous ont dê- „ ja abandonnés. Invoquons l'assistance „ du Ciel, Dieu dont nous soûtenons la „ cause ne nous manquera pas au besoin. „ Notre foi pour laquelle nous combat- „ tons, nous frayera un chemin au tra- „ vers de ces bois & de ces rochers qui „ nous paroissent impénétrables. Rien „ n'est impossible au Dieu des armées, „ sous les enseignes duquel nous mar- „ chons. „

An. de J. C. 1212. & suiv.

Ces paroles firent impression sur les Chefs, & arrêtérent pour quelque tems le murmure & le mouvement de l'armée. On cherchoit cependant des passages, mais personne n'en découvroit; la faim & la soif pressoient les soldats, & ils étoient prêts à se mutiner, lorsqu'un inconnu se présenta aux Rois, & leur promit de les conduire, s'ils vouloient le suivre, par une route qui sans embarras les meneroit au haut des montagnes d'où ils descendroient dans la plaine avec la même facilité. La proposition plut d'abord; mais quand on y eût fait réfléxion, on craignit de la surprise. La necessité empê-

An. de J. C. 1212. & suiv.

cha qu'on ne la rejettât tout-à-fait, on interrogea l'inconnu, & l'on apprit que c'étoit un homme du Païs qui avoit long-tems gardé des troupeaux, qu'il menoit paître dans ces montagnes, & qui en sçavoit tous les détours. La même nécessité qui avoit obligé les Rois à écouter le païsan, les détermina à le suivre. On prit toutes les précautions qu'on put pour n'être pas surpris, & on commença à marcher. Don Diegue de Haro à la tête de quelques Cavaliers choisis, précédoit le gros de l'armée, & avoit le guide avec lui. Le chemin qu'ils prenoient parut si opposé au terme où on les conduisoit, que les ennemis y furent trompés; ils crurent que les Chrétiens se retiroient. Mais ils furent étrangement surpris, lorsqu'ils apperçûrent les Rois confédérés à la tête de leurs troupes paroître au haut de la Montagne, d'où l'on découvroit tout le camp ennemi. Ils s'avancérent pour disputer ce poste, mais on les repoussa si vivement, qu'ils virent bien que le seul parti qu'ils avoient à prendre, étoit de se préparer au combat. L'armée Chrétienne se trouva campée un samedi au soir quatorziéme Juillet, dans un terrain assez égal, qui s'étendoit à droite & à gauche sur l'éminence qu'elle avoit occupée. Les Sarasins vinrent ce soir-là

même, pour faire enforte d'engager la bataille par de fréquentes escarmouches, persuadés qu'ils combattroient avec avantage des troupes fatiguées d'une longue marche. Mais on ne donna pas dans ce piége, & l'on prit même le Dimanche tout entier, pour se reposer, & pour se donner le tems de reconnoître plus à loisir le terrain & les ennemis. Ce retardement donna de la présomption aux Infidéles, & l'on sçut depuis que le Miramolin avoit écrit en plusieurs endroits, qu'il tenoit les trois Rois Espagnols enfermés dans les bois comme des bêtes fauves, qui ne pouvoient lui échapper.

AN. DE J. C. 1212. & suiv.

Ce fut le Lundy au lever du soleil, que les Chrétiens se préparérent au combat. Comme il y avoit grand nombre d'Evêques & d'Ecclesiastiques à l'armée, chacun reçut l'absolution & la communion par leur ministére. Les Rois montrérent l'éxemple aux soldats dans ces actions de piété. Après les priéres on se mit en bataille. Les Castillans tenoient le milieu, & étoient divisés en trois corps; le premier étoit commandé par Don Diegue de Haro, le second par Don Gonsalve Nugnez, qui commandoit les Chevaliers du Temple, de saint Jean de Jerusalem, de Calatrava & de saint Jac-

An. de J. C. 1212. & suiv.
ques. Le troisiême étoit conduit par le Roi même suivi de sa Noblesse & de l'Archevêque de Tolède, qui faisoit porter sa croix devant lui, par un Chanoine de son Eglise nommé Dominique Pacquier. L'Archevêque de Narbonne, les Evêques de Barcelonne, de Tarrassonne, & grand nombre de Prélats Espagnols accompagnoient le Primat, & l'on peut dire, que les conseils & les exhortations de ces Pontifes ne furent pas d'un moindre secours dans cette mémorable journée, que le courage des guerriers. Les Rois de Navarre & d'Arragon étoient avec chacun un corps sur les aîles, le premier à droite, le second à gauche. A la tête de cette armée étoit porté un grand étendart sur lequel on voyoit la Croix, ce signe tant de fois victorieux des ennemis du nom Chrétien. Il seroit difficile de dire quelle étoit la disposition des troupes du Miramolin. Rodrigue de Tolède qui a écrit ces circonstances, dont il a été témoin oculaire, ne nous en a rien appris que de fort confus, & tout ce qu'on en peut connoître par la relation qu'il en a faite, est que cet ordre de bataille étoit bisarre & hors des regles. Sur une éminence, on voyoit une espéce de Fort entouré de chaînes, & herissé de pointes de pieux, au milieu duquel pa-

roissoit Mahomad, vêtu d'une espéce d'habillement noir qu'avoit, dit-on, porté autrefois Alménon, premier Roi de la race des Almohades, qui envahit l'Empire d'Espagne ; il avoit auprês de lui son épée, & le Livre de l'Alcoran ; ce Fort faisoit le centre de la bataille, & étoit environné de toutes parts de diverses troupes de barbares, qui s'étendant sur les deux aîles faisoient par leur nombre, leur habillement & leur contenance farouche, un spectacle terrible à voir. En certains endroits de ces aîles avoient été placés des Arabes, accoûtumés à combattre sans ordre par des irruptions subites contre les bataillons opposés, pour en troubler les rangs, & pour s'y faire jour, aprês quoi ils se retiroient & combattoient en fuyant comme les Parthes.

An. de J. C. 1212. & suiv.

Les choses étant ainsi disposées, le Roi Sarasin éleva sa voix, & s'adressant à ceux des siens, qui étoient à portée de l'entendre, « Dieu nous a choisi, » leur dit-il, pour faire revivre la mé- » moire de ces premiers conquérans de » l'Espagne, qui la soumirent autrefois » à notre Empire, & pour effacer la hon- » te de ceux qui leur ont succédé, & ne » leur ont pas ressemblé. Une seule vic- » toire fera l'un & l'autre. Toute l'Espa- » gne Chrétienne est ici. Défaisons cette

An. de J.C. 1212. & suiv.

„ armée, & nous irons planter nos éten-
„ darts sans obstacle sur le sommet des
„ Pyrénées, où le Ciel me fait augurer
„ que nous ne bornerons pas nos con-
„ quêtes. Elle est entre nos mains cette
„ victoire, qui nous promet l'Empire de
„ l'Europe, & nous ne pouvons en ac-
„ cuser que notre lâcheté si elle nous
„ échappe. Nous surpassons nos ennemis
„ en nombre : pourrions-nous souffrir
„ qu'on nous reprochât qu'ils nous euf-
„ sent surpassés en courage? Trop de rai-
„ sons m'assûrent de votre valeur, pour
„ ne m'en pas promettre tout ce qu'on en
„ peut attendre. Je me repose de ma gloi-
„ re, de l'honneur de la Nation, de la dé-
„ fense de la Loi que vous a enseignée le
„ Prophéte, sur votre courage & sur
„ votre zéle, ne pensons plus qu'à bien
„ combattre & à gagner une victoire qui
„ doit produire tant de fruits. „

Pendant que le Maure parloit ainsi, le Roi de Castille exhortoit les Chrétiens à se souvenir de leur nom, de la cause qu'ils soûtenoient, du secours qu'ils devoient espérer de celui qui avoit soumis les puissances de la terre à sa croix. “ Nous som-
„ mes en moindre nombre, leur dit-il, que
„ les barbares que nous attaquons, mais
„ nous avons le Ciel pour nous. Les
„ hommes ne peuvent rien contre Dieu,

„ & ce n'eſt pas la premiére fois que no-
„ tre valeur a triomphé de la multitude
„ de ces Infidéles par la vertu de notre
„ foi; c'eſt un grand pas à la victoire que
„ le mépris de la mort, & la mort a quel-
„ que choſe pour nous de plus ſouhaita-
„ ble que la victoire, puiſque nous com-
„ battons pour la Religion. Nous avons
„ dompté juſqu'ici les deſtructeurs de
„ nos Autels, & les uſurpateurs de l'Eſ-
„ pagne. Faiſons-leur repaſſer la Mer.
„ Achevons l'ouvrage de nos peres. Dé-
„ livrons l'Egliſe & l'Eſpagne de leurs
„ plus cruels ennemis. L'heureux mo-
„ ment en eſt venu, le Ciel nous en a ré-
„ ſervé la gloire, rendons-nous dignes
„ de ſon choix. „

AN. DE J. C. 1212. & ſuiv.

Le Roi ayant ceſſé de parler, & le Primat ayant donné la benediction à l'armée, la premiére ligne marcha tête baiſſée aux ennemis; les Barbares les attendirent ſans mouvement chacun dans leurs poſtes; d'où il arriva que les Chrétiens après avoir paſſé le vallon qui ſéparoit les deux armées, ayant à monter pour aller à eux, eurent du côté du terrain un aſſez grand déſavantage. Ils rompirent néanmoins d'abord en pluſieurs endroits les bataillons Saraſins; mais à leur tour ils furent vivement repouſſés, avec d'autant plus de facilité qu'il leur falloit faire

AN. DE J. C. 1212. & suiv.

de grands efforts pour monter en même-tems & combattre. Aprês un succês assez long-tems égal, il parut que les Espagnols se lassoient & lâchoient pié. En ce moment le Roi de Castille s'adressant au Primat, lui dit, mais d'un ton tranquille & sans changer de visage, *Archevêque*, ce sont ses mots rapportés par le Prélat même, *il faut mourir ici vous & moi.* A quoi le Prélat répondit, *non Seigneur, nous ne mourrons pas, vous prévaudrez à vos ennemis.* Le Roi cependant s'avançoit en criant, *secourons les nôtres*, lorsqu'un des Seigneurs qui l'environnoient, & qui se nommoit Don Fernand Garcie homme de grande expérience à la guerre, prit la liberté de l'arrêter, pendant que Don Gonzalve Rodrigue & ses fréres coururent à ceux qui s'ébranloient, *il n'est pas tems, Seigneur*, lui dit Don Fernand, *de faire nos derniers efforts, allons par ordre, & suivons les regles.* La résistance étoit terrible du côté des Mahométans, quelque effort que fissent pour les rompre Dom Gonsalve & ceux qui l'accompagnoient. Le Roi vit bien que les siens manqueroient plûtôt de force, pour attaquer, que les ennemis de soldats pour remplacer ceux qu'on leur tuoit. Leur armée étoit un hidre, dont les têtes renaissoient à mesure qu'on les abbatoit,

Alors le Roi s'impatientant s'écria encore une fois : *Archevêque il faut mourir ici, une telle mort est glorieuse*, & picquant son cheval, il courut où il crut que les Espagnols avoient plus besoin de secours. Chacun le suivit & l'Archevêque qui ne l'abandonna point, lui dit encore qu'il seroit vainqueur, & qu'au moins il pouvoit s'assurer que tous ceux qui l'accompagnoient étoient prêts de mourir avec lui. La Croix annonçoit la marche du Prélat, & devant le Roi étoit porté son étendart particulier, où étoit peinte l'Image de Notre-Dame. Sur quoi Rodrigue de Toléde remarque deux choses singuliéres, la premiére que le Chanoine qui portoit sa Croix, s'avança pour donner de l'ardeur aux soldats, au plus fort des bataillons ennemis, & n'y reçut aucune blessure, quoique le bâton de la Croix fût tout hérissé de fléches, ce qui apparemment a fait dire à des Ecrivains plus modernes, qu'on avoit vû dans cette bataille une Croix en l'air au-dessus de l'armée Chrétienne. La seconde, que le drapeau du Roi où étoit l'Image de la Vierge, n'avoit pas plûtôt approché ces immobiles bataillons, qu'on avoit commencé à les rompre par un effet de la protection de la Mere de Dieu, souvent éprouvé dans ces occasions. Les Rois de

AN. DE J.C. 1212. & suiv.

An. de J. C. 1212. & suiv.

Navarre & d'Arragon ayant fait chacun de leur côté le même mouvement que celui de Castille, tous les efforts des combattants se réünirent à attaquer & à défendre le rempart du Miramolin. On y combattit fort long-tems, & quelque grand que fût le nombre des Infidéles qui y périssoient, d'autres les remplaçoient sur l'heure. L'armée Chrétienne s'affoiblissoit par la lassitude de ceux qui portoient la mort dans tous les rangs, comme la Sarasine par le massacre des siens. On gagnoit cependant le terrain, & le brave Roi de Navarre s'étant fait jour jusqu'au rempart où le Miramolin étoit enfermé, rompit le premier les chaînes; de-là, au rapport de quelques Ecrivains, l'origine de celles que la Navarre fit ajoûter à ses armes, pour transmettre, disent-ils, à la postérité le souvenir d'une victoire si éclatante. A l'écu de gueules plein que portoient les prédécesseurs des Rois de Navarre, ce Prince joignit une double orle de chaînes, & au milieu une émeraude. Enfin si l'on s'en tient au témoignage de ces mêmes Auteurs, le Roi de Castille ajoûta un château d'or en champ de gueules, qu'il écartela avec les anciennes armes de son Royaume. Mais on met en preuve contre cette opinion, l'autenticité de quelques

vieilles Chartres scellées long-tems avant la bataille des plaines de Tolose, où les sceaux présentent les armes des Rois de Castille chargées d'une tour ou d'un château.

An. de J.C. 1212. & suiv.

On ne sçait si ce fut au moment de l'attaque du rempart, que le Miramolin prit la fuite, ou s'il s'étoit déja retiré; quoiqu'il en soit, ceux de ses sujets qui combattoient encore pour lui, voyant qu'il avoit disparu, pensérent à se sauver eux-mêmes. On les suivit avec tant de chaleur, que le carnage qu'on fit des fuyards fut beaucoup plus grand, que celui de ceux qu'on tua sur le champ de bataille. Cent mille Maures perdirent la vie dans cette fameuse journée, sans qu'il en coûtât aux Chrétiens, selon Rodrigue de Tolède, qu'environ vingt cinq soldats. La relation du Roi en marque au plus trente, & ceux qui en font monter le nombre plus haut, n'y en comptent que cent quinze: chose tout-à-fait hors de la vrai-semblance, dit le même Roi dans sa lettre au Pape, si on ne la regarde comme un miracle. Ce ne fut ni à la valeur des troupes, ni à l'expérience des Généraux, que les Espagnols furent redevables d'une victoire si étonnante, mais à la protection du Dieu des armées qui s'intéressa pour les croisés, & qui dirigea

AN. DE J.C. 1212 & suiv. gloire d'avoir vaincu, que de ses intérêts particuliers, céda généreusement aux Princes croisés toute la part qu'il avoit droit de prétendre au butin. Le Roi de Navarre obtint encore du Castillan la restitution de quatorze Places qu'il lui avoit enlevées, lorsqu'il étoit en guerre avec ce Monarque. Alphonse s'en dédommagea sur les Maures la campagne suivante. Il fit une ligue avec son oncle Alphonse neuviéme Roi de Léon. Ces Princes marchérent contre les Infidéles, chacun aux frontiéres de leurs Etats. Le Roi de Léon prit Alcantara, où fut depuis établi un nouvel Ordre de Chevalerie en Espagne, sur le modéle des deux autres, & sous la régle de saint Benoît. Le Roi de Castille prit Alcaraz, petite Ville des plus fortes de l'Espagne par sa situation, & aprês plusieurs conquêtes, il alla camper devant Baëza, où les Maures Infidéles étoient rentrés, parce que le Roi de Castille n'y avoit point laissé de garnison, non-plus qu'à Ubeda qu'il avoit détruite. Il trouva Baëza si déserte & si désolée, qu'il n'avoit pas cru nécessaire d'y rien démolir d'avantage. Les Maures s'étoient prévalu de son indulgence, & le Miramolin Mahomad, qui s'étoit retiré dans le voisinage, l'avoit remise en état de défense. On l'assiégea, mais la disette

que

que souffrit devant cette place l'armée Castillane, obligea le Roi d'écouter les propositions qu'on lui fit; ce Prince étoit pressé d'ailleurs de retourner en son Païs, afin de pourvoir à la subsistance de ses sujets désolés par la famine qui ravageoit la Castille. On conclut donc une Tréve qui rendit le calme aux Nations Sarasines.

AN. DE J. C. 1213. & suiv.

Ce fléau du Ciel fut un contre-tems qui ravit à Alphonse le noble la gloire de chasser les Maures. Dieu la réservoit à ses successeurs. Au moins tira-t-il deux grands avantages de son heureuse expédition, pour ceux que Dieu avoit destinés à détruire les restes de l'Empire Sarasin. Le premier fut la division qui se mit plus que jamais parmi ces Infidéles, chacun des plus considerables d'entre eux ayant secoüé le joug du Miramolin, pour se rendre Souverain dans les lieux dont ils avoient le Gouvernement. Le second fut d'avoir à propos affoibli une puissance contre laquelle les deux Royaumes les plus considerables d'Espagne auroient eu peine à se défendre, parmi les troupes domestiques qui suivirent la mort de leurs Rois arrivée presqu'en même-tems.

Ce fut l'an 1213. que le Roi d'Arragon cessa de vivre dans une guerre qui ternit la gloire qu'il s'étoit acquise en

An. de J.C. 1213. & suiv.

celle-ci. Les Albigeois heretiques fameux par les maux qu'ils causérent à la Religion, troubloient la France en ce tems-là. Les Comtes de Toulouse, les Seigneurs de Foix, de Bearn, de Besiers, & de Comminge, étoient dans le mauvais parti. Le célébre Simon de Montfort soûtenoit celui de l'Eglise de concert avec le Pape, les Evêques Orthodoxes, & les Peuples zélés pour la pureté de leur foi. Le Roi d'Arragon entra d'abord dans la querelle comme médiateur, mais sa médiation n'ayant pas réüssi, le dernier Raymond Comte de Toulouse qui étoit son beau-frere & son neveu, embrassa ouvertement, si-non le parti de l'hérésie, au moins celui des hérétiques, & de ceux qui les appuyoient. En vain le Pape l'exhorta d'abandonner une si mauvaise cause; en vain il le ménaça plusieurs fois, & de la colere de Dieu, & des foudres de son Eglise; ce Prince obstiné à courir à sa perte leva des troupes dans ses Etats, & en mit sur pié un si grand nombre, qu'étant jointes à celles du Comte & des Seigneurs confédérés, elles composérent une armée de cent mille hommes. Montfort avoit poussé jusques-là les Albigeois & leurs protecteurs, avec tant de vigueur, & un si heureux succês qu'il les avoit presque dépoüillés de la meilleure

partie de leurs Places ; il avoit aſſiegé Toulouſe, & n'y avoit pas réüſſi, mais les choſes étoient dans un état, que cette Ville ne pouvoit lui échapper ; lorſque la redoutable armée de l'Arragonois fit changer la ſcêne. Ses troupes étoient occupées à garder les Places qu'il avoit priſes, & il ne les pouvoit dégarnir, ſans ſe mettre en danger de les perdre. Par malheur pour la bonne cauſe, Philippe-Auguſte Roi de France, & Loüis ſon fils, étoient alors tout occupés du deſſein qu'ils avoient conçû de la conquête de l'Angleterre, à laquelle les Seigneurs du Païs mécontens de Jean-Sans-Terre leur Roi, les invitoient depuis long-tems. On avoit formé contre eux une ligue qu'ils diſſipérent peu de tems aprês, le Prince par la défaite de Jean en Bretagne, le Roi par la journée de Bovines. Ainſi le Comte de Montfort ne pouvoit eſpérer de ſecours que du Ciel ; il l'implora, & l'Egliſe ſe joignit à lui pour l'obtenir. Le Roi d'Arragon aſſiegeoit Muret, petite Ville fortifiée par Montfort ſur les rives de la Garonne, & qui lui étoit importante, n'étant qu'à trois lieüës de Toulouſe, qu'elle bloquoit de ce côté-là ; Montfort y accourut avec huit cents Cavaliers, quelques-uns y ajoûtent mille fantaſſins. Ce fut un mi-

AN. DE J.C. 1213. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1213. & suiv.

racle visible de la main du Dieu des armées, étenduë pour protéger son Eglise, que le succês de cette action qui nous paroîtroit incroyable s'il n'étoit attesté par autant de témoins oculaires qu'il y avoit alors d'Ecrivains : le Comte & sa troupe pleins d'une foi & d'une confiance en Dieu, qu'avoient encore renduës plus vives leurs priéres, & les Sacremens dont ils s'étoient munis le matin, attaquérent l'armée Royale avec tant de résolution, qu'ils s'y firent jour de toutes parts, & étant parvenus jusqu'au Roi, ils l'étendirent mort sur la place. Les Seigneurs qui l'environnoient eurent le même sort, ou entraînérent par leur fuite le reste de l'armée en déroute. Ainsi périt Pierre second Roi d'Arragon, dit le Catholique, & avec lui auroit dû périr ce surnom, qu'il avoit mal soûtenu, si les Historiens de son Païs ne s'étoient opiniâtrés, contre le respect qu'on doit à la Religion, à le lui conserver dans leurs écrits. Alphonse le Noble bien plus digne de son nom ne lui survécut que d'un an; Prince qui mérite de tenir rang parmi ses plus illustres ancêtres, & de servir d'éxemple à ses descendans; l'un & l'autre laisserent leurs Etats exposés à de grands désordres par le bas âge de leurs enfans. Eleonore d'Angleterre Reine de Castille

étoit d'un caractere à soutenir la minorité de son fils, mais elle suivit de prês son mari. Marie de Montpellier avoit vécu séparée du sien, par l'inconstance de ce Prince, & étoit actuellement à Rome par un effet de leur mésintelligence: leur héritier étoit élevé auprês de Simon de Montfort, qui aprês avoir été leur ami commun, étoit devenu l'ennemi du pere. Par ces fâcheuses circonstances, & par les troubles qui les suivirent, Dieu voulut montrer à deux grands Princes qu'il avoit choisis pour dompter les Maures, que c'est par lui que les Rois regnent, que les victorieux remportent les victoires; & que devant aux soins de sa Providence la conservation de leurs Couronnes, ils ne lui étoient pas moins redevables de leurs conquêtes. AN. DE J.C. 1213. & suiv.

Fin du Tome premier.

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans ce premier Volume.

A

B

C

H

I

N

V v

V

Fin de la Table des Matieres du premier Volume.